

H. P. BLAVATSKY

RÂJA YOGA
OU
OCCULTISME

(Traduit de l'anglais)

TEXTES THÉOSOPHIQUES
(Association déclarée sans but lucratif)
11 bis, rue Kepler
75116 PARIS
1983

© Tous droits réservés pour la traduction
ISBN : 2-903654-05-0

TABLE DES MATIÈRES

Préface	9
Chélas et Chélas laïques	
<i>The Theosophist</i> , Juillet 1883	
Les Mahâtmas Théosophes.....	
<i>The Path</i> , Décembre 1886	
L'Occultisme pratique.....	
<i>Lucifer</i> , Avril 1888	
L'Occultisme et les Arts occultes.....	45
<i>Lucifer</i> , Mai 1888	
Les Loges de Magie.....	61
<i>Lucifer</i> , Octobre 1888	
Et les Phénomènes ?	71
<i>Lucifer</i> , Février 1888	
L'Action Psychique et Noétique	77
<i>Lucifer</i> , Octobre et Novembre 1890	
Pensées sur les Élémentaux	107
<i>Lucifer</i> , Mai 1890	
Les Élémentaux	127
<i>Lucifer</i> , Août 1893	

Les Esprits Chinois <i>Lucifer</i> , Novembre 1891 <i>Lucifer</i> , Novembre 1891	179
La Magie ancienne dans la Science moderne <i>(The Theosophist, Octobre 1886)</i>	189
Statues animées <i>(The Theosophist, Novembre 1886)</i>	203
La Science de la Magie <i>Spiritual Scientist, Octobre 1875</i>	217
En Quête d'Occultisme <i>Spiritual Scientist, Septembre 1875</i>	229
Dialogues entre les deux Rédactrices : Des corps astraux ou Doppelgängers <i>Spiritual Scientist, Décembre 1888</i>	237
Dialogue sur les Mystères de l'Au-delà	
Constitution de l'Homme Intérieur et de sa division <i>Lucifer, Janvier 1889</i>	249
L'Hypnotisme et ses rapports avec les autres méthodes de fascination <i>Lucifer, Décembre 1890</i>	265
Journées Indiennes -un dialogue sur la Vie et la Mort <i>Lucifer, Octobre 1892</i>	277

PRÉFACE

RÂJA YOGA OU OCCULTISME

PRÉFACE
À L'ÉDITION FRANÇAISE

Les deux termes, Râja Yoga et Occultisme, ont été réunis à dessein dans le titre de cet ouvrage, non pour les opposer mais pour souligner l'identité profonde de leur signification.

Ce livre est constitué d'un ensemble d'articles d'un intérêt capital écrits par Mme Blavatsky, fondatrice du Mouvement théosophique du XIX^e siècle, qui visent précisément à *corriger* bien des erreurs — qui ont encore cours actuellement — sur ce que l'on croit connaître comme le Yoga et l'Occultisme, et à *instruire* et mettre en garde tous ceux qui sont attirés par l'ésotérisme, avec le désir d'entrer dans la *pratique* d'un art occulte, en vue d'un progrès spirituel.

H.P. Blavatsky, que ses disciples appelaient H.P.B., a présenté son message — la Théosophie — sous l'autorité de Maîtres initiés du Tibet et de l'Inde. Eux-mêmes ont parlé des grands Adeptes de l'Occultisme (ou *véritable* Alchimie spirituelle) comme de Râja Yogis, experts dans l'art royal du Yoga. Cette voie cachée, connue depuis des âges, et préservée au cœur secret des sanctuaires par les hiérophantes des grandes religions, ne passe pas par les pratiques des habituels arts occultes, axés essentiellement sur la divination et sur des opérations magiques qui visent généralement des buts purement terrestres, souvent égoïstes, voire démoniaques. L'Occultisme véritable a pour essentielle préoccupation

l'éveil de l'Homme intérieur, qui porte en lui-même le germe d'un Être divin.

C'est dire que l'Occultisme est, par excellence, la Science et l'Art de la vie réellement *spirituelle*, qu'on ne saurait confondre avec la recherche des pouvoirs *psychiques*, dont l'usage conduit invariablement à l'échec — voire à la perte morale — celui qui ne s'est pas entièrement purifié, au préalable, sur le plan du mental et du cœur, et qui ne mesure pas l'immense responsabilité de ses actes.

Au temps de Mme Blavatsky — il y a environ 100 ans — un grand intérêt a été accordé à tous les sujets touchant les mondes invisibles, les pouvoirs latents de l'homme, l'initiation. La *Theosophical Society*, fondée en 1875 par H.P.B., avec d'autres collaborateurs, possédait trois sections, rendues publiques dans ses statuts en 1880. Les membres ordinaires — ceux de la troisième Section — pouvaient, s'ils en faisaient l'effort, se qualifier pour entrer en probation dans la seconde, regroupant les disciples des Maîtres, appelés aussi *chélas* (mot d'origine sanskrite signifiant disciple). Les chélas, quant à eux, devaient travailler en confraternité, sous l'influence et les directives des Maîtres de la première Section, en particulier pour aider et éclairer les membres « laïcs » de la Société ouverte sur le monde.

En lisant ces articles, on peut se rendre compte que l'École de ces grands Adeptes n'a jamais été à l'image de ces ashrams de l'Orient où il suffit de se présenter pour être admis comme disciple. Avant de devenir un chéla accepté, le candidat doit passer d'abord par les épreuves — souvent très longues — de la probation.

Il était donc urgent que Mme Blavatsky avertît ses compagnons de travail, en les informant des conditions à remplir pour entrer en Occultisme, et devenir chéla d'un Maître.

Si beaucoup se sont sentis attirés — par une aspiration authentique, ou par simple goût du merveilleux — peu, *très peu*, avaient l'étoffe nécessaire pour se qualifier en vue de la grande entreprise, celle de l'initiation, qui fait parcourir à l'individu, en quelques incarnations, le chemin que suivra

PRÉFACE

normalement l'humanité pendant des *millions* d'années jusqu'à son Éveil final. En fait, le nombre des réussites a été minime.

Ces pages que nous devons à une Initiée qui avait toute la confiance de ses Aînés, tracent un magistral tableau des Maîtres de Sagesse et de leurs chélas, dans les rapports profonds qui les unissent, au service de la Nature et de l'Homme — dans le respect des règles séculaires que s'imposent les êtres humains les plus avancés de notre planète, groupés dans la Fraternité sans frontières appelée par H.P.B. la Grande Loge.

En 1889, Mme Blavatsky a dédié « au petit nombre » son merveilleux recueil de préceptes intitulé la *Voix du Silence*. C'est sans doute en pensant à ceux qui voulaient se joindre à ce petit nombre qu'elle a composé certains articles du présent livre, dont la lecture éclaire bien des passages de la *Voix*, mais il s'agissait aussi d'informer largement le public des problèmes réels de la vie intérieure.

Même aujourd'hui, si l'idéal de vie du chéla peut paraître à beaucoup d'hommes difficile à atteindre, il est assurément utile d'y réfléchir et de s'en inspirer puisque toute pensée féconde et généreuse semée un jour germera et mûrira tôt ou tard, comme un fruit de karma.

En 1888, H.P.B. écrivit dans un de ses Messages adressés aux théosophes : « Les hommes ne peuvent tous être des occultistes, mais tous peuvent être des théosophes ». Et la pratique sincère de la Théosophie est sans aucun doute la meilleure préparation à la voie de l'Occultisme.

Les Éditeurs

CHÉLAS ET CHÉLAS LAÏQUES

Comme le mot *chéla*, entre autres termes, a été introduit par la Théosophie dans la nomenclature de la métaphysique occidentale, et comme notre revue se répand de plus en plus, il paraît nécessaire de donner une définition plus juste que celle qui a été offerte jusqu'à présent du terme chéla ainsi que des règles de discipline des chélas, afin d'en faire bénéficier nos membres européens, sinon ceux d'Orient. Un « chéla » est donc un être, de l'un ou l'autre sexe, qui s'engage comme élève pour apprendre pratiquement les « mystères cachés de la Nature et les pouvoirs psychiques latents dans l'homme ». Le Maître qui accepte sa candidature est appelé dans l'Inde un *Guru* et le Guru réel est toujours un Adepté de la Science Occulte. Un homme de connaissance profonde, ésotérique et exotérique, ésotérique surtout ; un homme qui a soumis sa nature charnelle à l'assujettissement de la volonté, qui a développé en lui-même à la fois le pouvoir (*siddhi*) de contrôler les forces de la Nature, et la capacité de sonder ses secrets, à l'aide des forces de son être, autrefois latentes mais maintenant actives ; voilà ce qu'est un Guru réel. S'offrir comme candidat à l'état de chéla est assez facile, se développer en un Adepté est la tâche la plus difficile qu'un homme puisse vraisemblablement entreprendre. Il existe

quantité de poètes, de mathématiciens, de mécaniciens, d'hommes d'État « nés » ; mais un Adepté « né » est pratiquement une impossibilité. Car, bien que nous entendions parler, à de rares intervalles, d'un être doué de capacités extraordinaires pour l'acquisition de la connaissance et du pouvoir occultes, cependant, cet être aussi doit passer par les mêmes épreuves et probations, et subir exactement le même entraînement que tout autre aspirant moins bien doué que lui. En cette matière, il est absolument vrai qu'il n'existe pas de voie royale par laquelle pourraient progresser des privilégiés.

Depuis des siècles, la sélection des chélas, en dehors du groupe héréditaire à l'intérieur du gon-pa (le temple), a été faite par les Mahâtmas de l'Himalaya eux-mêmes, parmi la classe, très nombreuse au Tibet, des mystiques naturels. Les seules exceptions furent en Occident, le cas de Fludd, Thomas Vaughan, Paracelse, Pic de la Mirandole, le comte de Saint-Germain, etc., dont les affinités naturelles pour la science céleste forcèrent plus ou moins les Adeptes lointains à entrer en relation avec eux, et leur permirent d'acquérir un fragment plus ou moins important de la vérité intégrale, dans la mesure où cette acquisition était possible avec leur entourage social. Dans le livre IV du *Kiu-te*, au chapitre traitant des « Lois des Upasanas », nous apprenons que les qualifications requises d'un chéla étaient les suivantes :

- 1° Une santé physique parfaite.
- 2° Une pureté physique et mentale absolue.
- 3° Un désintéressement d'intention, une charité universelle, de la pitié pour tous les êtres animés.
- 4° Une parfaite droiture et une foi inébranlable dans la loi de karma, indépendante de l'intervention d'aucune force de la Nature, le cours de cette loi ne pouvant être arrêté par aucun agent, ni modifié par l'action de la prière ou de cérémonies exotériques propitiatoires.
- 5° Un courage intrépide en toute circonstance, même au péril de sa vie.
- 6° La perception intuitive d'être le véhicule d'Avalokiteshvara manifesté ou du divin *Âtma* (Esprit).

7° Une juste appréciation et une calme indifférence pour tout ce qui constitue le monde objectif ou transitoire, dans sa relation avec les mondes invisibles.

Telles devaient être, au moins, les qualifications d'un aspirant à l'état de chéla parfait. Sauf la première condition qui, dans des cas exceptionnels, a pu être modifiée, on a toujours invariablement insisté sur la possession de chacun de ces points, et tous ont dû être plus ou moins développés dans la nature intérieure du chéla, par ses EFFORTS PERSONNELS ET INDÉPENDANTS, avant qu'il puisse réellement être mis à l'épreuve.

Quand l'ascète qui s'est développé lui-même — soit dans le monde actif, soit en dehors — s'est placé selon ses capacités naturelles au-dessus et s'est rendu maître de : (1) *sharîra* corps, (2) *indriya* sens, (3) *dosha* défauts, (4) *duhkha* douleur, quand il est prêt à s'unir à son *Manas*, le mental, à *Buddhi*, l'intellect ou l'intelligence spirituelle, et à *Âtma*, ou âme supérieure, c'est-à-dire à l'Esprit ; quand de plus il est capable de reconnaître en *Âtma* le régent le plus élevé du monde des perceptions, et en la volonté l'énergie ou le pouvoir exécutif le plus haut, alors il peut être pris en main par un Initié, selon les règles traditionnelles. C'est alors qu'on peut lui indiquer le chemin mystérieux à l'extrémité duquel le discernement infaillible de *phala*, ou le fruit des causes produites, est obtenu : c'est alors qu'on peut lui donner le moyen d'atteindre *apavarga* — l'émancipation de la misère des renaissances répétées (contre laquelle l'ignorant est impuissant), et à éviter de la sorte *pretya-bhava*, la transmigration.

Mais depuis l'avènement de la Société Théosophique, dont l'une des tâches les plus ardues consiste à réveiller dans l'esprit aryen le souvenir endormi de l'existence de cette science et de ces capacités humaines transcendantes, les lois de la sélection des chélas ont été légèrement allégées, d'un certain point de vue. Beaucoup de membres de la Société, qui n'auraient pas été attirés autrement vers l'état de chéla, furent convaincus, par des preuves tangibles, de la réalité des points ci-dessus, et pensèrent avec raison que, si d'autres

hommes avaient déjà atteint le but, eux aussi en s'y préparant et en suivant le même chemin pourraient l'atteindre ; c'est pourquoi ils insistèrent pour être acceptés comme candidats. Et comme c'eût été entraver karma que leur refuser de tenter leur chance, puisqu'ils étaient si insistants, on leur permit d'essayer. Les résultats ont été loin d'être encourageants jusqu'à présent, et c'est pour leur montrer la cause de leur échec, autant que pour mettre les autres en garde contre le danger d'une tentative irréfléchie similaire, que la rédaction de cet article a été ordonnée. Les candidats en question, bien que parfaitement avertis, firent erreur dès le début, en considérant l'avenir d'un œil intéressé, et en perdant de vue le passé. Ils oublièrent qu'ils n'avaient rien fait pour mériter l'honneur insigne d'être choisis, rien fait qui justifiait pour eux l'espoir d'un tel privilège, et qu'ils ne pouvaient se réclamer d'aucun des mérites énumérés plus haut. Hommes d'un monde égoïste, sensuel, mariés ou célibataires, marchands, employés civils ou militaires, ils avaient été à une école plus propre à les assimiler à la nature animale qu'à développer en eux leurs potentialités spirituelles. Cependant, chacun sans distinction avait assez de vanité pour croire que son cas ferait exception à la loi établie depuis des siècles innombrables, comme si, en vérité, un nouvel *Avatar* était né en lui ! Tous escomptaient qu'on leur enseignerait des choses secrètes, qu'on leur accorderait des pouvoirs extraordinaires, tout simplement parce qu'ils étaient entrés dans la Société Théosophique. Certains s'étaient sincèrement décidés à améliorer leur vie et à abandonner leurs mauvaises habitudes — nous devons au moins leur rendre cette justice.

Tous furent refusés d'abord, le Colonel Olcott, le président lui-même pour commencer, et il n'y a aucun mal à dire qu'il ne fut officiellement accepté comme chéla qu'après avoir prouvé par plus d'une année de travail dévoué, et par une fermeté qui ne se démentit jamais, qu'il pouvait être mis à l'épreuve sans danger. Alors, de tous côtés, s'élevèrent des protestations d'Hindous qui auraient dû en savoir plus, ainsi que d'Européens qui, naturellement, n'étaient pas à même de connaître quoi que ce soit au sujet de ces règles.

L'opinion générale était que, si l'on n'accordait pas à quelques théosophes au moins l'occasion d'essayer, la Société périrait. Tous les autres points de notre programme altruiste et noble furent oubliés — les devoirs d'un homme envers son prochain, envers sa patrie, son devoir d'aider, d'éclairer, d'encourager et d'élever les plus faibles et les moins favorisés que lui — tout cela fut foulé aux pieds, dans cette course insensée vers l'Adeptat. Un besoin fou de phénomènes, de phénomènes, de phénomènes se faisait sentir de tous côtés, et les Fondateurs furent entravés dans leur travail réel, et importunés afin qu'ils intercédassent auprès des Mahâtmas ; et, bien que le grief réel eût été dirigé contre les Maîtres, leurs pauvres agents eurent à en supporter toutes les conséquences. Enfin, l'ordre fut donné par les autorités supérieures de prendre au mot quelques-uns des candidats les plus pressants. Le résultat de l'expérience montrerait mieux que n'importe quel beau discours ce que signifiait l'état de chéla, et quelles sont les conséquences de l'égoïsme et de la témérité. Chaque candidat fut averti qu'il aurait de toute façon à attendre des années avant que sa capacité soit prouvée, et qu'il devrait subir des épreuves qui amèneraient à la surface tout ce qu'il avait de mauvais ou de bon en lui. Presque tous étaient des hommes mariés, c'est pourquoi on les désigna sous le nom de « chélas laïques » — un terme nouveau dans nos langues mais possédant depuis longtemps son équivalent dans les langues asiatiques. Un chéla laïque est un homme vivant dans le monde qui affirme son désir de s'instruire dans les choses spirituelles. En théorie, chaque membre de la S.T. qui souscrit au second de nos trois Buts Déclarés est un chéla laïque ; car, bien qu'il n'appartienne pas à la catégorie des vrais chélas, il a en lui la possibilité d'y entrer, puisqu'il a passé la frontière qui le séparait des Mahâtmas et s'est placé, pour ainsi dire, sous leur observation. En entrant dans la Société et en promettant de collaborer à son travail, il s'est engagé, dans une certaine mesure, à agir de concert avec ces Mahâtmas par l'ordre desquels la Société fut organisée, et sous la protection desquels elle demeure. L'affiliation est donc l'introduction ;

tout le reste dépend entièrement du membre, mais il ne doit jamais s'attendre à recevoir la plus petite « faveur » de l'un de nos Mahâtmas ou de tout autre Mahatma dans le monde — en supposant que ceux-ci consentent un jour à se faire connaître — qui n'ait été gagnée par le mérite personnel. *Les Mahâtmas sont les serviteurs et non les arbitres de la Loi de Karma.* L'ÉTAT DE CHÉLA LAÏQUE NE CONFÈRE AUCUN PRIVILÈGE, SI CE N'EST CELUI DE TRAVAILLER SOUS L'OBSERVATION D'UN MAÎTRE. Et que ce Maître soit connu ou non du chéla importe peu quant aux résultats : ses bonnes actions, paroles et pensées porteront leurs fruits ; ses mauvaises produiront aussi les leurs. Se vanter d'être un chéla laïque et s'en faire une gloire est le plus sûr moyen de réduire à néant les relations de Guru à disciple, car c'est une preuve évidente de vanité et d'incapacité à accomplir des progrès ultérieurs. Et d'ailleurs, depuis des années nous enseignons partout la maxime : « méritez d'abord, puis désirez » l'intimité avec les Mahâtmas.

Mais il existe une loi terrible qui opère dans la nature, une loi qui ne peut être modifiée, et dont l'activité éclaire le mystère apparent du choix de certains « chélas » qui se sont montrés, dans la suite, de tristes exemples de moralité. Le lecteur se souvient-il de l'ancien proverbe : « N'éveillez pas le chat qui dort » ? Il y a un monde de signification occulte dans ce proverbe. Aucun homme ou femme ne connaît sa force morale avant qu'elle ne soit *mise à l'épreuve*. Des milliers d'êtres traversent cette vie très respectablement, parce qu'ils n'ont jamais été mis à l'épreuve. Ceci paraît sans doute une vérité banale, mais elle s'applique parfaitement à la question qui nous occupe. Celui qui entreprend la probation de disciple éveille par cette décision même, et exaspère à l'extrême, toutes les passions dormantes de sa nature animale. Car c'est le signal d'un combat pour la victoire, où aucune indulgence n'est permise, où une fois pour toutes il faut choisir entre « être ou ne pas être » ; la victoire conduit à l'ADEPTAT, l'échec à un martyr ignoble ; car, tomber victime de la luxure, de l'orgueil, de l'avarice, de la vanité, de l'égoïsme, de la lâcheté ou de toute autre

tendance inférieure, est en effet ignoble, pour un homme digne de ce nom. Le chéla ne doit donc pas seulement affronter toutes les mauvaises tendances latentes de sa nature, mais, au surplus, l'ensemble des forces maléfiques accumulées par la communauté et la nation auxquelles il appartient. Car, il est une partie intégrante de cet ensemble, et ce qui affecte l'individu réagit sur le groupe (ville ou nation), et vice-versa. Et dans le cas qui nous occupe, la lutte du chéla pour le bien est en désaccord avec l'atmosphère de méchanceté de son entourage, et cette lutte attire sur lui les fureurs du monde. S'il se contentait d'imiter ses voisins et d'être à peu près comme eux — peut-être un peu meilleur ou un peu plus mauvais que la moyenne — personne ne lui accorderait une pensée. Mais que l'on sache qu'il a reconnu la dérision de la vie sociale, son hypocrisie, son égoïsme, sa sensualité, sa cupidité, et d'autres de ces caractéristiques mauvaises, qu'on sache qu'il a décidé de s'élever à un niveau supérieur, dès lors, il est haï, et toutes les natures mauvaises, fanatiques, malveillantes, lui envoient des courants d'opposition de toute leur force de volonté. Si le chéla est naturellement fort, il les domine, comme un nageur puissant fend le courant qui emporterait un nageur faible. Mais, dans la bataille morale, si le chéla a un seul défaut caché — qu'il fasse ce qu'il voudra — ce défaut *se manifesterà*. Le vernis des conventions mondaines dont la civilisation nous enduit doit être enlevé jusqu'à la dernière couche ; le Soi Intérieur, nu et dépourvu du moindre voile cachant sa nature réelle, doit apparaître aux yeux de tous. Les habitudes sociales qui, dans une certaine mesure, tiennent les hommes sous une contrainte morale, et les obligent à honorer la vertu, en paraissant bons, qu'ils le soient ou non, ces habitudes sont appelées à être oubliées, ces contraintes rejetées au cours de l'effort requis pour devenir chéla. Il se trouve maintenant dans une atmosphère d'illusions — *mâyâ*. Le vice prend les formes les plus attrayantes, toutes les passions tentantes attirent l'aspirant inexpérimenté vers le gouffre de l'avilissement psychique. Ici, rien de semblable à ce que décrit un grand artiste, où l'on voit Satan jouant aux échecs avec un

homme qui a mis son âme comme enjeu, tandis que le bon ange de ce dernier se tient à ses côtés pour l'assister et le conseiller. Dans le cas du chéla, la lutte se livre entre sa Volonté et sa nature charnelle, et karma interdit qu'un ange ou Guru quelconque intervienne avant que le résultat du combat ne soit connu. Avec la puissance de la fantaisie poétique, Bulwer-Lytton a idéalisé cette lutte dans *Zanoni*, un ouvrage qui sera toujours apprécié de l'occultiste ; tandis que dans son *Étrange Histoire* il a montré avec un égal talent le côté sombre des recherches occultes et leurs dangers mortels. L'état de chéla fut défini, il y a quelque temps, par un Mahâtma, comme un « dissolvant psychique qui détruit la gangue et ne laisse que l'or pur ». Si le candidat a en lui la soif latente de l'argent, ou la chicane politique, ou le scepticisme matérialiste, ou le vain désir de paraître, ou la tendance au mensonge, à la cruauté ou à la satisfaction sensuelle, le germe s'en développera presque inévitablement, et il en est de même, d'autre part, des qualités nobles de la nature humaine. L'homme vrai s'extériorise. Dès lors, n'est-ce pas le comble de la folie pour un être que de quitter le chemin facile de la vie ordinaire pour escalader les pics de l'état de chéla sans avoir quelques raisons sérieuses de croire qu'il a en lui les qualités requises pour cette tâche ? La Bible dit avec raison : « Que celui qui se tient debout prenne garde de tomber » — une parole que les aspirants chélas feraient bien de méditer avant de se lancer dans l'aventure ! Il eût été souhaitable que certains de nos chélas laïques réfléchissent à deux fois avant de défier l'épreuve. *Rappelons quelques tristes échecs qui se sont produits au cours de cette année.* L'un perdit la raison, renia de nobles sentiments exprimés quelques semaines auparavant, et se fit membre d'une religion qu'il venait dédaigneusement de prouver fautive d'une façon indéniable. Un deuxième se rendit coupable d'un délit et s'enfuit avec l'argent de son patron, un théosophe également. Un troisième se livra à la débauche, et l'avoua, avec des sanglots inutiles, au Guru qu'il s'était choisi. Un quatrième se laissa séduire par une personne de l'autre sexe, et se brouilla avec ses amis les plus chers et les

plus sincères. Un cinquième montra des signes d'aliénation mentale et fut traduit en justice sous l'inculpation de conduite blâmable. Sur le point d'être arrêté, un sixième se suicida pour échapper aux conséquences d'un crime. Nous pourrions ainsi en citer tant et plus. Tous étaient apparemment des chercheurs sincères de la vérité, et passaient dans le monde pour des gens respectables. Extérieurement, ils paraissaient avoir des chances d'être élus candidats pour devenir chélas — pour autant qu'on puisse se fier aux apparences — mais « à l'intérieur tout était pourriture et ossements de cadavres ». Le vernis mondain était si épais qu'il cachait l'absence de tout or véritable en-dessous ; et « le dissolvant » accomplissant son œuvre, le candidat apparut alors, dans chaque cas, comme une simple forme dorée d'impuretés morales, de la périphérie jusqu'au centre...

Dans ce qui précède, nous n'avons naturellement fait allusion qu'aux échecs parmi les chélas laïques ; il y eut quelques succès partiels, et ceux qui les obtinrent passent graduellement par les premiers stades de leur probation. Certains se rendent utiles à la Société et au monde en général, en donnant le bon exemple, et en prêchant les bons préceptes. S'ils persévèrent, tant mieux pour eux, tant mieux pour nous tous ; les chances sont terriblement contre eux, mais cependant, « il n'y a rien *d'impossible* à celui qui VEUT ». Les difficultés de l'état de chéla seront toujours les mêmes tant que la nature humaine ne changera pas, tant qu'un nouvel ordre de choses ne sera pas établi. Saint Paul (*Rom.* VII. 18, 19) pensait peut-être à un chéla lorsqu'il disait : « La volonté est présente en moi, mais je ne trouve pas le moyen d'accomplir ce qui est bien. Car le bien que je voudrais faire, je ne le fais pas, mais le mal que je voudrais ne pas faire, je le fais ». Et dans le sage *Kirâtârjunîya* de Bhâravi, il est écrit :

« Les ennemis qui se dressent dans le corps,
Durs à vaincre — les passions du mal —
Doivent être courageusement combattus,
Celui qui les conquiert
Est l'égal du conquérant des mondes (XI, 32) ».

LES MAHÂTMAS THÉOSOPHES

C'est avec un regret sincère et profond, mais sans surprise aucune, étant préparée depuis des années à entendre de telles déclarations — que j'ai lu dans la revue *The Occult Word* de Rochester, éditée par Mrs J. Cables, la dévouée présidente de la Société Théosophique de cette ville, un éditorial écrit par elle, en collaboration avec W.T. Brown. Ce changement soudain de sentiment peut paraître très naturel chez la dame, qui n'a jamais eu les opportunités de Brown ; et le sentiment qui lui fait écrire qu'après « un grand désir... d'être mis en communication avec les Mahâtmas théosophes, la conclusion finale s'est imposée qu'il est inutile de se fatiguer les yeux psychiques à scruter l'horizon vers l'Himalaya... » est sans aucun doute partagé par de nombreux théosophes. Reste à savoir si ces plaintes sont justifiées, et si ce sont les « Mahâtmas » ou les théosophes eux-mêmes qui sont à blâmer. C'est un point qui est resté en suspens depuis des années et qu'il va s'agir d'élucider, car les deux plaignants déclarent sous leur signature : « nous n'avons pas à courir après des Mystiques orientaux *qui nient leur capacité de nous aider* ». Cette dernière phrase en italique doit être sérieusement examinée. Je réclame la permission de faire quelques remarques à ce sujet.

Tout d'abord, le ton de l'article est celui *d'un manifeste*. Condensé, et débarrassé de son exubérance d'expressions bibliques, il se résume en cette déclaration exprimée sous forme de paraphrase : « Nous avons frappé à leur porte et ils ne nous ont pas répondu ; nous avons demandé du pain, et ils nous ont même refusé une pierre » . L'accusation est très sérieuse, je me propose de montrer qu'elle n'est, néanmoins, ni juste ni fondée.

Comme c'est moi qui ai fait connaître publiquement l'existence de nos Maîtres aux États-Unis, qui ai répandu les saints noms de deux membres appartenant à une Fraternité jusqu'ici inconnue en Europe et en Amérique (excepté par quelques mystiques et Initiés de tous les temps), bien que sacrée et révérée dans tout l'Orient, et surtout aux Indes ; comme j'ai, de la sorte, créé une curiosité vulgaire, et des discussions oiseuses au sujet de ces noms bénis qui furent finalement reniés du public, je crois de mon devoir de réfuter le bien-fondé de cette accusation, en expliquant la situation sous tous ses aspects, puisque je me sens la principale coupable. Cela pourra peut-être faire du bien à quelques-uns et en intéresser d'autres.

Mais que personne ne pense que je me dresse en défenseur de ceux qui n'ont réellement pas besoin d'être défendus. Je me propose de présenter de *simples faits*, afin de permettre à chacun de juger impartialement la situation. À nos frères et sœurs qui prétendent s'être « nourris de restes » et avoir « recherché des dieux étranges » sans avoir été acceptés, je répondrai aussi catégoriquement à mon tour : « Êtes-vous certains d'avoir frappé à la bonne porte ? Êtes-vous sûrs de ne pas vous être trompés de chemin, *en vous arrêtant si souvent en route à des portes inconnues, derrière lesquelles vous guettent les ennemis les plus acharnés de ceux que vous cherchiez ?* » Nos MAÎTRES ne sont pas « un dieu jaloux » ; ce sont simplement de saints mortels, moralement, intellectuellement et spirituellement au-dessus de tous les êtres de notre monde. En dépit de leur sainteté et de leur avancement dans la science des Mystères, ce sont encore des hommes, membres d'une Fraternité dont ils sont les premiers à

respecter les lois et les règles remontant à des temps immémoriaux. Et l'une des premières règles exige que ceux qui entreprennent leur voyage *vers l'Orient*, afin d'obtenir l'attention et les faveurs de ceux qui sont les gardiens de ces Mystères, prennent la route directe, sans emprunter tous les sentiers de détours, cherchant à découvrir d'autres « Maîtres » et instructeurs, le plus souvent de la Science de la Main Gauche ; elle exige aussi que ces candidats aux Mystères aient confiance et montrent de la foi et de la patience, sans parler d'autres conditions à remplir. Si, dès le début, un homme ou une femme manque à ces conditions, quel droit a-t-il de se plaindre du refus probable des Maîtres à l'aider ?

En vérité, « Les *Gardiens du Seuil* sont à l'intérieur ! » Tout théosophe qui aspire à devenir un candidat à l'état de *chéla* ou aux faveurs des Maîtres, doit savoir qu'il s'engage tacitement, sinon formellement, à accepter et à respecter un serment mutuel entre les deux parties, *serment qui est sacré*. C'est un pacte de *sept* années de probation. Si, pendant ce temps, malgré les nombreuses faiblesses et fautes humaines du candidat (exception faite de deux qu'il est inutile de spécifier par écrit), il reste, dans toutes les tentations, *fidèle au Maître choisi* (ou aux Maîtres, dans le cas de candidats *laïques*), et également fidèle à la Société fondée selon leur désir et sous leurs ordres, le théosophe sera initié à — et, dès lors, admis à communiquer sans réserve avec son *Guru*. Toutes ses fautes, sauf une ainsi qu'il a été dit, seront excusées ; elles appartiennent à son *karma* futur, mais, en attendant, à son Maître est laissé le soin de les évaluer. Lui seul a le pouvoir de juger si, même durant ces sept longues années, le *chéla* peut avoir la faveur de communications occasionnelles avec son *Guru*, en dépit des fautes et péchés que le candidat peut avoir commis. Le Maître, bien placé pour juger des causes et des motifs qui ont mené le candidat à commettre ces péchés d'omission et de commission, est le seul à même de discerner s'il est désirable ou non de l'encourager, car le *Guru* seul en a le droit, puisqu'il se trouve lui-même sous la loi inexorable de *karma*, à laquelle

personne, du sauvage Zoulou au plus haut archange, ne peut échapper, et qu'il doit assumer la grande responsabilité des causes créées par lui.

Ainsi donc, la principale condition, la seule indispensable, requise du candidat ou chéla en probation, est simplement une fidélité inébranlable au Maître choisi, et au travail que ce dernier poursuit. C'est une condition *sine qua non*, non pas, ainsi que je l'ai dit, en vertu d'un sentiment de jalousie, mais uniquement parce que *chaque fois que le rapport magnétique est rompu entre le candidat et le Guru, il devient doublement difficile de le rétablir*, et parce qu'il est inutile que les Maîtres épuisent leurs pouvoirs en faveur de ceux dont ils prévoient clairement, le plus souvent, la conduite future et la désertion finale. Cependant, combien de ceux qui espèrent ce que j'appellerais « des faveurs par anticipation » répètent humblement *mea culpa*, lorsque leur attente est déçue, au lieu de taxer les Maîtres d'égoïsme et d'injustice ? Ils rompent volontairement le lien d'affinité, dix fois par an, puis espèrent chaque fois être acceptés à nouveau sur les bases anciennes. Je connais un théosophe — je ne citerai pas son nom, mais je suppose qu'il se reconnaîtra — un jeune homme tranquille et intelligent, mystique de nature, qui dans son enthousiasme mal dirigé, et dans son impatience, changea de *Maîtres* et d'idées, environ une demi-douzaine de fois en moins de trois années. En premier lieu, il s'offrit en probation, fut accepté et fit le vœu de chéla ; un an plus tard, il lui prit l'envie soudaine de se marier, quoiqu'il ait eu plusieurs preuves de la présence corporelle de son Maître et ait reçu diverses faveurs. Les projets de mariage échouant, il chercha des « Maîtres » sous d'autres climats, et devint un Rose-Croix enthousiaste ; puis il revint à la théosophie, et se fit mystique chrétien ; peu après, il chercha de nouveau à égayer sa vie d'austérités en se mariant, puis, abandonna l'idée, et devint spirite. Et maintenant, ayant une fois de plus fait sa demande « pour être repris comme chéla » (je possède sa lettre) et son Maître n'ayant pas répondu, il le renie complètement, pour chercher, selon les termes du manifeste

signalé — son ancien « Maître essénien, *et pour consulter les esprits* en son nom ».

Le respectable et compétent rédacteur de la revue *The Occult Word* et son secrétaire ont raison : ils ont choisi le seul vrai sentier sur lequel ils sont certains de ne rencontrer ni déceptions, ni désappointements, pourvu qu'ils possèdent un peu de foi aveugle. « Il nous est agréable », disent-ils, « d'obéir à l'appel de *l'Homme des Douleurs*, qui ne se détournera pas de nous, parce que nous sommes indignes, ou n'avons pas gagné un certain pourcentage de mérite personnel ». Qu'en savent-ils en vérité ? à moins qu'ils n'acceptent le dogme pernicieux et cynique de l'Église Protestante qui enseigne le pardon du crime le plus horrible, pourvu que le meurtrier *croie sincèrement* que le sang de son « Rédempteur » le sauvera à sa dernière heure — et n'est-ce pas là une foi *aveugle* contraire à la philosophie ? Le sentimentalisme *n'est pas* la philosophie ; et Bouddha consacra sa longue vie de sacrifice du soi, à détourner précisément les hommes de cette *superstition funeste*. Pourquoi alors parler de Bouddha dans la même phrase ? La doctrine du salut par le *mérite personnel*, et l'oubli du *soi*, est la pierre angulaire de l'enseignement du Seigneur Bouddha. Les deux auteurs peuvent avoir « recherché des dieux *étranges* », et c'est même très probablement ce qu'ils ont fait, mais ces dieux *n'étaient pas nos MAITRES*. Ils l'ont « renié trois fois », et maintenant, ils se proposent « avec des pieds saignants, et un esprit contrit » de « Le supplier qu'Il (Jésus) nous (les) reprenne à nouveau sous son aile », etc. Le « Maître Nazaréen » ne manquera pas de les exaucer en cela. Mais ils continueront à « se nourrir de *restes* » en *surplus* de leur « foi aveugle ». Toutefois, ils sont les meilleurs juges en cette question, personne dans notre Société n'ayant le droit de se mêler de leurs croyances privées, et plaise au ciel qu'ils ne deviennent pas un jour, dans leur nouvelle déception, nos plus farouches ennemis.

Et cependant, personne n'a jamais fait de promesse qu'il ne pouvait tenir à ces théosophes qui se plaignent de la Société en général ; bien moins encore la Société ou ses

Fondateurs ont-ils offert leurs « Maîtres », comme on offre un *chromo* en guise de prime, à ceux qui se conduisent le mieux. Depuis des années, on répète à chaque nouveau membre, *qu'on ne lui promet rien*, et qu'il doit tout attendre de son mérite personnel. Le théosophe est laissé libre d'agir comme il l'entend. S'il est mécontent — *alia tentanda via est*¹ — il ne fait aucun mal en essayant ailleurs, à moins, en vérité, qu'il ne se soit offert aux Maîtres, et ne se soit décidé à gagner leurs faveurs. C'est à ceux-là surtout que je m'adresse et demande : Avez-vous rempli vos obligations et tenu vos serments ? Avez-vous, vous qui rejetez tout le blâme sur la Société et les Maîtres, — qui sont l'incarnation de la charité, de la tolérance, de la justice et de l'amour universel — avez-vous *mené la vie* requise, et rempli les conditions exigées de celui qui devient candidat ? Que celui qui sent dans son cœur et sa conscience qu'il a satisfait à ces conditions, qu'il n'a jamais failli sérieusement, qu'il n'a jamais douté de la sagesse de son Maître, jamais cherché un *autre*, ou d'autres Maîtres, dans son impatience de devenir un Occultiste doué de pouvoirs, et qu'il n'a jamais manqué à son devoir de théosophe, en pensée ou en action, qu'il se lève, dis-je, et *qu'il proteste*. Il peut le faire sans crainte, il n'en sera pas puni, et ne recevra pas même un reproche, encore moins sera-t-il exclu de la Société — la plus large et la plus libérale de vues, la plus catholique de toutes les Sociétés connues ou inconnues. Je crains fort que mon offre reste sans réponse. Depuis les onze années que la Société Théosophique existe, je n'ai connu, — parmi les soixante-douze chélas régulièrement acceptés en probation, et les centaines de candidats *laïques*, que *trois* d'entre eux qui n'aient pas encore échoué, et un *seul* qui ait obtenu un succès complet. Personne ne vous oblige à devenir chéla ; aucune promesse n'est faite, sinon le serment mutuel entre le Maître et l'aspirant-chéla. En vérité, en vérité, nombreux sont les appelés, mais rares les élus — ou plutôt, rares sont ceux qui ont la patience de poursuivre la tâche aride jusqu'au bout, si

* *Il faut essayer une autre voie* (N.d.T.).

nous pouvons qualifier d'aride la simple persévérance et l'unité de but. Et que dire de la Société en général, en dehors de l'Inde ? Combien parmi les milliers de membres *mènent* réellement *la vie requise* ? Qui oserait dire qu'il est théosophe *selon le cœur des Maîtres*, parce qu'il est strictement végétarien — les éléphants et les vaches le sont bien — ou parce qu'il vit la vie du célibat, après une jeunesse orageuse dans une direction opposée. Ou parce qu'il étudie la *Bhagavad-Gîtâ* ou la « Philosophie du Yoga » *d'un bout à l'autre*. Ce n'est pas l'habit qui fait le moine, pas plus que de longs cheveux et un air de rêverie poétique sur le visage ne suffisent pour faire d'un être un fidèle disciple de la Sagesse *divine*. Regardez autour de vous et admirez notre soi-disant Fraternité UNIVERSELLE. Qu'est devenue en Europe et en Amérique, durant ces onze années d'épreuves, la Société fondée dans le but de remédier aux maux flagrants du christianisme, de détruire la bigoterie et l'intolérance, l'hypocrisie et la superstition et de cultiver un sentiment de réel amour universel, s'étendant même à l'animal muet ? En un point, nous sommes parvenus à dépasser nos frères chrétiens, qui, selon l'expression imagée de Lawrence Oliphant « s'entretuent au nom de la Fraternité, et se battent comme des démons pour l'amour de Dieu »—et ce progrès réside dans notre rejet *de tout dogme*, et dans notre tentative de nous débarrasser, avec raison et sagesse, du dernier vestige d'autorité, ne fût-elle que nominale. Mais, à tous les autres points de vue, nous sommes aussi mauvais qu'eux : un concert de calomnies, de médisances, d'intolérance, de critiques, des clameurs guerrières incessantes, de blâmes réciproques dont l'Enfer chrétien lui-même pourrait être fier ! Et tout ceci, je suppose, est la faute des Maîtres : ce sont EUX qui ne veulent pas aider ceux qui aident les autres à se sauver et à se libérer de l'égoïsme — au moyen de coups de pied et de scandales ? Vraiment, *nous sommes* un bel exemple pour le monde, et de dignes compagnons pour les saints ascètes de la Chaîne neigeuse !

Et maintenant, quelques mots encore avant de terminer. On pourrait me demander : « Et vous, qui êtes-vous donc,

pour vous permettre de nous critiquer ? Vous qui prétendez être en communion avec les Maîtres, et qui recevez d'Eux des faveurs journalières, êtes-vous donc si sainte, si irréprochable, si digne ? » À cela, je réponds : NON. JE NE LE SUIS PAS. Ma nature est imparfaite et fautive, mes défauts sont nombreux et flagrants — et mon karma en est plus lourd que celui d'aucun autre théosophe. Mais *il en est*, et il doit en être ainsi, étant donné que, depuis tant d'années, j'ai été mise au pilori et ai servi de cible à mes ennemis, comme aussi pour certains de mes amis. Cependant, j'accepte *l'épreuve* joyeusement. Pourquoi ? Parce que je sais qu'en dépit de mes fautes j'ai la protection du Maître étendue au-dessus de moi. Et en voici la simple raison : pendant trente-cinq ans et plus, depuis 1851, année où je vis personnellement pour la première fois un Maître *dans son corps physique*, je ne *L'ai jamais renié, ni ai douté de Lui une seule fois*, pas même en pensée. Jamais un reproche ni un murmure contre lui n'est sorti de mes lèvres, ni est entré dans mon cerveau, ne fût-ce que pendant une seconde, dans les épreuves les plus cruelles. Dès le début, je savais ce qui m'attendait, car on m'avait dit, ce que je n'ai jamais cessé de répéter aux autres : aussitôt qu'un être s'engage dans le Sentier conduisant à *l'Ashram* des Maîtres bénis, — les seuls et derniers gardiens de la Sagesse primitive et de la Vérité, — son karma, au lieu d'être réparti sur toute sa vie, s'abat sur lui en une masse, et l'écrase de tout son poids. Celui qui croit en ce qu'il professe et en son Maître le supportera et sortira victorieux de l'épreuve ; celui *qui doute*, le poltron qui craint de recevoir son juste dû, et cherche à éviter l'accomplissement de la justice — ÉCHOUERA. Il n'en subira pas moins son karma, mais il perdra ce qu'il espérait obtenir en risquant de subir prématurément les effets de son karma. C'est pourquoi j'ai tout supporté, quoique j'aie été flagellée constamment et impitoyablement par mon karma qui se servit de mes ennemis comme d'armes inconscientes. J'étais sûre que le Maître ne permettrait pas que je périsse, qu'il serait toujours là au dernier moment — *et c'est ce qu'il fit*. Trois fois je fus sauvée de la mort par Lui, la dernière fois,

presque contre ma volonté, et je revins dans le monde glacé et mauvais par amour pour Lui, qui m'a enseigné ce que je sais, et qui m'a faite ce que je suis. J'accomplis donc Son travail et Sa volonté, et c'est ce qui me donne cette force de lion pour supporter les chocs physiques et mentaux, dont un seul tuerait tout théosophe qui douterait de la protection puissante. Une dévotion inébranlable à Celui qui incarne le devoir qui m'a été tracé, une croyance ferme dans la Sagesse collective de cette grande Fraternité mystérieuse, quoique réelle, de saints hommes, voilà mon seul mérite, et la raison de mon succès dans la Philosophie Occulte. Et répétant maintenant, après le *Paraguru*, le MAÎTRE de mon Maître — les paroles qu'Il avait adressées comme un message à ceux qui voulaient faire de la Société un « club de miracles » au lieu d'une Fraternité de Paix, d'Amour et d'assistance mutuelle — « Périissent plutôt la Société Théosophique et ses malheureux Fondateurs », je dis, périissent leur travail de douze ans, et leur vie même, plutôt que de voir ce dont je suis témoin aujourd'hui : des théosophes surpassant les « cercles » politiques dans leur recherche du pouvoir personnel et de l'autorité ; des théosophes se calomniant et se critiquant mutuellement comme des sectes chrétiennes rivales ; enfin des théosophes se refusant à *vivre la vie requise*, puis jetant l'opprobre sur les plus grands et nobles des hommes, parce que, liés par leurs lois sages — d'une antiquité énorme et basées sur une expérience de la nature humaine datant de milliers d'années — ces Maîtres ne veulent pas intervenir dans le karma de tous les théosophes qui s'adressent à Eux, qu'ils en soient dignes ou non, ni se plier à leurs exigences.

À moins que l'on ait recours en hâte à des réformes radicales dans nos Sociétés américaines et européennes, je crains fort qu'avant peu il n'existe plus qu'un seul centre de Sociétés Théosophiques et de Théosophie dans le monde entier — je veux dire aux Indes ; sur ce pays j'appelle toutes les bénédictions de mon cœur. Tout mon amour et toutes mes aspirations vont vers mes frères bien-aimés, les Fils de l'ancien Aryâvarta — la Mère-patrie de mon MAÎTRE.

L'OCCULTISME PRATIQUE

IMPORTANT POUR LES ÉTUDIANTS

Comme le prouvent quelques lettres de la Correspondance de ce mois, il existe beaucoup de personnes qui aspirent à des instructions pratiques en Occultisme. Il est donc devenu nécessaire de signaler une fois pour toutes :

- a) La différence essentielle entre l'Occultisme théorique et l'Occultisme pratique, ou entre ce qui est généralement connu comme Théosophie, d'une part, et la Science Occulte, d'autre part, et
- b) La nature des difficultés qu'implique l'étude de cette dernière.

Il est facile de devenir un théosophe. Toute personne de capacités intellectuelles moyennes, ayant une tendance pour les choses métaphysiques, menant une vie pure et désintéressée, qui trouve plus de joie à aider son voisin qu'à recevoir elle-même de l'aide, qui est toujours prête à sacrifier ses propres plaisirs pour le bien des autres, et qui aime la Vérité, la Bonté, la Sagesse pour elles-mêmes, et non pour le bienfait qu'elle pourrait en retirer — est un théosophe.

Mais c'est tout autre chose de se mettre sur le Sentier qui

conduit à la connaissance de ce qui est le bien dans l'action, et au juste discernement entre le bien et le mal ; un sentier qui conduit aussi l'homme à l'acquisition du pouvoir grâce auquel il peut faire le bien qu'il désire, souvent sans même avoir l'air de lever le petit doigt.

De plus, il y a un fait important dont l'étudiant devrait être bien averti, c'est la responsabilité énorme, presque illimitée, que l'instructeur assume pour l'élève. Depuis les Gurus de l'Orient qui enseignent ouvertement ou secrètement, jusqu'aux quelques cabalistes d'Occident qui entreprennent d'enseigner les rudiments de la Science Sacrée à leurs disciples — ces Hiérophantes occidentaux étant souvent ignorants eux-mêmes du danger qu'ils courent — tous ces « Instructeurs » sont soumis à la même loi inviolable. Dès qu'ils commencent réellement à enseigner, dès qu'ils confèrent à leur élève un pouvoir *quelconque*, qu'il soit psychique, mental ou physique, ils prennent sur eux *tous* les péchés de cet élève relatifs aux Sciences Occultes, qu'il s'agisse de péchés d'omission ou de commission, jusqu'au moment où l'initiation fait de l'élève un Maître responsable à son tour. Il existe une loi religieuse étrange et mystique, tenue en très grand respect, et observée encore dans l'Église Grecque, mais à demi oubliée dans l'Église Catholique Romaine, et absolument abolie dans l'Église Protestante. Elle date des premiers temps du christianisme et est basée sur la loi dont nous venons de parler, et dont elle était un symbole et une expression. Il s'agit du dogme de la sainteté absolue de la relation entre le parrain et la marraine d'un enfant². Ceux-ci prennent tacitement sur eux tous les péchés de l'enfant nouvellement baptisé, oint comme à l'initiation — un mystère vraiment ! — jusqu'au jour où l'enfant devient un être responsable, discernant le bien et le

² Le lien ainsi formé est considéré comme si sacré dans l'Église Grecque, que le mariage entre parrain et marraine d'un même enfant constitue la pire forme d'inceste, est reconnu comme illégal, et est dissous par la loi ; et cette défense absolue s'étend même aux enfants de ces parrain et marraine.

mal. Ceci explique clairement pourquoi les « Instructeurs » sont si réticents, et pourquoi les « chélas » doivent faire un stage probatoire de sept ans pour prouver leur capacité et développer les qualités nécessaires à la sécurité du Maître et de l'élève.

L'Occultisme n'est pas la magie. Il est *comparativement* aisé d'apprendre les tours de magie et les méthodes grâce auxquelles les forces subtiles, mais encore matérielles, de la nature physique peuvent être employées ; les pouvoirs de l'âme animale dans l'homme sont rapidement éveillés ; les forces que son amour, sa haine, sa colère peuvent faire naître, sont développées en peu de temps. Mais c'est là de la Magie noire, *de la Sorcellerie*. Car c'est le motif, *et le motif seul*, qui fait de l'exercice d'un pouvoir de la Magie noire et malfaisante, ou de la Magie blanche bienfaisante. Il est impossible d'employer des forces *spirituelles*, s'il subsiste la plus petite trace d'égoïsme dans l'opérateur. Car, à moins que l'intention soit tout à fait pure, le spirituel se transforme en psychique, agit sur le plan astral, et des résultats terribles peuvent en résulter. Les pouvoirs et les forces de la nature animale peuvent être employés par les égoïstes et les êtres portés à la vengeance, comme par les natures généreuses et magnanimes ; les pouvoirs et les forces de l'esprit ne s'acquièrent que par ceux qui sont de cœur parfaitement pur, et c'est la MAGIE DIVINE.

Quelles sont donc les conditions requises pour devenir un étudiant de la « Divina Sapientia » ? Car, qu'on le sache bien, aucune instruction de ce genre ne peut être donnée si ces conditions ne sont pas observées et rigoureusement suivies durant les années d'étude. C'est là une condition *sine qua non*. Personne ne peut nager à moins d'entrer dans l'eau profonde. Aucun oiseau ne peut voler si ses ailes n'ont pas grandi et s'il n'a pas l'espace devant lui, et le courage de se fier à l'air. Un homme qui veut manier une épée à double tranchant doit être devenu maître dans l'art des armes blanches, s'il veut éviter de se blesser lui-même — ou ce qui est pire — de blesser les autres, dès sa première tentative.

Dans le but de donner une idée approximative des

conditions dans lesquelles l'étude de la Sagesse Divine peut seule être entamée sans danger, c'est-à-dire sans risquer que la Magie Divine ne soit remplacée par la Magie Noire, nous extrayons une page des « règles privées » qui sont remises à tout instructeur oriental. Les quelques passages qui suivent sont choisis parmi beaucoup d'autres, et expliqués entre parenthèses.

1. L'endroit choisi pour recevoir l'instruction doit être propre à ne pas distraire l'esprit, et rempli d'objets ayant une « influence » (magnétique). Les cinq couleurs sacrées réunis en un cercle doivent s'y trouver, entre autres choses. L'endroit doit être exempt de toute influencée maligne en suspension dans l'air.

[L'endroit doit être réservé, et n'être employé pour aucun autre usage. Les « cinq couleurs sacrées » sont les couleurs du prisme arrangées d'une certaine façon, car celles-ci sont très magnétiques. Par « influences malignes », on veut dire tout trouble produit par des disputes, querelles, mauvais sentiments, etc..., car ceux-ci, dit-on, s'impriment immédiatement dans la lumière astrale, c'est-à-dire dans l'atmosphère locale et restent « en suspension dans l'air ». Cette première condition paraît assez facile à réaliser, cependant, en réfléchissant, on s'aperçoit que c'est une des plus difficiles à obtenir.]

2. Avant qu'il soit permis au disciple d'étudier « face à face », il devra avoir acquis une connaissance préliminaire dans un groupe choisi d'autres *upasaka* (disciples) laïques, dont le nombre devra être impair.

[« Face à face » signifie ici une étude indépendante ou séparée des autres, lorsque le disciple reçoit son instruction *face à face* avec lui-même (son Soi Divin supérieur) ou avec son Guru. C'est alors seulement que chacun reçoit *son dû* en matière d'enseignement, selon l'usage qu'il a fait de sa connaissance. Ceci ne peut se produire que vers la fin du cycle d'instruction.]

3. Avant que tu (l'instructeur) ne puisses transmettre à ton *lanou* (disciple) les bonnes (saintes) paroles de LAMRIN, ou ne puisses lui permettre « de se préparer » pour *Dubjed*,

tu veilleras à ce que son mental soit complètement purifié, et en paix avec tous, surtout *avec ses autres Soi*. Sans cela, les paroles de Sagesse et celles de la bonne Loi seront dispersées et emportées par le vent.

[« Lamrin » est un ouvrage d'instructions pratiques de Tson-Kha-pa, en deux parties, l'une pour l'usage ecclésiastique et exotérique, l'autre pour l'usage ésotérique. « Se préparer » pour *Dubjed*, consiste à apprêter les objets employés pour l'exercice de la clairvoyance, tels que les miroirs et cristaux. Les « autres Soi » constituent les compagnons d'études. À moins que l'harmonie la plus complète ne règne parmi les étudiants, aucun succès n'est possible. C'est l'instructeur qui sélectionne les étudiants selon leurs natures magnétiques et électriques, réunissant et ajustant très soigneusement les éléments positifs et négatifs.]

4. Pendant leurs études, les *upasaka* doivent prendre soin d'être unis comme les doigts de la main. Tu imprimeras dans leur mental l'idée que ce qui blesse l'un devrait blesser les autres, et si la joie de l'un ne trouve pas d'écho dans le cœur des autres, c'est que les conditions requises font défaut, et il est inutile de poursuivre.

[Ceci n'arrivera sans doute pas si le choix préliminaire a été fait d'accord avec les exigences magnétiques. Il est bien connu que des chélas qui, à tous les autres points de vue, donnaient beaucoup d'espoir, et étaient prêts à recevoir la vérité, durent attendre des années, par suite de leur caractère, et de l'impossibilité où ils se trouvaient de se mettre *en accord* avec leurs compagnons. Car]

5. Les compagnons-disciples doivent être accordés par le Guru comme les cordes d'un luth (ou *vina*), chacun différent des autres, mais émettant cependant des sons en harmonie avec tous. Collectivement, ils doivent être comme un clavier vibrant dans toutes ses parties, au moindre effleurement (le toucher du Maître). C'est ainsi que leur mental s'ouvrira aux harmonies de la Sagesse pour vibrer en tant que connaissance à travers chacun et tous, en produisant des effets agréables aux dieux qui président (anges protecteurs ou tutélaires), et utiles au *lanou*. Ainsi, la Sagesse s'imprimera à jamais dans

leur cœur et l'harmonie de la loi ne sera jamais rompue.

6. Ceux qui désirent acquérir la connaissance conduisant aux *siddhi* (pouvoirs occultes) doivent renoncer à toutes les vanités de la vie et du monde (suit une énumération des *siddhi*).

7. Nul ne peut sentir de différence entre lui-même et ses compagnons d'études, ni par exemple se dire : « Je suis le plus sage », « Je suis plus saint et plus agréable à l'instructeur, ou dans ma communauté, que mon frère », etc...— et rester un *upasaka*. Il doit fixer ses pensées avant tout sur son cœur, afin d'en chasser toute pensée hostile à tout être vivant. Le cœur doit être rempli du sentiment de sa non-séparativité avec le reste des êtres, et avec tout dans la Nature, sans cela aucun succès n'est possible.

8. Seul responsable de lui-même, un *lanou* (disciple) doit redouter seulement l'influence vivante extérieure (les émanations magnétiques des créatures vivantes). Pour cette raison, tout en restant uni à tous dans sa *nature intérieure*, il doit veiller à isoler son corps extérieur de toute influence étrangère : personne d'autre que lui ne doit boire ou manger dans son bol. Il doit éviter le contact corporel (c'est-à-dire le fait de se laisser toucher, ou de toucher lui-même) des êtres humains ou des animaux.

[Aucun animal familier n'est autorisé, et il est même défendu de toucher certains arbres et certaines plantes. Un disciple doit vivre, pour ainsi dire, dans sa propre atmosphère, afin de l'individualiser pour des buts occultes.]

9. Le mental doit rester insensible à tout sauf aux vérités universelles de la nature, de peur que la « Doctrine du Cœur » ne se réduise purement et simplement à la « Doctrine de l'Œil » (le ritualisme exotérique, vide).

10. Aucune nourriture animale, quelle qu'elle soit, rien de ce qui a vie, ne doit être pris par le disciple. Il ne fera usage ni de vin, ni de spiritueux, ni d'opium, car ces produits sont semblables aux *lhamayin* (mauvais esprits) qui s'attachent aux imprudents, et dévorent leur entendement.

[Le vin et les spiritueux sont censés contenir et conserver

le mauvais magnétisme de tous les hommes qui ont travaillé à leur fabrication ; la viande d'un animal est censée conserver les caractéristiques psychiques de son espèce.]

11. La méditation, l'abstinence en tout, le respect des devoirs moraux, les bonnes pensées, les bonnes actions et les paroles aimables, comme aussi la bonne volonté envers tous, et un oubli complet de Soi sont les moyens les plus efficaces pour obtenir la connaissance et se préparer à recevoir la sagesse supérieure.

12. C'est uniquement en observant strictement les règles précédentes, qu'un lanou peut espérer acquérir en temps voulu les *siddhi* des Arhats, et le développement qui l'amènera graduellement à devenir Un avec le TOUT UNIVERSEL.

Ces 12 extraits sont choisis parmi quelque 73 règles qu'il serait inutile d'énumérer car elles n'auraient aucun sens en Europe. Mais ce simple aperçu suffira pour montrer l'immensité des difficultés qui hérissent le sentier de l'aspirant *upasaka*, né et élevé dans les pays occidentaux.³

Toute l'éducation occidentale, et surtout l'anglaise, est imprégnée du principe d'émulation et de lutte ; chaque élève est encouragé à apprendre plus vite que ses compagnons, à les dépasser de toute façon possible. Ce qui est appelé à tort « rivalité amicale » est soigneusement encouragé, et le même esprit est entretenu et fortifié dans chaque détail de la vie quotidienne.

Avec de telles idées inculquées en lui « par l'éducation » depuis son enfance, comment un Occidental peut-il arriver à se sentir uni à ses condisciples, « comme les doigts de la main » ? Ses compagnons n'ont pas été *choisis par lui*, selon sa sympathie ou son estime personnelle. Ils sont choisis par

³ Qu'on se souvienne que *tous* les « chélas », même les disciples laïques, sont appelés *upasaka* jusqu'à leur première initiation, après quoi ils deviennent *lanou-upasaka*. Jusqu'à ce moment, même ceux qui appartiennent aux Lamaserie, et sont *mis à part* sont considérés comme des « laïques » .

son instructeur sur des bases toutes différentes, et celui qui désire devenir un étudiant doit *d'abord* être assez fort pour tuer en son coeur tout sentiment d'aversion et d'antipathie envers autrui. Combien d'Occidentaux sont prêts, ne fût-ce qu'à *tenter* sérieusement cet effort ?

Et puis les détails de la vie journalière, la défense de toucher la main même de ceux qui nous sont les plus proches et les plus chers ! Combien ceci est contraire aux conceptions occidentales de l'affection et des bons sentiments ! Combien cela paraît froid et dur ! Et combien égoïste aussi, pourrait-on dire, de s'abstenir de donner du plaisir aux autres par égard à son propre développement. Eh bien ! que ceux qui pensent ainsi remettent à une autre vie la tentative d'entrer sur le sentier. Mais qu'ils ne se glorifient pas de leur altruisme imaginaire. Car en réalité, ils se laissent tromper par les simples apparences extérieures, par les conventions basées sur le sentimentalisme et les démonstrations amicales ou sur la prétendue courtoisie, — toutes choses de la vie irréaliste — et non par les préceptes de la Vérité.

Mais en négligeant même ces difficultés qu'on pourrait considérer comme « extérieures », bien que leur importance n'en soit pas moins considérable, comment des étudiants occidentaux pourraient-ils se mettre à l'unisson, comme cela leur est demandé ? La personnalité est devenue si forte en Europe et en Amérique qu'il n'existe pas une école d'artistes dont les membres ne se haïssent mutuellement et ne soient jaloux les uns des autres. La haine et l'envie « professionnelles » sont devenues proverbiales ; les hommes cherchent leur profit personnel à tout prix, et il n'est pas jusqu'aux soi-disant politesses de la vie qui ne soient un masque trompeur cachant ces démons de la haine et de la jalousie.

En Orient, l'esprit de « non séparativité » est inculqué dès l'enfance avec autant de persistance qu'en Occident l'esprit de rivalité. On n'y encourage pas le développement de l'ambition, des sentiments et désirs personnels. Quand le sol est naturellement bon, on le cultive en conséquence, et l'enfant devient un homme en qui l'habitude de subordonner son soi inférieur à son Soi supérieur est vivace et puissante.

En Occident, les hommes pensent que leurs sympathies et antipathies, envers les hommes et les choses, constituent les principes directeurs de leurs actions, même s'ils n'en font pas la loi de leur vie et ne cherchent pas à les imposer aux autres.

Que ceux qui se plaignent d'avoir appris peu de choses dans la Société Théosophique se pénétrant des paroles écrites dans un article du *Path* de février dernier : « La clef de chaque degré est *l'aspirant lui-même* ». Ce n'est pas « la crainte de Dieu » qui est « le commencement de la Sagesse », mais la connaissance du soi qui est la SAGESSE-MÊME.

Combien grandiose et vraie apparaît ainsi à l'étudiant de l'Occultisme qui a commencé à comprendre quelques-unes des vérités précédentes, la réponse donnée par l'Oracle de Delphes à tous ceux qui étaient à la recherche de la Sagesse Occulte — paroles répétées et confirmées si souvent par le Sage Socrate — HOMME, CONNAIS-TOI TOI-MÊME...

À propos de " L'OCCULTISME PRATIQUE "

QUESTION. — Dans un article très intéressant du mois dernier, intitulé « L'Occultisme pratique », il est dit que dès l'instant où un « Maître » entreprend d'instruire un « chéla », il prend sur lui tous les péchés de ce chéla qui ont trait aux sciences occultes, jusqu'au moment où l'initiation fait du chéla un maître responsable à son tour.

Il est très difficile pour le mental occidental, saturé « d'individualisme » depuis des générations, de reconnaître la justice et par suite la véracité de cette affirmation, et il serait désirable que quelques explications supplémentaires fussent données au sujet d'un fait perçu intuitivement par quelques-uns, mais qu'il leur est impossible d'étayer par des raisons logiques.

RÉPONSE. — La meilleure raison logique qu'on puisse donner à cette assertion est le fait que, même dans la vie de

tous les jours, les parents, les gouvernantes, les tuteurs et les instructeurs sont habituellement considérés comme responsables des habitudes et de la moralité futures des enfants. Le petit malheureux qui est exercé au métier de pickpocket par ses parents n'est pas responsable de ce vice, mais les effets en retombent lourdement sur ceux qui lui ont enseigné que le vol était juste. Espérons que le mental occidental, pour « saturé d'individualisme » qu'il soit, n'en est pas devenu obtus au point de ne pas comprendre que s'il en était autrement ce ne serait ni logique, ni juste. Et si ceux qui ont modelé le mental plastique de l'enfant n'ayant pas atteint l'âge de raison sont considérés comme responsables, dans notre monde d'effets, des péchés d'omission et de commission commis par l'enfant durant ses jeunes années, et des effets résultant plus tard de la première éducation reçue, combien plus encore en est-il ainsi pour le « Guru Spirituel ». Celui-ci, prenant l'étudiant par la main, le conduit et l'introduit dans un monde qui lui est totalement étranger. Car ce monde est celui de la CAUSALITÉ invisible, mais toujours puissante, fil subtil, mais indissoluble, qui est l'action, l'agent et le pouvoir de karma, et karma lui-même dans le champ du mental divin. Une fois qu'il possède cette connaissance, un Adepté ne peut plus prétendre à l'ignorance, même dans le cas d'une action, bonne et méritoire dans son *motif*, mais produisant un résultat néfaste ; car la connaissance de ce domaine mystérieux donne le moyen à l'Occultiste de prévoir les deux voies qui s'ouvrent devant toute action, préméditée ou non, et lui permet ainsi de savoir avec certitude quels seront les résultats dans l'un ou l'autre cas. Aussi longtemps, donc, que l'élève agit selon ce principe, mais est trop ignorant encore pour se fier à sa vision ou à son pouvoir de discernement, n'est-il pas naturel que ce soit le *guide* qui soit considéré comme responsable des péchés de celui qu'il a conduit dans ces régions dangereuses ?

N'Y A-T-IL AUCUN ESPOIR ?

QUESTION. — Après avoir lu les conditions requises pour l'étude de l'Occultisme, exposées dans le numéro d'avril de la revue *Lucifer*, il me semble que les lecteurs de cette revue feraient aussi bien d'abandonner tout espoir de devenir des occultistes. En Grande-Bretagne, je ne crois pas qu'il serait possible de remplir ces conditions, sinon dans un monastère.

Dans ma future carrière de docteur en médecine (s'il plaît aux dieux), la huitième condition ne serait pas réalisable ; c'est fort dommage, car il me semble que l'étude de l'Occultisme est particulièrement indispensable pour réussir dans la pratique de la profession médicale.⁴

Je voudrais vous poser la question suivante, et je serais heureux d'avoir la faveur d'une réponse par l'intermédiaire de *Lucifer* : Est-il possible d'étudier l'Occultisme en Grande-Bretagne ?

Avant de terminer, je désire vous dire combien j'admire votre revue, comme une œuvre scientifique, et qu'en toute sincérité je la range aux côtés de *l'Imitation de Jésus-Christ* parmi mes manuels de religion. Vôtres,

David CRICHTON. Marishall College, Aberdeen.

RÉPONSE DE LA RÉDACTRICE. — Ce point de vue est trop pessimiste. On peut utilement étudier les Sciences Occultes, sans se lancer dans l'Occultisme supérieur. Dans le cas de notre correspondant spécialement, et dans sa future profession de docteur en médecine, la Connaissance Occulte des simples et des minéraux, et des pouvoirs curatifs de certaines

⁴ Par « réussir dans la pratique », je veux dire profiter à tous ceux que cela concerne.

choses dans la Nature est infiniment plus importante et plus utile que l'Occultisme métaphysique et psychologique, ou la Théophanie. Et il obtiendra bien mieux cette connaissance en étudiant et en essayant de comprendre Paracelse et les deux Van Helmont qu'en assimilant Patañjali et les méthodes du *Târaka Râja Yoga*.

Il est possible d'étudier l' « Occultisme » (les sciences et les arts occultes, pour être plus correct) en Grande-Bretagne, comme en tout autre point du globe ; bien que, par suite des conditions terriblement antagonistes créées par l'égoïsme intense qui règne dans le pays et un magnétisme qui s'oppose à la libre manifestation de la Spiritualité, la solitude soit la condition la plus favorable à l'étude. (Voyez « L'Occultisme et les Arts Occultes »).

L'OCCULTISME ET LES ARTS OCCULTES

J'avais souvent oui dire, mais sans le croire
jusqu'à présent,
Qu'il existait des êtres qui, par des pouvoirs
magiques puissants,
Pouvaient plier les lois de la Nature à leurs
desseins mauvais.

MILTON

Plusieurs lettres de la « Correspondance » de ce mois témoignent de la forte impression qu'a produite sur certains esprits notre article du mois dernier « L'Occultisme pratique ». Ces lettres justifient pleinement et renforcent les deux conclusions logiques suivantes :

a) Il existe plus d'hommes réfléchis et instruits qui croient à la réalité de l'Occultisme et de la Magie (les deux étant complètement différents), que ne le pense le matérialiste moderne et

b) La plupart de ces gens (y compris beaucoup de théosophes) n'ont aucune idée définie de la nature de

l'Occultisme, et le confondent avec les sciences occultes en général, et même avec « l'Art Noir ».

Les idées qu'ils se font des pouvoirs que l'Occultisme confère à l'homme, et des moyens à employer pour les acquérir, sont aussi variées que fantaisistes. Certains s'imaginent qu'il suffit, pour devenir un Zanoni, de posséder un maître de l'art pour vous montrer le chemin. D'autres pensent que le simple fait de traverser le canal de Suez, et d'aller aux Indes, vous transforme en un Roger Bacon, ou même en un comte de Saint-Germain. Beaucoup considèrent comme leur idéal Margrave et sa jeunesse éternellement renouvelée, sans s'occuper de l'aviissement de l'âme qui en est le prix. Beaucoup aussi, confondant la sorcellerie pure et simple avec l'Occultisme, « évoquent le revenant décharné de l'ombre de Stygie, marchant par la terre entrouverte, vers les routes de lumière », et prétendent, à la suite de cet exploit, être considérés comme des Adeptes parfaits. « La Magie cérémonielle » selon les règles qu'Éliphas Lévi fit semblant de tracer, est un autre soi-disant *alter ego* de la philosophie des anciens Arhats. En résumé, les couleurs sous lesquelles l'Occultisme apparaît aux ignorants de la philosophie sont aussi multiples et variées qu'il est possible à l'imagination humaine de se les représenter.

Les candidats à la Sagesse et au Pouvoir se montreront-ils indignés si on leur dit la simple vérité ? Il est non seulement utile, mais il est devenu *nécessaire* de leur ouvrir les yeux avant qu'il ne soit trop tard. La vérité à ce sujet se résume en quelques mots : Parmi les centaines de fervents qui s'intitulent « Occultistes », il n'y en a pas une demi-douzaine en Occident qui aient une idée, même à peu près correcte, de la nature de la Science dont ils cherchent à se rendre maîtres. À quelques exceptions près, ils sont tous sur le chemin de la sorcellerie. Qu'ils mettent d'abord un peu d'ordre dans le chaos de leur mental, avant de protester contre cette assertion. Qu'ils apprennent d'abord le rapport réel qui existe entre les Sciences Occultes et l'Occultisme, puis la différence entre les deux, et qu'alors ils se fâchent, s'ils

croient encore avoir raison. En attendant, qu'ils sachent que l'Occultisme diffère de la Magie et des autres sciences secrètes, comme le Soleil étincelant diffère d'un feu follet, ou comme l'Esprit immuable et immortel de l'Homme — lui-même la réflexion du TOUT absolu, sans cause et inconnaissable — diffère de l'enveloppe mortelle d'argile, le corps humain.

Dans notre haute civilisation occidentale, où les langues modernes ont été créées et les mots forgés selon la tendance des idées et des pensées — comme c'est le cas pour toutes les langues — plus le langage se matérialisait sous l'influence glacée de l'égoïsme occidental et de sa recherche incessante des biens de ce monde, moins l'on éprouvait le besoin de former de nouveaux termes pour exprimer ce qui était tacitement considéré comme une pure « superstition » définitivement sans valeur. Ces termes répondaient seulement à des idées qu'aucun homme cultivé n'était censé nourrir dans son mental. La « Magie » était considérée comme synonyme de prestidigitation ; la « sorcellerie », comme l'équivalent d'une ignorance sordide ; et, en évoquant « l'Occultisme », les « regrettables productions » des cerveaux fêlés des Philosophes du Feu du Moyen Âge, des Jacob Boehme et des Saint-Martin, on croit avoir tout dit de ce qui rentre dans le domaine de « l'illusionisme ». Ce sont là des termes de mépris qu'on emploie généralement en parlant de la lie et des rebuts que nous ont légués les âges sombres et les siècles antérieurs de paganisme. Nous n'avons donc pas de termes dans nos langues pour définir et décrire avec nuances les différences de ces pouvoirs anormaux et les sciences qui mènent à leur acquisition tandis qu'avec les langues orientales, et surtout le sanskrit, toutes ces nuances de sens peuvent être exprimées. Quelle signification les mots « miracle » et « enchantement » (de sens identique après tout, puisque tous deux expriment l'idée de choses extraordinaires produites *en violant les lois de la nature* (!), comme l'expliquent les sommités reconnues) éveillent-ils dans l'esprit de ceux qui les entendent ou les prononcent ? Un chrétien qui croit fermement aux *miracles* (même s'il s'agit

d'une *violation* « des lois de la nature »), parce qu'on les dit avoir été produits par Dieu, par l'entremise de Moïse, se moquera des *enchantelements* accomplis par les magiciens du Pharaon, ou les attribuera au diable. Ce sont ces derniers que nos pieux ennemis rattachent à l'Occultisme, tandis que leurs adversaires impies, les infidèles, se rient de Moïse, des Magiciens, des Occultistes, et rougiraient d'accorder le moindre sérieux à de telles « superstitions ». Tout ceci parce qu'il n'existe pas de termes pour marquer les différences, pour exprimer les nuances et tracer la ligne de démarcation entre le sublime et l'absurde, la vérité et le ridicule. Car, absurdes et ridicules sont les interprétations théologiques qui enseignent la « violation des lois de la nature » par l'homme, Dieu ou le diable ; et sublimes de vérité, les « miracles » *scientifiques* et les *enchantelements* de Moïse et des Magiciens, accomplis *en accord avec les lois naturelles*, et appris dans toute la Sagesse des Sanctuaires (qui étaient les « Sociétés Scientifiques » de ces temps) et en fait, dans l'OCCULTISME authentique. Ce terme d'Occultisme, traduction du mot composé *Gupta Vidyâ*, la *Connaissance Secrète*, donne certainement lieu à confusion. Connaissance de quoi, demandera-t-on ? L'examen de quelques termes sanskrits pourra nous aider à répondre à cette question.

Même dans les *Purâna* exotériques, on cite, parmi beaucoup d'autres, quatre sortes différentes de Connaissances ou de Sciences Ésotériques. Ce sont : 1° *Yajna-Vidyâ*¹, la connaissance des pouvoirs occultes éveillés

¹ «Le *Yajña* », disent les Brahmanes, « existe de toute éternité, car il a procédé du Suprême... dans lequel il gisait latent depuis le " sans commencement " ». Il est la clef de la TRAIVIDYA, la science trois fois sacrée, contenue dans les versets du *Rig*, qui enseignent les *Yagu* ou mystères sacrificatoires. Le « *Yajña* » existe comme une chose invisible, de tout temps ; il est semblable au pouvoir latent de l'électricité dans une dynamo, qui ne requiert que l'action de l'appareil voulu pour s'extérioriser. Il est censé s'étendre de *l'Ahavaniya*, ou le feu du sacrifice, jusqu'au ciel, en formant un pont (ou une échelle) grâce auquel le sacrificeur peut communiquer avec le monde des dieux et des esprits, et même s'élever vivant jusqu'à leurs demeures. » (*Aitareya Brahmana*, publié par Martin Hauge).

dans la Nature, par l'accomplissement de certaines cérémonies et de certains rites religieux ; 2° *Mahâvidyâ*, la « grande connaissance », la magie des cabalistes et du culte *tantrika*, souvent de la sorcellerie de la pire espèce ; 3° *Guhya Vidyâ*, la connaissance des pouvoirs mystiques résidant dans le Son (Éther), par conséquent dans les mantras (prières ou incantations chantées) et dépendant du rythme et de la mélodie employés ; en d'autres termes, une action magique basée sur la Connaissance des Forces de la Nature, et sur leur corrélation ; enfin, 4° ATMA VIDYÂ, un terme qui est traduit simplement par « Connaissance de l'Âme », ou *vraie Sagesse*, par les orientalistes, mais qui signifie beaucoup plus.

Cette dernière est la seule espèce d'Occultisme qu'un théosophe qui admire « La Lumière sur le Sentier », et qui souhaite devenir sage et altruiste, devrait essayer d'atteindre. Tout le reste constitue des ramifications des « Sciences Occultes », c'est-à-dire des arts basés sur la connaissance de l'essence ultime de toutes choses dans les règnes de la Nature, tels que le minéral, le végétal et l'animal ; des choses participant donc du domaine de la nature *matérielle*, aussi invisible que soit cette essence, et bien qu'elle ait jusqu'ici défié l'analyse de la science. L'alchimie, l'astrologie, la physiologie occulte, la chiromancie existent dans la Nature, et les sciences *exactes* — appelées peut-être ainsi parce qu'elles ont prouvé, dans notre siècle de philosophies paradoxales, qu'elles étaient l'inverse — ont déjà découvert pas mal de secrets des *arts* ci-dessus mentionnés. Mais la clairvoyance, symbolisée en Inde par l'« Œil de Shiva », appelée au Japon la « Vision Infinie », n'est *pas* l'hypnotisme, le fils illégitime du mesmérisme, et ne peut s'acquérir par de tels arts. Ceux-ci peuvent être atteints sans grandes difficultés, et donner lieu à des résultats bons, mauvais ou indifférents, mais l'*Atma Vidyâ* n'y attache que peu de

valeur. Elle les embrasse tous, et en fait même usage à l'occasion pour des fins bienfaisantes, après les avoir purifiés de leur lie, prenant soin de les débarrasser de tout élément au motif égoïste. Expliquons-nous. Tout homme ou toute femme peut se mettre à étudier l'un quelconque des « Arts Occultes » sus-mentionnés, sans grande préparation préalable, et même sans adopter un mode de vie trop sévère. Il n'est pas même nécessaire d'avoir un haut idéal moral. Dans ce dernier cas, l'étudiant a neuf chances sur dix de devenir tout bonnement un sorcier, et de tomber la tête la première dans la magie noire. Mais qu'est-ce que cela peut faire ? Les sorciers du Vaudou et les *dugpa* mangent, boivent et se réjouissent sur les hécatombes de victimes dues à leurs arts infernaux. Et les aimables et distingués vivisectionnistes, comme aussi les « hypnotiseurs » *diplômés* des Facultés de Médecine, font exactement de même, la seule différence entre les deux classes étant que les sorciers du Vaudou et les *dugpa* sont des sorciers *conscients*, tandis que la bande des Charcot-Richet est formée de sorciers *inconscients*. Ainsi, puisque les uns et les autres devront récolter les fruits de leurs travaux et réalisations dans l'art noir, il est juste que les praticiens d'Occident ne recueillent pas seulement la punition et la mauvaise réputation, mais aussi les profits et les plaisirs qu'ils peuvent en retirer. Car nous le répétons encore, *l'hypnotisme* et la *vivisection*, tels qu'ils se pratiquent dans ces écoles, sont de la *sorcellerie* pure et simple, *moins* la connaissance que les sorciers du Vaudou et les *dugpa* possèdent, et qu'aucun Charcot-Richet ne pourrait obtenir en cinquante années d'études serrées, et d'observations expérimentales. Que ceux donc qui veulent jouer avec la magie (qu'ils en comprennent ou non la nature), mais qui trouvent trop dures les règles imposées à ses étudiants et rejettent l'*Atma-Vidyâ* ou Occultisme, agissent à leur guise. Qu'ils deviennent magiciens s'ils le veulent, dussent-ils renaître comme sorciers du Vaudou et *dugpa* durant dix incarnations.

Mais l'intérêt de nos lecteurs sera probablement axé sur le sort de ceux qui sont irrésistiblement attirés vers l'« Oc-

culte », et qui ne comprennent pas cependant la vraie nature de leur aspiration, ni ne sont exempts de passions, et encore moins d'égoïsme.

Que dire de ces malheureux, nous demandera-t-on, qui sont ainsi déchirés par des forces antagonistes ? Car, on l'a dit trop souvent pour qu'il faille encore le répéter, et le fait saute aux yeux de tout observateur : dès que le désir de l'Occultisme s'est réellement éveillé dans le cœur de l'homme, il n'y a plus pour lui aucun espoir de paix, aucun endroit au monde où il puisse trouver le repos et le réconfort. Il est entraîné vers les espaces désertiques et désolés de la vie, par une inquiétude qui ne cesse de le ronger sans qu'il puisse l'apaiser. Son cœur est trop rempli de passions et de désirs égoïstes pour lui permettre de franchir la Porte d'Or, et cependant il ne peut plus trouver le repos et la paix dans la vie ordinaire. Doit-il donc tomber inévitablement dans la sorcellerie et la magie noire, et accumuler sur lui, durant de nombreuses incarnations, un karma terrible ? N'y a-t-il aucune autre voie pour lui ?

Nous répondons : il en existe une autre. Qu'il n'aspire pas à un but plus élevé que celui qu'il se sent capable d'atteindre. Qu'il n'assume pas une tâche dont le poids est trop lourd pour lui. Sans jamais devenir un « Mahâtma », un Bouddha ou un Grand Saint, qu'il étudie la philosophie et la « Science de l'Âme », et il pourra devenir l'un des modestes bienfaiteurs de l'humanité, sans aucun pouvoir « surhumain ». Les *siddhi* (ou les pouvoirs de l'Arhat) appartiennent à ceux qui sont capables de « mener la vie requise », de se plier aux terribles sacrifices qu'exige un tel entraînement, et de s'y plier *à la lettre*. Qu'il sache dès le début, et qu'il se souvienne toujours, que *le véritable Occultisme ou la Théosophie* est le « Grand renoncement au SOI », *absolu et sans restriction, en pensée comme en acte. C'est l'ALTRUISME*, et il rejette complètement celui qui le pratique hors des rangs des vivants. « Il ne vit plus pour lui-même mais pour le monde », dès qu'il s'est voué au travail. Il lui est pardonné beaucoup durant les premières années de probation, mais aussitôt qu'il est « accepté », sa personnalité doit

disparaître, et il doit devenir *une simple force bienfaisante dans la Nature*. Deux pôles se présentent à lui après cela, deux sentiers sans aucun lieu de repos intermédiaire. Il doit ou bien monter péniblement, pas à pas, souvent durant de nombreuses incarnations et *sans repos dévachanique*, l'échelle d'or qui mène à l'état de Mahâtma (l'état *d'Arhat* ou de *Bodhisattva*), ou bien se laisser glisser en bas de l'échelle au premier faux pas, et tomber dans l'état de *dugpa*...

Tout ceci est soit ignoré soit complètement perdu de vue. Vraiment, celui qui peut observer l'évolution silencieuse des aspirations premières des candidats découvre souvent des idées étranges qui s'implantent insensiblement dans leur esprit. Certains ont les pouvoirs de raisonnement si faussés par des influences étrangères qu'ils s'imaginent pouvoir sublimer et élever les passions animales, tout en conservant en eux-mêmes, pour ainsi dire, la furie, la force et le feu de ces passions ; ils pensent pouvoir les emmagasiner et les retenir dans leur sein, jusqu'à ce que leur énergie soit non pas dissipée, mais canalisée vers des buts plus hauts et plus saints, c'est-à-dire *jusqu'à ce que leur force collective en réserve permette à son possesseur d'entrer dans le vrai sanctuaire de l'Âme*, et de s'y tenir en présence du *Maître* — le SOI SUPÉRIEUR ! Dans ce but ils se refusent à lutter contre leurs passions et à les détruire. Ils se contentent d'étouffer et de tenir en échec par un puissant effort de volonté les flammes ardentes, laissant couvrir le feu sous une mince couche de cendres. Ils se soumettent joyeusement à la torture du jeune Spartiate qui se laissait dévorer les entrailles par le renard plutôt que de s'en séparer. Ô pauvres visionnaires aveugles !

Autant espérer qu'une bande de ramoneurs ivres, en transpiration, et salis par leur travail, puissent être enfermés dans un Sanctuaire tendu de draperies blanches, sans souiller cette pureté, ni transformer cette blancheur en un amas de linges sales, et qu'au contraire ils deviennent maîtres des lieux sacrés, et finalement, en sortent immaculés comme ces lieux. Pourquoi ne pas imaginer qu'une douzaine de putois enfermés dans l'atmosphère pure d'un *Dgon-pa* (monastère)

puissent s'en échapper tout imprégnés des parfums de l'encens qu'on y brûle ?... Étrange aberration de l'esprit humain ! Peut-il en être ainsi ? Raisonnons un peu.

Le « Maître » dans le Sanctuaire de nos âmes est « le Soi Supérieur » — l'Esprit divin dont la conscience dans la vie incarnée a pour base le Mental et en dérive uniquement (du moins pendant la vie mortelle de l'homme dans lequel ce Soi est captif) ; ce Mental, nous avons décidé de l'appeler *l'Âme Humaine*, tandis que l'« Âme Spirituelle » est le véhicule de l'Esprit. À son tour, l'âme humaine, ou *personnelle*, est, sous sa forme supérieure, un composé d'aspirations et de volitions spirituelles, et d'amour divin ; et, dans son aspect inférieur, elle est constituée par des désirs animaux et des passions terrestres qui proviennent de son association avec son véhicule, le siège de ces désirs et de ces passions. L'âme humaine constitue donc un lien intermédiaire entre la nature animale de l'homme — que sa raison supérieure cherche à maîtriser — et sa nature spirituelle et divine, vers laquelle cette raison gravite, chaque fois qu'elle triomphe dans sa lutte contre la nature *animale intérieure*. Celle-ci est l'« Âme animale » instinctive, la serre chaude de ces passions que certains enthousiastes imprudents, comme nous venons de le voir, entretiennent et nourrissent dans leur sein, au lieu de les tuer. Espèrent-ils encore par-là transformer les flots boueux de l'animalité en eaux cristallines de vie ? Où donc, sur quel terrain neutre enchaîneront-ils ces passions afin qu'elles n'affectent plus l'homme ? Les passions violentes de l'amour et de la luxure sont toujours vivantes, et l'homme se plaît à les conserver dans leur lieu d'origine — *cette même âme animale* ; car les aspects supérieurs aussi bien qu'inférieurs de l'« Âme Humaine » ou du mental, rejettent de tels hôtes, bien qu'ils ne puissent s'empêcher d'en être souillés, en raison de leur voisinage. Le « Soi Supérieur », ou l'Esprit, est tout aussi incapable d'assimiler de tels sentiments que l'eau de se mêler à l'huile ou à du suif liquide impur. C'est donc le mental seul — l'unique lien et intermédiaire entre l'homme terrestre et le Soi supérieur — qui constitue le seul martyr, en danger constant d'être entraîné par ces passions

toujours en demi-sommeil, et de périr dans l'abîme de la matière. Et comment pourrait-il jamais s'accorder avec l'harmonie divine du Principe Supérieur, alors que cette harmonie est détruite par la seule présence de ces passions animales dans le Sanctuaire en préparation ? Comment l'harmonie peut-elle être atteinte et maintenue, si l'âme est souillée et désaxée par le tourbillon des passions et les désirs terrestres des sens corporels ou même de l' « Homme Astral » ?

Car cet « Astral » — le « double » vaporeux (présent dans l'animal comme dans l'homme) — n'est pas le compagnon de *l'Ego divin*, mais du *corps terrestre*. C'est lui qui constitue le lien entre le soi personnel, (la conscience inférieure de *Manas*) et le Corps, et qui est le véhicule de la *vie transitoire*, mais non de la *vie immortelle*. Comme l'ombre projetée par l'homme, il suit servilement et machinalement ses mouvements et impulsions, et tend par conséquent vers la matière, sans jamais ²s'élever vers l'Esprit. C'est uniquement quand la puissance des passions est complètement anéantie, quand ces dernières ont été broyées et annihilées dans le creuset d'une volonté inflexible, quand non seulement tous les appétits et les désirs de la chair sont morts, mais encore que le sentiment même du Soi personnel est tué, et l' « Astral » réduit par-là à zéro, que l'Union avec le « Soi Supérieur » peut s'accomplir. Et quand l' « Astral » ne reflète plus que l'homme maîtrisé, la personnalité toujours vivante, mais dépourvue de désirs et d'égoïsme, alors le brillant *Augoeides*, le soi divin, peut vibrer en harmonie consciente avec les deux pôles de l'Entité humaine — l'homme de matière purifié, et l'Âme Spirituelle toujours pure — et se tenir en présence du MAÎTRE-SOI (le Christos des gnostiques mystiques), uni à LUI, immergé en LUI à tout jamais.

² Ceux qui seraient enclins à voir dans l'homme trois *Ego* prouveront qu'ils sont incapables de saisir le sens métaphysique. L'homme est une trinité, composée du Corps, de l'Âme et de l'Esprit ; mais *l'homme* est cependant une *unité*, et n'est certainement pas son corps. Ce dernier est sa propriété, son vêtement transitoire. Les trois « Ego » représentent l'HOMME dans ses trois aspects, sur les plans (ou dans les états) astral, intellectuel ou psychique et spirituel.

Comment alors peut-on croire qu'il soit possible pour un homme d'entrer par la « porte étroite » de l'Occultisme, alors que ses pensées de chaque jour et de chaque heure sont fixées sur des choses terrestres, sur des désirs de possession et de pouvoir, sur la convoitise, l'ambition, ainsi que sur des devoirs qui, pour être honorables, sont encore de la terre. Même l'amour pour l'épouse et la famille, la plus pure et la plus altruiste des affections humaines — est un obstacle au véritable Occultisme. Car, que nous prenions comme exemple l'amour sacré d'une mère pour ses enfants, ou celui d'un mari pour sa femme, même dans ces sentiments, quand on les analyse à fond et les passe au crible le plus serré, on découvre de l'*égoïsme* dans le premier cas, et un *égoïsme à deux*³ dans le second. Quelle mère ne sacrifierait pas sans hésiter un seul instant des centaines et des milliers de vies pour sauver celle de son enfant bien-aimé ? Et quel amant, ou vrai mari, ne briserait le bonheur de tous les hommes et femmes qui l'entourent, pour satisfaire le désir de celle qu'il aime ? Et cela est bien naturel, nous dira-t-on. Sans doute, à la lumière du code des affections humaines ; mais il en est autrement du point de vue de l'amour divin universel. Car, si le cœur est rempli de pensées pour un petit groupe de *soi*, qui nous tiennent de près et nous sont chers, comment le reste de l'humanité trouvera-t-il place dans notre âme ? Quelle part d'amour et d'intérêt restera-t-il à offrir à la « grande orpheline » ? Et comment la « petite voix silencieuse » se fera-t-elle entendre dans une âme complètement occupée par ses hôtes privilégiés ? Quelle place restera-t-il pour permettre aux besoins de l'Humanité en bloc de nous impressionner et même de susciter en nous une réponse immédiate ? Et cependant, celui qui veut prendre part à la sagesse du Mental Universel doit y atteindre par la voie de

³ En français dans le texte (N.d.T.).

L'Humanité tout entière, sans distinction de race, de couleur, de religion ou de rang social. C'est *l'altruisme*, et non *l'égoïsme* — même dans sa conception la plus légale et la plus noble — qui est capable de conduire l'individu vers une fusion de son petit Soi avec les Soi Universels. Et le vrai disciple du véritable Occultisme doit se consacrer à ce travail, et à ces nécessités, s'il veut acquérir la *théosophia*, la Sagesse et la Connaissance divines.

L'aspirant doit absolument choisir entre la vie du monde et la vie de l'Occultisme. Il est inutile et vain de tenter de concilier les deux, car personne ne peut servir deux maîtres et les satisfaire à la fois. Nul ne peut servir son corps et son Âme supérieure, remplir son devoir familial et son devoir universel, sans priver l'un ou l'autre de ce qui lui est dû, car ou bien il prêtera l'oreille à la « petite voix silencieuse » et n'entendra pas les cris de ses enfants, ou il ne s'occupera que de ceux-ci, et restera sourd à l'appel de l'Humanité. Ce serait une lutte incessante et affolante pour presque tout homme marié, que de vouloir poursuivre le véritable Occultisme pratique, au lieu de sa philosophie théorique. Car il hésiterait constamment entre l'appel de l'amour terrestre personnel et celui de l'amour divin impersonnel pour l'Humanité. Et ceci ne pourrait que le faire faillir à l'un ou l'autre de ses devoirs, sinon aux deux. Mais il y a pis que cela, car *celui qui succombe à un amour ou à une passion terrestre, après s'être lié par un serment à l'OCCULTISME*, doit en ressentir un effet presque immédiat : celui d'être irrésistiblement rejeté de l'état divin impersonnel vers le plan inférieur de matière. La jouissance sensuelle, ou même mentale, implique la perte immédiate des pouvoirs de discernement spirituel ; la voix du MAÎTRE ne peut plus être distinguée de celle de ses propres passions, *ou même de celle d'un dugpa* ; le bien ne se distingue plus du mal, la saine morale de la simple casuistique. Les fruits de la Mer Morte revêtent l'apparence mystique la plus merveilleuse, mais se transforment en cendres dans la bouche, et en fiel dans le coeur, en créant

Un gouffre qui s'approfondit sans cesse, une obscurité qui s'épaissit toujours
Et qui fait prendre la folie pour la Sagesse, la faute pour l'innocence,
L'angoisse pour le ravissement, et le désespoir pour l'espérance.

La plupart des hommes, lorsqu'ils se sont trompés et ont agi selon leurs erreurs, reculent devant l'aveu et s'enfoncent de la sorte de plus en plus bas dans la fange. Et bien que ce soit l'intention qui décide en premier lieu si c'est la magie *blanche* ou la *noire* qui sera pratiquée, les résultats d'une sorcellerie même inconsciente et involontaire ne peuvent manquer de produire un mauvais karma. Il a été maintenant amplement prouvé que la *sorcellerie consiste à exercer une influence mauvaise quelconque sur les autres qui, par elle, souffrent ou font souffrir autrui* par voie de conséquence. Karma est une lourde pierre lancée dans les eaux tranquilles de la Vie ; et, comme elle, il produit des ondes concentriques qui vont s'élargissant sans cesse presque à l'infini. Ces causes doivent nécessairement amener des effets qui se manifestent dans les justes lois de la Rétribution.

Une bonne part de ces effets pourraient être évitée, si seulement les hommes s'abstenaient de se lancer dans des pratiques dont ils ne comprennent ni la nature, ni l'importance. Il n'est demandé à personne de porter un fardeau qui dépasse ses forces et ses pouvoirs. Il y a des « magiciens-nés » ; des Mystiques et des Occultistes de naissance, et de droit, à la suite d'une série d'incarnations et d'immenses périodes de souffrances et d'échecs. Ceux-ci sont à l'abri des passions, pourrait-on dire. Aucun feu d'origine terrestre ne peut enflammer leurs sens ou leurs désirs ; aucune voix humaine ne trouve de réponse dans leur âme, sinon le grand cri de l'Humanité. Ce sont les seuls certains de leur succès, mais on ne les rencontre que de temps en temps, et ils réussissent à passer les portes étroites de l'Occultisme parce qu'ils ne transportent avec eux aucun bagage personnel de sentiments humains et transitoires. Ils ont rejeté le sentiment de la personnalité inférieure, et ont de

la sorte paralysé l'animal « astral » ; et l'étroite porte d'or s'ouvre devant eux. Il n'en est pas de même pour ceux qui doivent encore porter durant quelques incarnations le poids des péchés commis dans des vies antérieures, et même dans leur existence présente. Pour eux, à moins qu'ils n'avancent avec grande précaution, la porte d'or de la Sagesse peut devenir le large portique et le grand chemin « qui conduisent à la destruction », et c'est pourquoi « nombreux sont ceux qui prennent cette voie ». C'est la Porte des Arts Occultes pratiqués dans des buts égoïstes, et sans l'influence restrictive et bienfaisante d'ATMA VIDYÂ. Nous sommes dans le *kali yuga*, et son influence fatale est mille fois plus puissante en Occident qu'en Orient ; de là, cette facilité avec laquelle les Pouvoirs de l'Âge des Ténèbres font des victimes dans cette lutte cyclique ; de là aussi les multiples erreurs dans lesquelles le monde d'aujourd'hui se débat. L'une d'entre elles consiste à croire qu'il est facile pour les hommes d'atteindre le « Portail » et de passer le seuil de l'Occultisme, sans aucun grand sacrifice. C'est là le rêve de la plupart des théosophes, un rêve inspiré par le désir du Pouvoir et par l'égoïsme personnel, et ce ne sont pas de tels sentiments qui les conduiront jamais au but convoité. Car, comme l'a bien dit l'un de ceux qui passent pour s'être sacrifiés pour l'humanité : « étroite est la porte et étroit le chemin qui conduisent à la vie » éternelle, et par conséquent « rares sont ceux qui la trouvent ». Si étroite en vérité qu'à la simple mention de quelques-unes des difficultés préliminaires des candidats occidentaux, effrayés, font demi-tour et battent en retraite en frissonnant...

Qu'ils s'arrêtent ici et ne tentent pas d'aller plus avant, faibles comme ils le sont. Car si, tournant le dos à la porte étroite, ils se laissent entraîner par leur soif d'Occulte, et font un seul pas dans la direction des Portes larges et plus accueillantes du mystère d'or qui étincelle dans la lumière de l'illusion, malheur à eux ! Ce mystère ne peut conduire qu'à l'état de *dugpa*, et bientôt ils se trouveront dirigés sur la *Via Fatale* de l'*Inferno*, au portail duquel Dante lut ces mots :

« Per me si va nella città dolente
Per me si va nell'eterno dolore
Per me si va tra la perduta gente... »⁴

⁴ Citation en italien dans le texte : « Ici s'ouvre le chemin de la ville des douleurs Où l'on va dans la souffrance éternelle Vivre au milieu des damnés... » (N.d.T.)

LES LOGES DE MAGIE

Quand paraît la fiction agréable à la vue,
Les hommes y croient parce qu'ils aiment le mensonge.
Mais la vérité elle-même, si elle revêt un aspect sévère,
Doit apporter des preuves solennelles pour se faire accepter.

CHURCHILL

Un de nos amis les plus estimés en recherches occultes met à l'ordre du jour la question de la création de « Loges actives » dans la Société Théosophique, ayant pour but le développement d'adeptes. Ce n'est pas une fois mais des centaines de fois, depuis la fondation du Mouvement théosophique, que nous avons démontré l'impossibilité pratique de forcer ce processus de développement. Il est difficile de maîtriser une impatience naturelle à déchirer le voile du Temple. Atteindre à la connaissance divine, par un système de préparation et de bourrage de crâne, comme on gagne un prix dans un concours général, voilà l'idéal du débutant moyen en études occultes. En refusant d'encourager de tels faux espoirs, les créateurs de la Société

Théosophique ont provoqué la fondation de Fraternités attrape-nigauds de « Louxor » (et de la prison d'Armley ?) qui ne sont que des spéculations sur la crédulité humaine. Le modèle de prospectus ci-dessous, véritable appât pour ablettes, prit à l'hameçon, il y a quelques années, certains de nos amis et théosophes les plus sérieux :

« Les étudiants de la Science Occulte, les chercheurs de vérité et les théosophes déçus dans leur attente d'une Sagesse Sublime libéralement offerte par des MAHÂTMAS HINDOUS, sont cordialement invités à envoyer leur nom à ... où, s'ils en sont reconnus dignes, ils pourront être admis, après une courte période probatoire, comme membres d'une Fraternité Occulte qui ne fait pas étalage de sa connaissance ou de ses talents, mais enseigne gratuitement » (à raison de 1 à 5 dollars par lettre !), « et sans réserve » (les fragments les plus écœurants de « l'Eulis » de P.B. Randolph) « à tous ceux qu'elle trouve dignes de recevoir »... (lisez : des enseignements offerts sur une base commerciale, l'argent allant aux professeurs, et les extraits de Randolph et d'autres marchands de « filtres d'amour » allant aux élèves !)¹.

Si les rumeurs qui me reviennent sont exactes, certains districts ruraux anglais, surtout le comté d'York, fourmillent d'astrologues et de devins frauduleux qui prétendent être théosophes pour mieux duper une classe de clients crédules, d'un rang supérieur à celui qui constitue leur proie légitime : les servantes et les jeunes paysans. Si les « loges de magie » suggérées dans la lettre suivante, qui fut envoyée aux éditeurs de cette Revue, étaient fondées sans prendre soigneusement garde de n'admettre comme membres que les

¹ Les documents sont visibles au bureau du *Lucifer*, entre autres des manuscrits secrets écrits de la main de ... (le nom est supprimé eu égard à des considérations passées), « Grand Maître Provincial de la Section Septentrionale ». Un de ces documents porte l'entête : « Clef succincte aux Mystères d'Eulis », c'est-à-dire de la Magie noire *tantrika* à base phallique. Non, les membres de cette *Fraternité Occulte* « ne font pas étalage de leur connaissance ». Très astucieux de leur part : moins on en parlera, mieux cela vaudra.

meilleurs candidats, nous verrions se multiplier au centuple ces viles exploitations de choses et de noms sacrés. À ce sujet, et avant d'insérer la lettre de notre ami, la rédactrice en chef de la revue *Lucifer* désire informer ses amis qu'elle n'a jamais eu la moindre relation avec la soi-disant « H(ermetic) B(rotherhood) of L(uxor) »², et que toute affirmation du contraire est fausse et malhonnête. Il existe un organisme secret (dont le diplôme, ou certificat de membre, est détenu par le colonel Olcott, le seul homme moderne de race blanche qui le possède) — auquel l'auteur d'*Isis Unveiled* donna ce nom, pour le désigner plus facilement³, mais qui est connu parmi les initiés sous un tout autre nom, tout comme le personnage portant pour le public le pseudonyme de « Koot-Hoomi » est appelé d'un nom totalement différent parmi ses connaissances. Ce qu'est le vrai nom de cette société, les phallicistes « Euliens » de la « H.B. of L. » seraient bien embarrassés de le dire. Les véritables noms des Maîtres-Adeptes et des Écoles Occultes ne sont jamais, *sous aucun prétexte*, révélés aux profanes ; et les noms des personnages qui ont été associés à la Théosophie moderne ne sont connus que des deux fondateurs principaux de la Société Théosophique. Et maintenant, après ce long préambule,

² F(raternité) H(ermétique) de L(ouxor). (N.d.T.)

³ Dans « *Isis Unveiled* », vol. II, page 308. On peut ajouter que la « Fraternité de Louxor » mentionnée par Kenneth Mackenzie (voir son ouvrage : « *Royal Masonic Cyclopoedia* ») comme ayant son siège en Amérique, n'avait après tout rien à voir avec la Fraternité mentionnée par nous, et que nous connaissons, ainsi que l'affirma cet auteur maçonnique maintenant décédé, dans une lettre écrite à un ami de New York, après la publication d'*Isis*. La Fraternité que connaissait Mackenzie était simplement une Société maçonnique fondée sur une base beaucoup plus secrète et comme il le disait dans sa lettre, il avait *entendu parler mais ne savait rien de notre Fraternité*, qui ayant eu une branche à Louxor (Égypte) fut ainsi à dessein appelée par nous de ce nom. Ceci amena certains imaginatifs à croire qu'il existait une loge régulière d'Adeptes de ce nom, et à affirmer à quelques amis et théosophes crédules que la H.B.of L. était ou bien cette Loge, ou bien une filiale de celle-ci, supposée exister près de Lahore ! — ce qui était un mensonge flagrant.

passons à la lettre de notre correspondant. Voici ce qu'il écrit :

« Un de mes amis, mystique de nature, avait eu l'intention de créer, avec d'autres, une branche de la S.T. dans sa ville. Surpris du retard qu'il y apportait, je lui écrivis pour lui en demander les raisons. Il me répondit qu'il avait entendu dire que la S.T. ne faisait que des réunions de discussion et n'accomplissait rien de pratique. J'ai toujours pensé que la S.T. devrait avoir des Loges dans lesquelles on travaillerait pratiquement. Cagliostro avait bien compris ce besoin humain d'une chose tangible devant les yeux quand il institua le Rite Égyptien, et le mit en pratique dans diverses loges maçonniques. Il y a de nombreux lecteurs de *Lucifer* dans le comté de —. Peut-être pourrait-on y suggérer aux étudiants de former de telles loges, et d'essayer, en unissant leurs volontés, de développer certains pouvoirs dans l'un d'entre eux, puis successivement en eux tous. Je suis certain que des membres entreraient dans ces loges, et susciteraient un grand intérêt pour la Théosophie ». --- « A. »

La note ci-dessus de notre savant et vénérable ami est l'écho de la voix de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des membres de la Société Théosophique, un pour cent seulement ayant une idée correcte de la fonction et du but de nos Branches. L'erreur flagrante et générale réside dans la conception de ce qu'est l'Adeptat, et du sentier qui y conduit. De toutes les entreprises imaginables, la tentative d'atteindre à l'Adeptat est la plus difficile. Au lieu d'être accessible en quelques années, ou en une seule vie, elle exige les efforts soutenus d'une lutte poursuivie pendant une série de vies, sauf en des cas si rares qu'il est inutile d'en parler, sinon en tant qu'exceptions à la règle générale. Les annales prouvent d'une façon absolue qu'un certain nombre des Adeptes hindous les plus révéérés sont devenus tels en dépit de leur naissance dans les castes les plus basses et, en apparence, les plus défavorables. Cependant, il est bien certain qu'ils avaient progressé dans de nombreuses incarnations précédentes et que, lorsqu'ils naquirent pour la

dernière fois, ils n'avaient plus qu'un rien d'évolution spirituelle à accomplir pour devenir de grands adeptes vivants. Naturellement, personne ne peut affirmer qu'un ou plusieurs des membres probables, appelés à constituer la loge cagliostrienne idéale proposée par notre ami « A. », ne pourraient pas être prêts pour l'Adeptat, mais la chance n'est pas assez favorable pour qu'on puisse en tenir compte. La civilisation occidentale semble plutôt développer des combattants que des philosophes, des bouchers militaires plutôt que des Bouddhas. Le plan que « A. » propose aurait beaucoup plus de chances de se terminer dans la médiumnité que dans l'Adeptat. À parier deux contre un, on ne trouverait pas un membre de la Loge qui fût chaste depuis l'enfance, et qui ne fût pas contaminé par l'usage des boissons alcooliques, sans parler des effets désastreux et des influences mauvaises que laisse sur le candidat l'entourage social ordinaire. Parmi les conditions préalables, indispensables au développement psychique et signalées dans les manuels mystiques de tous les systèmes religieux orientaux, on note : un endroit pur, une nourriture pure, des compagnons purs et un mental pur. « A. » pourrait-il garantir cela chez ses membres ? Certes, il est désirable qu'une sorte d'école d'instruction pour les membres de notre Société soit créée ; et si les devoirs et le travail purement exotériques des Fondateurs n'avaient pas été si absorbants, il est probable que, depuis longtemps, une telle école aurait été fondée, mais non pas toutefois pour y donner des instructions pratiques comme le fit Cagliostro, qui, soit dit en passant, s'attira de terribles souffrances, et n'a laissé aucune trace définie après lui susceptible d'encourager une nouvelle tentative de ce genre de nos jours. « Quand l'élève est prêt, l'Instructeur l'est également » dit une maxime orientale. Les Maîtres n'ont pas besoin d'aller à la recherche de recrues dans les loges spéciales du comté de ———, ni de les exercer par l'intermédiaire d'instructeurs mystiques qui n'ont aucun mandat pour le faire : le temps et l'espace ne constituent pas de barrières entre eux et l'aspirant ; partout où la pensée peut aller, eux-mêmes peuvent passer.

Comment se fait-il qu'un ancien et savant cabaliste comme « A. » ait pu oublier ce fait ? Et qu'il se souviennne aussi que l'Adepté en potentialité peut exister dans les quartiers déshérités de Whitechapel et aux quatre coins de l'Europe et de l'Amérique, aussi bien que dans les quartiers plus propres et plus « cultivés » de nos villes, et qu'un pauvre malheureux en haillons, mendiant un croûton de pain, peut être « d'âme plus blanche », et plus attirant pour l'Adepté, qu'un quelconque évêque revêtu de sa robe, ou qu'un citoyen cultivé vêtu d'un riche costume. Pour l'extension du Mouvement théosophique, qui est un canal destiné à répandre l'eau vivante dans les champs desséchés de la pensée contemporaine, des Branches sont nécessaires partout, non pas de simples groupes de sympathisants passifs, comme l'armée somnolente des piliers d'église qui ferment les yeux tandis que le « diable » court les champs. Non, ce qu'il faut ce sont des Branches actives et éveillées, sérieuses et altruistes, dont les membres ne révéleront pas sans cesse leur égoïsme en se demandant : « En quoi cela nous profitera-t-il de faire partie de la Société Théosophique ? » ou « quel tort cela pourra-t-il nous faire ? », mais qui se poseront la question suivante : « Ne pouvons-nous pas faire un bien réel à l'humanité en travaillant dans cette bonne cause, de tout notre coeur, de toute notre âme et de toute notre force ? » Si « A. » pouvait seulement amener ses amis du comté de ---, qui se targuent de penchants occultes, à envisager la question sous ce jour, il leur rendrait un bien grand service. La Société peut se passer d'eux, mais ils ne peuvent permettre qu'elle le fasse.

Est-il profitable d'autre part de discuter pour savoir s'il faut donner à une loge des instructions même théoriques, tant que nous ne pouvons pas être certains que les membres accepteront l'idée qu'elles proviennent de la source alléguée ? La Vérité occulte ne peut être assimilée par un mental rempli d'idées préconçues, de préjugés et de doutes. Elle doit être perçue par l'intuition plutôt que par la raison, car elle est de nature spirituelle, et non matérielle. Certains êtres sont, de par leur nature même, incapables d'acquérir des connais-

sances par l'exercice de leurs facultés spirituelles, notamment la grande majorité des physiciens. De tels hommes sont lents à saisir les vérités ultimes cachées derrière les phénomènes de l'existence, s'ils n'en sont pas totalement incapables. Et il y en a beaucoup dans la Société, parmi lesquels se recrutent les mécontents. De telles personnes ont une grande facilité à se persuader que des enseignements ultérieurs, reçus de la même source que les précédents, sont ou bien faux ou bien dénaturés par les chélas ou même par des tiers. Le doute et le désaccord sont les résultats naturels d'un tel état d'esprit ; l'atmosphère psychique, pour ainsi dire, en est troublée, et la réaction, même sur les étudiants les plus fermes, est très douloureuse. Parfois, la vanité étouffe ce qui, de prime abord, était une intuition très forte ; le mental est véritablement fermé à toute vérité nouvelle, et l'étudiant-aspirant est rejeté au point où il se trouvait quand il débuta. Étant arrivé à une quelconque conclusion personnelle, sans avoir étudié le sujet à fond, et avant que l'enseignement ne lui ait été complètement expliqué, il a tendance, quand on lui prouve qu'il a tort, à n'écouter que la voix de son amour-propre et à s'en tenir à ses vues, qu'elles soient exactes ou fausses. Le Seigneur Bouddha a particulièrement mis ses auditeurs en garde contre la tendance à fonder des croyances sur la tradition et l'autorité, et avant d'avoir parfaitement approfondi le sujet.

Donnons un exemple. Un correspondant nous a demandé pourquoi il n'aurait pas « le droit de soupçonner que certaines des lettres soi-disant "précipitées" sont frauduleuses », donnant pour raison que, tandis que certaines portent le sceau d'une authenticité indéniable (à son point de vue), d'autres, d'après leur contenu et leur style, semblent être fausses. Ceci équivaut à dire qu'il possède une intuition spirituelle tellement infaillible qu'il peut reconnaître le faux du vrai, bien qu'il n'ait jamais rencontré un Maître et n'ait jamais reçu aucune clef qui lui permette d'apprécier l'authenticité de ses prétendues communications. La conséquence inévitable de l'application d'un jugement non-exercé dans de tels cas c'est de conduire, plus que probablement,

l'homme qui en fait usage à prendre pour faux ce qui est vrai et pour vrai ce qui est faux. Ainsi, quel critère a-t-on pour décider de l'authenticité de telle ou telle lettre « précipitée » ? Qui, à l'exception de leurs auteurs, ou de ceux qu'ils emploient comme leurs « secrétaires » (les *chélas* et les disciples) peuvent trancher la question ? Sur cent lettres « occultes », une seule peut-être est écrite de la main du Maître, au nom duquel et de la part duquel elle est envoyée, car les Maîtres n'ont ni le besoin ni le loisir de les écrire. Quand un Maître dit : « *J'ai écrit cette lettre* », cela signifie uniquement que chaque mot qu'elle contient a été dicté par lui, et tracé sous sa surveillance directe. En général, ils font écrire (ou précipiter) leurs lettres par leur chéla, qu'il soit proche ou éloigné, et cela en imprimant dans son mental les idées qu'ils veulent exprimer, et en les aidant, si c'est nécessaire, dans le processus de précipitation ou d'impression des images. L'exactitude dans la transmission des idées, et dans l'imitation de l'écriture du Maître, dépend entièrement de l'état de développement du *chéla*. C'est ainsi que le destinataire *non adepte* est laissé dans l'incertitude du dilemme : si une lettre est fautive, toutes peuvent-elles ne pas l'être puisque, selon toute apparence, toutes proviennent de la même source, et ont été amenées par les mêmes moyens mystérieux ? Mais cette conclusion implique une déduction bien plus désastreuse. Pour autant que le destinataire de lettres « occultes » sache, et du simple point de vue de la probabilité et de la simple honnêteté, le correspondant invisible qui accepterait de laisser passer *une seule ligne frauduleuse en son nom*, acquiescerait à une répétition illimitée de la fraude. Et ceci conduit immédiatement à la conclusion suivante. Toutes les prétendues lettres « occultes » étant supportées par des preuves identiques, *toutes doivent passer pour authentiques ou tomber ensemble*. Si l'on doit douter d'une, on doit douter de toutes, et la série des lettres du *Monde Occulte*, du *Bouddhisme ésotérique*, etc., etc., peuvent être, — et il n'y a aucune raison pour qu'elles ne le soient pas — des documents frauduleux, des « ruses d'imposteurs » et des « faux », ainsi que l'agent ingénieux, bien que stupide, de la

« S.P.R. »⁴ l'avait conclu, afin de faire ressortir dans le jugement du public la pénétration et le caractère « scientifique » de ses « Points Principaux ».

C'est pourquoi, un groupe d'étudiants dominés par un état d'esprit aussi buté, et privés de tout guide *du côté occulte* pour leur ouvrir les yeux sur les pièges de la pratique de l'ésotérisme, ne pourraient faire le moindre progrès. Et où trouver de tels guides jusqu'à présent dans notre Société ? « Ce sont des aveugles conduisant des aveugles », et tombant, les uns et les autres, dans le fossé de la vanité et de la suffisance. Toute la difficulté provient de la tendance commune à tirer des conclusions de prémisses insuffisantes, et à vouloir jouer à l'instructeur avant de s'être débarrassé du plus stupéfiant de tous les anesthésiques psychiques : l'IGNORANCE.

⁴ *Society for Psychical Research* (N.d.T.).

ET LES PHÉNOMÈNES ?

À la Rédaction de la revue Lucifer

À la suite de l'invitation que vous avez faite à vos lecteurs d'écrire, je me permets de vous poser une question.

Comment se fait-il que nous n'entendions plus parler des signes et merveilles qui marquèrent l'avènement de la néo-Théosophie ? « L'âge des miracles » dans la Société est-il révolu ?

-- Respectueusement vôtre,

-- « O. ».

Il semble que notre correspondant fasse allusion aux « phénomènes occultes ». Ils n'ont pas réussi à produire le résultat attendu mais ils ne furent aucunement des « miracles », quel que soit le sens que l'on donne à ce mot. On pensait que des personnes intelligentes, en particulier des scientifiques qui avaient été témoins de certains effets physiques produits à volonté et pour lesquels ils se trouvaient dans l'impossibilité de fournir une explication, reconnaîtraient au moins l'existence d'un nouveau champ de recherches et d'investigations extrêmement intéressant. On

croyait que les théologiens accueilleraient favorablement la preuve, dont ils ont tellement besoin en ces temps agnostiques, que l'âme et l'esprit ne sont pas de simples créations de leur imagination dues à l'ignorance de la constitution physique de l'homme, mais que ce sont des entités aussi réelles que le corps et bien plus importantes. Cette attente fut déçue. Les phénomènes furent incompris et mal interprétés, tant au point de vue de leur nature que du but recherché.

L'expérience a maintenant éclairé ce sujet d'un jour nouveau. Il est inutile d'aller très loin pour trouver l'explication de cette regrettable situation. Ni la science, ni la religion ne reconnaissent l'existence de l'Occulte, au sens où la Théosophie comprend et emploie ce terme, c'est-à-dire une région supra-matérielle mais non supra-naturelle gouvernée par la loi ; elles ne reconnaissent pas d'avantage l'existence de facultés et de pouvoirs latents dans l'homme. Toute ingérence dans la routine quotidienne du monde matériel est attribuée par la religion à la volonté arbitraire d'un autocrate, bon ou mauvais, habitant une région supra-naturelle inaccessible à l'homme, assujetti à aucune loi dans ses actes ou sa constitution, et dont les idées et les désirs ne peuvent être connus des mortels que par des communications inspirées, apportées par un messager reconnu, et auxquelles ils s'en remettent entièrement. Le pouvoir d'accomplir de prétendus miracles a toujours été considéré comme une preuve suffisante pour accréditer un messager céleste, et l'habitude de pensée qui consiste à considérer tout pouvoir occulte de cette façon est encore si forte que le moindre exercice de ce pouvoir est considéré comme « miraculeux » ou prétendant l'être. Inutile de dire que cette manière de concevoir les phénomènes extraordinaires s'oppose radicalement à l'esprit scientifique de ce siècle, et qu'en fait, ce n'est pas l'attitude adoptée par la partie la plus intelligente de l'humanité actuelle. De nos jours, le sentiment qui s'éveille dans l'esprit des témoins de faits extraordinaires n'est plus de la vénération ni de l'effroi mais de la curiosité.

Ce fut dans l'espoir d'éveiller cet esprit de curiosité et de l'utiliser que les phénomènes occultes furent produits. On pensait que la manipulation des forces de la nature qui se trouvent sous la surface — cette surface des choses que la science moderne gratte et fouille si laborieusement et avec tant d'orgueil — aurait conduit à une investigation de la nature et des lois de ces forces inconnues de la science mais parfaitement connues de l'Occultisme. Il est vrai que ces phénomènes suscitèrent une vive curiosité dans l'esprit de ceux qui en furent les témoins, mais, malheureusement, la plupart du temps, cette curiosité resta futile. La majorité des témoins développèrent un appétit insatiable pour les phénomènes eux-mêmes sans songer à étudier la philosophie ou la science dont les phénomènes n'étaient que des manifestations, des illustrations sans importance et pour ainsi dire accidentelles, de la réalité et des pouvoirs. Seulement dans quelques rares cas, la curiosité éveillée suscita le désir sérieux d'étudier la philosophie et la science pour elles-mêmes.

L'expérience a prouvé aux dirigeants du Mouvement que les chrétiens, dans leur grande majorité, se trouvent dans une impossibilité absolue d'examiner calmement les phénomènes comme des faits naturels gouvernés par la loi à cause de leur condition et attitude mentale — résultat de siècles d'enseignements superstitieux. L'Église Catholique Romaine, fidèle à ses traditions, s'abstient de tout examen des phénomènes occultes sous prétexte qu'ils sont nécessairement l'œuvre du Diable dès qu'ils se produisent hors de son sein, étant donné qu'elle a le monopole légal de tous les miracles légitimes. L'Église Protestante nie l'intervention personnelle du Malin sur le plan matériel ; mais ne s'étant jamais occupée de miracles, il semble un peu douteux qu'elle soit en mesure de reconnaître un miracle authentique si on lui en montrait un ; de plus, elle est tout aussi incapable que sa sœur aînée de concevoir que le règne de la loi s'étende au-delà des limites de la matière et de l'énergie, telles que nous les connaissons dans notre état de conscience actuel, et elle s'abstient d'étudier les phénomènes occultes sous

prétexte qu'ils appartiennent plutôt au domaine de la science qu'à celui de la religion.

Mais la science elle-même a ses miracles tout comme l'Église de Rome. Cependant, comme elle dépend entièrement de ceux qui fabriquent les instruments nécessaires à l'accomplissement de ces miracles et comme elle prétend posséder le dernier mot sur les lois de la nature, il ne fallait pas s'attendre à ce qu'elle accueillît favorablement les « miracles » pour la production desquels tout instrument est inutile, et qui sont, dit-on, des manifestations de l'opération de forces et de lois qu'elle ne connaît pas. De plus, la science moderne doit faire face dans l'investigation de l'Occulte à des difficultés tout aussi déroutantes que celles dans lesquelles se trouve la Religion ; en effet tandis que la Religion ne peut concevoir l'idée d'une loi naturelle s'appliquant à l'Univers supra-sensible, la Science elle, ne peut admettre même l'existence d'un univers supra-sensible auquel le règne de la loi pourrait être étendu ; pas plus qu'elle ne peut concevoir la possibilité d'autres états de conscience en dehors de notre conscience terrestre actuelle. On ne pouvait donc guère s'attendre à ce que la science entreprît avec beaucoup de sérieux et d'enthousiasme la tâche qu'elle se devait de réaliser ; et effectivement, il semble qu'elle se soit rendu compte qu'on ne s'attendait pas à ce qu'elle traitât les phénomènes de l'Occultisme moins cavalièrement qu'elle avait traité les miracles divins. Aussi, se mit-elle à se railler des phénomènes ; et lorsqu'on l'obligea à émettre une opinion, elle n'hésita pas à les attribuer à des complicités frauduleuses, à des fils de fer, des trappes, et ainsi de suite, sans aucun examen des faits, et en se basant sur de simples oui-dire.

Ce fut assez pénible pour les dirigeants du Mouvement de se voir considérés comme des suppôts de sa Majesté Satan, ou comme des adeptes experts en charlatanisme, alors qu'ils s'efforçaient d'attirer l'attention du monde sur le vaste champ inconnu de recherche scientifique et religieuse qui s'étend aux frontières de la matière et de l'esprit ; mais le coup le plus mauvais, peut-être, fut porté par cette catégorie

d'individus dont les propres expériences, si elles avaient été bien comprises, auraient certainement dû les éclairer davantage : les spirites attribuèrent les phénomènes occultes à l'intervention de leurs chers disparus, et les dirigeants théosophes furent qualifiés d'inférieurs même à des médiums travestis.

Les phénomènes ne furent jamais présentés autrement que comme un exemple du *contrôle exercé sur des forces parfaitement naturelles quoique non reconnues* et, incidemment, sur la matière par certains individus parvenus à une connaissance de l'Univers, plus vaste et plus élevée que celle atteinte par les savants et les théologiens ou que celle qu'ils pourraient jamais acquérir en suivant leurs voies respectives. Pourtant, ce pouvoir est latent en chaque homme et pourrait être utilisé, en temps voulu, par quiconque voudrait acquérir la connaissance et se conformer aux conditions nécessaires à son développement. Néanmoins, excepté dans quelques cas isolés et sérieux, ce pouvoir ne fut jamais envisagé autrement que comme la manifestation de prétendus miracles ou bien comme l'oeuvre du diable, de vulgaires tours de passe-passe, d'amusants attrape-nigauds, ou encore comme des exploits de ces « spectres » dangereux qui se livrent à quelque mascarade au cours des séances spirites et se nourrissent des énergies vitales des médiums et des assistants. De toutes parts, on attaqua la Théosophie et les théosophes avec rancœur et amertume, sans s'inquiéter le moins du monde tant des faits que de la logique, et avec une méchanceté, une animosité et un manque de charité qui seraient inconcevables si l'histoire des religions ne nous montrait pas combien les hommes ignorants deviennent des brutes irrationnelles et viles dès que l'on touche à leurs préjugés favoris, et si l'histoire de la recherche scientifique ne nous enseignait pas à son tour comment un homme instruit peut se comporter comme un ignorant lorsque le bien-fondé de ses théories est remis en question.

Un Occultiste peut produire des phénomènes mais il ne peut apporter au monde le cerveau, l'intelligence et la bonne

foi qui sont nécessaires pour qu'il les comprenne et les apprécie. Rien d'étonnant, par conséquent, si *ordre* fut donné d'abandonner les phénomènes et de laisser les idées de la Théosophie reposer sur la force de leur propre mérite intrinsèque.

L'ACTION PSYCHIQUE ET NOÉTIQUE

«...J'ai créé l'homme juste et bon,
Capable de rester droit, mais libre de tomber ;
Et J'ai créé de même tous les pouvoirs éthérés,
Les esprits qui tombèrent et ceux qui triomphèrent.
Vraiment ceux qui vainquirent devaient vaincre,
Ceux qui tombèrent devaient tomber... »

MILTON

«...L'hypothèse que le *mental est un être réel* qui
peut être influencé par le cerveau, et qui peut agir
sur le corps par le cerveau, est la seule qui soit
compatible avec tous les faits expérimentaux. »

George T. LADD

(Éléments de Psychologie physiologique).

-- I --

Une nouvelle influence, un souffle, un son — « comme celui
d'un vent puissant de tempête » — a passé soudain sur quelques
fronts théosophiques. Une idée, vague d'abord, a

pris bientôt une forme définie, et travaille activement en ce moment le mental de certains de nos membres. Voici l'idée en question : si nous voulons convertir autrui, les quelques enseignements jusqu'ici occultes, mais qui sont destinés à devenir publics, devraient désormais être *sinon identiques à ceux de la science moderne, tout au moins plus conformes à celle-ci*. Les enseignements prétendus *ésotériques*¹ (ou *anciennement ésotériques*), concernant la cosmogonie, l'anthropologie, l'ethnologie, la géologie, la psychologie et surtout la métaphysique, ayant été *adaptés* à la pensée moderne (donc *matérialiste*), et mis d'accord avec elle, ne devraient plus jamais, nous conseille-t-on fortement, contredire la « philosophie scientifique » (pas *ouvertement* du moins). Celle-ci signifie, supposons-nous, les vues fondamentales et acceptées des grandes écoles allemandes, ou de Herbert Spencer, ou encore d'autres célébrités anglaises de moindre importance ; et à ces vues, il nous faut ajouter les déductions qu'ont pu en tirer les disciples plus ou moins instruits de ces sommités.

Vraiment, c'est là une vaste entreprise et, de plus, en parfait accord avec la politique des casuistes médiévaux qui altérèrent la vérité et même la supprimèrent si elle contredisait la *Révélation divine*. Inutile de dire que nous refusons ce compromis. Il est très possible, voire même probable et inévitable, que les « erreurs commises » en traduisant des enseignements métaphysiques aussi abstrus que ceux contenus dans l'Occultisme oriental soient fréquentes et même importantes. Mais dans ce cas toutes sont dues aux interprètes et ne sont pas inhérentes au système lui-même. Elles doivent être corrigées d'après la même Doctrine, vérifiées selon les enseignements qui se sont développés sur le sol riche et ferme de la *Gupta Vidyâ*, et non selon les spéculations qui naissent aujourd'hui, pour mourir demain, sur les sables mouvants des conjectures scientifiques modernes, surtout en tout ce qui concerne la

¹ Nous disons « prétendus » parce que rien de ce qui a été divulgué au public, ou imprimé, ne peut plus être appelé *ésotérique*.

psychologie et les phénomènes mentaux. Nous en tenant à notre devise : « Il n'y a pas de religion supérieure à la vérité », nous nous refusons absolument à faire aucune concession à la science *physique*. Disons cependant ceci : Si les prétendues sciences *exactes* limitaient leur activité au seul règne physique de la Nature, si elles ne s'occupaient strictement que de chirurgie, de chimie — jusqu'à ses limites légitimes, — et de physiologie, pour autant que celle-ci étudie la structure de notre organisme, alors vraiment les Occultistes seraient les premiers à chercher de l'aide dans les sciences modernes, en dépit de leurs nombreuses bévues et erreurs. Mais une fois que les physiologistes de l'école moderne « animaliste », sortant du cadre de la Nature matérielle² prétendent se mêler des fonctions supérieures et des phénomènes du mental, et se prononcer sur ceux-ci *ex-cathedra*, en disant qu'une analyse serrée les a conduits à la ferme conviction que l'homme pas plus que l'animal n'est libre et encore moins responsable — alors l'Occultiste a beaucoup plus le droit de protester que l'« Idéaliste » moderne. Et l'Occultiste affirme qu'aucun matérialiste — qui n'est jamais qu'un témoin partial, aux idées préconçues — ne peut prétendre à une autorité quelconque en matière de physiologie mentale, ou de ce qu'il appelle maintenant la *physiologie de l'âme*. Un tel mot ne peut s'appliquer à l'âme, à moins vraiment qu'on entende seulement par âme le mental inférieur *psychique*, ou ce qui se manifeste comme *l'intellect*

² « Animalisme » est le mot exactement approprié (peu importe qui l'inventa) par opposition au terme « animisme » de M. Tylor, qu'il applique à toutes les « races inférieures » de l'humanité qui croient en l'âme comme en une entité distincte. Il trouve que les mots *psyché, pneuma, animus, spiritus*, etc., appartiennent tous au même cycle de superstition, « aux stades inférieurs de civilisation », le Professeur A. Bain, allant jusqu'à appeler toutes ces distinctions, une « pluralité d'âmes » ou un « double matérialisme ». Ceci est d'autant plus curieux que le savant auteur de l'ouvrage *Le Mental et le Corps* parle avec autant de dédain du « matérialisme » de Darwin dans *Zoonomia*, ouvrage où le fondateur de l'Évolution moderne définit le mot *idée* comme « un mouvement de contraction dans la disposition des fibres qui constituent l'organe immédiat de la sensation ».

dans l'homme (proportionnellement à la perfection de son cerveau) et comme l'instinct *supérieur* dans l'animal. Mais depuis que le grand Charles Darwin a enseigné que « nos *idées* sont des mouvements animaux de l'organe de la sensation », tout est devenu possible au physiologiste moderne.

Ainsi, dussions-nous chagriner nos membres à tendance scientifique, nous considérons une fois de plus comme le devoir de la revue *Lucifer* de montrer combien nous sommes en désaccord avec la science exacte, ou plutôt combien les conclusions de cette science sont éloignées de la vérité et des faits. Par « science » nous entendons naturellement, la majorité des hommes de science, car la minorité la meilleure se range, nous sommes heureux de le dire, à nos côtés, du moins en ce qui concerne le libre arbitre dans l'homme et l'immatérialité de son mental. L'étude de la « physiologie » de l'âme, de la Volonté dans l'homme, et de sa *Conscience supérieure* au point de vue du génie et des facultés qu'il manifeste, ne peut en aucun cas se résumer en un système d'idées générales représentées par de brèves formules ; pas plus que la *psychologie de la nature matérielle*, avec ses nombreux mystères, ne peut s'expliquer par la simple analyse de ses phénomènes physiques. // *n'y a pas d'organe spécial de la volonté, pas plus qu'il n'existe de base physique* pour les activités de la soi-conscience.

« Si l'on se demande quelle est la *base physique* pour les activités de la soi-conscience, on ne trouve aucune réponse à donner, ni à suggérer... De par sa nature même, cette *action* merveilleuse du mental qui se contrôle, et dans laquelle il reconnaît comme siens les états qu'il traverse, n'a rien de correspondant ni d'analogue dans le substratum matériel. Il est impossible de spécifier un processus physiologique quelconque représentant cette *action* unificatrice de la soi-conscience ; il est même impossible d'imaginer comment la description d'un tel processus pourrait être mise en relation intelligible avec ce pouvoir mental unique³. »

³ *Psychologie physiologique*, etc., p. 545, par George T. Ladd, Professeur de Philosophie à l'Université de Yale.

Ainsi l'on pourrait mettre au défi tout le conclave des psychophysiolgistes en leur demandant de définir correctement la Conscience ; ils seraient bien incapables de le faire car la Soiconscience appartient en propre à l'homme, et procède du soi, le *Manas* supérieur. Seulement, comme l'élément psychique (ou *kama-manas*)⁴ est commun à l'animal et à l'être humain — le développement beaucoup plus grand de ce principe chez l'homme étant dû uniquement à une perfection et une sensibilité plus accentuées de ses cellules cérébrales — aucun physiologiste, même le plus habile ne pourra jamais résoudre le mystère du mental humain dans sa manifestation spirituelle la plus haute, ou dans son aspect double : *psychique et noétique* (ou *manasique*)⁵ ni même comprendre les complications de son aspect psychique sur le plan purement matériel, à moins qu'il ne reconnaisse dans une certaine mesure et soit prêt à admettre l'existence de cet élément double. Ceci signifie qu'il devrait admettre un mental inférieur (animal), et un supérieur (ou divin) dans l'homme, ou ce qui est connu en Occultisme sous le nom d'*Ego* « personnel » et d'*Ego* « impersonnel ». Car entre le mental *psychique* et le *noétique*, entre la *Personnalité* et l'*Individualité* existe le même abîme qu'entre un « Jack l'Éventreur » et un saint Bouddha. Tant que les physiologistes n'accepteront pas ceci, ils s'embourberont sans cesse dans les difficultés. Nous avons l'intention de le prouver.

Comme chacun le sait, la grande majorité de nos savants « saints Thomas » rejettent l'idée du libre arbitre. Ce problème occupe l'esprit des penseurs depuis des âges ; toutes les écoles de pensée ont essayé de le résoudre, et l'ont abandonné sans s'être rapprochées d'un pas de la solution. Cette question reste donc une des plus grandes difficultés philosophiques, ce qui n'empêche pas les « psycho-physiologistes »

⁴ Ou ce que les cabalistes appellent *nephesh*, le « souffle de vie ».

⁵ Le terme sanskrit *Manas* (Mental) est employé de préférence au mot grec *nous* (noétique) étant donné que celui-ci a été mal compris en philosophie et ne suggère aucune signification définie.

modernes de prétendre de la façon la plus froide et prétentieuse avoir définitivement tranché le nœud gordien. Pour eux, le sentiment du libre arbitre personnel est une erreur, une illusion, « l'hallucination collective de l'humanité ». Cette conviction part du principe qu'aucune activité mentale n'est possible sans un cerveau, et qu'il ne peut y avoir de cerveau sans corps. Et comme de plus ce dernier est sujet aux lois générales d'un monde matériel où tout est basé sur la nécessité et où il n'y a aucune spontanéité, nos psycho-physiologistes modernes sont obligés, qu'ils le veuillent ou non, de répudier toute spontanéité personnelle dans les actes de l'homme. Voici, par exemple, un professeur de physiologie de Lausanne, A. A. Herzen, pour qui l'idée du libre arbitre dans l'homme apparaît comme une absurdité *non-scientifique* à l'extrême. Voyez ce que dit cet oracle :

« Dans le laboratoire physique et chimique illimité qui entoure l'homme, la vie organique ne représente qu'un groupe sans importance de phénomènes ; et, parmi ceux-ci la place qu'occupe la vie ayant atteint au stade de la conscience est si minime qu'il est absurde d'exclure l'homme de la sphère d'action d'une loi générale, dans le but de lui conférer une spontanéité subjective ou un libre arbitre en dehors de cette loi. » (*Psycho-physiologie générale*).

Pour l'Occultisme, qui connaît la différence entre les éléments psychiques et noétiques dans l'homme, cette affirmation est une pure niaiserie en dépit de sa base scientifique judicieuse. Car lorsque l'auteur pose la question : « Où disparaît le mouvement après avoir atteint les centres sensoriels, si les phénomènes psychiques ne représentent pas le résultat d'une activité moléculaire ? », nous lui répondrons que nous n'avons jamais contesté ce fait. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec le libre arbitre ? C'est un ancien axiome occulte que tout phénomène de l'Univers visible a sa genèse dans le mouvement, et nous ne doutons nullement que le psycho-physiologiste se mettrait en désaccord avec tout le conclave des disciples de la science exacte s'il soutenait l'idée qu'à un moment donné tout un ensemble de phénomènes physiques puisse disparaître dans

le vide. Ainsi, quand l'auteur de l'ouvrage précité prétend que ladite force ne disparaît pas en atteignant les centres nerveux supérieurs, mais qu'elle se transforme aussitôt en une autre catégorie, celle des manifestations psychiques (pensées, sentiments et conscience) exactement comme cette même force psychique lorsqu'on l'applique à un travail d'ordre physique (par exemple musculaire), se transforme en énergie musculaire - l'Occultisme l'approuve, car il est le premier à déclarer que toute activité psychique, depuis ses manifestations les plus basses jusqu'aux plus élevées, n'est « rien que du mouvement » .

Oui, *c'est* du MOUVEMENT, mais pas uniquement du mouvement « moléculaire », comme l'auteur voudrait nous le faire croire. Le mouvement en tant que le GRAND SOUFFLE (voir *The Secret Doctrine*, premier volume) - et par conséquent « *le son* », tout à la fois - est le substratum du Mouvement Cosmique. Il est sans commencement et sans fin, la *vie éternelle* une, la base et la genèse de l'univers, subjectif et objectif, car la VIE (ou l'Être) est le fondement et l'origine de l'existence ou de l'être. Mais le mouvement moléculaire en est la manifestation finie la plus basse et la plus matérielle. Et si la loi générale de la conservation de l'énergie conduit la science moderne à la conclusion que l'activité psychique ne représente qu'une forme spéciale du mouvement, cette même loi, guidant les Occultistes, les mène à une conclusion identique, mais augmentée d'un point que les psycho-physiologistes laissent entièrement de côté. Si ceux-ci ont découvert, dans ce siècle seulement, que l'action psychique (nous disons même spirituelle) est soumise aux mêmes lois générales et immuables du mouvement que tout autre phénomène se manifestant dans le monde objectif du Cosmos, et que, dans les règnes organiques et *inorganiques* (?), toute manifestation, consciente ou inconsciente, ne représente que le résultat d'une collectivité de causes, ceci ne constitue en Philosophie Occulte que l'ABC de cette science. « Le Monde entier est dans le *Svara* ; *Svara* est l'Esprit lui-même » - la VIE UNE ou le *mouvement*, disent les anciens livres de la Philosophie

Occulte hindoue. « La traduction correcte du mot *Svara* est le *courant de la vague de vie* », dit l'auteur du livre « Les Forces Subtiles de la Nature »⁶ et il poursuit son explication :

« C'est ce mouvement ondulatoire qui est la cause de l'évolution transformant la matière cosmique non différenciée en un univers différencié... D'où vient ce mouvement ? Ce mouvement est l'esprit lui-même. Le mot *âtma* (âme universelle) employé dans le livre (voir ci-après), donne lui-même l'idée du mouvement éternel, ce mot provenant de la racine AT qui signifie mouvement éternel. Il est, de plus, intéressant de noter que cette racine AT est apparentée aux racines AH, souffle, et AS, être, et n'en est, en réalité, qu'une autre forme. Toutes ces racines ont leur origine dans le son produit par le souffle des animaux (être vivants)... Le courant primitif de la vague de vie est identique à celui qui assume dans l'homme la forme du mouvement inspiratoire et expiratoire des poumons, et c'est lui la cause universelle de l'évolution et de l'involution de l'univers... »

En voici assez au sujet du *mouvement* et de la « conservation de l'énergie », puisé dans les anciens *livres de magie*, écrits des âges avant la naissance de la science exacte et inductive moderne. Car qu'est-ce que celle-ci dit de plus, en parlant, par exemple, du *mécanisme* animal, lorsqu'elle énonce ce qui suit :

« De l'atome visible au corps céleste perdu dans l'espace, *tout est sujet au mouvement...* ; maintenues à une distance définie les unes des autres, proportionnellement au mouvement

⁶ *The Theosophist*, février 1888, p. 275, par Rama Prasad, Président de la *Société Théosophique de Meerut*. Voici ce que dit le livre occulte qu'il cite : « C'est le *Svara* qui a donné forme aux *premières accumulations des divisions* de l'univers ; le *Svara* est la cause de l'évolution et de l'involution ; le *Svara* est Dieu, ou plus exactement le *Grand Pouvoir* lui-même (*Maheshvara*). Le *Svara* est la manifestation de l'impression produite sur la matière par ce pouvoir qui, dans l'homme, est le *pouvoir* qui se connaît lui-même (la conscience mentale et *psychique*). Il faut comprendre que l'action de ce pouvoir est incessante... C'est l'existence immuable » et c'est là le « Mouvement » des Savants et le *Souffle de Vie* universel des Occultistes.

qui les anime, les molécules restent dans des rapports constants qu'elles ne perdent que par l'addition ou la soustraction d'une certaine quantité de mouvement⁷. »

Mais l'Occultisme va plus loin. Tout en faisant du mouvement sur *le plan matériel* et de la conservation de l'énergie, deux lois fondamentales, ou plutôt deux aspects de la même loi omniprésente (*Svara*) il nie absolument qu'elles aient quoi que ce soit à voir avec le *libre arbitre* de l'homme, qui appartient à un plan tout différent. L'auteur de la « Psychophysiologie Générale » parlant de sa *découverte* que l'action psychique n'est que mouvement, et le résultat d'une collectivité de causes, remarque que, s'il en est bien ainsi, il ne saurait y avoir de discussion au sujet de la spontanéité, dans le sens d'une impulsion native interne créée par l'organisme humain ; et il ajoute que ceci met fin à toute prétention au *libre arbitre* ! L'Occultiste rejette la conclusion. Le fait réel de *l'individualité* psychique (nous disons *manasique* ou noétique) de l'homme est un argument suffisant pour détruire cette affirmation ; car si cette conclusion était correcte, ou si le libre arbitre était vraiment, comme l'auteur l'exprime, *l'hallucination collective de l'humanité entière au cours des âges*, l'individualité psychique elle-même cesserait d'exister.

Par individualité « psychique » nous voulons dire ce pouvoir qui se détermine lui-même et qui permet à un homme de surmonter les circonstances. Placez une demi-douzaine d'animaux de la même espèce dans les mêmes conditions, et leurs actions sans être identiques seront très similaires ; placez au contraire une demi-douzaine d'hommes dans les mêmes conditions, et leurs actions seront aussi différentes que leurs caractères, c'est-à-dire que leurs *individualités psychiques*.

Mais si au lieu de « psychique » nous l'appelons la Volonté

⁷ « *Le Mécanisme animal* », traité de locomotion terrestre et aérienne par E.J. Marey, Professeur au Collège de France et membre de l'Académie de Médecine.

Soi-Consciente supérieure, comment les matérialistes pourront-ils l'apparenter au mouvement « moléculaire », puisque la psycho-physiologie nous a prouvé que la *Volonté n'avait pas d'organe spécial* ? Comme le dit le Professeur George T. Ladd :

« *Les phénomènes de la conscience humaine doivent être considérés comme des activités d'une autre forme de l'Être Réel que les molécules en mouvement du cerveau.* Ils exigent un sujet ou un terrain qui, par sa nature même, est différent des graisses phosphorées des masses nerveuses centrales formées des fibres et des cellules nerveuses agglomérées du cortex cérébral. Cet Être Réel, qui se manifeste ainsi directement à lui-même par le phénomène de la conscience, et indirectement aux autres par les changements corporels, est le *Mental (manas)*. C'est à lui qu'on doit attribuer les phénomènes mentaux, du fait qu'ils montrent ce qu'il est par ce qu'il *fait*. Les soi-disant « facultés » mentales ne sont que les modes de comportement dans le champ de conscience de cet être réel. Nous découvrons effectivement, grâce à la seule méthode en notre pouvoir, que cet être réel, appelé Mental, croit en certains modes se répétant à l'infini ; c'est pourquoi nous lui attribuons certaines facultés... Les facultés mentales ne sont pas des entités ayant une existence indépendante... Ce sont des façons d'être du mental sur le plan de la conscience. Et la nature même des actes distincts qui se classent en catégories diverses, ne s'explique que si l'on admet *l'existence d'un Être Réel appelé Mental*, qui doit être distingué des êtres réels connus comme les molécules physiques de la masse nerveuse cérébrale⁸. »

Puis ayant démontré que nous devons considérer la conscience *comme une unité* (un autre axiome occulte), l'auteur ajoute :

« Nous concluons donc, des considérations précédentes que *le sujet de tous les états de conscience est un être unique réel appelé Mental, qui est d'une nature non-matérielle, agit*

⁸ Le *Manas* supérieur ou Ego (*kshetrajañña*) est le « Spectateur Silencieux » et la « victime sacrificatoire » volontaire ; le *manas* inférieur, son représentant, n'est en vérité qu'un despote tyrannique.

et se développe selon des lois qui lui sont propres, mais est spécialement en rapport avec certaines molécules et masses matérielles constituant la substance du cerveau⁹. »

Le « Mental » c'est *Manas*, ou plutôt sa réflexion inférieure qui, dès qu'elle se dégage pour un moment de *kâma*, devient le guide des facultés mentales les plus hautes et est l'organe du libre arbitre dans l'homme physique. Par conséquent, la prétention de la nouvelle psycho-physiologie est sans fondement, et l'impossibilité apparente de réconcilier le libre arbitre avec la loi de la conservation de l'énergie est un pur sophisme. Ceci fut amplement prouvé dans une critique de l'ouvrage parue dans les « Lettres Scientifiques » d'« Elpay ». Mais nous ne croyons pas qu'il faille invoquer une autorité aussi haute (à notre avis, du moins) que celle des lois occultes, pour résoudre définitivement la question ; il suffit d'un peu de bon sens. Analysons impartialement ce problème.

Un homme, censé être un savant, postule que puisque « l'action psychique se trouve soumise aux lois générales et immuables du mouvement, il ne peut y avoir de *libre arbitre dans l'homme* ». La « méthode analytique des sciences exactes » l'a démontré, et les savants matérialistes ont décrété qu'il fallait faire admettre la conclusion par leurs disciples. Mais il existe d'autres savants beaucoup plus grands qui pensent différemment. Par exemple Sir William Lawrence, l'éminent chirurgien, a déclaré dans ses conférences¹⁰:

« La doctrine philosophique de l'âme et de son existence séparée n'a rien à voir avec cette question physiologique, mais repose sur une espèce de preuve tout à fait différente. Ces dogmes sublimes n'auraient jamais pu voir le jour à la suite des travaux des anatomistes et des physiologistes. Un

⁹ *Éléments of Physiological Psychology* (Traité des activités et de la nature du mental, du point de vue physique et expérimental), pages 606 et 613.

¹⁰ W. Lawrence : *Conférences sur l'Anatomie comparée, la Physiologie, la Zoologie et l'Histoire Naturelle de l'Homme*, in-8°. Londres, 1848, p. 6.

être immatériel et spirituel ne pouvait être découvert dans le sang et les impuretés d'une salle de dissection. »

Examinons maintenant, d'après le témoignage des matérialistes, comment ce dissolvant universel appelé « méthode analytique » s'applique dans le cas spécial qui nous occupe. L'auteur de la *Psycho-physiologie* décompose l'activité psychique en ses éléments constituants, les ramène au mouvement et, ne pouvant y trouver la moindre trace de libre arbitre ou de spontanéité, conclut immédiatement que ces derniers n'existent pas en général et qu'on ne peut les découvrir dans l'activité psychique qu'il vient d'analyser. « Le caractère fallacieux et erroné d'un procédé aussi peu scientifique ne saute-t-il pas aux yeux ? » demande son critique : et il arguë avec raison :

« À ce compte-là, partant du point de vue de cette méthode analytique, on pourrait tout aussi bien nier tous les phénomènes de la nature sans exception. Car le son et la lumière, la chaleur et l'électricité, comme tous les autres processus chimiques, ne conduisent-ils pas l'expérimentateur à un mouvement unique et identique, dès qu'on les décompose en leurs éléments respectifs, mouvement dans lequel disparaissent toutes les particularités des éléments donnés, ne laissant après eux que « les vibrations des molécules » ? Mais s'ensuit-il nécessairement pour cela, que la lumière, la chaleur, l'électricité ne sont que des illusions, au lieu de manifestations authentiques des particularités de notre monde réel ? Ces particularités ne peuvent naturellement se découvrir dans les éléments composants, tout simplement parce que nous ne pouvons-nous attendre à ce qu'une partie renferme toutes les propriétés du tout. Que dirions-nous d'un chimiste qui, ayant décomposé l'eau en ses constituants, l'hydrogène et l'oxygène, sans y trouver les propriétés spéciales de l'eau, prétendrait qu'ils n'existent pas et ne peuvent se rencontrer dans l'eau ? Et que penserions-nous d'un archéologue qui, examinant d'anciens manuscrits et ne trouvant aucun sens dans les caractères séparés, affirmerait qu'aucun document imprimé n'a de signification ? Et cependant n'est-ce pas ce que fait l'auteur de la « Psycho-physiologie », lorsqu'il nie l'existence du libre

arbitre et de la spontanéité dans l'homme, en partant du principe que cette faculté distincte de l'activité psychique la plus haute est absente des éléments composés qu'il a analysés ? »

Sans aucun doute, ce n'est pas dans des fragments séparés de brique, de bois ou de fer qui constituèrent à un moment donné un édifice actuellement en ruines que l'on peut espérer retrouver la plus légère trace de l'architecture de cet édifice — c'est du moins une impossibilité pour un chimiste, mais non pour un *psychomètre*. Disons-le en passant, cette faculté du psychomètre démontre beaucoup plus puissamment qu'aucune autre science physique la loi de la conservation de l'énergie, et prouve qu'elle agit autant dans les mondes subjectifs et psychiques que sur les plans objectifs et matériels. La genèse du son sur notre plan doit être recherchée dans le même mouvement ; et la même corrélation de forces est autant en jeu au cours de ce phénomène qu'au cours de n'importe quelle autre manifestation. Le physicien qui décompose le son en ses éléments constitutifs, ou vibrations, et n'y trouve aucune harmonie ou mélodie spéciale, niera-t-il pour cela l'existence de cette dernière ? Ceci ne prouve-t-il pas que la méthode analytique s'occupant exclusivement des éléments, et pas du tout de leurs *combinaisons*, conduit le physicien à parler à tort et à travers du mouvement, des vibrations, etc..., et lui fait perdre entièrement de vue *l'harmonie produite par certaines combinaisons de ce mouvement*, ou l'« harmonie des vibrations » ? Il est donc juste d'accuser la psycho-physiologie matérialiste de négliger ces distinctions si importantes ; juste aussi de maintenir que si une observation soigneuse des faits est un devoir lorsqu'il s'agit des phénomènes physiques les plus simples elle doit l'être encore plus lorsqu'il est question des forces et des facultés psychiques si complexes et si importantes. Et cependant, dans la plupart des cas, ces différences essentielles sont négligées, et la méthode analytique est appliquée d'une façon arbitraire et tendancieuse. Quoi d'étonnant alors à ce qu'en réduisant l'action psychique à ses éléments fondamentaux de mouvement le

psycho-physiologiste la prive, par ce procédé, de ses caractéristiques essentielles, et par là la détruit ; puis, l'ayant détruite, il est logique qu'il soit incapable d'y trouver encore ce qui n'existe plus en elle. Il oublie en somme, ou plutôt ignore à dessein le fait suivant : bien que, comme tous les autres phénomènes du plan matériel, les manifestations psychiques *doivent* en analyse finale, être reliées au monde des vibrations (*le « son » étant le substratum de l'Akâsha universel*), cependant, à leur origine, elles appartiennent à *un monde différent et supérieur* d'HARMONIE. Elpay a quelques phrases sévères, qui valent la peine d'être signalées, contre les prétentions de ceux qu'il appelle les « *physicobiologistes* ».

« Inconscients de leur erreur, les psycho-physiologistes confondent les éléments constitutifs de l'activité psychique avec cette activité elle-même ; de là la conclusion à laquelle ils arrivent par la méthode analytique : la caractéristique la plus haute de l'âme humaine — le libre arbitre, la spontanéité — est une illusion, et n'a aucune réalité psychique. Mais, comme nous venons de le montrer, une telle conclusion n'a rien de commun avec la science exacte mais est tout simplement inadmissible, puisqu'elle contredit toutes les lois fondamentales de la logique et, par conséquent, toutes ces déductions soi-disant physico-biologiques émanant de la dite conclusion se réduisent à zéro. Ainsi, faire remonter l'action psychique au mouvement ne prouve pas du tout que le « libre arbitre est une illusion ». Et comme l'on ne peut nier la réalité des qualités spécifiques de l'eau, sous prétexte qu'on ne les retrouve pas dans les gaz qui la composent, de même aussi on ne peut refuser la spontanéité à l'action psychique, bien que cette propriété ne se rencontre pas dans les éléments finis de l'activité psychique, disséquée sous le scalpel mental des psycho-physiologistes. »

Cette méthode est « un trait caractéristique de la science moderne qui s'efforce de satisfaire le besoin d'investigation de la *nature essentielle* des objets qu'elle étudie, en donnant une description détaillée de leur *développement* », dit G. T. Ladd. Et l'auteur de « *Éléments de Psychologie-physiologique* », ajoute :

« Le processus universel du « Devenir » a été presque personnifié et déifié dans le but d'en faire la base réelle de toute existence finie et concrète... Cette tentative vise à ramener tous les prétendus développements du mental à l'évolution de la substance cérébrale se poursuivant à la suite de causes purement physiques et mécaniques. Elle nie donc la nécessité de l'hypothèse de l'existence d'un être unitaire réel appelé Mental et subissant un développement selon des lois qui lui sont propres. D'autre part, tous les efforts faits en vue d'expliquer l'accroissement progressif de la complexité et de l'universalité des phénomènes mentaux, en les ramenant à l'évolution physique du cerveau, restent fort peu satisfaisants pour beaucoup d'esprits. Nous n'hésitons pas à nous ranger parmi ceux-ci. Les faits expérimentaux qui montrent un rapport entre le développement du corps et celui du mental, et même une certaine dépendance de ce dernier vis-à-vis du corps, doivent naturellement être admis ; mais ils s'accordent parfaitement avec un autre point de vue du développement du mental. Cet autre point de vue a de plus l'avantage d'expliquer beaucoup d'autres faits qu'il est difficile de réconcilier avec la théorie matérialiste. *En somme, l'histoire des expériences de chaque individu exige qu'on admette l'existence d'un être unitaire réel (un Mental) qui subit un processus de développement marchant de pair avec la condition changeante ou l'évolution du cerveau, mais s'accomplissant cependant en fonction de sa nature et suivant des lois propres à cet être »* (p. 616).

Combien cette dernière « supposition » de la science se rapproche des enseignements de la Philosophie Occulte ! C'est ce qui sera démontré dans la seconde partie de cet article. En attendant, terminons par cette réponse au dernier sophisme matérialiste que nous résumons en quelques mots. Comme toute action psychique a pour substratum les éléments nerveux dont elle implique l'existence, et sans lesquels elle ne peut se manifester, comme de plus, l'activité des éléments nerveux se résume en mouvement moléculaire, il n'existe aucune nécessité d'inventer une Force psychique spéciale pour expliquer notre travail cérébral. *Le libre arbitre* obligerait la science à postuler l'existence d'un *Être*

invisible exerçant ce libre arbitre, d'un créateur de cette Force spéciale.

Nous sommes d'accord : il n'y a pas « la moindre nécessité » d'un créateur de « cette Force spéciale » ou de n'importe quelle autre. Et personne n'a jamais prétendu une telle absurdité. Mais il y a une différence entre « créer » et « guider », et ceci, n'implique pas du tout une création de l'énergie du mouvement ou, en fait, de toute autre énergie spéciale. Le mental *psychique* (par opposition au mental manasique, ou noétique) ne fait que transformer l'énergie de l'« être unitaire » en fonction de « sa nature, et suivant des lois propres à cet être » — pour employer l'heureuse expression de Ladd : « L'être unitaire » ne crée rien, mais il produit une corrélation naturelle de forces, en accord avec les lois physiques et *les lois qui lui sont propres* ; ayant à faire usage de cette Force il la dirige, choisissant les voies qu'elle devra prendre et stimulant son activité. Et, comme son activité est *sui generis* et indépendante, il transfère cette énergie de notre monde de discordance dans sa propre sphère d'harmonie. Si elle n'était pas *indépendante*, il ne pourrait le faire. Mais comme elle l'est, la liberté de la volonté de l'homme est en dehors de tout doute ou discussion. Ainsi, comme nous l'avons déjà fait observer, il n'est pas question de création mais simplement de *direction*. Disons-nous, parce que le marin qui est à la barre ne crée pas la vapeur de la chaudière, qu'il ne dirige pas le vaisseau ?

Et, en nous refusant à accepter les sophismes de certains psycho-physiologistes comme le *dernier* mot de la science, donnons-nous une nouvelle preuve que le libre arbitre est une *hallucination* ? Nous rejetons la conception *animaliste*. Combien plus scientifique et plus logique, tout en étant aussi poétique que grandiose, est l'enseignement de la *Kathopanishad* qui, en une belle métaphore descriptive, explique que « les sens sont les chevaux, le corps est le char, le mental (*kâma-manas*) est les rênes, et l'intellect (ou *libre arbitre*) est le conducteur » . Vraiment, il y a plus de science exacte dans la moindre des *Upanishad*, composée il y a des milliers d'années, que dans toutes les divagations matérialistes de la

« physico-biologie » et de la « psycho-physiologie » modernes réunies !

-- II --

« ... La connaissance du passé, du présent et du futur est contenue en kshetrajnâ (le « Soi »). »
Axiomes occultes.

Ayant démontré en quoi et pourquoi nous, Occultistes, étions en désaccord avec la psychologie physiologique matérialiste, nous pouvons maintenant indiquer la différence qui existe entre les fonctions mentales psychiques et noétiques, ces dernières n'étant pas reconnues par la science officielle.

De plus, en Théosophie, nous interprétons les termes « psychique » et « psychisme » d'une façon quelque peu différente du grand public, de la science et même de la théologie, celle-ci leur accordant une signification que la science et la Théosophie rejettent, le public en général ayant du sens de ces termes une conception très obscure. Pour beaucoup, il y a peu ou pas de différence entre « psychique » et « psychologique », les deux termes se rapportant, de façon ou d'autre, à l'âme *humaine*. Certains métaphysiciens modernes ont sagement reconnu qu'il faut faire une distinction entre les mots Mental (*pneuma*) et Âme (*psyché*), l'un étant la partie rationnelle et spirituelle, l'autre — *psyché* — le principe vivant dans l'homme, le souffle qui *l'anime* (d'*anima*, âme). Cependant, s'il en est ainsi, comment dans ce cas refuser une âme aux *animaux* ? Tout autant que l'homme, ceux-ci sont animés par le même principe de vie sensible, le *nephesh* du II^e chapitre de la *Genèse*. L'Âme n'est pas du tout le mental, pas plus qu'un idiot privé de ce

dernier ne peut être appelé un être « sans âme ». Décrire l'Âme humaine, ainsi que le font les physiologistes, dans ses rapports avec les sens et les appétits, les désirs et les passions, communs à l'homme et à la brute, puis la douer d'un intellect divin, de facultés spirituelles et rationnelles ne pouvant jaillir que d'un monde *suprasensible*, c'est jeter à jamais un voile de mystère impénétrable sur la question. Et cependant, dans la science moderne, la « psychologie » et le « psychisme » ont trait uniquement au système nerveux, et les phénomènes mentaux sont attribués à l'action moléculaire seule. Le caractère *noétique* supérieur du Principe-Mental est entièrement ignoré et même rejeté comme une « superstition » par les physiologistes et les psychologues. La psychologie, en fait, est devenue dans beaucoup de cas un synonyme de psychiatrie. C'est pourquoi ceux qui étudient la Théosophie, ne pouvant admettre toutes ces théories, ont adopté la doctrine qui forme la base des philosophies immémoriales de l'Orient. Ce qu'est cette doctrine sera exposé dans la suite de cet article.

Pour mieux comprendre les arguments précédents et ceux qui suivent, le lecteur est prié de se référer à l'éditorial du numéro de septembre de la revue *Lucifer* (« Le Double Aspect de la Sagesse ») ; il y trouvera une explication du *double aspect* de ce que saint Jacques appelle dans sa Troisième Épître : la *sagesse diabolique et terrestre*, et la « sagesse d'en haut ». Dans un autre éditorial : « Le Mental Cosmique » (Avril 1890), il est dit également que les anciens Hindous douaient de conscience chaque cellule du corps humain, en lui donnant le nom d'un dieu ou d'une déesse. Parlant des atomes au nom de la science et de la philosophie, le Professeur Ladd les appelle, dans son ouvrage, « des êtres suprasensibles ». L'Occultisme considère chaque atome¹¹ comme une entité indépendante, et chaque cellule comme une « unité consciente ». Il explique qu'aussitôt que des atomes se groupent pour former des cellules, celles-ci

¹¹ Un des noms de Brahmâ est *anu* ou «atome».

acquièrent une conscience propre à chacune, et un certain *libre arbitre leur permettant d'agir* dans les limites de la loi. Et nous ne manquons pas de preuves scientifiques à l'appui de ces affirmations, comme le montrent les deux éditoriaux cités précédemment. Plus d'un physiologiste érudit, appartenant à la minorité d'élite de nos jours, est en outre arrivé à la conviction que la mémoire n'a pas de siège, pas d'organe qui lui soit propre dans le cerveau, mais qu'elle a des *sièges dans chaque organe du corps*.

« Il n'y a aucune raison sérieuse pour parler d'un organe spécial ou d'un siège particulier de la mémoire », écrit le Professeur G.T. Ladd¹² « En vérité, chaque organe, chaque zone et chaque domaine du système nerveux possède sa mémoire propre. » (p. 533, *loc. cit.*)

Il est donc certain que le siège de la mémoire n'est pas situé en un point précis mais qu'il est disséminé partout dans le corps humain. Localiser son centre dans le cerveau, c'est limiter et rapetisser le Mental Universel et ses Rayons innombrables (les *Manasa Putra*) qui animent tout mortel doué de raison. Comme nous écrivons tout d'abord pour les théosophes, nous nous soucions peu des préjugés de psychophobie dont font preuve les matérialistes qui pourraient lire ceci, et ricaner dédaigneusement à la mention du « Mental Universel » et de l'aspect *noétique* supérieur des âmes humaines. Mais qu'est-ce que la mémoire, demandons-nous ? « La transmission des sens et l'image de la mémoire, sont des phases transitoires de conscience », nous répond-on. Mais qu'est-ce que la Conscience elle-même ? — demandons-nous encore. « *Nous ne pouvons définir la Conscience* », nous dit le Professeur Ladd¹³. Ainsi ce que nous demandons de faire la psychologie physiologique c'est de nous contenter de discuter sur les différents états de conscience en nous servant des hypothèses personnelles et invérifiables d'autres personnes ; et ceci sur « des questions

¹² Professeur de Philosophie à l'Université de Yale.

¹³ *Éléments de Psychologie Physiologique*.

de physiologie cérébrale où experts et novices sont également ignorants », pour employer la remarque caustique de cet auteur. Hypothèse pour hypothèse, nous préférons nous en tenir aux enseignements de nos Voyants plutôt qu'aux conjectures de ceux qui nient à la fois ces Voyants et leur Sagesse. Et cela d'autant plus que ce même savant nous dit honnêtement : « S'il est vrai que la métaphysique et la morale ne peuvent imposer leurs faits et conclusions à la science de la psychologie physiologique... à son tour, cette science ne peut convenablement dicter à la métaphysique et à la morale les conclusions qu'elles tireront des faits de la conscience, en offrant ses mythes et ses fables sous le couvert d'une théorie bien construite des processus cérébraux. » (p.544).

Et puisque la Métaphysique de la physiologie et de la psychologie occultes postule l'existence dans l'homme mortel d'une entité immortelle, d'un « Mental divin », ou *Nous*, dont la pâle réflexion, trop souvent dénaturée, est ce que l'on appelle « Mental » et intellect de l'homme — réflexion qui constitue une entité virtuellement distincte de la première durant la période de chaque incarnation — nous disons que les *deux* sources de ce qu'on appelle « mémoire » se trouvent dans ces deux « principes ». Nous reconnaissons en eux le *Manas* Supérieur (le Mental ou Ego Supérieur), et le *kâma-manas*, c'est-à-dire l'intellect rationnel, mais terrestre ou physique, de l'homme, incarné dans la matière, limité par elle et sujet à son influence ; nous distinguons ainsi, d'une part, le Soi omni-conscient, ce qui se réincarne périodiquement — en vérité le VERBE fait chair ! — qui demeure interchangeable, et, d'autre part, sa réflexion ou son « Double » qui change à chaque nouvelle incarnation et personnalité, et n'est donc conscient que pendant la durée d'une vie. Ce dernier « principe » est le Soi *inférieur* ou ce qui, se manifestant par l'intermédiaire de notre système *organique*, et agissant sur notre plan d'illusion, s'imagine être le « Je » conscient, et tombe ainsi dans ce que la philosophie bouddhiste appelle « l'hérésie de la séparativité ». Le premier est selon nous L'INDIVIDUALITÉ, le second la

Personnalité. Du premier procède tout élément *noétique*, du second, l'élément psychique, ou la « sagesse terrestre » tout au plus, influencée comme elle l'est par les sollicitations chaotiques des *passions* humaines, ou plutôt *animales*, du corps vivant.

L'Ego « Supérieur » ne peut agir directement sur le corps, car sa conscience appartient à un niveau et à des plans d'idéation tout à fait différents ; mais le *Soi* « Inférieur » en est capable ; et son action, son attitude *dépendent de son libre arbitre et du choix qu'il peut faire entre deux voies* : graviter vers son père (« le Père qui est au Ciel ») ou vers « l'animal » qu'il habite, c'est-à-dire l'homme de chair. « L'Ego Supérieur » étant un fragment de l'essence du MENTAL UNIVERSEL, est inconditionnellement omniscient sur son propre plan mais ne l'est que potentiellement dans notre sphère terrestre, car il ne peut y agir que par l'intermédiaire de son *alter ego* : le *Soi* personnel. Mais, bien que le premier soit le véhicule de toute connaissance, passée, présente et future, et bien qu'il soit la source à laquelle son « double » puise parfois des échappées momentanées sur ce qui dépasse les sens de l'homme, échappées que ce double transmet à certaines cellules cérébrales (dont les fonctions sont inconnues de la science), faisant ainsi de l'être humain, un *Voyant*, un augure et un prophète, cependant, la mémoire des événements passés — surtout ceux qui appartiennent uniquement à la terre — a son siège dans l'Ego personnel seul. Aucun souvenir des activités de la vie quotidienne de nature physique, égoïste ou d'ordre mental inférieur, c'est-à-dire par exemple le boire et le manger, la jouissance des plaisirs personnels sensuels, les opérations commerciales au détriment de son voisin, etc., etc., n'a rien à voir avec le Mental ou Ego « Supérieur ». Ce type de souvenir n'a aucun rapport direct, sur notre plan physique, avec le cerveau ni le cœur, car ces deux organes servent à une puissance plus haute que la *Personnalité*, mais il est uniquement lié aux organes des passions tels que le foie, l'estomac, la rate, etc. Il est donc naturel de conclure que le souvenir de ces événements terrestres, se réveille d'abord dans l'organe qui

fut le premier à induire l'action remémorée dans la suite, et qui en transmet la mémoire à notre « pensée sensorielle », entièrement *distincte de la pensée « suprasensorielle »*. Ce ne sont que les formes supérieures de cette dernière, les expériences mentales *supra-conscientes* qui ont un lien quelconque avec les centres du cerveau et du cœur. D'autre part, le souvenir des actions physiques et *égoïstes* (ou personnelles), ainsi que des expériences mentales de nature terrestre, et des fonctions purement biologiques, ne peut naturellement être lié qu'à la constitution moléculaire des différents organes *kâmiques*, et aux « associations dynamiques » des éléments du système nerveux de chacun de ces organes particuliers.

Aussi, lorsque le Professeur Ladd, après avoir montré que tout élément du système nerveux possède une mémoire qui lui est propre, ajoute : « Cette conception appartient à l'essence même de toutes les théories qui considèrent que la reproduction du souvenir mental conscient n'est qu'une forme ou une phase de la mémoire organique biologique » — doit-il inclure dans ces théories l'Enseignement occulte. Car aucun Occultiste ne pourrait exprimer plus correctement cet enseignement que ne le fait le Professeur, lorsqu'il dit en terminant son argumentation : « Nous pourrions donc parler avec raison de la mémoire des organes externes de la vision et de l'ouïe, de la mémoire de la moelle épinière et des différents soi-disant centres des actions réflexes appartenant au bulbe, au cervelet, etc. » Ceci est l'essence de l'Enseignement occulte — même dans les ouvrages Tantra. Oui, en vérité, chaque organe de notre corps *a sa mémoire propre*. Car s'il est doué d'une conscience « qui lui est propre », chaque cellule doit nécessairement avoir aussi une mémoire qui lui soit propre, comme aussi une double activité spéciale *psychique* et *noétique*. Répondant au double toucher d'une Force physique et *métaphysique*¹⁴, l'impulsion donnée

¹⁴ Nous espérons fermement que ce terme *non-scientifique* ne donnera pas aux « animalistes » une crise de nerfs *mortelle*.

par la Force *psychique* (ou psycho-moléculaire) agira de *l'extérieur vers l'intérieur*, tandis que la Force *noétique* (l'appellerons-nous Spirituelle-dynamique ?) se manifestera *de l'intérieur vers l'extérieur*. Car, de même que notre corps est l'enveloppe des « principes » intérieurs : l'âme, le mental, la vie, etc..., de même aussi la molécule, ou la cellule, est le corps dans lequel habitent ses « principes », les atomes immatériels (pour nos sens et notre compréhension) qui composent la cellule. L'activité de la cellule et la façon dont elle se comporte sont déterminées par l'impulsion interne ou externe qu'elle reçoit, selon qu'elle subit l'influence de la Force noétique ou de la Force psychique, la première n'ayant aucun rapport avec la cellule *physique* proprement dite. Ainsi donc, tandis que celle-ci agit selon la loi inévitable de la conservation et de la corrélation des énergies physiques, les atomes, étant psycho-spirituels, et *non des unités physiques, agissent selon des lois qui leur sont spéciales*, exactement comme le fait l'« Être unitaire » du Professeur Ladd, qui est notre « Mental-Ego », dans son hypothèse scientifique des plus philosophiques. Chaque organe humain, chaque cellule de ces organes, possède un clavier qui lui est propre, semblable à celui d'un piano, avec cette différence qu'il enregistre et émet des sensations au lieu de sons. Chaque touche contient une potentialité de bien ou de mal, un pouvoir créateur d'harmonie ou de discordance. Le résultat dépend de l'impulsion donnée et des combinaisons produites, de la force du toucher de l'artiste à l'œuvre, lequel est une « Unité à double visage » en vérité. Et c'est l'action de l'une ou de l'autre face de l'Unité qui détermine la nature et le caractère dynamique des phénomènes manifestés qui en résultent, que ces derniers soient physiques ou mentaux. Car toute la vie de l'homme est guidée par cette Entité à double visage. Si l'impulsion provient de la « Sagesse d'en haut », la Force en action sera noétique ou spirituelle, et les résultats seront dignes du divin promoteur ; si cette impulsion vient au contraire de la « sagesse terrestre et diabolique » (le pouvoir psychique), les activités de l'homme seront égoïstes, basées exclusivement sur les exigences de sa nature physique,

partant animale. Ceci peut paraître parfaitement insensé au lecteur ordinaire, mais tout théosophe doit comprendre ce que nous voulons dire en affirmant qu'il possède en lui des organes *manasiques* et d'autres *kâmiques*, bien que les cellules de son corps répondent aussi bien aux impulsions physiques qu'aux spirituelles.

En vérité, ce corps tant profané par le matérialisme et l'homme lui-même, est le temple du Saint Graal, l'*Adytum* du plus grand de tous les mystères de la nature dans notre univers solaire. Ce corps est une harpe éolienne pourvue de deux séries de cordes, l'une faite de pur argent, l'autre de boyaux. Quand le souffle du divin *Fiat* caresse doucement les premières, l'homme devient semblable à son Dieu, mais l'autre jeu de cordes ne perçoit pas ce souffle. Il faut un vent terrestre puissant, imprégné d'effluves animaux, pour faire vibrer cette seconde série de cordes. Le mental physique inférieur a pour fonction d'agir sur les organes physiques et sur leurs cellules, mais *seul* le mental supérieur peut influencer les atomes qui entrent en interaction dans ces cellules, laquelle interaction étant seule capable d'exciter le cerveau, et de lui faire concevoir, par l'intermédiaire du *canal rachidien* « *central* », une représentation mentale d'idées spirituelles, bien au-delà des objets de ce plan matériel. Les phénomènes de la conscience divine doivent être considérés comme des activités de notre mental sur un autre plan supérieur, se manifestant par l'intermédiaire de quelque chose de plus subtil que les molécules en mouvement du cerveau. On ne peut les expliquer comme étant la simple résultante des processus physiologiques cérébraux, car, en réalité, ces processus ne font que les conditionner ou leur donner une forme définitive en vue de les manifester d'une façon concrète. L'Occultisme enseigne que les cellules du foie et de la rate sont soumises le plus étroitement à l'action de notre mental « personnel », le cœur étant l'organe *par excellence* grâce auquel l'Ego « Supérieur » agit — par l'intermédiaire du Soi inférieur.

La vision, ou le souvenir des événements purement terrestres, ne peut se transmettre directement par l'intermédiaire

des perceptions cérébrales, car le cerveau est le réceptacle immédiat des impressions du cœur. Comme il a été dit plus haut, de tels souvenirs terrestres doivent tout d'abord être stimulés et réveillés dans les organes qui furent les créateurs des causes diverses qui donnèrent lieu aux résultats, ou qui les manifestèrent ou y participèrent. En d'autres termes, si ce qu'on appelle « association *d'idées* » a beaucoup à voir avec ce qu'on appelle le réveil d'un souvenir, les réactions mutuelles et les relations possibles entre « l'Entité mentale » personnelle et les organes du corps humain ont encore beaucoup plus d'influence sur ce souvenir. Un estomac affamé évoque la vision d'un banquet passé, parce que son activité est reflétée et répétée dans le mental *personnel*. Mais avant même que la mémoire du Soi personnel ne projette la vision qui gît cachée dans les archives où sont accumulées les expériences même les plus insignifiantes de notre vie journalière — la mémoire de l'estomac l'a déjà évoquée. Et il en est de même de tous les organes du corps. Ce sont eux qui font naître, selon leurs besoins et leurs désirs animaux, les étincelles électro-vitales qui illuminent le champ de la conscience de l'Ego inférieur ; et ce sont ces étincelles qui, à leur tour, éveillent les réminiscences contenues dans cet Ego. Tout le corps humain est, ainsi qu'on l'a déjà dit, une vaste table d'harmonie, où chaque cellule conserve toute une série d'impressions en rapport avec l'organe auquel elle appartient, et où chacune de ces cellules possède une mémoire et une conscience propres ou un instinct particulier, si vous préférez l'appeler de ce nom. Ces impressions sont, d'après la nature de l'organe, physiques, psychiques ou mentales, selon qu'elles sont en rapport avec tel plan ou tel autre. On pourrait les appeler « états de conscience », faute d'un meilleur terme, puisqu'il existe des états de conscience instinctive, mentale et purement abstraite, ou de conscience spirituelle. Si nous faisons remonter l'origine de toutes ses actions « psychiques » à l'activité cérébrale, c'est seulement parce que dans le temple du corps humain, le cerveau est la porte d'entrée, et la seule qui s'ouvre sur l'Espace. Toutes les autres portes

sont intérieures, et servent, dans l'enceinte privée, d'ouvertures par lesquelles circulent sans cesse les agents transmetteurs de la mémoire et de la sensation. La clarté, la netteté, l'intensité de celles-ci dépendent de l'état de la santé et de la force organique des transmetteurs. Mais la réalité de cette mémoire et de cette sensation, ou plutôt leur caractère de vérité et d'exactitude, dépend du « principe » qui leur a donné naissance, et de la prépondérance dans le *Manas* inférieur, de l'élément *noétique* ou de l'élément *phrénique* (« kamique » ou terrestre).

Car si, comme l'Occultisme l'enseigne, l'Entité *Mental Supérieur*, permanente et immortelle, est de l'essence divine homogène « d'Alaya-Akâsha »¹⁵ ou *Mahat*, sa réflexion, le Mental personnel, est — en tant que « Principe » temporaire — pétri de la substance de la lumière astrale. En tant qu'un pur Rayon du « Fils du Mental Universel », cette Entité ne pourrait accomplir aucune fonction dans le corps et resterait impuissante à agir sur les turbulents organes de matière. C'est pourquoi, tandis que sa conscience intérieure est manasique, son « corps », ou plutôt son essence active, est hétérogène, et pénétrée de lumière astrale, l'élément le plus inférieur de l'Éther. Et c'est un aspect de la mission du Rayon Manasique de se débarrasser de l'élément aveugle et trompeur qui, bien qu'il fasse de lui une entité spirituelle active sur notre plan, le met en contact si étroit avec la matière que sa nature divine s'en trouve complètement obscurcie et ses intuitions paralysées.

Ceci nous amène à voir la différence qui existe entre la pure vision noétique de la clairvoyance et la vision terrestre et psychique de la médiumnité. La première peut s'obtenir dans deux cas : (a) si l'on peut paralyser à volonté la *mémoire* et l'activité instinctive indépendante de tous les organes matériels et des cellules mêmes du corps de chair, — ce qui devient très facile une fois que la lumière de l'Ego Supérieur a consumé et subjugué définitivement la nature

¹⁵ Un autre nom pour le Mental Universel.

passionnelle de l'Ego personnel inférieur, mais n'est toutefois possible qu'à un adepte ; et (b) si l'être est la réincarnation d'un Ego qui, dans une vie antérieure, est arrivé, grâce à une extrême pureté et à des efforts soutenus, presque à l'état de sainteté du *yogi*. Il y a une troisième possibilité de s'élever par des visions mystiques au plan du Mental Supérieur ; mais elle est rare et ne dépend pas de la volonté du Voyant, mais de la faiblesse extrême et de l'épuisement du corps matériel par suite de la maladie et de la souffrance. La Voyante de Prévorst en fut un exemple, et Jacob Boëhme illustre notre seconde catégorie. Dans tous les autres cas de vision anormale, de soi-disant clairaudience, clairvoyance ou transe, nous avons tout simplement affaire à la médiumnité.

Mais qu'est-ce qu'un médium ? Le terme médium, ou intermédiaire, quand on ne l'applique pas simplement aux choses et aux objets¹⁶, est censé désigner une personne par laquelle se manifeste ou se transmet l'action d'une autre personne ou d'un autre être. Les spirites, qui croient à la possibilité de communication avec des esprits désincarnés qui peuvent ainsi se manifester par des sensitifs et leur faire transmettre des « messages », considèrent la médiumnité comme une bénédiction et un grand privilège. Nous, théosophes, qui ne croyons pas à la « communion des esprits », comme le font les spirites, envisageons la médiumnité comme l'un des dérangements nerveux anormaux les plus dangereux. Un médium est tout simplement un être dont l'Ego personnel, ou le mental terrestre (*psuchè*), est si imprégné de lumière « astrale » que toute sa constitution physique en est influencée. Chaque organe et chaque cellule sont de ce fait, sujets à une extrême tension anormale et en harmonie de vibration avec elle, pour ainsi dire. Le mental reste toujours plongé dans cette lumière trompeuse, dont *l'âme* est divine, mais dont le corps — les ondes lumineuses

¹⁶ En anglais, le mot *medium* désigne aussi un milieu, matériel par exemple. (N.d.T.).

sur les plans inférieurs — est infernal, car ce ne sont que des réflexions obscures et défigurées des impressions passées de la terre. L'œil non exercé du pauvre sensitif ne peut percer le voile sombre, le brouillard opaque des émanations terrestres, pour découvrir au-delà le champ radieux des vérités éternelles. Sa vision n'est pas correctement focalisée. Ses sens, habitués depuis sa naissance aux visions et aux images défigurées et anormales ballottées sur les vagues du kaléidoscope du plan astral (tout comme les sens des enfants des taudis de Londres sont habitués à la puanteur et à la saleté), sont incapables de discerner le vrai du faux. Ainsi, les pâles cadavres sans âme qui jonchent les terrains vagues du « *kâma loka* », lui apparaissent comme les images vivantes de ses « chers disparus » ; les échos déformés de voix jadis humaines, traversant son mental, lui suggèrent des phrases bien coordonnées qu'il répète, sans qu'il se rende compte que leur forme définitive bien construite provient des profondeurs de sa propre machinerie cérébrale. C'est ainsi que le spectacle ou l'audition de ce qui aurait glacé d'horreur le cœur du médium, s'il l'avait perçu sous sa forme réelle, le remplit d'un sentiment de béatitude et de confiance. Il croit vraiment que les panoramas immenses qui se déroulent devant lui constituent le monde spirituel réel, l'habitat des anges désincarnés bénis.

Nous donnons ici les traits principaux et les faits généraux de la médiumnité, car nous n'avons pas de place dans un tel article pour parler des exceptions. Nous prétendons — ayant malheureusement passé *personnellement* à un moment de notre vie par de telles expériences — qu'en général la médiumnité est très dangereuse, et que les expériences *psychiques*, lorsqu'elles sont acceptées aveuglément, conduisent le médium à tromper les autres en toute honnêteté, parce qu'il est lui-même la première victime de cette duperie. De plus, une association trop étroite avec « l'Ancien Serpent Terrestre », constitue un danger d'infection morale. Les courants odiques et magnétiques de la lumière astrale incitent souvent au meurtre, à l'ivrognerie, à l'immoralité ; et, comme Éliphas Lévi le dit, les natures qui ne sont pas

parfaitement pures peuvent être entraînées la tête la première dans le courant des forces aveugles qui opèrent dans la *lumière* — par suite des erreurs et des péchés imprimés sur ses vagues.

Voici comment le grand Mage du xix^e siècle confirme ce qui précède au sujet de la lumière astrale :

« Nous avons dit que pour acquérir la puissance magique il faut deux choses : dégager la volonté de toute servitude et l'exercer à la domination.

La volonté souveraine [de l'adepte] est représentée dans nos symboles par la femme qui écrase la tête du serpent, et par l'ange radieux qui réprime et contient le dragon sous son pied et sous sa lance.

Déclarons ici sans détours que le grand agent magique, le double courant de lumière, le *feu* vivant et astral de la terre, a été figuré par le serpent à tête de taureau, de bouc ou de chien, dans les anciennes théogonies. C'est le double serpent du *caducée*, c'est l'ancien serpent de la Genèse ; mais c'est aussi le *serpent d'airain de Moïse*, entrelacé autour du *tau*, c'est-à-dire du *lingam* générateur ; c'est aussi le bouc du sabbat et le Baphomet des templiers ; c'est l'*Hylé* des Gnostiques ; c'est la double queue du serpent qui forme les jambes du cop solaire des Abraxas ; c'est enfin le diable de M. Eudes de Mirville, et c'est réellement la force aveugle que les âmes [c'est-à-dire le *Manas* inférieur ou *Nephesh*] ont à vaincre pour s'affranchir des chaînes de la terre ; car si leur volonté ne les détache pas de cette *aimantation fatale*, elles seront absorbées dans le courant par la force qui les a produites, et *retourneront au feu central et éternel*¹⁷. »

Ce « feu central et éternel » est cette Force de désagrégation qui consume et détruit graduellement le *kâmarûpa*, ou la « personnalité », dans le *kâma loka* où elle passe après la mort. Vraiment, les médiums sont attirés par la lumière astrale ; et c'est la cause directe qui fait que leur « âme » personnelle est absorbée « par la force qui a produit » leurs

¹⁷ *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, cité dans *Isis Unveiled* (vol. II, ch. VI). (N.d.T.).

éléments terrestres. C'est pourquoi le même Occultiste nous dit :

« Toute l'œuvre magique consiste donc à se *dégager* des replis de l'ancien serpent, puis à lui mettre le pied sur la tête et à le conduire où l'on voudra. Je te donnerai, dit-il dans le mythe évangélique, tous les royaumes de la terre si tu tombes et si tu m'adores. L'initié doit lui répondre : Je ne tomberai pas, et tu ramperas à mes pieds ; tu ne me donneras rien, mais je me servirai de toi et je prendrai ce que je voudrai : car *je suis ton Seigneur et ton Maître !* »

Et dans ce cas, l'Ego *personnel* s'unissant à son père divin, participe à l'immortalité de celui-ci. Autrement...

Mais en voici assez. Béni soit celui qui connaît les pouvoirs doubles à l'œuvre dans la lumière ASTRALE ; trois fois béni celui qui a appris à discerner l'action *noétique* de l'action *psychique* du Dieu « Au Double Visage » qui est en lui, et qui connaît la puissance potentielle de son propre Esprit, ou la « Dynamique de l'Âme ».

PENSÉES

SUR LES ÉLÉMENTAUX

L'auteur a consacré des années à l'étude de ces êtres invisibles — conscients, semi-conscients et entièrement dépourvus de sens — appelés de noms différents dans chaque pays et connus sous l'appellation générique d'« esprits ». La nomenclature de ces hôtes de sphères bonnes ou mauvaises, rien que pour l'Église Catholique Romaine, est sans bornes. La longue kyrielle de leurs noms symboliques constitue toute une étude. Lisez le récit de la création, dans le premier *Purâna* venu, et voyez la variété d'appellations données à ces créatures divines et semi-divines (le produit des deux sortes de création — la *Prakrita* et la *Vaikrita* ou *Padma*, la première et la seconde créations) toutes émanées du corps de Brahmâ. Les *urdhvasrota* seuls,¹ de la troisième création, correspondent à une variété d'êtres doués de caractéristiques et de qualités propres requérant à eux seuls toute une vie d'étude.

¹ Les *urdhvasrota*, les Dieux, appelés ainsi parce que la vue seule des aliments remplace pour eux l'absorption des mets ; « car il y a de la satisfaction à contempler seulement l'ambroisie », dit le commentateur du *Vishnu Purâna*.

Et il en est de même dans les récits égyptiens, chaldéens, grecs, phéniciens, etc... Ces créatures sont innombrables. Cependant les anciens païens, et surtout les néo-platoniciens d'Alexandrie, comprenaient ce qu'ils croyaient, et savaient discerner les diverses classes. Nul ne les considérait d'un point de vue aussi sectaire que les Églises chrétiennes. Au contraire, les anciens les envisageaient beaucoup plus sagement, et discernaient beaucoup mieux la nature de ces êtres, que les Pères de l'Église. Selon la tactique de ces derniers, tous les anges qui n'étaient pas reconnus comme serviteurs du Jéhovah juif étaient proclamés des *démons*.

Nous retrouvons les effets de cette croyance érigée ensuite en dogme qui s'affirment maintenant dans le karma de nombreux millions de spirites, élevés et éduqués dans les croyances respectives de leurs Églises. Bien qu'un spirite puisse s'être séparé depuis des années de toute croyance théologique et cléricale, bien qu'il puisse être un chrétien, libéral ou non, un déiste ou un athée, ayant sagement rejeté la croyance aux démons, et que, étant trop raisonnable pour considérer ses visiteurs comme des anges purs, il ait admis ce qu'il pense être une conviction moyenne raisonnable, cependant il ne reconnaîtra pas d'autres esprits que ceux des morts.

C'est son *karma*, et aussi celui des Églises collectivement. Dans ces dernières, un tel fanatisme entêté, un tel parti-pris est tout naturel ; c'est là leur politique. Dans le spiritisme libre, c'est impardonnable. On ne peut avoir deux opinions sur ce sujet. Ou bien l'on croit à l'existence des « esprits », ou bien l'on n'y croit pas. Si un homme est un sceptique et un incrédule, nous n'avons rien à dire. Mais dès qu'on croit aux revenants et aux esprits, la question change. Où est l'homme, ou la femme, sans préjugés ni idées préconçues, qui pourrait croire que dans un univers infini de vie et d'êtres — disons même dans notre système solaire seul — que dans tout cet espace illimité où les spirites placent leur « Summerland » — il n'y ait que *deux ordres* d'êtres *conscients* — les hommes et leurs esprits, les mortels incarnés et les immortels désincarnés.

L'avenir tient d'étranges surprises en réserve pour l'humanité, et la Théosophie, ou plutôt ses adhérents, seront pleinement justifiés dans un avenir peu éloigné. Il est inutile de discuter cette question qui a été longuement traitée par les théosophes et n'a amené qu'opprobre, persécution et inimitié sur les auteurs. Nous ne nous écarterons donc pas de notre sujet pour en dire beaucoup plus. Les élémentaux et les élémentaires des cabalistes et des théosophes ont été suffisamment ridiculisés. Depuis Porphyre jusqu'aux démonologues des siècles passés, des faits ont été donnés les uns après les autres et des preuves ont été accumulées mais sans plus d'effets qu'un conte de fées raconté dans un jardin d'enfants.

C'est un livre étrange que ce vieux *Comte de Gabalis*, immortalisé par l'Abbé de Villars et traduit maintenant et publié à Bath. Ceux qui sont portés à l'humour devraient le lire et le méditer. Ceci afin qu'ils puissent faire un parallèle. L'auteur l'a lu il y a de nombreuses années, et l'a relu depuis peu, avec autant, et même plus d'attention qu'autrefois. Son humble opinion sur l'ouvrage — si l'on tient à la connaître — c'est que l'on pourrait chercher en vain durant des mois pour trouver une différence entre les « esprits » des séances spirites et les sylphes et ondines de cette satire française.

Un accent sinistre marque les railleries et les plaisanteries amusantes de son auteur qui, tout en ridiculisant l'objet de ses croyances, avait probablement le pressentiment du *karma* précipité qui l'attendait sous forme d'assassinat².

La façon dont il nous présente le *Comte de Gabalis* est digne d'attention: « ... je vis entrer un homme de très-bonne mine, qui me saluant gravement me dit en langue Française et en accent étranger : Adorez, mon Fils, adorez le très-bon, et le très-grand Dieu des Sages, et ne vous enorgueillez jamais de ce qu'il vous envoie un des Enfants de Sagesse, pour vous associer à leur Compagnie, et pour

² L'ouvrage fut publié à Paris en 1670, et en 1675 l'auteur fut brutalement assassiné durant son voyage du Languedoc — son pays natal — à Lyon.

vous faire participant des merveilles de sa Toute-puissance³ ».

Il n'y a qu'une seule réponse à donner à ceux qui, profitant de tels ouvrages, se rient de l'Occultisme. C'est précisément celle que donne à sa manière plaisante le « très-humble et très-obéissant Serviteur » — qui se prétend l'ami de l'auteur — dans sa *Lettre à Monseigneur*, incluse dans le *Comte de Gabalis* :

« J'ai voulu l'obliger à changer entièrement la forme de son Ouvrage. Ce tour plaisant qu'il lui a donné ne me semble pas propre à son sujet. La Cabale, luy ay-je dit, est une Science sérieuse que beaucoup de mes Amis étudient sérieusement : il falloit la réfuter de même... outre la difficulté qu'il y a de faire rire un honnête homme sur quelque sujet que ce soit, il est de plus très dangereux de railler en celui-cy. » *Verbum sat sapient*⁴.

Très « dangereux » sans aucun doute. Mais depuis que l'histoire a commencé à enregistrer les pensées et les faits, la moitié de l'Humanité s'est toujours moquée de l'autre moitié en ridiculisant ses croyances les plus chères. Ceci toutefois, ne peut changer un fait en fiction, et ne peut détruire les sylphes, les ondines, et les gnomes, s'il y en a dans la Nature ; car ligés aux salamandres, ceux-ci sont très capables de détruire les incrédules et de faire du tort aux Compagnies d'Assurance, bien que ces dernières croient encore moins aux salamandres vengeresses qu'aux incendies provoqués par le hasard ou les accidents.

Les théosophes croient autant que les spirites aux esprits, mais avec cette différence qu'ils les considèrent comme aussi variés que les tribus ailées de l'air. Il existe des éperviers sanguinaires et des chauves-souris vampires parmi ces esprits,

³ « Les Sub-terrestres, ou les élémentaires de la Cabale », *Histoire des Esprits*, éditée d'après le texte de l'Abbé de Villars, livre Physio-Astro-Mystique, où l'on affirme qu'il existe sur terre des êtres rationnels autres que l'homme. 1886 : Bath, Robert H. Fryer.

⁴ Le sage comprend à demi-mot. {N.d.T.]

comme aussi des colombes et des rossignols. Ils croient aux « Anges » car beaucoup les ont vus

«...Au chevet du malade,
Avec leurs doux accents et leurs pas silencieux !
Et quand les cœurs meurtris ployaient comme des saules,
Ils se tenaient entre les vivants et les morts. »

Mais ceux-ci n'étaient pas des matérialisations aux pieds fourchus obtenues par le médium moderne. Et en supposant même que toutes nos doctrines soient une à une l'objet des « railleries » d'un de Villars, cela n'enlèverait rien aux prétentions des Occultistes qui affirment que leurs enseignements sont *des faits historiques et scientifiques*, sous quelque déguisement qu'on les présente au public profane. Depuis que les premiers rois commencèrent à régner « par la grâce de Dieu », d'innombrables générations de bouffons, destinés à amuser leurs Majestés et leurs Altesses, se sont succédé, et la plupart de ces êtres difformes possédaient plus de sagesse dans leur bosse et au bout de leurs doigts que tous leurs maîtres royaux n'en avaient ensemble dans leurs têtes écervelées. Eux seuls avaient le privilège inestimable de dire la *vérité* à la Cour, et l'on a toujours ri de cette vérité-là.

Mais ceci est une digression. Des ouvrages comme le *Comte de Gabalis* doivent être calmement analysés, et leur vraie nature doit être dévoilée, de peur qu'on ne se s'en serve de pilon pour démolir d'autres ouvrages qui ne prennent *pas* un ton humoristique en parlant de choses mystérieuses, sinon sacrées, et disent ce qu'ils ont mission de dire. Mais je maintiens positivement qu'il y a plus de vérités énoncées dans les railleries spirituelles et les « gasconnades » de cette « satire » remplie de faits réels éminemment occultes, que la plupart des gens, et surtout les spirites, ne tiendraient à en apprendre.

Un seul fait cité, dont l'existence est prouvée maintenant chez les médiums, démontrera suffisamment que nous avons raison.

Nous avons déjà dit ailleurs que la magie blanche différerait très peu des pratiques de sorcellerie, excepté dans les *effets* et

les *résultats* — le motif, bon ou mauvais, étant l'essentiel. La plupart des règles et des conditions préliminaires requises pour faire partie des sociétés *d'adeptes*, qu'il s'agisse du Sentier de *Droite* ou de celui de *Gauche*, sont identiques en beaucoup de points. Ainsi *Gabalès* dit à l'auteur : « Les Sages ne vous admettront jamais à leur compagnie si vous ne renoncez dès-à-présent à une chose, qui ne peut compatir avec la Sagesse. // faut renoncer à tout commerce charnel avec les femmes. »

C'est là un *sine qua non* des Occultistes pratiques — Rose-Croix ou Yogis, européens ou asiatiques. Mais c'en est un aussi avec les *dugpa* et les *jadoo* du Bhoutan et de l'Inde, avec les sorciers du Vaudou et les *nagal* de la Nouvelle-Orléans et du Mexique⁵, avec toutefois, une clause additionnelle aux statuts de ces derniers. Et cette clause oblige aux relations charnelles avec les djins, élémentaux ou démons, mâles ou femelles, appelez-les du nom qui vous plaira⁶.

« Croyez que tout ce que je vous dis est solide et vrai ; ce ne sont icy que les Elémens de l'ancienne Cabale » explique *Gabalès* à son élève. Et il lui apprend que les élémentaux (qu'il appelle *élémentaires*) les hôtes des quatre éléments, c'est-à-dire les sylphes, les ondines, les salamandres et les gnomes, vivent de nombreux âges, mais que leur âme n'est

⁵ Nous parlons ici des *anciens statuts* bien connus de la sorcellerie asiatique et de la démonologie européenne. La sorcière devait renoncer à son mari, le sorcier à ses droits maritaux sur sa femme humaine légitime, comme le *dugpa* renonce encore de nos jours aux relations avec des femmes vivantes, comme le fait aussi le sorcier du Vaudou de la Nouvelle Orléans, lorsqu'il est dans l'exercice de *ses pouvoirs*. Tout cabaliste est au courant de cela.

⁶ Le cabaliste juif de Pologne et de Galicie appelle l'esprit femelle de *Nergal* à son aide pour lui infuser du pouvoir lorsqu'il veut se venger. Le sorcier musulman appelle une *djini* du sexe féminin ; un *koldoon* russe une sorcière décédée (*vyedma*). Le sorcier chinois a une *houen* à ses ordres dans sa maison. Les relations ci-dessus donnent, dit-on, des *pouvoirs magiques* et une *force surnaturelle*.

pas immortelle. Ils ne meurent qu'après plusieurs siècles : mais qu'est-ce que ce temps au prix de l'éternité ? Il faudra rentrer éternellement dans le néant. « Nos Pères, les philosophes », continue le soi-disant Rosicrucien, « parlant à *Dieu* face à face, se plaignirent à lui du malheur de ces Peuples : (les élémentaux) et *Dieu*, de qui la Miséricorde est sans bornes, leur révéla qu'il n'était pas impossible de trouver du remède à ce Mal. Il leur inspira que de même que l'homme par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la Divinité : les sylphes, les gnomes, les nymphes et les salamandres, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme peuvent être faits participants de l'Immortalité. Ainsi une nymphe ou une sylphide devient immortelle et capable de la Béatitude à laquelle nous aspirons, quand elle est assez heureuse pour se marier à un sage : et un gnome ou un sylphe cesse d'être mortel dès le moment qu'il épouse une de nos Filles. »

Après avoir donné ce beau conseil de sorcellerie pratique, le « Sage » termine de la sorte :

« Ah ! nos Sages n'ont gardé d'imputer à l'amour des Femmes la chute des premiers anges ; non plus que de soumettre assez les hommes à la puissance du Démon... Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela. C'étoit des sylphes qui cherchoient à devenir immortels. Leurs innocentes poursuites bien loin de scandaliser les Philosophes, nous ont paru si justes que nous avons tous résolu d'un commun accord, de renoncer entièrement aux femmes et de ne nous adonner qu'à immortaliser les nymphes et les sylphides. »

C'est ce que font aussi certains médiums, surtout en Amérique et en France, où ils se vantent de posséder des maris et des femmes esprits. Nous connaissons personnellement de tels médiums hommes et femmes, *et ce ne sont pas ceux de Hollande qui nieront le fait*, étant donné l'événement récent qui s'est passé parmi leurs collègues et coreligionnaires, et dont certains n'échappèrent à la mort et à la folie qu'en devenant théosophes. C'est uniquement en

suivant nos conseils qu'ils finirent par se débarrasser de leur conjoint spirituel de l'un ou de l'autre sexe.

Nous dira-t-on dans ce cas aussi qu'il n'y a là que calomnie et invention ? Que les profanes, enclins comme les spirites à ne voir dans ces rapports de chaque jour et de chaque nuit avec les soi-disant « esprits des morts », qu'un saint et innocent passe-temps, prennent garde. Que ceux qui *ridiculisent* nos avertissements et notre doctrine, et en font des gorges chaudes, expliquent après les avoir analysés impartialement, le mystère et le sens rationnel de faits comme la conviction présente dans le mental de certains médiums et de sensitifs de leur *mariage réel* avec des esprits, hommes ou femmes. L'argument de la folie et de l'hallucination ne peut tenir lorsqu'on le confronte avec les *faits indéniables* des MATÉRIALISATIONS SPIRITES. S'il y a des « esprits » capables de boire du thé et du vin, de manger des pommes et des gâteaux, d'embrasser et de toucher les visiteurs des séances spirites — tous faits qui ont été prouvés, comme l'existence même de ces visiteurs — *pourquoi, alors ces mêmes esprits ne pourraient-ils pas tout aussi bien remplir leurs devoirs conjugaux ?* Et qui sont ces « esprits », et quelle est leur nature ? Les spirites nous diront-ils que les fantômes de Mme de Sévigné ou de Delphine... (nous nous abstiendrons de nommer ce dernier auteur par respect pour les membres de la famille encore en vie) sont les « esprits » réels de ces deux dames défuntes, et que la dernière éprouva une affinité spirituelle pour un vieux médium canadien, idiot et sale, et devint ainsi son *heureuse épouse*, comme il s'en vante en public, créant de par cette union, une horde d'enfants « spirituels » élevés avec cet *Esprit saint ? Et qui* est le mari astral — le compagnon nocturne d'une femme médium bien connue à New-York, et que l'auteur connaît personnellement ? Que le lecteur recherche tous les renseignements possibles au sujet de ce dernier développement des relations *spirituelles* (? !). Qu'il réfléchisse sérieusement à tout ceci, puis qu'il lise le *Comte de Gabalis*, surtout le Supplément qui y est joint, avec ses textes en latin ; alors peut-être sera-t-il mieux à même

d'apprécier la gravité réelle, cachée sous l'ironie feinte dans l'ouvrage en question⁷, et de comprendre la valeur véritable de la raillerie qu'il contient. Il saisira alors la sinistre relation existant entre les faunes, les satyres et les incubes de saint Jérôme, les sylphes et les nymphes du Comte de Gabalis, les « élémentaires » des cabalistes — et toutes ces « Lillies » poétiques et spirituelles de la « Communauté Harris », les « Napoléon » de l'astral et autres Don Juan défunts du « Summer-Land » et les « affinités *spirituelles* d'outre-tombe » du monde moderne des médiums.

En dépit de cette effrayante accumulation des faits, chaque semaine les journaux spirites nous répètent que nous ne savons pas de quoi nous parlons. « Platon » — un pseudonyme bien présomptueux soit dit en passant — un ex-théosophe mécontent, dit aux spirites (*Light*, 1er janvier 1887) que non seulement il n'y a pas de réincarnation, puisque l'« esprit » astral d'un ami défunt le lui a affirmé (ce qui est vraiment une preuve de valeur et digne de foi), mais que toute notre philosophie est, de par ce fait, prouvée dépourvue de toute valeur ! Le karma, nous dit-on, n'est qu'une ineptie. « Sans karma, la réincarnation ne tient pas », et puisque son informateur *astral* « a exploré son royaume actuel d'existence quant à la théorie de la réincarnation, et n'a trouvé, dit-il, ni un fait, ni une trace lui permettant d'en affirmer la vérité... » cet informateur « astral » *doit être cru. Il ne peut mentir.* Car « un homme qui a étudié la chimie a

⁷ « Les sub-terrestres, ou les élémentaires de la Cabale » avec un supplément illustré, d'après l'ouvrage « Démonologie » ou « Incubes et Succubes » par le Rév. Père Sinistrari d'Amando. La réponse donnée (p. 133) par un prétendu démon à Saint-Antoine, au sujet de la corporalité des incubes et des succubes, serait peut-être à sa place ici : « Le Saint-Antoine Béni » lui ayant demandé qui il était, le petit nain des bois lui répondit : « e suis un mortel, et l'un des habitants de la Solitude, que le peuple, dans ses erreurs multiples, adore sous le nom de faunes, satyres et incubes », ou « esprits des morts » aurait pu ajouter cet Élémental, le véhicule de quelque élémentaire. Ceci est une narration de saint Jérôme qui y croyait fermement, comme nous y croyons aussi, en y apportant quelques rectifications.

droit à émettre son opinion, et à parler de ses théories et faits variés... surtout, si durant sa vie terrestre, il fut respecté et honoré pour ses recherches dans les mystères de la nature, et pour sa sincérité⁸ ».

Espérons que l'« astral » de chimistes éminents comme MM. Crookes et Butlerof, lorsqu'il sera désincarné, s'abstiendra de revenir trop souvent parler avec les mortels. Car, pour avoir étudié la chimie tellement et si bien, leurs communications *post mortem* en acquerraient une réputation d'infaillibilité qui pourrait peut-être faire plus de tort que de bien au progrès de l'humanité, et au développement de ses pouvoirs intellectuels. Mais la preuve est sans doute suffisamment convaincante pour la génération actuelle des spirites, pourvu que le nom emprunté par « le guide astral d'un ami » soit celui d'un homme sincère et honorable. Il semble donc qu'une expérience de plus de quarante ans avec les spirites qui mentent plus qu'ils ne disent la vérité, et font beaucoup plus de mal que de bien, soit un échec total. Ainsi, les « esprits, époux ou épouses », doivent aussi être crus lorsqu'ils affirment telle ou telle chose. Car, comme « Platon » le dit avec raison : « Il n'y a pas de progrès sans connaissance, et la connaissance de la vérité fondée sur les faits, est un progrès de la plus haute valeur, et si les esprits astraux progressent, comme cet esprit *le dit*, la philosophie de l'Occultisme en ce qui concerne la réincarnation est erronée sur ce point ; et comment saurons-nous que les multiples autres points sont corrects, puisqu'ils ne sont pas prouvés ? »

Voici de la philosophie et de la logique profonde. « La fin de la sagesse réside dans la consultation et la discussion » —

⁸ Les arguments et l'évidence apportés comme preuves à l'encontre de la philosophie d'Orient sont curieux. C'est là sans doute une bonne preuve que les Occultistes ont raison de dire que la plupart de ces « esprits » sont non seulement des esprits « menteurs », mais de simples coques vides et dépourvues d'intelligence et ne semblant parler avec quelque bon sens qu'à l'aide du cerveau des *auditeurs*, et grâce à celui du médium qui sert d'agent de liaison et de coordination.

avec les « esprits », aurait pu ajouter Démosthène, s'il avait su où les trouver — mais tout cela ne résout pas encore la question en suspens : « que sont ces esprits ? » Car, « là où les docteurs sont en désaccord », il y a place pour le doute. Et, outre le fait frappant que les esprits diffèrent dans leurs opinions au sujet de la réincarnation — comme le font les spiritualistes et les spirites — « chaque homme ne peut prétendre être le détenteur absolu de la vérité ni être qualifié pour relever le gant pour la cause de la vérité », ainsi que le dit Sir T. Browne. Nous ne voulons pas ici lancer un trait irrespectueux à « Platon » — quelle que soit son identité — mais énoncer un axiome. Un homme de science éminent, le Professeur W. Crookes donna un jour une définition très sage de la Vérité, en montrant combien il est nécessaire de faire une distinction *entre la vérité et l'exactitude*. Une personne peut être très sincère — faisait-il remarquer — c'est-à-dire, qu'elle peut être tout à fait désireuse de recevoir la vérité et de l'enseigner ; mais à moins que cette personne n'ait de grands dons naturels d'observation, ou n'ait été entraînée, par l'étude scientifique, à observer, noter, comparer et relater les faits exactement et dans les détails, elle sera incapable de faire un récit digne de confiance, exact et par suite vrai, de ses expériences. Ses intentions peuvent être honnêtes, mais si elle a un tant soit peu d'enthousiasme, elle sera toujours portée à généraliser, ce qui peut être faux et dangereux. En résumé, comme le dit un autre homme de science éminent. Sir John Herschell : « La noble et, en réalité, la seule caractéristique de la vérité, c'est sa capacité de supporter l'épreuve d'une expérience universelle, et de sortir indemne de toutes les discussions honnêtes possibles. »

Mais bien peu de spirites, aucun peut-être, ne réunissent les précieuses qualités exigées par le Professeur Crookes ; en d'autres termes, leur sincérité est toujours teintée d'enthousiasme, c'est pourquoi ils ont été entraînés dans l'erreur depuis ces quarante dernières années. On pourrait nous répondre et avec beaucoup de justesse, avouons-le, que cette définition scientifique porte dans les deux sens, et que les

théosophes sont dans le même cas que les spirites, qu'ils sont enthousiastes et par suite crédules. Mais ici la situation change. La question n'est pas de savoir ce que les spirites ou les théosophes pensent personnellement de la nature des esprits et de leur degré de sincérité ; mais ce que l'« expérience universelle » exigée de Sir John Herschell nous prouve. Le spiritisme est une philosophie (s'il en est une, ce que nous nions jusqu'à présent), datant d'hier. L'occultisme et la philosophie de l'Orient, qu'ils soient vrais dans le sens absolu ou relatif, nous viennent d'un passé immensément reculé ; et puisque, dans les écrits et traditions de l'Orient, dans les innombrables fragments et manuscrits laissés par les théosophes néo-platoniciens comme dans les observations de philosophes tels que Porphyre, et Jamblique, et dans celles des théosophes du Moyen-Âge, et ainsi de suite *ad infinitum*, nous retrouvons chez tous le même témoignage au sujet de la nature extrêmement variée et souvent dangereuse de tous ces génies, démons, dieux, lares et « élémentaires », tous confondus actuellement sous le nom unique d'« esprits », nous ne pouvons-nous empêcher de reconnaître ici une preuve dûment « soumise à l'expérience universelle » et « sortant indemne » de toutes les formes possibles d'observation et d'expérience.

Les théosophes offrent le résultat d'une expérience riche de milliers d'années ; les spirites s'en tiennent à leur opinion, née il y a quelque quarante ans, et constamment basée sur leur enthousiasme et leurs sentiments. Mais qu'on demande à un témoin impartial et honnête, ayant vu les « esprits » à l'œuvre en Amérique, un témoin qui ne soit ni théosophe, ni spirite : « Quelle différence peut-il y avoir entre l'épouse-vampire dont Appolonius de Tyane délivra, dit-on, un de ses jeunes amis, que cette succube nocturne tuait lentement, et les esprits épouses et époux des médiums ? » Aucune différence, serait la réponse exacte. Ceux qui ne frémissent pas devant ce hideux réveil de la démonologie médiévale et de la sorcellerie, comprendront du moins la raison pour laquelle, de tous les nombreux ennemis de la Théosophie qui dévoile les mystères du « Monde de l'Esprit » et démasque

les esprits s'affublant de noms célèbres, les plus âpres et les plus implacables sont les spiritualistes des pays protestants et les spirites des pays catholiques romains.

« *Monstrum horrendum informe cui lumen ademptum*⁹ » ... sont les épithètes les plus justes à appliquer à la plupart des « Lillies » et des « Joes » du Monde des esprits. Mais nous ne prétendons pas du tout — comme l'affirment les spirites qui ne veulent croire qu'aux « esprits » des chers « disparus » — qu'il n'y ait pas d'autres esprits dans les royaumes invisibles en dehors des *esprits de la Nature* ou élémentaux, des *coques* ou élémentaires, et des « dieux » et génies, et qu'il n'existe pas de grands et saints esprits communiquant avec les mortels. Car cela serait faux. Ce que les Occultistes et les cabalistes ont toujours dit, et que les théosophes répètent maintenant, c'est que les saints esprits évitent soigneusement la promiscuité des séances spirites, et qu'ils ne se marient pas avec des hommes et des femmes vivants.

La croyance à l'existence des visiteurs invisibles mais trop souvent présents, émergeant de mondes meilleurs ou pires que le nôtre, est trop profondément enracinée dans le cœur des hommes pour être aisément arrachée par la main glacée du matérialisme ou même de la science. Les accusations de superstition jointes au ridicule, ont tout au plus servi à créer un climat nouveau d'hypocrisie et de dissimulation sociales parmi les classes éduquées. Car il existe peu d'hommes — s'il y en a — en l'âme desquels ne gise pas latente la croyance en ces créatures *surhumaines* et suprasensibles, croyance prête à se réveiller à la première occasion. Nombreux sont les hommes de science qui, ayant rejeté depuis leur enfance la croyance aux rois des elfes et aux fées, et qui rougiraient d'être accusés de croire à la sorcellerie, sont néanmoins tombés dans les pièges des « Joes », « Daisies » et autres revenants et « guides ». Et une fois qu'ils ont passé le Rubicon ils ne craignent plus le ridicule. Ces hommes de science défendent aussi désespérément la réalité des esprits,

⁹ *Monstre horrible et informe à qui la lumière a été enlevée.* [N.d.T.].

matérialisés ou autres, que si c'était une loi mathématique. Nos physiologistes modernes ont-ils trouvé la clef de ces aspirations de l'âme qui semblent innées dans la nature humaine, et qui ne sommeillent que pour se réveiller avec une intensité redoublée, ont-ils découvert l'explication de ce désir qui pousse beaucoup de sceptiques endurcis à chercher au-delà des bornes de la matière, et qui les transforme en croyants enragés à la première manifestation qui est pour eux une preuve indéniable ; en un mot, ont-ils la clef de tous ces phénomènes psychologiques de la nature humaine ? Le verdict restera-t-il toujours « *non compos mentis*¹⁰ » ou victime de la fraude et influencé par la suggestion», etc., etc... ? Lorsque nous disons en parlant des incrédules, qu'ils ne sont qu'une « poignée », nous ne sommes pas en-dessous de la réalité ; car ce ne sont pas ceux qui s'insurgent le plus violemment contre les superstitions dégradantes, la « folie occulte », et ainsi de suite, qui sont les plus sceptiques. À la moindre occasion, ils seront les premiers à tomber et à succomber. Et lorsqu'on dénombre sérieusement les millions sans cesse croissant des spirites, occultistes et mystiques en Europe et en Amérique, l'on est en droit de se refuser à regretter, comme le fait Carrington, le « Départ des Fées » . Elles sont parties, dit le poète :

... « Elles ont fui,
 Belles fictions de nos pères, tissées
 Dans la toile de la superstition, à l'aube du temps,
 Et tendrement aimées — elles ont fui
 Devant la baguette magique de la science !... »

Nous prétendons qu'il n'en est pas ainsi ; et qu'au contraire, ce sont ces « fées » — les belles, bien plus que les hideuses — qui menacent sérieusement, sous leurs noms et masques nouveaux, de désarmer la science, et de briser sa « baguette » .

La croyance aux « esprits » est légitime, parce qu'elle repose sur l'autorité de l'expérience et de l'observation ; elle

¹⁰ *Privé de ses facultés mentales.* [N.d.T.]

défend de plus une autre croyance considérée aussi comme une superstition : *le polythéisme*. Ce dernier est fondé sur un fait de la nature : de tout temps, pris à tort pour des dieux, les esprits se sont manifestés aux hommes — de là leur croyance en de multiples dieux différents. Le monothéisme d'autre part repose sur une abstraction pure. Qui a vu DIEU — ce dieu dont nous voulons parler, l'Infini et l'Omnipotent, celui dont discutent tant les monothéistes ? Le polythéisme — une fois que l'homme prétend posséder le droit d'intervention divine en son nom — est logique et d'accord avec les philosophies de l'Orient, qui toutes, panthéistes ou déistes, proclament l'Un, comme une abstraction infinie, un quelque chose d'absolu qui dépasse absolument la conception du fini. Sans aucun doute, une telle croyance est plus philosophique que cette religion dont la théologie proclame, d'une part, un Dieu, un Être mystérieux et même Incompréhensible qu'« *aucun homme vivant n'a jamais vu* » (*Exode*, XXXIII, 20), et, d'autre part, le montre si humain et si mesquin qu'il s'occupe des culottes¹¹ de son peuple élu, tout en négligeant de dire quoi que ce soit de défini au sujet de l'immortalité de l'âme et de sa survivance après la mort !

Ainsi, la croyance en des hordes d'entités spirituelles habitant divers plans et sphères de l'Univers, et en des *êtres conscients intra-cosmiques* est tout à fait logique et raisonnable tandis que la croyance en un Dieu extra-cosmique est une absurdité. Et si Jéhovah, qui veillait si jalousement sur ses juifs, et leur ordonnait de n'avoir point d'autre Dieu que lui-même, fut assez généreux pour conférer à Moïse le privilège d'être la Divinité du Pharaon, le Monarque égyptien (« *Vois, je fais de toi un Dieu pour Pharaon, et Aaron... est ton prophète* » *Exode* VII, 1), pourquoi les « païens » ne pourraient-ils pas choisir aussi leurs Dieux ?

¹¹ « Et tu leur feras des culottes de toile pour couvrir leur nudité depuis les reins jusqu'aux cuisses » (*Exode*, XXVIII, 42 et suite). Voici donc DIEU, lingère et tailleur !

Dès que nous croyons à l'existence de nos *Ego*, nous pouvons bien croire aux Dhyān-Chohans. Comme le dit Hare : « l'homme est un être mixte, fait d'un corps spirituel et d'un corps de chair ; les anges sont des purs Esprits, par suite plus près de Dieu, quoiqu'ils soient créés et finis à tous les points de vue, tandis que Dieu est *infini et incréé* ». Et si Dieu est cela. Il n'est pas un « Être », mais un *Principe incorporel* qui ne peut être anthropomorphisé sans blasphémer. Les Anges ou Dhyān-Chohans sont les « Êtres Vivants » ; et ce Principe est le « Soi-Existant », la CAUSE éternelle et universelle de toutes causes, le noumène abstrait du « Fleuve de Vie » dont les vagues perpétuellement mouvantes créent les anges et les hommes, les premiers étant simplement des « hommes d'une espèce supérieure » comme le remarque intuitivement Young.

Les masses ont donc bien raison de croire à une pluralité de dieux ; et ce n'est pas encore parce qu'elles les appellent esprits, anges et démons, que les nations chrétiennes sont moins polythéistes que leurs sœurs païennes. Les vingt ou trente millions de spiritualistes et de spirites actuels prennent soin de leurs morts aussi jalousement que les Chinois ou Hindous modernes soignent leurs *houen*¹² *bhûta* et *pisacha* — les païens toutefois ne visant qu'à les empêcher de nuire dans les états *post mortem*.

Bien que ces dieux soient considérés comme « supérieurs à l'homme sous certains aspects » il ne faut pas en conclure que les potentialités latentes dans l'esprit humain soient inférieures à celles des *deva*. Les facultés de ces derniers ont un plus grand développement que celles de l'homme ordinaire, mais ce développement amène comme effet ultime d'en limiter l'expansion, tandis que l'esprit humain n'est pas sujet à cette limitation. Ce fait a été très bien symbolisé dans le *Mahâbhârata* par la victoire que gagne seul Arjuna, sous le

¹² Les *houen* en Chine sont « la *Seconde Âme*, ou Vitalité humaine, le principe qui anime le fantôme » comme l'expliquent les missionnaires en Chine ; ou simplement l'astral. Toutefois le *houen* est aussi distinct de l'« Ancêtre » que le *bhûta* est distinct des *pitri* aux Indes.

nom de Nara (homme) contre toute la troupe des *deva* et des *deva-yoni* (les élémentaux inférieurs). Et nous trouvons une allusion au même pouvoir de l'homme dans la Bible, car St. Paul dit distinctement à son auditoire : « Ne savez-vous pas que vous jugerez des anges ? » (I, *Cor.* VI, 3) ; puis il parle du corps astral de l'homme, le *sôma psuchikon*, et du corps spirituel, le *sôma pneumatikon*, qui « n'a pas de chair ni d'os », mais possède cependant une forme extérieure.

La hiérarchie des êtres appelés *deva*, et dont la variété est si grande qu'on ne peut essayer d'en donner une idée ici, est indiquée dans certains traités occultes. Il y a de hauts *deva* et des *deva* inférieurs, des Élémentaux supérieurs et d'autres bien en-dessous de l'homme et même de l'animal. Mais tous ont été, ou seront des hommes, et les premiers renaîtront sur des planètes supérieures et dans d'autres *manvantara*. Une chose encore peut être ajoutée. Les spirites ont souvent signalé la possibilité des communications entre les *pitri*, ou « nos ancêtres lunaires » et les mortels comme un argument prouvant que les hindous croient réellement aux « esprits », et même les adorent. C'est là une grande erreur. Ce ne sont pas les *pitri* individuellement qu'on consulte jamais, mais leur *Sagesse accumulée* collective ; cette sagesse se montrant d'une façon *mystique* et allégorique sur la face éclairée de la lune.

Ce que les Brahmanes invoquent ce ne sont pas les « esprits » des *ancêtres* morts — la signification complète de ce terme se trouvant expliquée dans le Vol. II de *The Secret Doctrine* où est décrite la genèse de l'homme. L'esprit humain le plus développé déclarera toujours en quittant sa demeure d'argile : « *nacha purarâvarti* » — « je ne reviendrai pas » — et se placera ainsi au-delà de l'atteinte de tout homme vivant. Mais pour faire comprendre parfaitement la nature des ancêtres « lunaires », et leur rapport avec la « lune », il faudrait révéler des secrets occultes qui ne sont pas destinés au public. Par conséquent, nous ne donnerons que les quelques suggestions qui suivent.

Un des noms de la lune, en sanskrit, est *soma*, qui signifie aussi comme on le sait, la boisson mystique des brahmanes,

et ceci montre la relation existant entre les deux. Un « buveur de soma » acquiert le pouvoir de se mettre en rapport direct avec la face éclairée de la lune, retirant ainsi l'inspiration de *l'énergie intellectuelle concentrée des ancêtres bénis*. Cette « concentration », et le fait que la lune soit un réservoir de cette Énergie, constituent le secret dont la signification ne peut être révélée au-delà de la simple mention que la terre reçoit constamment une certaine influence émanant du côté brillant de l'astre.

Ce qui semble n'être qu'un seul courant (pour l'ignorant), est de *nature double* — un aspect donnant la vie et la sagesse, l'autre ayant une influence mortelle. *Celui qui peut séparer le premier du second, comme Kalahamsa sépara le lait de l'eau qui y était mélangée, montrant ainsi sa grande sagesse — aura sa récompense*. Le mot *pitri* signifie sans doute ancêtre ; mais ce que l'on invoque c'est la sagesse *lunaire* ésotérique, et non l'« ancêtre lunaire ». C'est cette Sagesse qui était invoquée par Qû-ta-my, le Chaldéen, dans l'« Agriculture Nabathéenne », en décrivant « les révélations de la Lune ». Mais il y a *l'autre aspect*. Si la plupart des cérémonies religieuses brahmaniques sont liées à la pleine lune, les ténébreuses cérémonies des sorciers ont lieu à la nouvelle lune et au dernier quartier. Car analogiquement lorsque l'être humain perdu ou le sorcier, atteint la fin de sa carrière dépravée, tout le karma mauvais, et l'inspiration malfaisante descendent sur lui comme un noir incubé d'iniquité du « côté obscur de la lune » qui est *terra incognita* pour la science, mais un domaine parfaitement exploré pour l'Adepté. Le sorcier, le *dugpa* qui accomplit toujours ses rites sataniques le jour de la nouvelle lune, quand l'influence bienfaisante des *pitri* est à son point le plus bas, cristallise un fragment de l'énergie satanique de ses prédécesseurs dans le mal, et l'emploie pour ses propres fins mauvaises ; tandis que le Brahmane, au contraire, poursuit une tâche bienfaisante en se servant de l'énergie qui lui est léguée par ses *pitri*... Tel est donc le vrai spiritisme dont l'essence a complètement échappé aux spirites modernes. Quand viendra le jour de la révélation totale, on verra que les soi-disant « superstitions »

du brahmanisme, et des anciens païens en général, n'étaient que des sciences naturelles et psychiques, voilées aux yeux profanes des masses ignorantes — de crainte qu'elles n'en abusent pour des fins indignes — sous des allusions allégoriques et symboliques que la science moderne n'est pas arrivée à comprendre.

Nous maintenons donc qu'aucun théosophe n'a jamais cru à des « superstitions dégradantes », et n'a jamais aidé à les répandre, plus que n'importe quelle autre société philosophique ou scientifique. La seule différence entre les « esprits » des autres sociétés, sectes et organismes, et les nôtres, gît dans la terminologie, et dans les affirmations dogmatiques au sujet de leur nature. En ceux que les millions de spirites appellent les « esprits des morts », et en qui l'Eglise Romaine ne voit que les démons de l'Armée de Satan, nous ne reconnaissons ni l'un ni l'autre. Nous les appelons Dhyan-Chohans, *deva*, *pitri*, élémentaux, — élevés ou inférieurs — et voyons en eux les « dieux » des Gentils, parfois imparfaits, jamais infaillibles. Chaque ordre a son nom, sa place, son rôle qui lui est assigné dans la nature ; et chaque groupe est le complément et le couronnement de sa propre sphère particulière, comme *l'homme* est le complément et le couronnement de son globe ; c'est-à-dire que chacun est une nécessité logique et naturelle du Cosmos.

LES ÉLÉMENTAUX

-- I --

Au regard des anciens, l'Æther Universel n'était pas un domaine inhabité et diffus dans toute l'étendue du ciel. Pour eux, c'était un océan sans limite, peuplé, comme le sont les mers terrestres qui nous sont familières, de dieux, d'esprits planétaires et de créatures monstrueuses ou insignifiantes. Un océan qui, dans chaque molécule, charriait les germes de la vie depuis les états potentiels jusqu'aux états les plus développés. Ils les comparaient aux bancs de poissons qui nagent dans nos océans et nos cours d'eau, chaque espèce fixant son habitat dans des zones auxquelles elle s'adapte de façon surprenante. De ces poissons, certains sont familiers, d'autres hostiles à l'homme ; parfois agréables ou au contraire horribles à regarder ; les uns cherchent refuge dans des recoins paisibles, ou des ports abrités, d'autres traversent de vastes étendues d'eau. C'est ainsi que les anciens étaient convaincus que les classes variées des esprits planétaires, des élémentaux et des autres esprits, habitaient les diverses parties du grand océan éthérique et qu'ils s'adaptaient parfaitement à leurs conditions respectives.

Selon les doctrines anciennes, c'est le mouvement perpétuel inhérent à la lumière astrale qui entraîne l'évolution de chacun des membres de cette multitude d'êtres éthérés et variés, situés entre les deux extrêmes que sont les dieux supérieurs et les élémentaux sans âme. La Lumière est force, et cette dernière est le produit de la *volonté*. Cette volonté, elle-même, procède d'une intelligence infaillible, car elle est absolue et immuable et n'a aucun rapport avec les organes matériels de la pensée humaine : c'est l'émanation pure et sans mélange de la VIE UNE. Depuis l'origine des temps, cette volonté, en harmonie avec les lois immuables, assure l'élaboration des structures élémentaires nécessaires aux générations postérieures que nous appelons les races humaines. Et toutes ces races, qu'elles appartiennent à cette planète, ou à une autre parmi les myriades qui occupent l'espace, ont leurs corps terrestres qui se développent dans cette matrice en utilisant celui de certaines classes de ces êtres élémentaux, — les germes primordiaux des dieux et des hommes qui sont passés dans les mondes invisibles. Dans la philosophie antique il n'était nul besoin de découvrir quelque chaînon manquant à l'aide de ce que Tyndall appelle une « imagination éduquée ». Il n'y avait aucun hiatus à combler par de vastes spéculations matérialistes nécessitées par l'absurde tentative qui consiste à résoudre une équation dont on ne connaît qu'un des facteurs. Nos ancêtres « ignorants » considéraient que la loi d'évolution agissait dans l'univers entier. Le principe d'une série ininterrompue de formes élémentaires allant par progression graduelle de la « nébuleuse » jusqu'au développement du corps physique de l'homme est aussi valable lorsqu'il est appliqué à l'émanation et à la différenciation progressive et ininterrompue d'entités, depuis l'Æther universel jusqu'à l'esprit humain incarné. Ces courants d'évolution provenaient du monde de l'Esprit et allaient jusqu'à la Matière grossière, puis, à travers celle-ci, retournaient vers la source de toutes choses. La « différenciation des espèces » était, selon leur conception, une descente à partir de l'Esprit, qui est la source de Tout, dans la « égradation de la Matière ». Dans cette chaîne

ininterrompue de manifestations successives, les êtres spirituels et élémentaires occupaient une place bien précise entre les deux extrêmes, tout comme le chaînon manquant de Darwin en a une entre le singe et l'homme.

Aucun auteur du monde littéraire n'a jamais donné une description plus véridique ou plus poétique de ces êtres que Sir E. Bulwer-Lytton, l'auteur de *Zanoni*. Il dit de lui qu'il n'est pas « une chose faite de matière » mais une « idée de joie et de lumière » ; ses paroles ressemblent plus à l'écho fidèle de la mémoire qu'à un débordement exubérant de l'imagination. Il fait dire au sage Mejnour qui s'adresse à Glyndon :

« L'arrogance de l'homme est en proportion de son ignorance... Pendant une longue suite de siècles il n'a vu, dans les mondes sans nombre qui scintillent au coeur de l'espace, comme les bulles d'un océan sans rivage, que les minuscules luminaires, que la Providence a bien voulu allumer uniquement pour lui rendre la nuit plus agréable. L'astronomie a corrigé cette illusion de la vanité humaine, et l'homme maintenant confesse avec regret que les étoiles sont des mondes plus grands et plus glorieux que le sien... Partout donc, dans ce plan immense, la science découvre de nouvelles vies... Nous pouvons donc raisonner par analogie évidente, et dire que si la moindre feuille, la moindre goutte d'eau est au même titre que cette étoile un monde vivant et habité, si l'homme lui-même est un monde fait pour abriter d'autres vies, si des êtres par millions et myriades peuplent les canaux par où circule son sang et habitent son corps comme l'homme lui-même habite la terre, le bon sens (si nos hommes de science en avait été doués) devrait suffire pour faire admettre que l'environnement infini que vous appelez l'espace, — l'Impalpable sans bornes qui sépare la terre de la lune et des étoiles, — pullule aussi de modes de vie qui lui sont propres. N'y a-t-il point, d'ailleurs, une évidente absurdité à supposer que la vie qui déborde de la moindre feuille serait absente de l'immensité de l'espace ? La loi du Grand Système défend qu'un seul atome soit gaspillé en pure perte ; elle ne connaît aucun point où ne respire quelque être vivant... Eh bien, pouvez-vous, dès lors, concevoir que l'espace, qui est l'infini lui-même, soit seul à n'être qu'une solitude désolée, soit seul inanimé, soit moins utile au plan

de la vie universelle... que la feuille avec sa flore minuscule, que la goutte d'eau grouillante d'animalcules ? Le microscope nous montre les créatures qui vivent à la surface de la feuille ; *on n'a pas encore inventé un tube mécanique capable de découvrir les choses plus nobles et plus élevées qui flottent dans l'air illimité.* Et pourtant, entre ces êtres et l'homme, il existe une mystérieuse *et terrible affinité...* Mais tout d'abord pour enfoncer cette barrière, l'âme avec laquelle vous écoutez doit être trempée par un enthousiasme intense, et purifiée de tout désir terrestre... Quand l'âme est ainsi préparée, la science peut venir à son aide ; la vue peut être rendue plus subtile, les nerfs plus sensibles, l'esprit plus prompt et plus ouvert, et l'élément lui-même — l'air, l'espace — peut, par certains procédés secrets de la plus haute alchimie, être rendu plus palpable et plus clair. Et ceci n'est pas de la *Magie*, comme le déclarent les gens crédules ; car, ainsi que je l'ai si souvent dit déjà, la magie (considérée comme une science qui ferait violence à la nature) n'existe pas ; *mais c'est la science* par laquelle la nature peut être commandée... Or, il y a dans l'espace des millions d'êtres imperceptibles, *sans être précisément spirituels* car ils ont tous, comme les animalcules invisibles à l'œil nu, certaines formes de matière, mais d'une matière si délicate, si aérienne et si subtile, qu'on dirait une simple pellicule, un voile de gaze servant de vêtement à l'esprit qui les anime... Et, pourtant, ces races et ces tribus diffèrent beaucoup entre elles... *les unes sont d'une sagesse insurpassable, les autres d'une horrible méchanceté. Les unes comme les démons, sont hostiles à l'homme ; d'autres, qui servent plutôt de messagers entre le ciel et la terre, sont plutôt bienveillantes¹ »*

Voilà sur les êtres élémentaux, dépourvus d'Esprit divin, l'exposé partiel tel qu'il est donné par celui que beaucoup ont soupçonné, à juste titre, d'être plus instruit en ces matières qu'il ne voulait l'avouer aux incrédules. Nous avons souligné les passages qui sont particulièrement suggestifs dans leurs descriptions. Un Initié possédant une connaissance directe de ces créatures ne pourrait mieux les décrire.

¹ *Zanoni*, de Bulwer-Lytton.

Abordons maintenant le sujet des « Dieux » ou Daïmons des anciens Égyptiens et Grecs, puis nous parlerons des *deva* et des *pitri* des Aryens hindous encore plus anciens.

Qu'étaient donc ces Dieux, ou Daimonia, des Grecs et des Romains ? Les Pères de l'Église chrétienne, depuis lors, ont monopolisé et défiguré pour leur propre usage le sens de ces termes. Ils suivirent les traces des anciens philosophes païens sur le sentier battu de leurs spéculations, mais, comme d'habitude, ils essayèrent de les faire passer pour de nouvelles pistes tracées sur un sol vierge, eux-mêmes étant, à les croire, les premiers pionniers qui pénétraient dans une forêt de vérités éternelles où personne n'avait encore pu aller. Ils renouvelèrent la ruse de Zoroastre qui, pour balayer tous les dieux et les déités hindous, les nomma tous *dev* et adopta ce nom pour désigner uniquement les pouvoirs mauvais. Les Pères chrétiens firent de même. Ils appliquèrent le nom sacré de Daimonia — les *Ego* divins de l'humanité — à leurs diables, une création de leurs cerveaux malades, ils déshonorèrent ainsi les symboles anthropomorphisés des sciences naturelles de la sage Antiquité et les rendirent tous ridicules à la vue des ignorants et des illettrés.

Nous pouvons étudier ce qu'étaient vraiment les Dieux ou les Daïmons en nous référant à Socrate, Platon, Plutarque et de nombreux autres sages et philosophes renommés de l'époque préchrétienne aussi bien que de l'ère chrétienne. Nous citerons quelques-uns de leurs enseignements.

Xénocrate qui expliqua un certain nombre des théories et des enseignements oraux de son Maître Platon, et qui le surpassa dans sa définition de la doctrine des grandeurs invisibles, enseigne que les Daïmons sont des êtres intermédiaires entre la perfection divine et l'état de péché humain² Il les divise en diverses classes, chacune subdivisée en de nombreuses autres, mais il indique très nettement que l'Âme individuelle ou personnelle est le principal Daimon gardien de tout homme et qu'aucun autre n'a plus de pouvoir sur nous que le nôtre. Ainsi le

² Plutarque, *De Isid.*, Chapitre XXV, page 360.

Daimonion de Socrate est le Dieu, ou l'Entité divine qui l'inspira toute sa vie. Il dépend de l'homme d'ouvrir ou de fermer ses perceptions à la voix divine.

Héraclide, qui adopta entièrement les vues de Pythagore et de Platon sur l'âme humaine, sa nature et ses facultés, dit en parlant des esprits qu'ils sont des « Daimons avec des corps aériens et vaporeux » et il affirme que les *Âmes* habitent la Voie Lactée avant de descendre dans la génération ou l'existence sublunaire.

De même, lorsque l'auteur d'*Epinomis*³ place trois classes de *daimons* entre les dieux supérieurs et les dieux inférieurs (Âmes incarnées) et peuple l'univers d'êtres invisibles, il est plus rationnel que nos savants modernes qui voient entre les deux extrêmes un vaste hiatus de l'être, champ de manifestations de forces aveugles, ou que les théologiens chrétiens qui appellent démons ou diables tous les dieux païens. De ces trois classes, les deux premières sont invisibles, leurs corps sont de feu et d'éther pur (esprits planétaires) ; les daimons, de la troisième classe sont revêtus de corps vaporeux ; ils sont généralement invisibles mais parfois en se concrétisant ils deviennent visibles quelques secondes ; ce sont les esprits terrestres ou nos âmes astrales.

Le fait est que le mot daimon était attribué par les Anciens, et plus particulièrement par les philosophes de l'École d'Alexandrie, à toutes sortes d'esprits, bons ou mauvais, humains ou autres, mais cette appellation était souvent synonyme de dieux ou d'anges. Par exemple, on appelait « samothraces » les dieux du Temple de Samothrace pendant les Mystères. Ils sont considérés comme identiques avec les cabires, les dioscures et les corybantes. Leurs noms étaient mystiques et désignaient Pluton, Cérès ou Proserpine, Bacchus, Esculape ou Hermès et tous faisaient partie des Daïmons.

Apulée parlant le même langage symbolique voilé, à propos des *deux* Âmes, l'âme humaine et l'âme divine, dit :

³ *Epinomis* ou Appendice aux Lois, de Platon [N. d. T.] ou *Appendice aux Lois*, de Platon [N. d. T.].

« L'âme humaine est un démon que notre langage peut appeler génie. Elle est un *dieu immortel*, bien que dans un certain sens elle naisse en même temps que l'homme dans lequel elle se trouve. En sorte que nous pouvons dire qu'elle meurt de la même façon qu'elle est née. »

Les Anciens désignaient aussi par ce terme de dieux certains hommes éminents. Déifiés pendant leur vie, même leurs « coques » étaient révérees au cours des Mystères. La croyance aux dieux, aux larves et aux ombres était alors universelle, comme d'ailleurs elle est en train de le redevenir *rapidement à l'heure actuelle*. Même les plus grands philosophes qui ont passé à la postérité pour des matérialistes et des athées des plus convaincus, simplement parce que, tel Épicure par exemple, ils rejetaient l'idée grotesque d'un Dieu personnel *extra-cosmique* — croyaient à ces dieux et à ces êtres invisibles. En remontant loin dans l'Antiquité, dans la grande phalange des philosophes des âges préchrétiens, nous pouvons mentionner Cicéron qui ne pourra guère être accusé de superstition ni de crédulité. Il dit, à propos de ceux qu'il appelle dieux et qui sont des esprits humains ou des esprits de l'atmosphère :

Nous savons que de tous les êtres vivants, l'homme est le mieux formé et comme les dieux appartiennent à ce nombre, ils doivent avoir une forme humaine... Je ne veux pas dire que les dieux ont un corps, contenant du sang, mais je dis qu'ils *paraissent* avoir un corps avec du sang... Épicure pour qui beaucoup de choses cachées étaient aussi tangibles que s'il les avait touchées du doigt, nous enseigna que les dieux ne sont pas visibles en général mais qu'ils sont *intelligibles*, qu'ils n'ont pas de corps ayant une certaine solidité... mais que nous pouvons les reconnaître à leurs images *fugitives* ; et étant donné qu'il y a une quantité suffisante d'*atomes* dans l'espace infini *pour produire de telles images*, celles-ci sont produites devant nous... et nous permettent de nous rendre compte de ce que sont ces êtres heureux et immortels.⁴ »

⁴ *De Natura Deorum*, livre I, chap. XVIII.

Si, partant de la Grèce et de l'Égypte, nous nous tournons vers le berceau de la civilisation universelle, l'Inde, et si nous interrogeons les Brahmanes et leurs admirables philosophies, nous voyons qu'ils appellent leurs dieux et leurs daimonia par un tel nombre et une telle variété d'appellations, que les trente-trois millions de ces déités exigeraient une bibliothèque entière pour contenir seulement leurs noms: et leurs attributs. Nous choisirons pour le moment deux noms seulement dans ce panthéon. Les deux groupes cités ci-dessus sont les plus importants et en même temps le moins bien compris des orientalistes, car leur nature véritable a toujours été entourée d'obscurité à cause du refus d'explications de la part des Brahmanes qui répugnent à dévoiler leurs secrets philosophiques. Nous ne parlerons donc que des *deva* et des *pitri*.

Les premiers sont des êtres aériens, certains supérieurs et d'autres inférieurs à l'homme. Le mot signifie littéralement « les brillants », les resplendissants, et, il s'applique à des êtres spirituels de divers degrés comprenant les entités de périodes planétaires antérieures qui prennent une part active à la formation des nouveaux systèmes solaires et l'éducation des humanités dans leur enfance, aussi bien qu'à des esprits planétaires non développés qui, pendant les séances spirites, simulent des déités humaines et même des personnages historiques.

En ce qui concerne les *deva yoni*, ce sont des élémentaux d'une classe inférieure lorsqu'on les compare aux « dieux » cosmiques et ils peuvent être assujettis par la volonté même d'un simple sorcier. Les gnomes, les sylphes, les fées, les djinns, etc... appartiennent à cette classe. Ils sont l'Âme des éléments, les forces capricieuses de la Nature, agissant selon une Loi unique et immuable, inhérente à ces centres de Force, avec une conscience non-développée et des corps de nature fluide, capables d'être moulés selon la volonté consciente ou inconsciente de l'être humain qui se met en rapport avec eux. C'est en attirant certains êtres de cette classe que nos médiums spirites modernes donnent aux coques en désagrégation des êtres humains décédés, une

sorte de force individuelle. Ces êtres n'ont jamais été des hommes mais le deviendront dans des myriades d'âges. Ils appartiennent *aux trois règnes inférieurs* et sont en rapport avec les Mystères en raison de leur nature dangereuse.

Il nous semble qu'une opinion des plus erronées est en train de gagner du terrain non seulement parmi les spirites (qui voient partout les esprits désincarnés de leurs semblables), mais également parmi quelques orientalistes qui devraient être mieux au courant de la question. Ils pensent que généralement le terme sanskrit *pitri* s'applique aux esprits de nos ancêtres mêmes, des êtres désincarnés. D'où l'argument de certains spirites qui voient dans les fakirs et autres faiseurs-de-merveilles orientaux de simples médiums ; ne confessent-ils pas eux-mêmes leur incapacité de produire quoi que ce soit sans l'aide de *ces pitri* dont ils ne sont que les instruments obéissants ? Voici qui est faux sous plus d'un aspect et la première erreur est due, pensons-nous, à L. Jacolliot dans son *Spiritisme dans le Monde* et à Govinda Swâmi, ou, comme il l'écrit, les phénomènes du « fakir Kovindasami ». Les *pitri* ne sont pas les ancêtres des hommes vivants actuels mais ceux de l'espèce humaine ou de la race primitive. Ce sont les esprits des races *humaines* qui, sur la grande échelle de l'évolution descendante, précédèrent nos races d'hommes et furent aussi bien physiquement que spirituellement de loin supérieurs à nos pygmées modernes. On les appelle les ancêtres lunaires dans le *Mânava-Dharma-Shâstra*⁵. L'Hindou, et encore moins le fier Brahmane, n'éprouvent nullement le désir de revenir sur cette terre d'exil, une fois dépouillés de leur enveloppe mortelle, tandis que les spirites, généralement, semblent avoir l'aspiration contraire ; et l'hindou ne voit pas non plus dans la mort les grandes terreurs qu'elle inspire aux chrétiens. Ainsi, en Inde, les hommes aux pensées les plus hautement développées, en quittant leurs vêtements d'argile, prennent la précaution d'affirmer « Nachapunarâvarti », « et je ne reviendrai pas », et par cette affirmation même ils se

⁵ *Le Livre des Lois de Manou* [N. d. T.].

mettent à l'abri de l'atteinte de tout médium ou de tout homme vivant. La question peut être posée de savoir ce que sont alors les *pitri* ? Ce sont des *deva*, lunaires et solaires, intimement reliés à l'évolution humaine, car ce sont les *pitri* lunaires qui fournirent leurs *chhâyâ* pour modèles de la Première Race dans la Quatrième Ronde, tandis que les *pitri* solaires dotèrent l'humanité de l'intelligence. De plus, ces *deva* lunaires traversèrent tous les règnes de la Chaîne terrestre dans la Première Ronde, et pendant la Seconde et la Troisième Rondes « ils entraînent et représentent l'élément humain »⁶.

Un examen rapide du rôle qu'ils jouent évitera dans l'esprit de l'étudiant toute confusion possible entre les *pitri* et les élémentaux. Dans le *Rig Veda*, on représente Vishnou (ou le Feu *universellement répandu*, l'Æther) traversant les sept régions du Monde par *trois* pas ; il est alors une manifestation du Soleil *central*. Plus tard, il devient une manifestation de *notre* énergie solaire et se trouve relié à la forme septuple et aux dieux Agni, Indra et autres déités solaires. Par conséquent, tandis que les « Fils du Feu », les Sept primordiaux de notre Système, émanent de la Flamme primordiale, les « Sept Constructeurs » de notre Chaîne planétaire sont les « Fils-nés-du-Mental » de ces derniers et en *même temps leurs instructeurs*. En effet, bien qu'ils soient tous, dans un certain sens, des dieux et qu'on les appelle tous des *pitri* (pitara, patres, pères) on fait une distinction importante quoique très subtile (et vraiment *occulte*) que l'on doit prendre en considération. Dans le *Rig Veda*, ces dieux sont divisés en deux groupes : les *pitri agni-dagdha* (qui donnent le Feu) et les *pitri anagni-dagdha* (qui ne donnent pas le Feu),⁷ c'est-à-dire — comme on l'explique

⁶ L'étudiant peut consulter à ce sujet *The Secret Doctrine* où il trouvera des explications complètes.

⁷ Afin d'obscurcir ou de jeter un voile sur le mystère de l'Évolution primordiale, les Brahmanes, par la suite dans le but de servir l'orthodoxie, expliquèrent les deux par une fable de leur invention : les premiers *pitri* étaient les « Fils de Dieu » et offensèrent Brahma en refusant de se sacrifier pour lui ; pour ce crime, le Créateur les condamna à *devenir fous*, malédiction à laquelle ils ne pourraient échapper qu'en acceptant leurs propres fils comme instructeurs et en les appelant Pères — *pitri*. C'est la version *exotérique*.

exotériquement — les *pitri* qui sacrifièrent aux dieux et ceux qui refusèrent de le faire lors du « sacrifice du feu ». Mais voici le sens réel et ésotérique : les premiers ou *pitri* primordiaux, les « Sept Fils du Feu » ou de la Flamme, sont séparés ou divisés en sept classes, comme les sept Sephiroth, et d'autres divisions (voir le *Vâyu Purâna* et le *Harivarnsha*, ainsi que le *Rig Veda*), trois de ces classes sont arûpa, sans forme, composées de « substance intellectuelle et non de substance élémentaire », et quatre sont corporelles. Les premières sont de pur Agni (feu) ou *sapta Jiva* (« sept vies », qui sont devenues maintenant *sapta Jihva* « sept langues », car Agni est représenté avec sept langues et avec sept vents comme roues à son char). Se trouvant, au premier degré de l'évolution comme une essence sans forme, purement spirituelle, *ils ne pouvaient pas créer ce dont la forme prototype n'était pas dans leur mental*, — ce qui constitue la première condition requise. Ils ne pouvaient donner naissance qu'à des êtres « nés du mental », leurs « Fils », la seconde classe *de pitri* (les Prajâpati, ou les Rishis, etc...) plus matériels d'un degré ; puis ceux-ci aux *pitri* de la troisième classe — la dernière des « sans forme » (*arûpa*). C'est cette dernière classe seulement, qui, aidée du Quatrième principe de l'Âme Universelle (*Aditi, Akâsha*), put produire des êtres qui devinrent objectifs et qui eurent une forme⁸. Mais lorsque ceux-ci apparurent, ils se révélèrent

⁸ Nous trouvons un écho de ceci dans le *Codex Nazaræus*. Bahak-Zivo, le « père des Génies » (les sept) reçoit l'ordre de construire des créatures. Mais, comme il est « ignorant d'Orcus » et n'a pas connaissance du « feu dévorant qui manque à la lumière », il échoue et appelle à son aide Fétahil, un esprit encore plus pur, qui échoue encore plus lamentablement et s'assied dans la boue (Illus, le Chaos, la Matière) et se demande pourquoi le feu vivant est ainsi changé. Ce n'est que lorsque l'« Esprit » (l'Âme) apparaît sur la scène de la création (l'Anima Mundi féminine des nazaréens et des gnostiques) et qu'il éveille Karabtanos — l'esprit de la matière et de la concupiscence — lequel consent à *aider* sa mère, que le « Spiritus » conçoit et fait naître « Sept Figures » puis « Sept », et encore « Sept » (les Sept Vertus, les Sept Péchés et les Sept Mondes). Alors Fétahil plonge sa main dans le Chaos et crée *notre* planète. (Voir *Isis Unveiled*, Volume I, pages 298-300 et les suivantes).

nantis d'une si faible proportion de l'Âme divine immortelle ou du Feu divin qu'ils furent considérés comme des échecs. « La troisième classe fit appel à la deuxième, la deuxième à la première, les Trois durent devenir Quatre (le carré ou le cube parfait qui représente le « Cercle Carré » ou l'immersion du pur Esprit), avant que les premiers puissent être instruits ». (*Commentaires* sanskrits). C'est alors seulement que purent être formés intellectuellement et physiquement des Êtres parfaits. Bien que profondément philosophique, tout ceci n'est pourtant encore qu'une allégorie. Toutefois sa signification est claire, bien que d'un point de vue scientifique l'explication puisse paraître ridicule. La Doctrine enseigne la Présence d'une Vie Universelle (ou mouvement) *au sein de laquelle* toutes choses *sont*, et *en dehors* de laquelle rien ne peut être. C'est le pur Esprit. Son aspect manifesté est la Matière primordiale cosmique qui co-existe avec lui puisqu'elle est *lui-même*. Semi-spirituel comparé au premier aspect, ce véhicule de la Vie-Esprit est ce que la science appelle l'Éther, qui s'épand dans l'espace illimité, et c'est dans cette substance, la substance du monde, que germent tous les atomes et les molécules de ce que l'on appelle matière. Bien que cet Élément Universel soit homogène dans son origine éternelle, une fois que ses radiations se furent répandues dans l'espace du futur Univers *manifesté*, les forces centripète et centrifuge du mouvement perpétuel d'attraction et de répulsion ne tardèrent pas à polariser ses particules éparpillées en leur communiquant des propriétés particulières que la Science considère maintenant sous la forme d'éléments variés et distincts entre eux. Envisagée comme un tout homogène, la matière du monde dans son état primordial est parfaite. Désintégrée, elle perd sa propriété de pouvoir créateur *inconditionné*, elle doit s'associer avec ses *contraires*. Ainsi, les premiers mondes et les premiers Êtres Cosmiques, à l'exception du « Soi-

Existant » — qui constitue un mystère que personne ne peut essayer d'approcher sérieusement, car seul l'œil divin des Initiés les plus développés peut le percevoir, mais aucun langage humain ne pourrait l'expliquer aux enfants de notre temps — les premiers mondes et les premiers Êtres furent des *échecs*, parce que les uns n'avaient pas en eux la force créatrice inhérente nécessaire à la poursuite de leur évolution indépendante et que les autres — les premiers ordres des Êtres créés — n'avaient pas d'âme immortelle. L'élément *purusha* qui fait partie intégrante de l'Anima Mundi, dans son aspect prakritique, était trop faible en eux pour leur permettre une conscience quelconque pendant les intervalles (*entractes*) séparant leurs existences au cours de la période évolutive et du cycle de vie. Les trois classes d'Êtres, les Pitri-Rishis, les Fils de la Flamme, durent fusionner harmonieusement leurs trois principes supérieurs avec le Quatrième (le Cercle) et le Cinquième (le principe *microcosmique*) avant que l'union nécessaire puisse être réalisée et que le résultat convenable en découle. « Il y eut des mondes primitifs qui périrent dès qu'ils vinrent à l'existence ; ils étaient sans forme, et ils furent appelés des étincelles. Ces étincelles sont les mondes primordiaux qui ne purent subsister car le Saint des Âges n'avait pas encore assumé la forme⁹ » (des contraires parfaits non seulement dans les sexes opposés mais aussi dans la polarité cosmique). « Pourquoi ces mondes primordiaux furent-ils détruits ? Parce que », répond le *Zohar*, « l'homme représenté par les dix sephiroth n'était pas encore. La forme humaine contient tout (l'esprit, l'âme et le corps) et comme elle n'existait pas encore les mondes furent détruits » .

Nous voyons donc immédiatement que c'est sans aucun secours des *pitri* qu'ont lieu les différents phénomènes des fakirs indiens, des magiciens et autres, phénomènes cent fois plus variés et plus étonnants que l'on en vit jamais en Europe et en Amérique civilisées. Les *pitri* n'ont absolument rien à faire dans de telles exhibitions publiques, et les « esprits des

⁹ *Idra Suta, Zohar, III, 292 b.*

morts » encore moins. Nous n'avons qu'à consulter la nomenclature des principaux daïmons ou esprits élémentaux pour voir que leurs noms mêmes indiquent leurs fonctions ou, pour être plus précis, les effets spéciaux et tours de magie auxquels chaque variété est particulièrement adaptée. Par exemple, le mot *mâdan*, est un terme générique désignant des esprits élémentaux mauvais, mi- brutes, mi- monstres, car *mâdan* signifie « qui ressemble à une vache ». C'est l'ami des sorciers malveillants ; il les aide à atteindre leurs buts maléfiques de vengeance en frappant les hommes ou le bétail de maladies soudaines et de mort.

Le *shudâlai-mâdan*, ou démon des cimetières, correspond à nos vampires. Il se complaît dans les endroits où des crimes et des meurtres ont été commis, près des tombes et des lieux d'exécution. Il aide le sorcier dans tous les phénomènes du feu, comme le font aussi les *kutti shâttan*, les petits esprits sorciers. Le *shudâlai*, dit-on, est un démon mi-feu, mi-eau, car il reçut de Shiva la permission de prendre la forme qu'il choisit, et de transformer une chose en une autre ; et lorsqu'il n'est pas dans l'élément du feu, il est dans celui de l'eau. C'est lui qui mystifie les gens en leur « faisant voir ce qu'ils *ne voient pas* ». *Shûlai mâdan* désigne un autre esprit malin. C'est le démon des *fours*, habile dans l'art de la poterie et de la boulangerie. Si vous restez ami avec lui, il ne vous fera aucun mal ; mais malheur à celui qui encourt sa colère. Le *shûlai* aime les compliments et la flatterie et comme il se trouve généralement sous terre, c'est à lui que le sorcier doit s'adresser pour l'aider à faire pousser un arbre d'une graine, en un quart d'heure, et faire mûrir ses fruits.

Kumil-mâdan désigne l'ondine véritable. C'est un esprit élémental de l'eau et son nom signifie qui *souffle comme une bulle*. C'est un esprit très gai qui aidera un ami dans tout ce qui a trait à son département. Il peut faire tomber la pluie et montrer le futur et le présent à ceux qui ont recours à l'hydromancie ou la divination par l'eau.

Le démon *Poruthû-mâdan* est « batailleur ». C'est le plus fort de tous. Chaque fois que la force physique est requise pour des phénomènes tels que la lévitation, le domptage

d'animaux sauvages, il aide l'exécutant en le maintenant au-dessus du sol ou bien en maîtrisant la bête féroce avant que le dompteur ait eu le temps de prononcer son incantation. Ainsi, chaque « manifestation physique » a sa propre classe d'esprits élémentaux qui la contrôle. Outre ceux-ci, il y a, en Inde, les *pisâcha*, daïmons des races des gnomes, des géants et des vampires ; les *gandharva*, bons daïmons, séraphins chanteurs célestes ; et les *asura* et les *nâga*, les esprit titaniques et les esprits à têtes de dragons ou de serpents.

Il ne faut pas confondre ces diverses classes avec les élémentaires, les âmes et les coques des humains défunts. Une fois de plus, nous devons faire la distinction entre ce qui est appelé l'âme astrale — c'est-à-dire la partie inférieure du cinquième Principe double unie à l'animal — et le véritable Ego. Car la doctrine des Initiés enseigne qu'aucune âme astrale, même celle d'un homme pur, bon et vertueux, n'est immortelle dans le sens le plus strict du mot. « C'est des éléments qu'elle a été formée et aux éléments qu'elle doit retourner ». Nous pouvons nous arrêter ici et ne rien ajouter : tout Brahmane érudit, tout chéla et théosophe réfléchi comprendra pourquoi. En effet, chacun d'eux *sait* que si l'âme du méchant disparaît pour être absorbée sans rédemption, celle de toute autre personne, même moyennement pure, échange simplement ses particules éthérées pour d'autres encore plus éthérées ; et aussi longtemps qu'il reste en elle une étincelle du *Divin*, *l'homme-dieu*, ou plutôt son Ego individuel, ne peut mourir. Proclus a dit :

« Après la mort, l'âme (l'esprit) continue à flotter dans le corps aérien (forme astrale), jusqu'à ce qu'elle soit entièrement purifiée de toute passion nourrie de volupté ou de colère... alors, par une seconde mort, elle se débarrasse du corps aérien comme elle s'est débarrassée du corps physique. Et ensuite, les anciens disent qu'il existe un corps céleste toujours uni à l'âme, qui est immortel, lumineux et semblable à une étoile... »

tandis que l'âme purement humaine ou l'aspect inférieur du cinquième Principe *ne l'est pas*. Les explications ci-dessus

ainsi que la signification des attributs *réels* et de la mission des *pitri* pourront aider à mieux comprendre ce passage de Plutarque :

« *Et la lune est l'élément de ces âmes parce que ces âmes se dissolvent en elle* comme les corps des décédés dans la terre. Celles, en vérité, qui ont été vertueuses et honnêtes, qui ont eu une vie tranquille et philosophique, sans se commettre dans des affaires difficiles se désintègrent rapidement ; abandonnées par le *noûs* (la compréhension) et ne se servant plus des passions corporelles, elles disparaissent sans tarder¹⁰. »

Les anciens Égyptiens, qui tenaient leur connaissance des Aryens de l'Inde, poussèrent leurs recherches très loin dans le domaine des êtres « élémentaux » et « élémentaires ». Les archéologues modernes ont décrété que les figures dépeintes sur les divers papyrus du *Livre des Morts*, ainsi que les autres symboles s'y rapportant qui sont peints sur les sarcophages et les murs des temples souterrains, ou sculptés sur les monuments d'Égypte, ne sont d'une part que des représentations purement fantaisistes des dieux et, d'autre part, une preuve du culte que les Égyptiens rendaient aux chats, aux chiens et à toutes sortes d'animaux rampants. Cette idée moderne est entièrement erronée et provient de l'ignorance du monde astral et de ses étranges habitants.

Il y a de nombreuses classes distinctes d'« élémentaires » et d'« élémentaux ». Parmi les premiers, les plus remarquables par l'intelligence et la malignité sont ceux que l'on appelle les « esprits terrestres ». Il suffit pour le moment de dire qu'ils sont les larves ou ombres des êtres qui ont vécu sur terre,

¹⁰ Dernièrement, quelques critiques à l'esprit étroit, incapables de comprendre la philosophie profonde de cette doctrine — dont la signification ésotérique révèle, lorsqu'elle est comprise, les plus vastes horizons dans les sciences astro-physiques et psychologiques — ridiculisèrent et rejetèrent avec mépris l'idée de la huitième sphère qui, à leurs esprits, embrumés par les vieux dogmes d'une foi non scientifique, ne pouvait correspondre à autre chose qu'à *notre* lune, « considérée comme une sorte de poubelle pour recevoir les péchés des hommes » .

que ces êtres aient été bons ou mauvais. Ce sont les principes inférieurs de tous les êtres désincarnés et l'on peut les diviser en trois groupes principaux. Le premier groupe comprend ceux qui ayant refusé toute lumière spirituelle, sont morts profondément enfoncés dans la boue de la matière et en qui l'Esprit immortel s'est progressivement séparé de leur Âme pécheresse. Ce sont, à proprement parler, les Âmes désincarnées des dépravés. Ces Âmes s'étant, à un certain moment antérieur à la mort, séparées de leur Esprit divin ont ainsi perdu leur chance d'immortalité. Éliphas Lévi et certains autres cabalistes ne font que peu ou pas de distinction entre les esprits élémentaires qui ont été des hommes et les êtres qui peuplent les éléments et constituent les forces aveugles de la nature. Une fois séparées de leurs corps, ces Âmes (que l'on appelle aussi « corps astraux »), particulièrement celles des personnes purement matérialistes, sont irrésistiblement attirées vers la terre où elles vivent une vie temporaire et limitée, au milieu d'éléments qui sont à l'unisson de leur nature grossière. N'ayant jamais pendant leurs vies naturelles cultivé leur spiritualité, mais l'ayant surbordonnée à tout l'aspect matériel et grossier, elles sont maintenant incapables à poursuivre le destin élevé de l'être pur désincarné pour qui l'atmosphère de la terre est suffocante et méphitique. Ce dernier est non seulement attiré loin de la terre mais il ne peut rien avoir à faire *consciemment* avec la terre et ses habitants, même s'il le voulait, à cause de sa condition dévachanique. Nous indiquerons plus loin les exceptions à cette règle. Après une période de temps plus ou moins prolongée, ces âmes matérielles commencent à se désintégrer et finalement se dissolvent, comme une colonne de brouillard, atome par atome, dans les éléments environnants.

Ce sont les « coques » qui restent le plus longtemps en *kâma loka* ; saturé comme il l'est d'effluves terrestres, leur *kâmarûpa* (corps de désir) bourré de sensualité et rendu impénétrable à l'influence spiritualisante de leurs principes supérieurs, dure plus longtemps et ne se dissipe qu'avec difficulté. Ces coques, nous dit-on, continuent parfois

d'exister pendant des siècles avant la désintégration finale en leurs éléments respectifs.

Le deuxième groupe comprend tous les êtres désincarnés qui, ayant eu leur part moyenne de spiritualité, ont cependant été plus ou moins attachés aux choses de la terre et à la vie terrestre, ayant leurs aspirations et leurs affections centrées plus sur la terre qu'au ciel ; le séjour en *kâma loka* des « restes » de cette classe ou groupe d'hommes qui ont appartenu à la moyenne de l'humanité, est d'une durée beaucoup plus courte, tout en étant cependant assez longue en elle-même et proportionnée à l'intensité de leur désir de vivre.

Il reste, comme troisième classe, les âmes désincarnées de ceux dont les corps ont péri par la violence : ce sont des hommes à tout point de vue, excepté le corps physique, jusqu'à ce que la durée normale de leur vie se soit écoulée.

Les cabalistes considèrent également comme élémentaires ce que nous avons appelé embryons psychiques, la « privation » de la forme de l'enfant qui *sera*. Selon la doctrine d'Aristote, il y a dans les corps naturels trois principes, la privation, la matière et la forme. Ces principes peuvent s'appliquer à ce cas particulier. C'est dans le mental invisible de l'Âme Universelle (dans lequel tous les types et toutes les formes existent depuis l'éternité) que nous situons la « privation » de l'enfant qui sera, privation qui ne doit pas être considérée dans la philosophie aristotélicienne comme un principe entrant dans la composition des corps, mais comme une propriété extérieure intervenant dans leur production ; car la production est un changement par lequel la matière passe de la forme qu'elle n'a pas à celle qu'elle prend. Bien que la privation de la forme de l'enfant qui n'est pas encore né (de même que la forme future de la montre qui n'existe pas encore) constitue ce qui n'est encore ni substance, ni extension, ni qualité, ni aucune sorte d'« existence », elle est cependant quelque chose qui *est*, bien que son contour pour exister doive acquérir une forme objective ; en un mot, l'abstrait doit devenir concret. Ainsi, dès que cette privation de matière est transmise par l'énergie à

l'Æther universel, elle devient une forme matérielle, aussi sublimée soit-elle. Si la science moderne enseigne que la pensée *humaine* « influence en même temps que la nôtre la matière d'un autre univers » , comment celui qui croit en un Mental Universel peut-il nier que la pensée divine soit également transmise, par la même loi d'énergie, à notre intermédiaire commun, l'Æther universel — l'aspect inférieur de l'Âme du Monde ? Il est vrai que la Philosophie Occulte ne reconnaît pas à ce Mental Universel une intelligence et une conscience capables d'entrer en relation avec les manifestations finies et conditionnées de ce monde phénoménal de matière. Mais la philosophie védantique, comme la philosophie bouddhiste, parlant de lui comme de la Conscience *Absolue*, montre par-là que la forme et le progrès de tout atome de l'univers conditionné doivent avoir existé en lui pendant les cycles infinis de l'Éternité. Et s'il en est ainsi, il doit s'ensuivre qu'une fois-là la Pensée Divine se manifeste objectivement, cette énergie reproduisant fidèlement les contours de ce dont la « privation » est déjà dans le mental divin. Seulement, nous ne devons pas comprendre que cette Pensée *crée* la matière ou même les privations. Non, elle ne développe de son contour latent que le projet de la forme future ; la matière qui sert à réaliser ce projet ayant toujours été en existence et ayant été préparée à former un corps humain par une série de transformations progressives, qui sont le produit de l'évolution. Les formes passent ; les idées qui les créèrent et le matériau qui leur donna l'objectivité restent. Ces modèles encore dépourvus d'esprits immortels sont les « élémentaux » ou mieux encore *ces embryons psychiques* qui, lorsque leur temps arrive, meurent au monde invisible et naissent dans ce monde visible sous forme d'enfants humains recevant *in transitu* ce Souffle Divin appelé Esprit qui achève l'homme parfait. Cette classe ne peut pas communiquer avec les hommes, ni subjectivement, ni objectivement.

La différence essentielle entre le corps d'un tel embryon et un élémental proprement dit est que l'embryon, l'homme futur, contient en lui-même une portion de chacun des

quatre grands règnes, c'est-à-dire : le feu, l'air, la terre et l'eau ; tandis que l'élémental ne renferme une portion que d'un seul de ces règnes ; par exemple, la salamandre, ou élémental du feu, n'a qu'une portion du feu primordial et rien d'autre. L'homme étant plus élevé que ces élémentaux, la loi d'évolution se trouve illustrée par la présence de tous les quatre en lui. Il en résulte que les élémentaux du feu ne se trouvent pas dans l'eau, ni ceux de l'air dans le règne du feu. Et cependant, étant donné qu'il y a une partie d'eau non seulement dans l'homme, mais aussi dans les autres corps, les élémentaux coexistent réellement et s'interpénètrent dans toute substance, de même que le monde spirituel existe et est présent dans le monde matériel. Mais il s'agit ici des élémentaux dans leur état latent le plus primitif.

II

Une autre classe est constituée par ces êtres élémentaux qui ne deviendront jamais des hommes dans le *manvantara* actuel, mais qui occupent pour ainsi dire un échelon spécial sur l'échelle de l'être et qui, en comparaison avec les autres, peuvent être à juste titre appelés les esprits de la nature, ou les agents cosmiques de la nature, chacun étant confiné à son propre élément et ne transgressant jamais les limites des autres. Ces élémentaux sont ce que Tertullien appela les « princes des pouvoirs de l'air » .

Dans les enseignements des cabalistes orientaux et des alchimistes et rosicruciens occidentaux, on en parle comme des créatures formées par l'évolution dans chacun des quatre règnes — la terre, l'air, le feu et l'eau. Ils sont respectivement appelés gnomes, sylphes, salamandres et ondines. Étant des Forces de la nature, ils produisent des effets soit comme agents serviles de la loi générale, soit en étant employés — comme on l'a montré plus haut — par les esprits désincarnés, purs ou impurs, et par des adeptes vivants de la magie ou de la sorcellerie, pour produire certains phénomènes

désirés. De tels êtres ne deviennent jamais des hommes¹¹.

Sous la désignation générale de fées, ces esprits des éléments apparaissent dans les mythes, les fables, les traditions, ou la poésie de toutes les nations anciennes et modernes. Leurs noms sont légion : péris, devs, djinns, sylvains, satyres, faunes, elfes, nains, gnomes, nornes, nises, kobolds, brownies, neeks, strœmkarls, ondines, nixes, lutins, feux follets, fées, génies des eaux, habitants des marécages, bonnes gens, bons voisins, mégères, hommes de paix, dames blanches et bien d'autres encore. Ils ont été vus, craints, bénis, bannis et invoqués dans toutes les parties du globe et dans tous les âges. Devons-nous admettre que *tous ceux* qui les ont vus étaient hallucinés ?

Ces élémentaux sont les principaux agents des « coques » désincarnées, mais *jamais visibles*, qui sont prises pour des esprits aux séances spiritiques et ils produisent, comme on l'a montré, tous les phénomènes, sauf les phénomènes subjectifs.

Au cours de cet article, nous adopterons le terme « élémental » pour désigner uniquement ces esprits de la nature et sans y attacher l'idée d'un autre esprit ou d'une monade ayant vécu dans une forme humaine.

Comme on l'a déjà dit, les élémentaux n'ont pas de forme, et en essayant de décrire ce qu'ils sont, il est préférable de

¹¹ Les personnes qui croient au pouvoir de la clairvoyance, mais qui sont peu portées à croire à l'existence dans la nature d'autres esprits que les esprits humains désincarnés seront certainement intéressées par le récit de certaines observations de clairvoyance qui furent publiées dans le *Spiritualist* de Londres, du 29 juin 1877. À l'approche d'un orage, la voyante vit « un esprit brillant émerger d'un nuage sombre et passer à travers le ciel avec la vitesse de l'éclair, suivi quelques minutes plus tard d'une ligne diagonale d'esprits sombres, dans les nuages ». Ce sont les *marut* des *Veda*.

La conférencière, auteur et clairvoyante bien connue, Mrs Emma Hardinge Britten a publié des récits de ses fréquentes expériences avec ces esprits élémentaux. Si les spiritiques acceptent ses expériences « spirituelles », ils pourront difficilement rejeter ses témoignages en faveur des théories occultes.

dire qu'ils sont des « *centres* de forces » ayant des désirs instinctifs mais pas de conscience telle que nous la comprenons. Par conséquent, leurs actes peuvent être indifféremment bons ou mauvais.

On dit de cette classe qu'elle ne possède qu'un seul des trois principaux attributs de l'homme. Ils n'ont ni esprit immortel, ni corps tangible, mais seulement des formes astrales qui participent à un degré marqué de l'élément auquel ils appartiennent, et aussi de l'éther. Ils sont une combinaison de matière sublimisée et de mental rudimentaire. Certains restent sans changement à travers différents cycles, mais n'ont cependant pas d'individualité séparée, agissant pour ainsi dire collectivement. D'autres, relevant de certains éléments et espèces, changent de forme selon une loi fixe que les cabalistes expliquent. Le plus dense de leurs corps est généralement juste assez immatériel pour ne pas tomber sous la perception de notre vue physique, mais il n'est pas suffisamment non-substantiel pour que la vision intérieure ou clairvoyante ne puisse le distinguer parfaitement.

Non seulement ils existent et peuvent tous vivre dans l'éther, mais encore ils peuvent s'en servir et le diriger pour la production d'effets physiques, aussi facilement que nous pouvons comprimer de l'air ou de l'eau pour le même but au moyen de machines pneumatiques ou hydrauliques ; dans ces opérations, ils sont aidés facilement par les coques ou les élémentaires humains. Plus encore, ils peuvent le condenser de façon à s'en faire des corps tangibles auxquels ils peuvent ensuite, grâce à leurs pouvoirs protéens, faire prendre l'apparence qu'ils désirent, en prenant comme modèles les portraits qu'ils trouvent imprimés dans la mémoire des personnes présentes. Il n'est pas nécessaire que ceux qui assistent à la séance pensent au moment donné à la personne qui est représentée. Son image peut avoir disparu des années auparavant. Le mental reçoit une impression indélébile même de rencontres fortuites ou de personnes avec lesquelles on ne s'est trouvé qu'une fois en relation. Une exposition de quelques secondes de la plaque photographi-

que sensible est tout ce qui est nécessaire pour conserver indéfiniment l'image du sujet et il en est de même pour le mental.

Suivant la doctrine de Proclus, les régions supérieures, depuis le Zénith de l'Univers jusqu'à la Lune, appartiennent aux dieux ou aux esprits planétaires, selon leurs hiérarchies et leurs classes. Les plus élevés parmi eux sont les douze *Huperouranioi*, ou dieux supra-célestes qui ont des légions entières de daimons subalternes sous leurs ordres. Ils sont immédiatement suivis, en rang et en pouvoir, par les dieux intra-cosmiques, les *egkosmioi*, dont chacun préside sur un grand nombre de daimons à qui ils communiquent leur pouvoir qu'ils passent à volonté de l'un à l'autre. Il s'agit là évidemment des forces personnifiées de la nature et de leurs corrélations mutuelles, lesquelles sont représentées par la troisième classe — celle des élémentaux que nous venons de décrire.

Proclus montre en outre, d'après le principe de l'axiome hermétique, — des types et des prototypes, — que les sphères inférieures ont leurs subdivisions et leurs classes d'êtres comme les sphères supérieures célestes, les premières étant toujours subordonnées aux plus élevées. Il maintient que les quatre éléments sont tous peuplés de daimons, et assure, comme Aristote, que l'univers est plein et qu'il n'y a pas de vide dans la nature. Les daimons de la terre, de l'air, du feu et de l'eau sont d'une essence élastique, éthérée et semi-corporelle. Ce sont ces classes qui servent d'agents intermédiaires entre les dieux et les hommes. Bien qu'inférieurs en intelligence au *sixième* ordre des Daimons supérieurs, ces êtres président directement aux éléments et à la vie organique. Ils dirigent la croissance, la floraison, les propriétés et les divers changements des plantes. Ils sont les idées ou vertus personnifiées de la divine Hylé (matière primordiale) dans la matière inorganique ; et comme le règne végétal est d'un degré plus élevé que le minéral, ces émanations des dieux célestes prennent forme et vie dans la plante et deviennent son *âme*. C'est ce que la doctrine d'Aristote appelle *la forme* dans les trois principes des corps

naturels, classifiés par lui comme étant la privation, la matière et la forme. Sa philosophie enseigne qu'à côté de la matière originelle un autre principe est nécessaire pour compléter la nature triple de chaque particule : c'est la forme ; il s'agit d'un être invisible mais cependant, dans le sens ontologique du mot, substantiel, vraiment distinct de la matière proprement dite. Ainsi, dans un animal ou dans une plante — à côté des os, de la chair, des nerfs, du cerveau et du sang pour l'animal, de la pulpe, des tissus, des fibres et de la sève pour la plante — sang et sève qui, en circulant dans les veines et les fibres nourrissent toutes les parties de l'animal ou de la plante — et à côté des esprits animaux, qui sont les principes du mouvement, et de l'énergie chimique qui est transformée en énergie vitale dans la feuille verte, il doit y avoir une forme substantielle qu'Aristote appelle dans le cheval, l'*âme* du cheval, Proclus, le *daïmon* de tout minéral, plante ou animal, et les philosophes médiévaux, les *esprits élémentaires* des quatre règnes.

Dans notre siècle, tout ceci est considéré comme « métaphysique poétique » et superstition grossière. Cependant sur la base de principes strictement ontologiques, il y a dans ces vieilles hypothèses une trace de probabilité, une certaine clé aux chaînons manquants si controversés par la science exacte. Celle-ci est devenue dernièrement si dogmatique que tout ce qui se trouve au-delà de la connaissance de la science *inductive* est taxé d'imaginaire ; et nous trouvons le Professeur Joseph Le Conte affirmant que quelques-uns des meilleurs savants « tournent en ridicule l'emploi du terme "force vitale" ou vitalité, comme étant un *restant de superstition* »¹². De Candolle suggère le terme « mouvement vital » au lieu de force vitale¹³, préparant ainsi un saut scientifique définitif qui transformera l'homme pensant immortel en un automate muni d'un mouvement d'horlogerie intérieur. « Mais », objecte Le Conte, « pouvons-nous

¹² *Corrélation des forces vitales avec les forces chimiques et physiques*, par J. Le Conte.

¹³ *Archives des Sciences*, XIV. 345. Décembre 1872.

concevoir le mouvement sans force ? Et si le mouvement est particulier, il en est de même de *la forme de la force*. »«»

Dans la Cabale juive, les esprits de la nature étaient désignés sous le nom générique de *shedim* et divisés en quatre classes. Les Hindous les appellent *bhûta* et *deva*, les Persans les nommaient tous *dev*, et les Grecs, sans faire de nuance, *daimons* ; les Égyptiens les connaissaient comme afitres. Les anciens Mexicains, nous dit Kaiser, croyaient en l'existence de nombreuses demeures des esprits ; dans l'une de celles-ci les ombres des enfants innocents s'y trouvaient jusqu'à leur délivrance ; dans une autre, située dans le soleil, montaient les âmes vaillantes des héros, tandis que les spectres hideux des pécheurs incorrigibles étaient condamnés à errer désespérés dans des lieux souterrains, enchaînés dans le sein de l'atmosphère terrestre, sans vouloir ni pouvoir se libérer. Ceci prouve d'une façon très claire que les anciens Mexicains connaissaient en partie les doctrines du *kâma loka*. Les spectres passaient leur temps à communiquer avec les mortels et à effrayer ceux qui pouvaient les voir. Certaines tribus africaines les connaissent sous le nom de yowahous. Dans le panthéon indien, comme nous l'avons souvent fait remarquer, il n'y a pas moins de 330 000 000 de sortes différentes d'esprits, y compris les élémentaux, dont certains étaient appelés *daitya* par les Brahmanes. Les adeptes savent que ces êtres sont attirés vers certaines régions des cieux par quelque influence manifestant la même propriété mystérieuse qui fait tourner l'aiguille aimantée vers le nord et obéir certaines plantes à la même attraction. Si nous voulons bien nous rappeler le fait que le mouvement rapide des planètes dans l'espace doit créer nécessairement un trouble aussi profond dans le milieu plastique et raréfié de l'éther que le passage d'un boulet de canon dans l'air ou celui d'un bateau dans l'eau, mais sur une échelle cosmique, nous pourrions comprendre, si l'on admet que nos principes sont justes, que certains « aspects » planétaires peuvent produire une agitation beaucoup plus violente et mettre en mouvement des courants beaucoup plus forts dans une direction donnée que d'autres. Nous pouvons aussi voir pourquoi

selon les différents aspects des étoiles, ces légions d'élémentaux amicaux ou hostiles peuvent être précipités sur le plan de notre atmosphère ou dans une certaine partie de celle-ci et rendre le fait tangible par les effets qui s'ensuivent. Si nos astronomes royaux peuvent parfois prédire des cataclysmes tels que des tremblements de terre et des inondations, les astrologues et les mathématiciens de l'Inde peuvent le faire et l'ont fait avec encore beaucoup plus de précision et d'exactitude en se servant de données qui apparaîtraient parfaitement ridicules à nos sceptiques modernes. On admet aussi que les diverses classes d'esprits ont une sympathie spéciale pour certains tempéraments humains et peuvent agir plutôt sur les uns que sur les autres ; ainsi une personne bilieuse, lymphatique, nerveuse ou sanguine serait affectée favorablement ou défavorablement par les conditions des corps planétaires. Ayant atteint ce principe général, après avoir noté des observations s'étendant sur une série indéfinie d'années ou d'âges, il doit suffire à l'astrologue-adepte de connaître les aspects planétaires à une date antérieure donnée et d'appliquer sa connaissance des changements successifs des corps célestes, pour pouvoir suivre avec une exactitude approximative, les fortunes changeantes de la personne dont l'horoscope est demandé, et même prédire l'avenir. Bien entendu, l'exactitude de l'horoscope ne dépend pas moins des connaissances astronomiques de l'astrologue que de sa connaissance des forces occultes et des classes d'esprits de la nature.

Pythagore enseigne que l'univers tout entier est une vaste série de combinaisons mathématiques correctes, et, pour Platon, la Déesse géométrise. Le monde est soutenu par la même loi d'équilibre et d'harmonie que celle sur laquelle il fut construit. La force centripète ne pourrait pas se manifester sans la force centrifuge dans les révolutions harmonieuses des sphères ; toutes les formes sont le produit de cette force double dans la nature. Ainsi, pour illustrer notre cas, nous pouvons assimiler l'esprit à l'énergie spirituelle centrifuge et l'âme à l'énergie spirituelle centripète. Lorsqu'elles sont en harmonie parfaite, ces deux forces

produisent un résultat ; brisez ou empêchez le mouvement centripète de l'âme terrestre tendant vers le centre qui l'attire ; arrêtez son progrès en la chargeant d'un poids de matière plus lourd que celui qu'elle peut porter et l'harmonie du tout qui était sa vie est détruite. La vie individuelle ne peut se poursuivre que soutenue par cette force double. La moindre perturbation de cette harmonie l'endommage et, lorsqu'elle est détruite au delà de toute rédemption, les forces se séparent et la forme est graduellement annihilée. Après la mort des dépravés et des méchants arrive le moment critique. Si, pendant la vie, le dernier effort désespéré que fait le soi intérieur pour se réunir à la lueur vacillante de sa monade divine est négligé ; s'il est permis à la croûte de plus en plus dense de matière d'empêcher progressivement cette faible lueur de la traverser, l'âme, une fois libérée du corps, suit ses attractions, terrestres, attirée puis maintenue magnétiquement dans les brouillards épais de l'atmosphère matérielle du *kāma loka*. Elle commence alors à sombrer de plus en plus bas jusqu'à ce qu'elle se trouve, quand elle est revenue à la conscience, dans ce que les anciens nommaient le Hadès, et nous *avîchi*. L'annihilation d'une telle âme n'est jamais instantanée ; elle peut durer des siècles peut-être, car la nature ne procède jamais par sauts ni par bonds et l'âme astrale de la personnalité étant formée d'éléments, la loi d'évolution requiert un certain temps pour son oeuvre. Alors commence la terrible loi de compensation, le *yin-youan* des initiés bouddhistes.

Cette classe d'esprits est appelée les « terrestres » ou « élémentaires *terrestres* » par opposition aux autres classes, comme nous l'avons montré au début. Mais il existe encore une autre classe bien plus dangereuse. En Orient, il en est question sous le nom de « Frères de l'Ombre ». Ce sont des hommes vivants, possédés par les élémentaires attachés à la terre ; quelquefois, ces hommes sont leurs *maîtres*, mais ils finissent toujours par devenir les victimes de ces terribles êtres. Au Sikkim et au Tibet, on les appelle *dugpas* (bonnets rouges) par opposition aux *gelugpas* (bonnets jaunes) auxquels la plupart des adeptes appartiennent. Nous devons

ici prier le lecteur de ne pas interpréter ceci faussement, car bien que tout le Bhoutan et le Sikkim appartiennent à l'ancienne religion des bhons, généralement connus maintenant sous le nom de dugpas, nous ne voulons pas dire que toute la population soit possédée, en masse, ou que tous les gens soient des sorciers. Parmi eux, on peut trouver des hommes aussi bons que n'importe où ailleurs et nous ne parlons ici que de « l'élite » de leurs lamaseries, d'un noyau de prêtres, de « danseurs du diable » et d'adorateurs de fétiches dont les rites épouvantables et mystérieux sont absolument inconnus de la plus grande partie de la population. Ainsi il y a deux classes de ces terribles « Frères de l'Ombre », les *vivants* et les *morts*. Les uns et les autres, rusés, bas, vindicatifs, cherchent à reporter leurs souffrances sur l'humanité ; ils deviennent, jusqu'à l'annihilation finale, des vampires, des goules et des acteurs de premier plan dans les séances spirites. Ce sont les « stars » des grands spectacles spirites de « matérialisation », phénomènes qu'ils accomplissent avec l'aide des plus intelligentes parmi les authentiques créatures « élémentales », qui flottent autour d'eux et les accueillent avec délice dans leurs propres sphères. Henry Khunrath, le grand cabaliste allemand, dans son ouvrage rare *Amphitheatrum Sapientiæ Æternæ*, a inséré une planche qui illustre les quatre classes de ces « esprits élémentaires » humains. Dès que l'adepte a passé le seuil du sanctuaire de l'initiation, lorsqu'il a soulevé le voile d'Isis, la Déesse mystérieuse et jalouse, il n'a plus rien à craindre, mais avant ce moment, il reste en danger constant.

Les mages et les philosophes théurgiques s'élevaient très énergiquement contre « l'évocation des âmes ». « Ne la (l'âme) faites pas venir, de crainte qu'en repartant elle n'emène quelque chose », dit Psellos. « Il ne vous sied pas de les contempler *avant que votre corps ne soit initié* car, par l'effet d'une tromperie constante, elles séduisent les âmes de ceux qui ne sont pas initiés », dit encore le même philosophe.

Ces philosophes s'élevaient contre de telles évocations pour diverses bonnes raisons : 1° il est extrêmement difficile de distinguer un bon daïmon d'un mauvais, dit Jamblique. 2°

Si la coque d'un homme bon réussit à pénétrer la densité de l'atmosphère terrestre - toujours oppressive, souvent répugnante - il y a cependant un danger qu'elle ne peut éviter : l'âme ne peut pas venir à proximité du monde matériel « sans en *retenir* quelque chose en repartant », c'est-à-dire qu'elle souille sa pureté, ce dont elle a plus ou moins à souffrir après son départ. Par conséquent, le véritable théurgiste évitera de causer plus de souffrance à un pur habitant des sphères supérieures qu'il n'est absolument nécessaire dans l'intérêt de l'humanité. Il n'y a que les praticiens de la magie noire - tels que les *dugpas* du Bhoutan et du Sikkim - qui, par de puissantes incantations de nécromancie, forcent la présence des âmes souillées d'êtres ayant eu des vies mauvaises, et qui sont disposés à les aider dans leurs desseins égoïstes.

En ce qui concerne les rapports avec l'*Augoeides* par les pouvoirs médiumniques des médiums *subjectifs*, nous abordons ailleurs le sujet.

Les théurgistes employaient des produits chimiques et des substances minérales pour chasser les mauvais esprits. Parmi ces dernières, une pierre appelée Mnizurin était l'un des agents les plus puissants. « Lorsque vous verrez un daïmon *terrestre* s'approcher, sacrifiez la pierre Mnizurin », dit un oracle zoroastrien. (Psel., 40).

Ces « daïmons » cherchent à s'introduire dans les corps des simples d'esprit et des idots et y restent jusqu'à ce qu'ils en soient expulsé par une volonté puissante et *pure*. Jésus, Appollonius et certains des apôtres avaient le pouvoir de chasser les esprits en purifiant l'atmosphère à *l'intérieur et autour* du patient, de façon à obliger cet indésirable occupant à s'enfuir. Certains sels volatils leur sont particulièrement contraires. Zoroastre se voit confirmé à ce point de vue par M. C.F. Varley et la science antique est confirmée par la science moderne. Les effets de certains produits chimiques mis dans une soucoupe et placés sous le lit par M. Varley, de Londres¹⁴, dans le but d'éviter la nuit

¹⁴ M. Cromwell F. Varley, le savant électricien bien connu, de l'*Atlantic Cable Company*, communiqua le résultat de ses observations au cours d'un débat à la Société Psychologique de Grande-Bretagne, qui est publié dans le *Spiritualist* (Londres, 14 avril 1876 ; pages 174-175). Il pensa que les effets de l'acide nitrique libre dans l'atmosphère pouvait chasser ce qu'il appelait

certaines phénomènes physiques désagréables confirment cette grande vérité. Les esprits humains purs ou même simplement inoffensifs n'ont rien à craindre, car s'étant libérés de la matière *terrestre*, des composés terrestres ne peuvent les influencer en aucune façon. De tels esprits sont semblables à un *souffle*. Il n'en est pas de même des âmes liées à la terre et des esprits de la nature.

C'est pour ces larves charnelles et terrestres, ces esprits humains dégradés, que les anciens cabalistes entretenaient un espoir de *réincarnation*, mais quand et comment ? À un moment favorable, si l'âme est aidée par le désir sincère de son amélioration et de son repentir nourri par quelques personnes fortes et sympathisantes, ou si intervient la volonté d'un adepte, ou même un désir émanant de l'esprit errant lui-même, pourvu qu'il soit assez fort pour lui faire rejeter son fardeau de matière pécheresse. Perdant toute conscience, la monade, jadis brillante, est attirée une fois de plus dans le tourbillon de notre évolution terrestre et repasse à travers les règnes inférieurs et respire à nouveau comme un enfant vivant. Calculer le temps nécessaire pour tout ce processus serait impossible et, puisqu'il n'y a pas de perception de temps dans l'éternité, la tentative serait simplement un pur gaspillage de travail. Porphyre dit en parlant des élémentaires :

« Depuis longtemps ces êtres invisibles reçoivent des honneurs comme des dieux de la part des hommes ; selon une croyance universelle, ils seraient capables de devenir très

« les esprits désagréables ». Il pensa que ceux qui étaient dérangés chez eux par des esprits désagréables trouveraient un remède en versant une once de vitriol sur deux onces de salpêtre en poudre fine dans une soucoupe et en mettant le tout sous le lit. Voici un savant dont la réputation s'étend sur deux continents, qui donne une recette pour chasser les esprits mauvais ; et cependant le grand public se moque comme d'une « superstition » des herbes et des encens employés dans le même but par les Hindous, les Chinois les peuplades de l'Afrique et d'autres races !

malveillants ; cela prouve que leur haine est dirigée contre ceux qui négligent de leur rendre un culte légitime¹⁵ »

Homère les décrit dans les termes suivants :

« Nos dieux nous apparaissent lorsque nous leur offrons des sacrifices... *s'asseyant a nos tables, ils partagent nos festins.* Chaque fois qu'ils rencontrent dans ses voyages un Phénicien solitaire, ils lui *servent de guides* et manifestent leur présence d'autre façon. Nous pouvons dire que *notre piété* nous rapproche d'eux autant que le crime et le meurtre sanglant unissent les Cyclopes et la race féroce des Géants¹⁶ ».

Ceci prouve que ces dieux étaient des daïmons bons et bienfaisants et, qu'ils aient été des esprits *désincarnés* ou des élémentaux, ils n'étaient pas pour cela des « diables » .

Le langage de Porphyre, qui était lui-même un disciple direct de Plotin, est encore plus explicite en ce qui concerne la nature de ces esprits :

« Les daïmons sont invisibles mais ils savent *se revêtir* de formes et de configurations sujettes à de nombreuses variations, ce qui peut être expliqué par le fait que leur nature *a beaucoup de corporel en elle-même.* Leur demeure se trouve dans le voisinage de la terre... et *lorsqu'ils peuvent échapper à la surveillance des bons daïmons, il n'y a pas de crimes qu'ils n'osent commettre.* Un jour, ils emploient la force brutale; un autre jour, la ruse¹⁷ ».

Il dit plus loin :

« C'est un jeu d'enfant pour eux d'éveiller en nous de viles passions, de donner aux sociétés et aux nations des doctrines dangereuses, de provoquer des guerres et des révoltes et autres calamités publiques et de dire ensuite que « tout ceci est l'œuvre des dieux... » Ces esprits passent leur temps à tromper les mortels, créant autour d'eux des illusions et des prodiges ; *leur plus grande ambition* est d'être pris pour des dieux et des *âmes* (esprits désincarnés)¹⁸ ».

¹⁵ *Des sacrifices aux Dieux et aux Daïmons*, (chapitre II).

¹⁶ *Odyssée*, VII.

¹⁷ Porphyre, *Des sacrifices aux Dieux et aux Daïmons*, chap. II.

¹⁸ *Ibid.*

Jamblique, grand théurgiste de l'École néo-platonicienne et homme habile dans la magie sacrée, déclare :

« Les bons daïmons nous apparaissent *en réalité*, tandis que les mauvais ne peuvent se manifester que sous la *forme brumeuse de fantômes*. »

Plus loin, il confirme ce que dit Porphyre et explique :

« Les bons ne craignent pas la lumière tandis que les mauvais ont besoin des ténèbres... Les sensations qu'ils excitent en nous nous font croire à la présence et à la réalité des choses qu'ils nous montrent, bien que celles-ci soient absentes¹⁹ » .

Même les théurgistes les plus entraînés coururent parfois des dangers dans leurs rapports avec certains élémentaires, et nous voyons que Jamblique écrit :

« Les dieux, les anges et les daïmons, de même que les âmes, peuvent être appelés par l'évocation et la prière... Mais si, au cours d'opérations théurgiques, une erreur est faite, attention ! N'oubliez pas que vous communiquez avec des divinités bienveillantes qui ont répondu à votre prière sincère ; non, car ce sont de mauvais daïmons sous le déguisement de bons ! Car les élémentaires prennent souvent l'apparence des bons daïmons et prétendent à un rang bien supérieur à celui qu'ils occupent en réalité. Leur vantardise les dénonce²⁰ ! ».

Les anciens, qui ne désignaient que quatre éléments, firent de l'éther un cinquième et, du fait que son essence est rendue divine par l'invisible présence, ils le considéraient comme un intermédiaire entre ce monde et le suivant. Ils affirmaient que lorsque les intelligences directrices se retiraient d'une partie quelconque de l'éther, (l'un des quatre règnes soumis à leur surveillance) l'espace était abandonné à la possession du *mal*. Un adepte qui se préparait à converser avec l'« invisible » devait bien connaître son rituel et être parfaitement au courant des conditions requises pour

¹⁹ Jamblique, *De Mysteriis Egyptorum*.

²⁰ *Ibid.*, *Sur la différence entre les Daïmons, les Âmes, etc...*

l'équilibre parfait des quatre éléments dans la lumière astrale. Tout d'abord, il devait purifier l'essence et, dans le cercle où il cherchait à attirer les esprits purs, équilibrer les éléments, de façon à éviter l'intrusion des élémentaux dans leurs sphères respectives. Mais malheur au chercheur imprudent pénétrant sans le savoir sur un terrain défendu ! Dans ce cas le danger l'entoure à chaque pas ; il évoque des puissances qu'il ne peut maîtriser, il éveille des sentinelles qui ne laissent passer que leurs maîtres, car selon les termes du rosicrucien immortel :

« Une fois que tu as résolu de devenir le coopérateur de l'esprit du Dieu *vivant*, prends soin de ne pas Le gêner dans Son œuvre, car, si ta chaleur dépasse la proportion naturelle, tu as éveillé la colère des *natures humides*²¹ et elles s'élèveront contre le *feu central* et le feu central contre elles et il y aura une division terrible dans le *chaos*²² ».

L'esprit d'harmonie et d'union n'existe plus dans les éléments dérangés par la main imprudente et les courants de forces aveugles sont immédiatement infestés par d'innombrables créatures de matière et d'instinct — les mauvais

²¹ « *Moyst natures* ». Nous donnons ici les mots avec l'orthographe de ce cabaliste, qui vécut et publia ses ouvrages au dix-septième siècle. Il est généralement considéré comme l'un des plus célèbres alchimistes parmi les philosophes hermétiques.

²² Les plus positifs des philosophes matérialistes sont d'accord sur ce point que tout ce qui existe évolua de l'éther ; il s'ensuit que l'air, l'eau, la terre et le feu, les quatre éléments primordiaux, doivent découler aussi de l'éther et du chaos, la première *duade* ; tous les impondérables, qui sont maintenant connus ou non, procèdent de la même source. S'il y a une essence spirituelle dans la matière et que cette essence l'oblige à se mouler selon des millions de formes individuelles, pourquoi est-il illogique d'affirmer que chacun de ces royaumes spirituels dans la nature est peuplé d'êtres évolués de ses propres matériaux ? La chimie nous enseigne que dans le corps de l'homme il y a de l'air, de l'eau, de la terre et de la chaleur ou feu — *l'air* est présent dans ses composants ; *l'eau* dans les sécrétions ; *la terre* dans les constituants inorganiques et le *feu* dans la chaleur animale. Le cabaliste sait par expérience qu'un esprit élémental contient seulement l'un de ceux-ci et que chacun des quatre règnes a ses esprits élémentaux particuliers. L'homme étant plus élevé qu'eux, la loi d'évolution se trouve illustrée par la combinaison des quatre en lui-même.

démons des théurgistes, les diables de la théologie ; les gnomes, les salamandres, les sylphes et les ondines assaillent sous des formes aériennes multiples l'expérimentateur maladroit. Incapable d'inventer quoi que ce soit, ils fouillent votre mémoire jusque dans ses dernières profondeurs ; de là, la dépression nerveuse et l'oppression mentale de certaines natures sensibles aux séances spirites. Les élémentaux ramènent au jour des souvenirs du passé oubliés depuis longtemps, des formes, des images, de doux souvenirs et des sentences familières, sortis depuis longtemps de notre souvenir, mais fidèlement conservés dans les inscrutables profondeurs de notre mémoire et dans les tablettes astrales du « Livre de Vie » impérissable.

L'auteur du système de philosophie des Homœoméries, Anaxagore de Clazomène, croyait fermement que les prototypes spirituels de toutes les choses ainsi que leurs éléments devaient se trouver dans l'éther sans limite où ils étaient engendrés, d'où ils évoluaient et où ils retournaient lorsqu'ils revenaient de la terre. De même que les Hindous qui avaient personnifié leur Akâsha et en avaient fait une entité déifiée, les Grecs et les Latins avaient déifié l'Æther. Virgile appelle Zeus, Pater Omnipotens Æther²³, Magnus, le Grand Dieu, l'Éther. Ces êtres, les esprits élémentaux des cabalistes²⁴, sont

²³ Virgile, *Georgiques*, livre II

²⁴ Porphyre et d'autres philosophes expliquent la nature de ces *habitants* : ils sont méchants et trompeurs, bien que certains soient parfaitement doux et inoffensifs, mais si faibles qu'ils ont la plus grande difficulté à communiquer avec les mortels dont ils recherchent constamment la compagnie. Les premiers ne sont pas mauvais sciemment. La loi d'évolution spirituelle n'ayant pas encore transformé leur instinct en intelligence dont la lumière la plus haute n'appartient qu'aux esprits immortels, leurs pouvoirs de raisonnement sont à l'état latent et ils sont donc eux-mêmes irresponsables.

Mais l'Église Latine contredit les cabalistes. St. Augustin a même à ce sujet une discussion l'opposant à Porphyre, le néo-platonicien. « Ces esprits » dit-il, « sont trompeurs, *non de par leur nature* comme le prétend Porphyre le théurgiste, mais par méchanceté. Ils se font passer pour des *dieux* et pour les *âmes des défunts* ». (*Civit. Dei*. X. 2). Jusqu'ici, Porphyre est d'accord avec lui ; « mais ils ne prétendent pas être des *démons* (lisez des diables) car c'est ce qu'ils sont en réalité », ajoute l'Évêque d'Hippone. Jusqu'ici, tout est correct et il a raison. Mais alors dans quelle classe placer les hommes *sans tête* que St. Augustin nous dit avoir vus ; ou les satyres de St. Jérôme qui, nous dit-il, furent montrés pendant très longtemps à Alexandrie ? C'étaient nous dit-il, « des hommes avec des pattes et des queues de chèvres » ; et si nous l'en croyons, un de ces satyres fut *mis en conserve* et envoyé dans une caisse à l'Empereur Constantin !!!

ceux que le clergé chrétien dénonce comme étant les « diables », les ennemis de l'humanité !

III

Dans ce monde, toute chose organisée, visible ou invisible, a un élément qui lui est approprié. Le poisson vit et respire dans l'eau ; la plante absorbe l'acide carbonique qui provoquerait la mort des animaux et des hommes ; certains êtres sont organisés pour les couches d'air raréfié d'autres existent seulement dans les couches les plus denses. La vie de certains dépend du soleil, celle d'autres des ténèbres et ainsi la sage économie de la nature adapte à toute condition existante une forme vivante. Ces analogies nous permettent de conclure que non seulement il n'y a pas de partie inoccupée dans la nature universelle, mais également que, pour chaque chose qui possède la vie, des conditions spéciales sont fournies et, étant fournies, elles sont nécessaires. Maintenant, en admettant que l'univers a un côté invisible, cette caractéristique habituelle de la nature permet de déduire que ce second aspect est occupé comme le premier et que chaque espèce d'occupants se trouve dans les conditions indispensables à son existence. Il est aussi illogique de supposer que des conditions semblables sont fournies à tous qu'il le serait de maintenir une théorie semblable au sujet des habitants du domaine de la nature visible. Le fait qu'il existe des « esprits » implique qu'il en existe une grande diversité ; car les hommes diffèrent et les « esprits » humains ne sont que des hommes désincarnés.

Il est aussi absurde de dire que tous les « esprits » sont semblables, adaptés à la même atmosphère, doués des pouvoirs semblables ou dirigés par les mêmes attractions — électrique, magnétique, odique, astrale, peu importe — qu'il serait absurde de dire que toutes les planètes ont la même nature ou que tous les animaux sont amphibiens ou que tous les hommes peuvent être nourris avec les mêmes aliments. Tout d'abord, ni les élémentaux, ni les élémentaires eux-mêmes ne peuvent être appelés des « esprits ». Il est raisonnable de supposer que, de tout cet ensemble d'êtres, les natures les plus grossières doivent être ravalées dans les plus grandes profondeurs de l'atmosphère spirituelle, ou, en d'autres termes, se trouver le plus près de la terre. Inversement, les plus pures doivent en être les plus éloignées. Dans ce que nous pourrions appeler — si nous pouvions forger un mot nouveau — la « psychomatique » de l'occultisme, il est aussi peu soutenable de prétendre que l'une quelconque de ces sortes d'êtres éthérés puisse occuper la place d'une autre, ou vivre dans les conditions qui conviennent à cette autre, qu'il le serait en hydraulique de supposer que deux liquides de densités différentes puissent échanger les degrés mesurés pour chacun d'eux sur l'aréomètre de Baumé.

Görres, décrivant une conversation qu'il eut avec des Hindous de la côte de Malabar, rapporte que, leur ayant demandé s'ils avaient des esprits parmi eux, ils répondirent :

« Oui, mais nous savons que ce sont de *mauvais bhûta* (esprits, ou plutôt des entités « vides », des « coques »)... ceux qui sont bons ne peuvent pour ainsi dire jamais apparaître. Ce sont surtout *les esprits des suicidés et des assassins* ou de ceux qui moururent de morts violentes. Ils restent constamment autour de nous et apparaissent sous forme de fantômes. La nuit leur est favorable. Ils séduisent les hommes faibles d'esprit et tentent les autres de mille façons différentes²⁵. ».

²⁵ Görres, *Mystique*, III, 63.

Porphyre nous présente des faits horribles dont l'exactitude est confirmée par l'expérience de tout étudiant de la magie. Il écrit :

« *L'âme*²⁶ ayant, même après la mort, une certaine affection pour son corps, une affinité proportionnée à la violence avec laquelle leur union fut brisée, nous voyons de nombreux esprits planant, désespérés, autour de leurs restes terrestres. Nous les voyons même cherchant avec avidité les restes putréfiés d'autres cadavres, mais c'est surtout le sang fraîchement répandu qui semble leur donner pour un moment quelques-uns des pouvoirs de la vie²⁷ ».

Bien que les spirites les discréditent tant, ces esprits de la nature — de même que les « élémentaires », ou les « coques vides », comme les Hindous les appellent — sont des réalités. Si les gnomes, les sylphes, les salamandres et les ondines des Rose-Croix existaient de leurs jours, ils doivent exister maintenant. Le « Gardien du Seuil » de Bulwer Lytton est une conception moderne modelée sur l'ancien type du Sulanuth des Hébreux et des Égyptiens qui est mentionné dans le *Livre de Jasher*²⁸.

Les chrétiens ont grand tort de les traiter sans discrimination comme des « diables », des « suppôts de Satan » et de leur donner d'autres noms de même espèce. Les élémentaux ne sont pas du tout cela, mais simplement des créatures de matière éthérée, irresponsables et ni bons, ni mauvais, à moins qu'ils ne soient influencés par une intelligence

²⁶ Les anciens appelaient « âmes » les esprits des méchants ; l'âme était la « larve » et le « lemure » ; les bons esprits humains devenaient des « dieux »

²⁷ Porphyre, *De Sacrificiis*. Chapitre sur le vrai Culte.

²⁸ Chap. LXXX. 19, 20. « Et lorsque les Égyptiens se cachèrent à cause de l'essaim (l'une des plaies que l'on prétend avoir été apportée par Moïse)... ils fermèrent leurs portes derrière eux et Dieu commanda au Sulanuth... (un *monstre marin*, explique naïvement le traducteur dans une note) qui était alors dans la mer d'en sortir et d'aller en Égypte... il avait de longs bras, longs de 10 coudées... et il monta sur les toits et découvrit les poutres de la toiture et les coupa... et plongea un bras dans la maison et enleva la serrure et le verrou et ouvrit la maison d'Égypte... et l'essaim détruisit les Égyptiens et leur fit un tort considérable. »

supérieure. Il est vraiment extraordinaire d'entendre des catholiques dévôts les accuser à tort et se faire une idée complètement fautive sur ce que sont ces esprits de la nature, alors que l'une de leurs plus grandes autorités, Clément d'Alexandrie, a décrit ces créatures telles qu'elles sont réellement. Clément, qui a peut-être été un théurgiste en même temps qu'un néoplatonicien, et pouvait donc parler en connaissance de cause, fait remarquer qu'il est absurde de les appeler des diables²⁹ alors que ce sont simplement des anges *inférieurs* : « des pouvoirs qui habitent les éléments, qui font souffler le vent et distribuent les pluies et qui, comme tels, sont les agents de Dieu et lui sont soumis³⁰. » Origène qui, avant de devenir chrétien, avait aussi appartenu à l'École platonicienne, partage cette opinion. Porphyre, comme nous l'avons vu, décrit ces démons, plus soigneusement que quiconque.

La Doctrine Secrète enseigne que l'homme, s'il gagne l'immortalité, restera à jamais la trinité septuple qu'il est dans la vie et continuera ainsi à travers toutes les sphères. Le corps astral qui, dans cette vie, est recouvert d'une enveloppe physique grossière, devient à son tour — lorsqu'il est débarrassé de cette couverture par le processus de la mort corporelle, — la coque d'un autre corps plus éthéré. Celui-ci commence à se développer au moment de la mort et devient parfait lorsque le corps astral de la forme terrestre s'en sépare finalement. Ce processus, dit-on, est répété à chaque nouvelle transition d'une sphère de vie à une autre. Mais l'âme immortelle, « l'étincelle d'argent », observée par le Dr. Fenwick dans le cerveau de Margrave (dans *Strange Story* de Bulwer-Lytton) et qui ne se trouve pas dans les animaux, ne change jamais, mais reste à l'abri de l'atteinte de « tout ce qui peut briser son tabernacle ». Les descriptions données par Porphyre, Jamblique et d'autres sur les esprits des animaux qui habitent la lumière astrale sont confirmées par celles de nombreux clairvoyants, les plus dignes de foi et

²⁹ *Strom.* VI. 17. Paragraphe 159.

³⁰ *Ibid.*, VI. 3. Paragraphe 30.

les plus intelligents. Quelquefois, les formes animales en étant matérialisées sont même rendues visibles aux personnes d'un cercle spirite. Dans son livre *People from the Other World* H. S. Oclott décrit un écureuil matérialisé qui suivit une femme-esprit à la vue de tous les spectateurs, qui disparut et réapparut à leurs yeux plusieurs fois et qui finalement suivit l'esprit dans un placard. Les faits donnés dans la littérature spirite moderne sont nombreux et beaucoup d'entre eux sont dignes de foi.

En ce qui concerne l'esprit *humain*, les notions des plus anciens philosophes et des cabalistes médiévaux, tout en différant dans certains détails, étaient d'accord dans l'ensemble et la doctrine des uns peut être considérée comme étant la doctrine des autres. La différence la plus importante tenait à la localisation de l'esprit immortel ou divin de l'homme. Tandis que les anciens néoplatoniciens considéraient que l'*Augoeides* ne descend jamais hypostatiquement dans l'homme vivant, mais seulement projette plus ou moins sa radiation sur l'homme intérieur — l'âme astrale — les cabalistes du Moyen Âge affirmaient que l'esprit, se détachant de l'océan de lumière et d'esprit, entrait dans l'âme de l'homme où il demeurerait emprisonné durant la vie dans la capsule astrale. Cette différence était due à la croyance des cabalistes chrétiens qui prenaient plus ou moins à la lettre l'allégorie de la chute de l'homme. L'âme, disaient-ils, devint, par la « chute d'Adam », contaminée par le monde de matière, ou Satan. Avant qu'elle ne puisse paraître devant l'Éternel, avec l'esprit divin qu'elle contient, elle devait se purifier des impuretés des ténèbres. Ils comparaient

« ... l'esprit emprisonné dans l'âme à une goutte d'eau enfermée dans une capsule de gélatine et jetée dans l'océan ; aussi longtemps que la capsule reste intacte, la goutte d'eau reste isolée ; brisez l'enveloppe et la goutte devient une partie de l'océan, — son existence individuelle cesse. Il en est de même pour l'esprit. Aussi longtemps qu'il est enfermé dans son intermédiaire plastique, ou âme, il a une existence individuelle ; brisez la capsule — ce qui peut être produit par les souffrances d'une conscience atrophiée par le crime ou

une maladie morale — et l'esprit retourne à sa demeure primitive. C'en est fait de son individualité » .

D'autre part, les philosophes qui expliquaient « la chute dans la génération » à leur façon considéraient que l'esprit était absolument différent de l'âme. Ils pensaient que sa présence dans la capsule astrale se limitait aux émanations ou rayons spirituels de « l'être brillant » . L'homme et son âme spirituelle ou la monade — c'est-à-dire l'esprit et son véhicule — devaient conquérir leur immortalité en s'élevant vers l'unité à laquelle, s'ils y parvenaient, ils étaient finalement reliés, puis absorbés pour ainsi dire dans son sein. L'individualisation de l'homme après la mort dépendait de l'esprit et non de son âme astrale ou humaine — *Manas* et son véhicule *kâmarûpa* — ni du corps. Bien que le mot « personnalité » , dans le sens dans lequel on le comprend généralement, soit une absurdité lorsqu'on l'applique littéralement à notre essence immortelle, cette dernière est cependant une entité distincte, immortelle et éternelle *per se*, et lorsque (comme c'est le cas pour des criminels sans rédemption possible) le fil brillant qui relie l'esprit à l'âme depuis la naissance de l'enfant est violemment coupé et que l'entité personnelle désincarnée est abandonnée pour partager le sort des animaux inférieurs, se dissout graduellement dans l'éther, et tomber dans le terrible *état d'avîchi* ou disparaître entièrement dans la huitième sphère où toute la personnalité est annihilée — même alors, l'esprit reste un être distinct. Il devient un esprit planétaire, un ange, car les dieux des païens ou les archanges des chrétiens, les émanations directes de la Cause Unique, *ne furent jamais* et *ne deviendront jamais des hommes*, tout au moins sur notre planète, en dépit des affirmations audacieuses de Swedenborg.

Cette spécialisation a été de tout temps la pierre d'achoppement des métaphysiciens. Tout l'ésotérisme de la philosophie bouddhiste est basé sur cet enseignement mystérieux compris par si peu de personnes et si profondément défiguré par beaucoup de nos plus grands érudits.

Même les métaphysiciens sont trop enclins à confondre l'effet avec la cause. Une personne peut avoir gagné sa vie immortelle et rester le même *soi intérieur* qu'elle était sur terre à travers toute l'éternité ; mais ceci n'implique pas nécessairement qu'elle doive rester soit le M. Dupont ou Durand qu'elle était sur terre, ou perdre son individualité. Par conséquent, l'âme astrale, c'est-à-dire la personnalité, comme le corps terrestre et la portion inférieure de l'âme *humaine* de l'homme, peut, dans le sombre au-delà, être absorbée dans l'océan cosmique des éléments sublimés et cesser de sentir son individualité personnelle, si cette dernière ne mérite pas de s'élever plus haut, et l'esprit divin ou l'individualité spirituelle peut rester une entité inchangée, bien que cette expérience terrestre de ses émanations puisse être totalement effacée au moment de la séparation avec son indigne véhicule.

Si « l'esprit », ou la partie divine de l'âme, préexiste de toute éternité comme un être distinct, comme Origène, Synésius et d'autres Pères et philosophes chrétiens l'enseignèrent, et si c'est la même chose et rien de plus que l'âme métaphysiquement objective, comment peut-il être autrement qu'éternel ? Et qu'importe, dans ce cas, si l'homme mène une vie animale ou une vie pure si, quoi qu'il fasse, il ne peut jamais perdre sa *personnalité* ? Cette doctrine est aussi pernicieuse dans ses conséquences que celle de la rémission des péchés. Si ce dernier dogme — ainsi que l'idée erronée que nous sommes tous personnellement immortels — avait été montré au monde sous son vrai jour, l'humanité eût été améliorée par sa propagation. Le crime et le péché seraient évités non par crainte d'une punition terrestre ou d'un enfer ridicule, mais au nom de ce qui est le plus profondément enraciné dans notre nature intérieure : le désir d'une vie personnelle et distincte dans l'au-delà, l'assurance positive que nous ne pouvons pas obtenir le royaume des cieux « à moins de le prendre par la violence », et la conviction que ni des prières humaines, ni le sang d'un autre homme ne nous sauveront de la destruction personnelle après la mort, à moins que nous ne nous attachions

fermement pendant la vie à notre propre esprit immortel, notre *seul* Dieu personnel.

Pythagore, Platon, Timée de Locres et toute l'École d'Alexandrie disaient que l'âme procédait de l'Âme Universelle du monde ; selon leurs propres enseignements, l'éther était un aspect de cette dernière — cet éther étant d'une nature si subtile que seule notre vue intérieure peut le percevoir. Ce ne peut donc pas être l'essence de la Monas, ou Cause³¹, parce que l'Anima Mundi n'en est que l'effet, l'émanation objective. L'âme spirituelle divine et l'âme humaine préexistent toutes deux. Mais tandis que la première existe comme une entité distincte individualisée, l'âme (véhicule de la première) n'existe que sous forme de matière préexistante, partie inconsciente d'un tout intelligent. Toutes deux procédèrent à l'origine de l'Océan Éternel de Lumière ; mais, comme les théosophes l'ont exprimé, il y a dans le feu un esprit visible comme un esprit invisible. Ils ont fait une différence entre l'*Anima Bruta* et l'*Anima Divina*. Empédocle croyait fermement que tous les hommes et les animaux possédaient deux âmes ; et dans l'oeuvre d'Aristote, nous voyons qu'il appelle l'une d'elles l'âme raisonnable, *noûs*, et l'autre l'âme animale *psuchè*. Selon les philosophes, l'âme raisonnable vient de *l'extérieur* de l'Âme Universelle (c'est-à-dire d'une source plus élevée que l'Âme Universelle — dans son sens cosmique ; il s'agit donc ici de l'Esprit Universel, le septième principe de l'Univers dans son ensemble), et l'autre vient de *l'intérieur*. Cette région supérieure et divine, dans laquelle se place la déité invisible et suprême, était considérée par eux (par Aristote lui-même,

³¹ Comme le dit Krishna — qui est tout à la fois *purusha et prakriti* dans leur totalité et le septième principe, l'esprit divin dans l'homme — dans la *Bhagavad-Gîta* ; « Je suis la cause, la production et la dissolution de tout l'univers, toutes les choses sont suspendues à moi comme les gemmes précieuses à un fil » (Ch. VII). « Bien que je sois non-né, d'essence immuable et le Seigneur de tout ce qui existe, néanmoins en dirigeant la nature (*prakriti*) qui est mienne, je nais uniquement par ma propre mâyâ (le pouvoir mystique de la soi-idéation, la pensée éternelle dans le mental éternel) » (Ch. IV).

qui n'était pas un initié) comme un cinquième élément — alors que dans la philosophie ésotérique, c'est le *septième*, ou Mûlaprakriti — purement spirituel et divin, tandis que l'Anima Mundi proprement dite était considérée comme constituée d'une essence fine, ignée et éthérée, répartie dans tout l'Univers; en un mot, l'Éther³². Les stoïciens, les grands matérialistes des temps anciens, refusaient au seul Principe Divin et à l'Âme Divine une telle nature corporelle. Leurs commentateurs et admirateurs modernes, saisissant avidement cette occasion, en déduisent l'hypothèse que les stoïciens ne croyaient ni en Dieu, ni à l'âme, l'essence de la matière. Il est bien certain qu'Épicure ne croyait pas à Dieu ni à l'âme suivant la conception des théistes anciens ou modernes. Mais Épicure, que sa doctrine, en opposition formelle avec l'idée de l'intervention d'un Être Suprême et des Dieux dans la formation ou la direction du monde, place bien au-dessus des stoïciens dans l'athéisme et le matérialisme, enseigna néanmoins que l'âme est d'une essence fine et délicate et formée des atomes les moins rudes, les plus ronds et les plus fins — description qui nous amène encore au même éther sublimé. En outre, il croyait aux dieux. Bien qu'ils fussent chrétiens, Arnobe, Tertullien, Irénée et Origène croyaient, avec les Spinoza et Hobbes modernes, que l'âme était corporelle bien que d'une nature très fine — autrement dit quelque chose d'anthropomorphe et de personnel, c'est-à-dire de corporel, de fini et de conditionné. Peut-elle, dans ces conditions, devenir immortelle ? Ce qui est changeant peut-il devenir immuable ?

La doctrine qui enseigne la possibilité de perdre son âme, et par suite son individualité, milite en faveur de théories idéalistes et d'idées progressistes de certains spirites, bien que Swedenborg les adopte entièrement. Ils n'accepteront jamais la doctrine cabalistique affirmant que seule l'observation de la loi d'harmonie permet d'obtenir la vie individuelle

³² L'Éther est l'*Akâsha* des Hindous. Akâsha est *prakriti* ou la totalité de l'Univers manifesté, tandis que *purusha* est l'Esprit Universel, supérieur à l'Âme Universelle.

dans l'au-delà et que plus l'homme intérieur et extérieur s'écarte de cette fontaine d'harmonie dont la source est dans notre esprit divin, plus il lui est difficile de regagner le terrain perdu.

Mais alors que les spirites et d'autres adeptes du christianisme ne se rendent que peu ou pas du tout compte de la possibilité de la mort et de l'anéantissement de la personnalité humaine par l'effet de la séparation des aspects immortels et périssables, quelques swedenborgiens — tout au moins ceux qui suivent l'esprit d'une philosophie et non la lettre morte d'un enseignement — le comprennent parfaitement. L'un des prêtres les plus respectés de la Nouvelle Église, le Rév. Chauncey Giles, de New York, dans une conférence publique, expliqua récemment le sujet comme suit : la mort physique ou la mort du corps est une disposition nécessaire de l'économie divine pour le bien de l'homme, au moyen de laquelle il atteint les sommets supérieurs de son être. Mais il y a une autre mort, qui est l'interruption de l'ordre divin et la destruction de tout élément humain dans la nature de l'homme et de toute possibilité de bonheur humain. C'est la mort spirituelle qui se produit avant la dissolution du corps. « Le mental naturel de l'homme peut être développé sans que ce développement soit accompagné d'une parcelle d'amour divin ou d'amour humain altruiste ». Lorsque l'on tombe amoureux du soi et du monde avec ses plaisirs, en perdant l'amour divin de Dieu et de son prochain, on tombe de la vie dans la mort . Les principes supérieurs qui constituent les éléments essentiels de notre humanité périssent et l'on vit seulement sur le plan naturel de ses facultés. Physiquement on existe ; spirituellement on est mort. Eu égard à tout ce qui appartient au plan d'existence supérieur qui est le seul à subsister, on est aussi mort que le devient le corps à toute activité, plaisir ou sensation de ce monde lorsque l'esprit l'a quitté. Cette mort spirituelle provient de la désobéissance aux lois de la vie spirituelle, suivie du même châtement que la désobéissance aux lois de la vie naturelle. Mais ceux qui sont spirituellement morts ont encore leurs joies, ils ont leurs dons et leurs

pouvoirs intellectuels et des activités intenses. Tous les plaisirs bestiaux sont leurs et il y a des multitudes d'hommes et de femmes pour qui cela constitue l'idéal le plus élevé du bonheur humain. La poursuite incessante de richesses, d'amusements et de distractions dans la vie sociale ; la culture de bonnes manières, de goût dans l'habillement, d'avancement social, de récompenses scientifiques intoxiquent et fascinent ces morts-vivants. Mais comme l'éloquent prédicateur le fait remarquer : « ces créatures avec toutes leurs grâces, leurs riches costumes et leurs hauts faits sont morts aux yeux du Seigneur et des anges et lorsqu'ils sont mesurés avec la seule vraie mesure immuable, elles n'ont pas plus de vie véritable que des squelettes dont la chair est tombée en poussière. »

Bien que nous ne croyions pas « au Seigneur et aux anges », tout au moins dans le sens donné par Swedenborg et ses disciples, nous admirons néanmoins ces sentiments et sommes tout à fait d'accord avec les opinions de cette honorable personne.

Un haut développement des facultés intellectuelles n'implique pas une vie spirituelle et véritable. La présence dans un être d'une âme humaine et intellectuelle très développée (le cinquième principe, ou *Manas*) peut très bien se trouver en l'absence de *Buddhi* ou de l'âme spirituelle. À moins que le premier n'émane et ne se développe des rayons bienfaisants et vivifiants du second, il ne sera jamais que la créature directe des principes terrestres inférieurs, stérile en perceptions spirituelles. Un sépulcre magnifique et luxueux plein d'ossements secs et de matière en décomposition à l'intérieur. Beaucoup de nos plus grands savants ne sont que des cadavres animés ; ils n'ont pas de vie spirituelle parce que leur esprit les a laissés ou plutôt ne peut les atteindre. Nous pourrions ainsi traverser tous les siècles, examiner toutes les occupations, peser toutes les œuvres humaines et explorer toutes les formes de société, et partout nous trouverons ces êtres *spirituellement morts*.

Bien qu'Aristote lui-même, devançant les physiologistes modernes, ait considéré l'âme humaine comme une subs-

tance matérielle et ait ridiculisé les hylozoïstes, il n'en croyait cependant pas moins à l'existence d'une âme double, ou d'un ensemble âme *plus* esprit, comme on peut le voir dans *De Generat. et Corrupt.* (Livre II). Il se moqua de Strabon parce que ce dernier croyait que des particules de matière pouvaient, *per se*, avoir suffisamment de vie et d'intelligence en elles-mêmes pour créer, degré par degré, un monde aussi multiforme que le nôtre³³. Aristote était redevable de la sublime moralité de son *Éthique* à Nicomaque à une étude approfondie des *Fragments Éthiques* de Pythagore, car il est facile de montrer que ce dernier a été la source à laquelle il a puisé ses idées, bien qu'il puisse n'avoir jamais juré « par celui qui trouva la Tetraktys³⁴ ». Mais, en fait, nos hommes de science ne connaissent rien de certain au sujet d'Aristote. Sa philosophie est si obscure qu'il laisse constamment le soin au lecteur de fournir par son imagination les chaînons manquants de ses déductions logiques. De plus, nous savons que ses ouvrages avant d'avoir pu atteindre nos érudits spécialistes qui se complaisaient dans ses arguments d'apparence athéiste pour justifier sa doctrine du destin, passèrent par de trop nombreuses mains pour être restés intacts. De Théophraste, son légataire, ils passèrent à Néleus dont les héritiers les laissèrent moisir dans des cavernes souterraines pendant près de 150 ans ; après quoi, nous apprenons que ses manuscrits furent copiés et considérablement augmentés par Apellicon de Téos qui remplaça les paragraphes devenus illisibles par des conjectures dont beaucoup étaient probablement tirées des profondeurs de sa conscience intérieure. Tous nos érudits du dix-neuvième siècle pourraient certainement tirer profit de l'exemple d'Aristote s'ils devaient l'imiter pratiquement avec autant d'ardeur qu'ils jettent sa méthode d'induction et ses théories matérialistes à la tête des platoniciens. Nous les invitons à rassembler des faits aussi soigneusement qu'il le

³³ *De Part.* i, I.

³⁴ Un serment pythagoricien. Les pythagoriciens juraient par leur Maître.

fit, au lieu de nier ceux au sujet desquels ils ne connaissent rien.

Ce que nous avons dit ici et ailleurs de la variété des esprits et autres êtres invisibles développés dans la lumière astrale, et ce que nous voulons dire maintenant des médiums et de la tendance de leur médiumnité n'est pas basé sur des suppositions, mais sur une expérience et des observations véritables. Nous croyons qu'il n'y a pas une seule sorte de médiumnité, quelle qu'elle soit, dont nous n'ayons vu des exemples au cours de ces 35 dernières années dans divers pays. L'Inde, le Tibet, Bornéo, le Siam, l'Égypte, l'Asie Mineure, l'Amérique (du Nord et du Sud) et d'autres parties du monde nous ont toutes montré leur aspect particulier des phénomènes médiumniques et des pouvoirs magiques. Notre expérience variée a complètement confirmé les enseignements de nos Maîtres et de la *Doctrine Secrète* et nous a montré deux vérités importantes : tout d'abord, pour l'exercice de la médiumnité, une pureté personnelle et l'exercice d'une volonté entraînée et indomptable sont indispensables, et en second lieu, les spirites ne peuvent jamais s'assurer de l'authenticité des manifestations médiumniques, à moins qu'elles n'aient lieu à la lumière et dans des conditions raisonnables de vérification telles qu'une tentative de fraude puisse être décelée immédiatement.

De crainte d'être mal compris, nous ferons remarquer que, bien que les phénomènes physiques soient produits en règle générale par les esprits de la nature, de leur propre mouvement et sous l'impulsion des élémentaires, de vrais esprits humains désincarnés peuvent, dans des circonstances *exceptionnelles* — telles que l'aspiration d'un cœur pur et aimant ou sous l'influence de quelque pensée intense ou d'un désir non satisfait au moment de la mort — manifester leur présence, en rêve ou sous forme de vision, ou même projeter leur apparence objective, si cela a lieu peu de temps après la mort physique. Des messages peuvent être produits directement, avec l'écriture véritable de l'« esprit », le médium étant alors influencé par un processus aussi inconnu de lui-même qu'il l'est — craignons-nous — des spirites

modernes. Mais ce que nous maintenons, et maintiendrons toujours, c'est qu'aucun esprit *humain* véritable ne peut se *matérialiser*, c'est-à-dire revêtir sa monade d'une forme objective. Même dans les autres cas, il faut qu'il y ait une attraction vraiment puissante pour attirer un esprit pur désincarné de l'état dévachanique radieux, qui est sa demeure, dans l'atmosphère malsaine dont il s'est échappé en quittant son corps terrestre.

Lorsque la nature possible des intelligences qui se manifestent, que la science imagine comme une « force psychique » et les spirites comme les « esprits des morts » eux-mêmes, sera mieux connue, alors les académiciens et les croyants chercheront à s'informer auprès des anciens philosophes. Ils pourront alors dans leur orgueil invincible, qui devient souvent de l'entêtement et de l'arrogance, faire comme a fait le Dr. Charcot de la Salpêtrière de Paris, nier pendant des années l'existence du mesmérisme et de ses phénomènes pour ensuite l'accepter et finalement le prêcher dans des conférences publiques — mais seulement sous le nom d'hypnotisme.

Nous avons trouvé dans des journaux spirites de nombreux cas où des apparitions de chiens et d'autres animaux ont été vues. Par conséquent, sur ces témoignages spirites, nous devons penser que de tels « esprits » des animaux apparaissent, bien que nous nous réservions le droit de penser avec les anciens que ces formes sont seulement des illusions créées par les élémentaux. En dépit de toute preuve et probabilité, les spirites maintiendront cependant que ce sont les « esprits » des êtres humains décédés qui agissent même dans la « matérialisation » des animaux. Avec leur permission, nous examinerons maintenant le pour et le contre de cette question difficile. Imaginons pour un instant un orang-outan intelligent ou quelque autre singe anthropoïde africain désincarné, c'est-à-dire, privé de son corps physique et en possession d'un corps éthéré, astral sinon immortel. Lorsque la porte de communication entre le monde terrestre et le monde spirituel est ouverte, qu'est-ce qui empêche le singe de produire des phénomènes physiques

semblables à ceux qu'il voit produire par les esprits humains ; et pourquoi ceux-ci ne dépasseraient-ils pas souvent en habileté et en ingéniosité beaucoup de ceux qui ont été observés dans les cercles spirites ? Que les spirites répondent. L'orang-outan de Bornéo est très peu inférieur en intelligence au sauvage, si toutefois il l'est. M. Wallace et d'autres grands naturalistes citent des exemples de son intelligence merveilleuse bien que son cerveau soit inférieur en volume à celui du moins développé des sauvages. Il ne manque à ces singes que la parole pour être des hommes de degré inférieur. Les sentinelles placées par les singes, les endroits sélectionnés et aménagés par les orangs-outans pour dormir, leur prévision du danger et leurs calculs qui montrent plus que de l'instinct, leur choix de chefs auxquels ils obéissent et l'exercice de nombreuses de leurs facultés leur font mériter une place pour le moins au même niveau que bien des sauvages australiens à tête plate. M. Wallace dit : « Les besoins intellectuels des sauvages et les facultés dont ils se servent généralement sont très peu au-dessus de ceux de ces animaux. »

Les gens prétendent, il est vrai, qu'il ne peut pas y avoir de singes dans l'autre monde parce que les singes n'ont pas d'« âme ». Mais il semble que les singes ont autant d'intelligence que certains hommes ; pourquoi donc ces hommes, qui ne sont en rien supérieurs aux singes, auraient-ils des esprits immortels alors que les singes n'en auraient pas ? Les matérialistes répondront que ni les uns ni les autres n'ont d'esprit et que l'annihilation les attend tous à la mort physique. Mais les philosophes spiritualistes de tous les temps sont d'accord sur le fait que l'homme — du dernier des sauvages au plus sage des philosophes — occupe un échelon d'un degré plus élevé que l'animal et possède ce quelque chose qui manque à l'animal. Comme nous l'avons vu, les anciens enseignaient que l'homme est une trinité septuple composée d'un corps, d'un esprit astral et d'une âme immortelle, alors que l'animal n'est qu'une dualité, c'est-à-dire qu'il possède cinq principes au lieu de sept. C'est un être pourvu d'un corps physique avec son corps astral,

son principe de vie et son âme animale et le véhicule qui l'anime. Les savants peuvent ne pas distinguer de différence entre les éléments composant les corps des hommes et ceux des animaux et les cabalistes sont d'accord avec eux lorsqu'ils disent que les corps astraux (ou comme les médecins disent, le principe de vie) des animaux et des hommes sont *identiques* en essence. L'homme physique n'est que le plus haut développement de la vie animale. Si, comme les savants nous le disent, même la *pensée* est matière et toute sensation de souffrance ou de joie, tout désir transitoire, s'accompagne d'une perturbation dans l'éther ; si, comme le croient ces spéculateurs audacieux, les auteurs de *Unseen Universe*, la pensée est conçue pour « influencer la matière d'un autre univers en même temps que celle de celui-ci », pourquoi donc alors la pensée brute et grossière d'un orang-outan ou d'un chien ne s'imprimerait-elle pas sur les vagues éthérées de la lumière astrale de la même manière que celle de l'homme, assurant ainsi à l'animal une continuité de vie après la mort ou un « état futur » ?

Les cabalistes prétendaient et prétendent encore qu'il est antiphilosophique d'admettre que le corps astral de l'homme puisse survivre à la mort physique et affirment en même temps que le corps astral du singe est désagrégé en molécules indépendantes. Ce qui survit comme individualité après la mort du corps est *l'âme astrale* que Platon, dans le *Timée* et le *Gorgias*, appelle *l'âme mortelle*, car, selon la doctrine hermétique, elle rejette ses particules de matière à chaque changement progressif vers une sphère supérieure.

Avançons encore d'un pas dans notre argument. S'il y a quelque forme d'existence dans le monde spirituel après la mort du corps, ceci doit se produire en conformité avec la loi d'évolution. Elle prend l'homme où il se trouve — au sommet de la pyramide de la matière — et l'élève dans une sphère d'existence où la même loi inexorable le suit ; et si elle le suit, pourquoi n'en serait-il pas de même pour tout le reste de la nature ? Pourquoi n'en serait-il pas de même des animaux et des plantes qui ont tous un principe de vie et dont la forme grossière se décompose comme celle de

l'homme lorsque ce principe de vie les quitte ? Si le corps astral de l'homme devient plus éthéré en atteignant l'autre sphère, pourquoi n'en serait-il pas de même pour celui des animaux et des plantes³⁵ ?

³⁵ L'article se termine brusquement ici et l'on ne peut dire s'il n'a jamais été fini ou si une partie du manuscrit a été perdue. (Les Editeurs de *Lucifer*).

LES ESPRITS CHINOIS

Les notes qui suivent ont été prises en partie dans un ancien ouvrage d'un missionnaire français qui vécut en Chine pendant plus de quarante ans ; d'autres proviennent d'un ouvrage inédit très curieux dû à un Américain qui prêta aimablement ses notes à l'auteur ; d'autres encore viennent de renseignements donnés par l'Abbé Huc au Chevalier des Mousseaux et au Marquis de Mirville — et, de celles-ci, ces deux messieurs sont responsables. Toutefois, la plupart de nos faits proviennent d'un Chinois qui résida pendant quelques années en Europe.

L'homme, selon les Chinois, se compose de quatre substances-racines et de trois « apparences » acquises. C'est là la tradition occulte universelle et magique, datant de la plus haute antiquité et ayant son origine dans la nuit des temps. Un poète latin montre que la même source d'information était connue dans son pays, lorsqu'il déclare que :

Bis duo sunt homines ; manes, caro, spiritus, umbra ;
 Quatuor ista loca bis duo suscipiunt.
 Terra tegit carnem, tumulum circumvolat umbra,
 Orcus habet manes, spiritus astra petit.¹

Le fantôme connu et décrit dans l'Empire Céleste est tout à fait orthodoxe selon les enseignements occultes, bien qu'il existe diverses théories en Chine à son sujet.

L'âme *humaine*, dit le principal enseignement (celui du temple), aide l'homme à devenir une créature rationnelle et intelligente, mais elle n'est ni simple (homogène) ni spirituelle ; c'est un composé de tout ce qui est subtil dans la matière. Cette « âme » est divisée par sa nature et ses actions en deux parties principales : le LING et le HOUEN. Le *ling* est le mieux adapté des deux aux opérations spirituelles et intellectuelles et possède un *ling* « supérieur » ou une âme au-dessus de lui qui est divine. En outre, de l'union du *ling* inférieur et du *houen* se forme, durant la vie de l'homme, un troisième être mixte, apte à la fois aux processus intellectuels et physiques, au bien et au mal, tandis que le *houen* est entièrement mauvais. Ainsi, nous avons en ces deux « substances » quatre principes, qui correspondent, comme il est évident, à notre *Buddhi*, le *ling* divin « supérieur », à *Manas*, le *ling* inférieur, dont le jumeau, le *houen* représente *kâmarûpa* — le corps des passions, des désirs et du mal ; et enfin, dans l'« être mixte », le résultat ou la progéniture à la fois du *ling* et du *houen* nous avons le « mâyâvi », ou corps astral.

Puis, vient la définition de la troisième substance-racine. Celle-ci est attachée au corps uniquement pendant la vie, le corps étant la quatrième substance, ou matière pure ; et après la mort de celui-ci, se séparant du cadavre — mais non avant

¹ Deux fois doubles sont les hommes : mânes, chair, esprit, ombre ;
 Quatre lieux recueillent cette double dualité :
 La terre recouvre la chair, l'ombre vole autour de la tombe,
 Le dieu des enfers est maître des mânes et l'esprit monte vers les astres.
 [NdT].

sa dissolution complète — elle se dissipe dans l'air comme une ombre, avec la dernière particule de substance qui la génera. Ceci est bien entendu *prâna*, le principe de vie ou forme vitale. Quand l'homme meurt, voici ce qui se passe : le *ling* « supérieur » monte vers le ciel — nirvâna, le paradis d'Amitabha, ou toute autre région de béatitude, suivant la secte respective de chaque Chinois — transporté par *l'Esprit du Dragon de Sagesse* (le septième principe) ; le corps et son principe disparaissent graduellement et sont annihilés ; restent le *ling-houen* et « l'être mixte ». Si l'homme a été bon, l'« être mixte » disparaît aussi après un certain temps ; s'il a été mauvais, et entièrement sous l'emprise du *houen*, le principe absolument mauvais, alors ce dernier transforme son « être mixte » en *koueïs*, ce qui correspond à l'idée catholique d'une âme damnée² — et, en lui infusant une vitalité et un pouvoir terribles, le *koueïs* devient *l'alter ego* et l'instrument du *houen* dans l'accomplissement de tous ses actes mauvais. Le *houen* et le *koueïs* s'unissent en une entité ténébreuse mais puissante, et peuvent, en se séparant à volonté et en agissant en deux endroits différents en même temps, faire beaucoup de mal.

Le *koueïs* est une *anima damnata* selon les bons missionnaires, qui transforment ainsi les milliards de chinois décédés « non-baptisés » en une armée de démons qui, si l'on considère qu'ils sont d'une substance matérielle, devraient, à l'heure actuelle, occuper l'espace entre notre terre et la lune et se sentir aussi à l'aise que des harengs serrés étroitement dans une boîte de conserve. « Les *koueïs* étant naturellement mauvais », dit le *Mémoire*, « font tout le mal qu'ils peuvent. Ils tiennent le milieu entre l'homme et la brute et possèdent les facultés des deux. Ils ont tous les vices de l'homme et tous les instincts dangereux de l'animal. Condamnés à ne pas s'élever plus haut que notre atmosphère, ils s'agglomèrent

² La partie spirituelle du *ling* devient *chen* (divine et sanctifiée après la mort, pour se transformer en *hien*, un saint parfait (un nirvâni lorsqu'il est entièrement uni aux « Dragons de Sagesse »).

autour des tombes et dans le voisinage des mines, des marécages, des égouts et des abattoirs, partout où se trouvent pourriture et décomposition. Les émanations de ce genre sont leur nourriture favorite, et c'est avec l'aide de ces éléments et de ces atomes, et des vapeurs émanant des cadavres, qu'ils se modèlent des *corps visibles et fantastiques* pour tromper et effrayer les hommes. Ces malheureux esprits aux corps illusoires cherchent sans cesse les moyens d'empêcher les hommes d'obtenir le salut (lisez : d'être baptisés)... et de les obliger à être damnés comme eux. » (p. 222. *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, etc. des Chinois par les Missionnaires de Pékin, 1791*)³.

³ Selon les doctrines de magie les plus anciennes, la mort violente et l'exposition du corps à l'air, au lieu de le brûler ou de l'enterrer, troublent et font souffrir son *astral (linga sharîra)*, qui ne meurt qu'à la dissolution de la dernière particule de la matière qui composait le corps. La sorcellerie ou magie noire, dit-on, s'est toujours servie de cette connaissance pour des buts nécromantiques et coupables. « Les sorciers offrent aux âmes en peine des restes d'animaux en décomposition, pour les forcer à apparaître » (Voir Porphyre, *Des sacrifices*). St. Athanase fut accusé de pratiquer l'art noir, pour avoir conservé la main de l'Évêque Arsénius en vue d'opérations magiques. « Patet quod animæ illæ quæ, post mortem, adhuc, relicta corpora diligunt, quemadmodum animæ sepultura carentium, et adhuc in turbido humidoque spiritu (le corps spirituel ou fluide, le *houen*) circa cadavera sua oberrant, tanquam circa *cognatum* aliquod eos alliciens »* etc. Voir Cornélius Agrippa, *De Occulta Philosophia*, pp.354-355 ; *Le Fantôme humain*, par Des Mousseaux. Homère et Horace ont décrit, bien des fois, de telles évocations. Dans l'Inde, cela est pratiqué encore de nos jours par certains *tantrika*. Ainsi, la sorcellerie moderne, comme la magie blanche, l'occultisme, le spiritisme avec leurs branches du mesmérisme, de l'hypnotisme, etc., prouvent que leurs doctrines et leurs méthodes se rattachent à celles de la plus haute antiquité, puisque les mêmes idées, croyances et pratiques se retrouvent maintenant comme dans l'ancien Aryâvarta, en Égypte et en Chine, en Grèce et à Rome. Lisez le traité, minutieux et véridique quant aux faits, quoique erroné quant aux conclusions de l'auteur, écrit par P. Thyrée, *Loca Infesta*, et vous verrez que les endroits les plus favorables pour les évocations des esprits sont ceux où fut commis un crime, les lieux de sépultures, les endroits abandonnés, etc...

* « Il est connu que les âmes qui, après le décès, conservent une affinité pour le corps qu'elles ont abandonné, ainsi que celles des morts privés de sépulture, demeurent enfermées dans cet esprit trouble et humide (c'est-à-dire le corps spirituel ou fluide, le *houen*) et rôdent autour de leur cadavre comme autour de quelque chose d'intimement *apparenté* qui les attire. » [N.d T.].

Voici comment notre vieil ami l'Abbé Huc, le lazariste, défroqué pour avoir montré l'origine de certains rites catholiques romains dans ceux du Tibet et de la Chine, décrit le « *houen* » . « Ce qu'est le *houen*, est une question à laquelle il est difficile de donner une réponse claire... C'est, si vous voulez, quelque chose de vague, quelque chose entre un *esprit*, un *génie* et la *vitalité* » . (Voir le *Voyage en Chine* de l'Abbé Huc, Vol. II, p. 394). Il semble considérer le *houen* comme l'agent futur dans l'opération de la résurrection qu'il effectuera en attirant à lui la substance atomique du corps, qui sera ainsi *reconstitué* au jour de la résurrection. Ceci répond assez bien à l'idée chrétienne d'un corps et *d'une seule* personnalité devant être ressuscités. Mais si le *houen* doit unir, ce jour-là les atomes de tous les corps par lesquels la Monade a passé, et qu'elle a habités, alors même cette « créature très rusée » pourrait ne pas être tout à fait à la hauteur de la tâche. Toutefois, comme lorsque le *ling* est plongé dans la félicité, son *ex-houen* est laissé en arrière pour errer et souffrir, il est évident que le *houen* et l'« élémentaire » sont identiques. Comme il est également indéniable que, si l'homme désincarné avait la faculté d'être en même temps en *devachan* et en *kâma loka*, d'où il pourrait nous revenir, et faire une apparition occasionnelle dans une séance spirite ou ailleurs, alors l'homme — comme le prouvent le *ling* et le *houen* — posséderait la double faculté de ressentir en même temps et d'une façon distincte deux contraires : la *béatitude* et la *torture*. Les anciens comprenaient si bien l'absurdité de cette théorie, sachant qu'aucune félicité absolue n'était possible s'il s'y mêlait la plus petite parcelle de souffrance, que, tout en supposant que l'Ego supérieur d'Homère se trouvait dans l'Élysée, ils montraient que l'Homère pleurant près de l'Achérusie n'était que le *simulacrum* du poète, son image vide et trompeuse, ou ce

que nous appelons la « coque de la *fausse* personnalité »⁴.

Il n'y a *qu'un seul Ego* réel en chaque homme, et il doit nécessairement être soit dans un endroit, soit dans un autre, dans la félicité ou la douleur⁵.

Le *houen*, pour revenir à ce sujet, est, dit-on, la terreur des hommes ; en Chine, « cet horrible spectre » trouble les vivants, *pénètre* dans les maisons et les objets fermés, et *prend possession* des gens, comme il est prouvé que les « esprits » le font en Europe et en Amérique — les *houen* d'enfants étant encore plus maléfiques que les *houen* d'adultes. Cette croyance est si forte chez les Chinois que lorsqu'ils veulent se débarrasser d'un enfant, ils le transportent bien loin de sa maison, espérant par là dérouter le *houen* et l'empêcher de retrouver son chemin.

Comme le *houen* est la réplique fluide ou gazeuse du corps défunt, les experts en médecine judiciaire l'emploient dans les cas de meurtres présumés, afin de connaître la vérité. Les formules employées pour évoquer le *houen* d'une personne qui meurt dans des circonstances suspectes sont officiellement admises, et ces moyens sont fréquemment

⁴ Voir *De Natura Rerum* I, 1, de Lucrèce, qui l'appelle un « *simulacrum* ».

⁵ Bien que l'Antiquité (comme la philosophie ésotérique) semble diviser l'âme en âme divine et en âme animale, *anima divina* et *anima bruta*, la première appelée *noûs* et la seconde *phren*, cependant, les deux ne sont que l'aspect double d'une unité. Diogène Laërce (*De Vit. Clar. Vir.* I, 8,30) présente la croyance commune que l'âme animale *phren* — généralement le diaphragme — réside dans l'estomac, Diogène appelant *l'anima bruta, thumos*. Pythagore et Platon font aussi la même division, appelant l'âme divine ou rationnelle *logon*, et l'irrationnelle, *alogon*. Empédocle donne aux hommes et aux animaux une âme double, mais non deux âmes, comme on le croit. Les théosophes et Occultistes divisent l'homme en sept principes, et parlent d'une âme divine et d'une âme animale ; mais ils ajoutent que l'Esprit étant un et indivisible, toutes ces « âmes » et principes ne sont que ses aspects. L'Esprit seul est immortel, infini et est l'unique réalité, le reste n'est qu'erreur et illusion éphémère et temporaire. Des Mousseaux est furieux contre feu le Baron Du Potet qui place un « esprit » intelligent en chacun de nos organes, simplement parce qu'il est incapable de saisir l'idée du Baron.

employés, selon Huc, qui a dit à des Mousseaux (voir *Les Médiateurs de la Magie*, p. 310) que le magistrat instructeur, après avoir récité l'évocation au-dessus du cadavre, employait du vinaigre mêlé à certains ingrédients mystérieux, comme pourrait le faire tout autre nécromancien. Quand le *houen* paraît, c'est toujours sous la forme de l'image de la victime *telle qu'elle était* au moment de sa mort. Si le corps a été *brûlé* avant l'enquête judiciaire, le *houen* reproduit, sur *son* corps, les blessures ou lésions que reçut l'homme assassiné : le crime est alors prouvé, et la justice en prend note. Les livres sacrés des temples contiennent les formules complètes de telles évocations, et même le nom du meurtrier peut être obtenu de force du *houen* complaisant. En ceci du moins les Chinois furent suivis par les nations chrétiennes. Au Moyen Âge, le meurtrier présumé était placé par les juges devant sa victime et si, à ce moment, le sang commençait à couler des blessures ouvertes, c'était un signe certain que l'accusé était le criminel. Cette croyance survit encore de nos jours en France, en Allemagne, en Russie et dans toutes les contrées slaves. « Les blessures d'un homme assassiné se rouvriront à l'approche de son meurtrier », dit un ouvrage de jurisprudence (Binsfeld, *De Conf. Malef.* p.136).

« Le *houen* ne peut jamais être enfoui sous terre, ni noyé ; il voyage *au-dessus* du sol et préfère rester à la maison. »

Dans la province de Ho-Nan, l'enseignement change. Delaplace, un évêque de Chine⁶, raconte sur les « Chinois païens » les histoires les plus extraordinaires à ce sujet. « Chaque homme, disent-ils, possède en lui trois *houen*. À la mort, un des *houen* s'incarne dans un corps qu'il se choisit ; un autre reste dans la famille et auprès d'elle, et devient le *dieu lare* ; et le troisième veille sur la tombe où repose son corps. On brûle des papiers et de l'encens en l'honneur de ce dernier *houen*, comme sacrifice aux *mânes* ; le *houen* domestique élit domicile dans les tablettes-archives de la

⁶ *Annales de la Propagation de la Foi*, N°1 43, juillet 1852

famille parmi les caractères gravés, et on lui offre aussi des sacrifices ; des *hiangs* (bâtonnets d'encens) sont brûlés en son honneur et des repas funéraires sont préparés pour lui ; dans ce cas, les deux *houens* se tiendront tranquilles » — *si ce sont des houens d'adultes, nota bene.*

Puis vient une série d'histoires fantastiques. Si nous lisons toute la littérature de la magie depuis Homère jusqu'à Du Potet, nous trouvons partout la même affirmation : l'homme est un composé *triple*, et ésotériquement un *septuple* formé du mental, de la raison et d'un *eidolon*, et ces trois sont un (pendant la vie). « J'appelle *idole* de l'âme ce pouvoir qui vivifie et gouverne le corps, d'où découlent les sens, et par lequel l'âme manifeste la force des sens et NOURRIT UN CORPS DANS UN AUTRE CORPS. » (*Magie Dévoilée*, Du Potet, p. 250).

«Triplex unicuique homini dæmon, bonus est proprius custos », a dit Cornelius Agrippa, à qui Du Potet emprunta l'idée de l'« *idole* de l'âme ». Car Cornelius dit « Anima humana constat mente, ratione et *idolo*. Mens illuminat rationem ; ratio fluit in idolum ; idolum autem animæ est supra naturam quæ corporis et animæ quodam modo *nodus est*. Dico autem animæ idolum, *potentiam* illam VIVICATIVAM et *rectricem corporis sensuum originem, per quam... alit in corpore corpus* »⁷. (*De Occulta Philos.* pp. 357, 358).

C'est bien là le *houen* de la Chine, si nous le débarrassons de ce qui s'y ajoute de superstition et de fantaisie populaire. Néanmoins, la remarque suivante d'un Brahmane, faite dans

⁷ « Chaque homme possède un génie triple qui est son bon gardien particulier » a dit Cornelius Agrippa, à qui Du Potet emprunta l'idée de l'« *idole* de l'âme ». Car Cornelius dit : « L'âme humaine a comme constituants l'intelligence, la raison et l'*idole**. L'intelligence illumine la raison ; la raison se répand dans l'*idole* ; quant à elle, l'*idole* de l'âme est au-dessus de l'élément qui, en quelque sorte, relie le *corps* à l'*âme*. J'affirme en effet que l'*idole* de l'âme est ce *pouvoir VIVIFIANT et directeur du corps*, la source des sens, qui lui permet d'entretenir un corps dans le corps. »

* Le mot latin *idolum* (qui correspond au grec *eidolon*) a classiquement le sens de spectre ou d'image.[N. d. T.].

la revue, sous le titre « La chute d'une Idole » (*Theosophist*, sept. 1886, p.793) — que l'auteur l'ait écrite sérieusement ou non — est bien vraie : « si les règles (des proportions mathématiques et des mesures) ne sont pas fidèlement suivies dans tous les détails, une *idole* est susceptible d'être possédée par quelque puissant esprit mauvais ». Et, en envisageant les choses comme une loi morale de la nature — contrepartie de la loi mathématique — si les règles de l'harmonie dans le monde des causes et des effets ne sont pas observées pendant la vie, notre idole *intérieure* est tout aussi susceptible de devenir un démon malfaisant (*bhūta*), et d'être possédée par d'autres esprits du « mal » que nous appelons « élémentaires », quoiqu'ils soient considérés presque comme des dieux par des sentimentaux ignorants.

Pour celui qui veut étudier les lois occultes et la philosophie ésotérique, il y a une longue route et une grande marge entre ces auteurs et ceux qui, comme Des Mousseaux et De Mirville, ont écrit des volumes — toute une bibliothèque ! — pour prouver qu'à l'exception de quelques apparitions bibliques et de celles dont furent favorisés les saints chrétiens et les bons catholiques, il n'apparut jamais un fantôme, un revenant, un esprit ou un « dieu » qui ne fut un *ferouer*, un *imposteur*, un *usurpateur* — Satan, en un mot, sous l'un de ses déguisements. « Un *dieu* qui mange et boit, reçoit sacrifices et honneurs, ne peut être qu'un esprit mauvais », arguë De Mirville. « Les corps des esprits mauvais qui furent des anges ont été souillés par leur *chute* et participent des qualités d'un air plus dense » (éther ?), enseigne Des Mousseaux (*Le Monde Magique*, p. 287). « Et c'est là la raison de leur appétit quand ils dévorent les repas funéraires que les Chinois leur servent pour se les rendre propices ; ce sont des démons ».

Si nous nous tournons vers l'origine présumée du judaïsme et de la nation israélite, nous voyons des *anges* de lumière faire exactement de même — si « un bon appétit » est un signe de nature satanique. Et c'est le même Des Mousseaux qui, inconsciemment, se tend un piège à lui-même et à sa religion. « Voyez », s'exclame-t-il, « les

anges de Dieu descendre sous les arbres verts près de la tente d'Abraham. Ils mangent *avec appétit* le pain et la viande, le beurre et le lait préparés pour eux par le patriarche » (*Gen. XVIII, 2 et suiv.*) Abraham prépara tout un « veau tendre et délicieux » et « ils mangèrent » (7-8) ; et il fit cuire des gâteaux et apporta en outre du lait et du beurre. Leur « appétit » était-il plus *divin* que celui d'un « John King » qui boit du thé au rhum et mange des *toasts* dans la chambre d'un médium anglais, ou que l'appétit d'un *houen* chinois ?

L'Église a le pouvoir du discernement, nous assure-t-on ; elle connaît la différence entre les trois, et les juge par leurs corps. Voyons un peu. « Ceux-ci (ceux de la Bible) sont des vrais esprits purs » . Des anges, sans aucun doute (*certes*) prétend Des Mousseaux. « Leurs corps sont de ceux qui pourraient sans doute, en se dilatant, en vertu de l'extrême ténuité de la substance, devenir transparents, puis se fondre, se dissoudre, perdre leur couleur, devenir de moins en moins visibles, et finalement disparaître à nos yeux. » (p.388.)

Mais on nous assure qu'un « John King » peut faire de même, et un *houen* de Pékin aussi sans doute. Qui ou quoi peut alors nous enseigner la différence, si nous n'étudions pas la preuve ininterrompue que nous apportent les classiques et les théurgistes, et si nous négligeons les Sciences occultes ?

LA MAGIE ANCIENNE

DANS LA SCIENCE MODERNE

On pourrait reprocher à l'indianiste français Paulthier un enthousiasme débordant lorsqu'il assure que l'Inde lui semble être le vaste foyer primitif de la pensée humaine dont la flamme permanente a fini par se propager à l'ancien monde et l'enflammer¹. Pourtant, il a raison de l'affirmer. La Métaphysique aryenne,² en effet, a conduit le mental à la connaissance occulte la plus ancienne et la mère de toutes les autres sciences, car elles les contient toutes. Et c'est l'Occultisme — synthèse de toutes les découvertes concernant la nature, et principalement celle de la potentialité psychique cachée dans chaque atome physique de matière et au-delà — qui fut le lien primitif, cimentant en une seule pierre angulaire les fondements de toutes les religions de l'antiquité.

L'étincelle primitive, en effet, s'est propagée dans chaque

¹ *Essai*. Préface de Colebrooke.

² C'est uniquement par l'entremise de M. Barthélémy St Hilaire que le monde a appris « qu'en ce qui concerne la métaphysique, le génie hindou est toujours resté dans une sorte de sous-développement infantile » .

contrée et la Magie se trouve à la base de toute foi relative à cette contrée, récente ou ancienne. L'Égypte et la Chaldée sont au premier rang parmi les régions qui nous fournissent l'évidence la plus complète sur le sujet, dans l'impuissance où elles sont de protéger, comme le fait l'Inde, leurs reliques paléographiques de la profanation. Les eaux troubles du canal de Suez charrient jusqu'aux côtes britanniques la magie des premiers temps de l'Égypte pharaonique, qui vient remplir de ses restes poussiéreux les musées britanniques, français, allemands et russes. La Magie ancienne, *historique*, se reflète ainsi dans les annales scientifiques de notre siècle actuel de reniement total. Elle force la main du scientifique et épuise son cerveau, se riant des efforts déployés par celui-ci lorsqu'il cherche à interpréter sa signification à l'aide de ses données matérialistes, tandis qu'elle aide efficacement l'occultiste dans sa compréhension de la Magie moderne, petite-fille rachitique et affaiblie de sa puissante aïeule archaïque. Que l'on exhume un papyrus hiéroglyphique, en même temps que la momie emmaillottée d'un Roi ou Prêtre-Hiérophante, que l'on trouve une inscription indéchiffrable effacée par le temps venant des sites bouleversés de Babylone ou de Ninive, ou qu'on découvre un cylindre ancien de terre cuite, il est bien rare que cela n'apporte pas de nouveaux éléments de réflexion ou quelques renseignements suggestifs pour celui qui étudie l'Occultisme. Malgré tout, la magie est niée, considérée comme la « superstition » du philosophe ignorant de jadis.

Ainsi, il y a de la magie sur tous les papyrus, magie dans toutes les formules sacrées, magie mise en bouteille dans des fioles hermétiquement closes, et vieilles de milliers d'années ; magie dans des ouvrages modernes aux reliures élégantes ; magie dans les romans les plus populaires ; magie dans les cercles mondains ; magie, pis que cela en fait : SORCELLERIE dans l'air même que l'on respire en Europe, en Amérique et en Australie ; plus une nation est civilisée, cultivée, plus l'effluve de magie inconsciente qu'elle émet et accumule dans l'atmosphère qui l'environne est extraordinaire et puissante. ...

Bien entendu, on n'acceptera jamais sous son nom légitime la magie ridiculisée et déclarée taboue. Pourtant, la science a commencé à s'occuper très largement de cette science bannie, mais en lui adaptant des masques modernes. Que trouve-t-on donc dans un nom ? Parce que l'on définit scientifiquement le loup comme un animal du *genus canis*, cela en fait-il pour autant un chien ? Les hommes de science peuvent préférer appeler *hypnose hystérique*, la magie qui fut explorée par Porphyre et expliquée par Jamblique, mais cela ne l'empêche pas moins d'être de la magie. Les effets sur les premières races de la *Révélation* primitive qui leur fut faite par leurs « Dynasties divines », les *rois-instructeurs*, devinrent, dans la quatrième race, celle des Atlantéens, connaissance *innée*. Et, lorsque cette connaissance, exceptionnellement, se manifeste maintenant de façon authentique, elle présente un caractère « anormal » qui lui vaut d'être qualifiée de *médiunne*. L'histoire secrète du monde, préservée seulement dans des retraites sûres et lointaines, pourrait seule, si elle était communiquée sans réserve, faire connaître aux présentes générations l'existence de pouvoirs, presque toujours ignorés, qui résident, latents, dans l'homme et dans la nature. C'est parce que les Atlantéens abusèrent dangereusement de la Magie que leur race fut finalement vouée à la destruction et à l'oubli. Le récit de leurs sorcelleries et de leurs enchantements maléfiques sont parvenus jusqu'à nous à travers la littérature classique, par fragments, sous la forme de légendes et de contes de fées pour enfants, généralement attribués à de plus petites nations. D'où le mépris pour la nécromancie, la magie goétique et la théurgie. On ne se moque pas moins de nos jours des « sorcières » de Thessalie que des médiums modernes et des théosophes crédules. Encore une fois, ceci est dû à la *sorcellerie* et l'on ne doit jamais manquer du courage moral de le dire ; car c'est l'abus fatal de la Magie qui força les Adeptes, les « Fils de la Lumière », à la dissimuler profondément après que ses coupables adorateurs aient eux-mêmes trouvé un tombeau au fond de l'océan, la plaçant ainsi hors d'atteinte des profanes de la race qui succéda aux Atlantéens. C'est donc à

la sorcellerie que le monde doit son ignorance actuelle de la Magie, mais qui ou quelle classe d'hommes, en Europe ou en Amérique, voudra croire une telle assertion ? À une exception près, personne. Cette exception se trouve parmi les catholiques romains et leur clergé. Mais si ceux-ci sont tenus par leurs dogmes de croire en l'existence de la magie, ils lui attribuent une origine satanique. C'est cette théorie qui, certainement, a empêché la magie d'être approchée scientifiquement.

Pourtant, *nolens volens*, la science devra la prendre en main. L'archéologie dans ses départements les plus intéressants, l'égyptologie et l'assyriologie, se trouve fatalement liée avec elle, quoi qu'elle fasse. Car la magie est tellement mêlée à l'histoire du monde que si cette dernière doit jamais être écrite dans son intégrité, en donnant la vérité et *rien* que la vérité, il ne lui reste aucune échappatoire. Si l'archéologie espère encore faire des découvertes sur des textes hiératiques qui ne soient pas liées à ce sujet maudit, l'HISTOIRE, nous le craignons, ne sera jamais écrite.

Il est permis de sympathiser profondément avec la position embarrassante, et que nous pouvons imaginer facilement, des savants et des membres de la *Royal Sodety*, des académiciens et des orientalistes. Obligés de déchiffrer, de traduire et d'interpréter de vieux papyrus moisis, des inscriptions sur des stèles et des *rhombes* babyloniens, ils sont constamment en contact avec la MAGIE. Ex voto, dessins sculptés, hiéroglyphes et incantations, tout le bataclan de cette « superstition » maudite, les regarde fixement dans les yeux, sollicite leur attention et les remplit de la plus désagréable perplexité. Pensez seulement à ce que doivent être leurs sentiments lorsqu'on exhume un papyrus qui est de toute évidence précieux. Il s'agit du passeport *post mortem* de l'âme osirifiée³ d'un Prince ou même d'un

³ Le lecteur a-t-il besoin qu'on lui rappelle que chaque âme naissant à son cycle de 8.000 ans suivant la mort du corps qu'elle animait auparavant devenait en Égypte un « Osiris », était *osirifiée*, c'est-à-dire que la personnalité se trouvait réduite à ses principes supérieurs, pour devenir un *esprit*.

Pharaon récemment élevé au Ciel. Ce document est couvert de caractères rouges et noirs, écrits par un scribe instruit et renommé — disons de la IV^o Dynastie et sous le haut contrôle d'un Hiérophante égyptien — classe jouissant d'une grande considération de tout temps et tenue par la postérité comme la plus cultivée de toutes parmi les sages et les philosophes anciens. Les textes trouvés furent écrits à l'heure solennelle de la mort et de la mise au tombeau d'un Roi Hiérophante, d'un Pharaon et d'un Souverain. Le but du document est l'introduction de « l'âme » dans la région effrayante de l'Amenti, devant ses juges, là où un mensonge est, dit-on, plus lourd que tout autre crime. L'orientaliste prend le papyrus et consacre à son interprétation des jours, voire des semaines de travail pour y trouver seulement le texte suivant : « Pendant la XIII^e année et le second mois de *Schomou*, au 28^e jour, nous, le premier Grand Prêtre d'Ammon (le roi des dieux), Penotman, fils du délégué (ou du substitut)⁴ du Grand-prêtre Pion-ki-moan, et le scribe du temple de Sossou-khons et de la Nécropole Boutegamonmou, avons commencé à préparer le feu Prince Oozir-mari Pionokha, etc... etc... pour l'éternité. Lorsqu'elle fut préparée, *la momie fut heureuse de se lever et de remercier ses serviteurs et d'accepter également une couverture confectionnée pour elle des mains de la « dame qui chante », Nefrelit Nimutha, partie dans l'éternité l'année tant et tant... etc... « quelques centaines d'années auparavant ! »* Le tout écrit en hiéroglyphes.

C'est peut-être ici une mauvaise interprétation. Il y a cependant des douzaines de papyrus qui bien authentifiés comportent des interprétations et des récits bien plus étranges que celui que nous venons de mentionner, corroborés en cela par Sanchoniaton et Manéthon, par Hérodote et Platon, Georges le Syncelle et de nombreux

⁴ « Substitut » était le nom attribué au père du « Fils » adopté par le Grand Prêtre Hiérophante : une classe de ces Prêtres restaient en effet célibataires et adoptaient des « Fils » en vue de leur transmettre pouvoir et succession.

autres auteurs et philosophes qui mentionnent le sujet. Ces papyrus recensent très souvent, et aussi sérieusement que n'importe quel fait historique n'exigeant aucune confirmation supplémentaire, des dynasties entières de *mânes* de Rois, c'est-à-dire de *fantômes* et de *spectres*. On trouve la même chose dans les histoires d'autres nations.

Tous revendiquent pour leurs premières dynasties⁵ originelles de souverains et de rois, ce que les grecs appelaient des *Manes* et les Égyptiens *Ourvagan*, des « dieux », etc... Rossellius s'est efforcé d'interpréter cette bizarrerie, mais en vain. « Le mot manes signifiant *Ourvagan* », dit-il, « et ce terme dans son sens littéral signifiant *l'image extérieure*, nous pouvons supposer, s'il était possible de rapporter cette dynastie à une période historique quelconque, que le mot se réfère à *quelque forme de gouvernement théocratique représenté par les images des dieux et des prêtres !* »⁶.

Une dynastie composée apparemment de rois *vivants*, actifs et qui gouvernent, transformée subitement en simples images et ombres, exige pour être acceptée un effort de crédulité moderne bien plus grand que ne l'exigent les « fantômes des rois ».

Est-ce que tous ces Hiérophantes et tous ces Scribes, ces Pharaons et ces Rois-Initiés furent des fous ou des imposteurs, des complices ou des menteurs pour avoir cru eux-mêmes d'abord et avoir tenté ensuite de faire croire aux autres de telles histoires extraordinaires s'il n'y avait aucune vérité à leur origine ? Et cela pendant des millénaires, de la première à la dernière Dynastie ?

⁵ La Doctrine Secrète enseigne que ces dynasties étaient composées d'êtres divins, « les images éthériques des créatures humaines », en réalité des « dieux » dans leurs corps astraux lumineux, les *sishta* de *manvantara* précédents.

⁶ Rossellius (Vol. I : « Storia degli Monumenti dell'Egitto » (p.8). Il ajoute que Manéthon et les Chroniques anciennes sont d'accord pour traduire le mot *manes* par *nehies*. Dans les Chroniques d'Eusèbe Pamphile, découvertes à Milan et annotées par le Cardinal Mai, le mot *nehies* est également traduit par *urvagan* « l'ombre extérieure » ou « l'image éthérique des hommes » ; autrement dit, le *corps astral*.

La « Doctrine Secrète » traitera plus complètement de la Dynastie *divine* des *Manes*. Toutefois, quelques faits particuliers du même genre peuvent être enregistrés d'après des papyrus authentiques et des découvertes archéologiques. Les orientalistes ont trouvé une planche de salut. Obligés de publier le contenu de quelques papyrus réputés, ils les appellent maintenant des *romans* du temps de tel et tel Pharaon, etc... Si l'expédient n'est pas absolument honnête, il n'en reste pas moins ingénieux. Les Sadducéens amateurs de belles lettres pourront se réjouir de bon cœur.

Un de ces papyrus est le « Lepsius Papyrus » du Musée de Berlin, aujourd'hui acheté par ce dernier aux héritiers de Richard Lepsius. Il est écrit en caractères hiéroglyphiques, en langue égyptienne archaïque (copte ancien). On le considère comme l'une des plus importantes découvertes archéologiques parce qu'il fournit des dates de comparaison et permet de rectifier plusieurs erreurs dans l'ordre de succession des dynasties. Malheureusement, *ses fragments les plus importants* manquent. Les égyptologues spécialisés qui rencontrèrent les plus grandes difficultés à le déchiffrer, ont conclu qu'il s'agissait d'« un roman historique du XVI^e siècle avant J.-C.⁷ et remontant à certains événements qui auraient eu lieu sous le règne du Pharaon Chéops, constructeur supposé de la pyramide du même nom, et dont le règne fut en pleine efflorescence au XXVI^e (?) siècle avant notre ère ». Il décrit la vie égyptienne et l'état de la société à la cour de ce grand Pharaon, à peu près 900 ans avant les petites histoires désagréables entre Joseph et Mme Putiphar.

La première scène décrit tout d'abord le roi Chéops sur son trône entouré de ses fils auxquels il donne l'ordre de l'entretenir sur les récits relatifs à la plus haute antiquité et aux pouvoirs miraculeux exercés par les sages renommés et

⁷ Attribué de façon très hypothétique à la XVIII^e Dynastie de rois selon les tables Synchroniques de Manéthon, falsifiées, au-delà de toute reconnaissance possible, par l'habile Eusèbe, le trop astucieux Évêque de Césarée.

les magiciens de la Cour de son prédécesseur. Le Prince Chephren raconte alors à son auditoire comment un *mage* à l'époque du Pharaon Nebka fit un crocodile avec de la cire et le doua de vie et *d'obéissance*. Un mari l'ayant placé dans la chambre de son épouse infidèle, le crocodile mordit la femme et son amant puis, les capturant tous les deux, il les jeta dans la mer. Un autre prince raconta une histoire de son grand-père, le Pharaon SENEFRU, père de Chéops. Se sentant mal entrain, il appela un magicien devant lui qui lui conseilla comme remède le spectacle qu'offraient vingt belles jeunes vierges de la Cour s'amusant en bateau sur le lac voisin. Les jeunes filles obéirent et le cœur du vieux tyran en fut « ravigoté ». Mais, soudain, une des jeunes filles poussa un cri perçant et se mit à pleurer très fort. Elle avait fait tomber un splendide collier dans l'eau à un endroit profond de 220 pieds. Un magicien prononça alors une formule, appela à son aide les génies de l'air et de l'eau, puis il plongea sa main dans les vagues et ramena le collier. Le Pharaon fut très frappé par cet exploit. Il ne regarda plus les vingt beautés, « dévêtues, couvertes de résilles, avec leurs vingt avirons faits d'ébène et d'or ». Il ordonna que des sacrifices soient offerts aux *manes* de ces deux magiciens lorsqu'ils mourraient. À cela, le Prince *Gardadathu* fit la remarque que les plus élevés de ces magiciens ne *mouraient jamais* et que l'un d'eux — plus que centenaire — vivait encore à ce moment, dans la ville de Deyd-Snefrou, son nom était Deddy. Il dit aussi qu'il avait le pouvoir miraculeux de réunir les têtes tranchées à leurs corps et de rappeler l'ensemble à la vie, comme il avait aussi pleine autorité et domination sur les lions du désert. Ce Deddy connaissait également l'endroit où se procurer les matériaux onéreux nécessaires au temple du dieu Thoth (la déité *sagesse*) édifice que le Pharaon Chéops était extrêmement désireux d'élever près de sa grande pyramide. Entendant cela, le puissant Roi Chéops exprima le désir de voir le vieux Sage à sa cour. Le Prince Gardadathu partit aussitôt en voyage et ramena avec lui le grand magicien.

Selon les dires du papyrus, après de longues salutations, des compliments réciproques et des hommages, une longue

conversation s'engagea entre le Pharaon et le Sage, qui, en bref, se déroula ainsi :

« J'ai entendu dire, ô Sage, que tu peux réunir des têtes coupées à leurs corps. »

« Je puis le faire. Grand Roi », répondit Deddy.

« Faites venir ici un criminel immédiatement » , dit le Pharaon.

« Grand-Roi, mes pouvoirs ne s'étendent pas aux hommes. Je ne peux ressusciter que les animaux » , remarqua le Sage.

Alors, on apporta une oie, la tête en fut tranchée et placée dans le coin, côté Est de la salle, son corps placé à l'Ouest. Deddy étendit son bras dans chacune des deux directions et murmura une formule magique. Sur le champ, le corps de l'oiseau se leva et s'avança vers le centre de la salle, la tête roula pour le rejoindre. Elle sauta sur le cou sanguinolent, les deux furent réunis et l'oie commença à se promener sans souffrir aucunement de la décapitation opérée sur elle.

Le même exploit merveilleux fut répété par Deddy sur des serins et sur un taureau. Après quoi, le Pharaon désira être informé au sujet du projet du temple de Thoth.

Le magicien-sage connaissait tout au sujet des restes antiques du temple cachés dans une certaine maison d'Héliopolis : mais il n'avait pas le droit de le révéler au roi. La révélation devait venir de l'aîné des triplés de Rad-Dedtou. « Cette dernière est la femme du prêtre du Soleil de la cité de Sahebou. Elle va concevoir des triplés, fils du dieu-soleil, et ses enfants joueront un rôle important dans l'histoire du pays de Khemi (Égypte) étant donné qu'ils seront appelés à le gouverner. L'aîné, avant de devenir Pharaon, sera Grand-Prêtre du Soleil de la cité d'Héliopolis. »

Entendant cela, le Pharaon Chéops, déchira de douleur ses vêtements : sa dynastie serait ainsi détrônée par le fils de la déité à laquelle, de fait; il élevait un temple ! » .

À cet endroit, le papyrus est déchiré. Une large partie manquant, la postérité se voit refusée la possibilité de savoir ce que le Pharaon entreprit dans cette circonstance pénible.

Le fragment suivant nous informe sur le sujet qui est de toute évidence le plus important de cet écrit archaïque, c'est-à-dire celui qui relate la naissance des trois fils du dieu-Soleil. Dès que Rad-Dedtou ressentit les douleurs de l'enfantement, le grand dieu-Soleil appela les déesses Isis, Nephtys, Mesehentou, et Hekhtou et les envoya pour aider la prêtresse en disant : « Elle est en travail pour mes trois fils qui seront un jour les gouverneurs de ce pays. Aidez-la et ils élèveront des temples, feront d'innombrables libations de vin et de sacrifices » . Les déesses firent ce qui leur avait été demandé et trois garçons, d'une taille d'une aune chacun, et *avec de très longs bras*⁸ naquirent. Isis leur donna leurs noms et Nephtys les bénit tandis que les deux autres déesses confirmaient en eux leur futur glorieux. Les trois jeunes hommes devinrent par la suite les rois de la V^e Dynastie, leurs noms étant Ouserkath, Sagourey, et Kakây. Lorsque les déesses furent retournées dans leurs célestes demeures, quelques grands miracles se produisirent. Le blé offert aux déesses mères retourna tout seul dans le coffre à grain dans une dépendance de la maison du Grand Prêtre et les serviteurs racontèrent que des voix d'êtres invisibles y faisaient entendre les hymnes que l'on chante à la naissance des princes héréditaires et que l'on percevait distinctement les notes de musique et les danses propres à ce rite. Ce phénomène, plus tard, mit en danger la vie des futurs rois — les triplés.

La Grande-Prêtresse ayant un jour puni une esclave, celle-ci se sauva de la maison et parla ainsi aux foules assemblées : « Comment a-t-elle osé me punir, cette femme qui a donné le jour aux trois rois ? J'irai vers le Roi Chéops, notre Seigneur, et le lui dirai » .

À cet endroit captivant, le papyrus est une fois encore déchiré. Le lecteur est à nouveau laissé dans l'ignorance de ce qui résulta de la dénonciation et comment les trois jeunes

⁸ De longs bras étaient en Égypte, comme maintenant en Inde, un signe indiquant un état de *mahâtma* ou d'adepte.

prétendants échappèrent à la persécution du chef suprême⁹.

Mariette Bey cite un autre exploit magique (*Mon. Dir.* pl. 1. 9. époque perse) trouvé sur une tablette du Musée de Boulak au sujet du royaume d'Éthiopie qui fut fondé par les descendants des Grands Prêtres d'Ammon et où régnait une théocratie absolue. C'était le dieu lui-même, semble-t-il, qui sélectionnait les rois à sa fantaisie et « la stèle 114, qui est une déclaration officielle sur l'élection d'Aspalout, montre comment ces événements eurent lieu » (Gebel-BarkaI). L'armée s'assembla près de la Montagne sacrée à Napata, choisit six officiers qui devaient se joindre à d'autres délégués d'état et proposa de procéder à l'élection d'un roi.

« Venez », lit-on dans la légende inscrite. « Venez, et choisissons un maître qui soit semblable à un jeune taureau irrésistible ». L'armée commença à se lamenter et dit : « Notre maître est avec nous et nous ne le connaissons pas ! » D'autres remarquèrent : « Certes, mais nous pouvons le connaître, bien que jusqu'à présent personne ne le connaisse

⁹ Ceci est d'autant plus regrettable, dit le traducteur du papyrus, que « malgré des détails légendaires, le contenu du papyrus de Lepsius repose manifestement sur les traditions les plus anciennes et sans aucun doute émanent d'un témoin oculaire et sont d'une évidence incontestable ». Les données du papyrus concordent parfaitement avec les faits connus, avec les découvertes faites par l'égyptologie et les renseignements indéniables obtenus sur l'histoire et sur les événements reculés de ce « pays de mystère et d'énigme », comme le dit Hegel. Nous n'avons donc aucune raison de douter de l'authenticité du récit général de notre papyrus. Il nous révèle également des faits historiques entièrement nouveaux. Ainsi, nous apprenons tout d'abord que Kéfrén ou Chéphren était le fils de Chéops, que la V^e Dynastie prit naissance à Sahebou ; que ses trois premiers Pharaons étaient frères et que l'aîné des triplés avait été Grand-Prêtre du Soleil à Héliopolis avant de monter sur le trône. Aussi maigres que soient les détails, ils deviennent très importants dans l'histoire d'événements dont plus de quarante siècles nous séparent. Finalement, le papyrus de Lepsius est un document extrêmement ancien, écrit en vieille langue égyptienne, tandis que les événements qui y sont mentionnés peuvent, par leur *originalité* (magie ?) être mis en parallèle avec les meilleurs récits égyptiens traduits et publiés par le célèbre égyptologue et archéologue Maspéro, dans son œuvre intitulée: « Contes de l'ancienne Egypte ».

sauf Râ (le dieu), puisse le grand Dieu le protéger du danger où qu'il se trouve »... Sur-le-champ, toute l'armée s'écria : « Mais il y a ce dieu Ammon-Râ, dans la Montagne sacrée et il est le Dieu de l'Éthiopie !. Soyons à lui, ne parlez pas de lui sans savoir car les paroles prononcées par ignorance à son sujet ne sont pas bonnes. Laissez-le choisir, ce dieu qui est le dieu du royaume d'Éthiopie depuis le temps de Râ... Il nous guidera puisque les rois éthiopiens sont tous son œuvre et qu'il donne le royaume au fils qu'il aime » . « Voilà ce que dit l'armée entière : c'est un discours excellent, en vérité, sans aucun doute ».

Le récit montre ensuite les délégués dûment purifiés, entrant dans le temple et se prosternant devant l'immense statue d'Ammon-Râ, tout en formulant leur requête. « Les prêtres éthiopiens sont puissants. Ils savaient fabriquer des images et des statues miraculeuses, capables de se mouvoir et de parler pour servir de véhicules aux dieux, cet art leur vient de leurs ancêtres égyptiens. »

Tous les membres de la famille royale passent en procession devant la statue d'Ammon-Râ — mais il reste immobile. Cependant, dès qu'Aspalout s'approche, l'énorme statue le saisit avec ses deux bras et s'exclame : « Voici votre roi. C'est votre Maître qui vous fera vivre » . Les chefs de l'armée saluent alors le nouveau Pharaon. Il pénètre dans le sanctuaire et le dieu le couronne, personnellement, de ses propres mains ; enfin, il rejoint son armée. La fête se termine par la distribution de pain et de bière. (Gebel-BarkaI).

Il y a un certain nombre de papyrus et d'inscriptions anciennes qui prouvent au delà de tout doute possible que pendant des milliers d'années les Grands-Prêtres, les magiciens et les Pharaons *croyaient* — comme les masses — dans la magie, et en outre la pratiquaient ; mais cette magie a pu ensuite passer pour de la prestidigitation habile. Les statues *devaient être fabriquées*, car à moins d'être faites avec certains éléments et certaines pierres, sous l'influence de certaines constellations, selon les conditions prescrites par l'art magique, les pouvoirs et les forces *divines* (ou

infernales, selon le goût de certains) qui devaient animer de telles statues et images ne pouvaient agir par leur intermédiaire : de même c'est avec des métaux et des matériaux spéciaux et non par un assemblage choisi au hasard, que l'on doit fabriquer une batterie galvanique, si l'on veut qu'elle produise *ses* effets magiques.

Une photographie ne peut s'obtenir que grâce à des conditions précises d'obscurité et on doit faire appel à certains produits chimiques pour obtenir les résultats attendus.

Quelque vingt ans plus tôt, l'archéologie s'est trouvée enrichie d'un document égyptien très curieux donnant les vues de cette ancienne religion sur le sujet des spectres (*manes*) et sur la magie en général. C'est le « Papyrus Magique Harris ». Il est extrêmement curieux sur ce qu'il apporte relativement aux enseignements ésotériques de la Théosophie occulte. Il est très suggestif. Nous le laissons pour notre prochain article — sur la MAGIE.

STATUES ANIMÉES

Quelle que soit la raison que l'on puisse invoquer, le mot *fétiche* est expliqué dans les dictionnaires sous son sens étroit d'« objet choisi momentanément pour être adoré », d'« une petite idole employée par les *sauvages* africains » etc., etc.

Dans son livre *Des cultes qui ont précédé et amené l'idolâtrie*, Dulaure définit le fétichisme dans ces termes : l'« adoration d'un objet considéré par les ignorants et les faibles d'esprit comme le réceptacle ou l'habitat d'un dieu ou d'un génie. »

Tout cela est très érudit, et très profond sans doute, mais n'a pas le mérite d'être vrai ou correct. Une idole peut n'être qu'un fétiche chez les nègres d'Afrique, selon Webster ; et il existe certainement des gens ignorants et faibles d'esprit qui sont des adorateurs de fétiches. Pourtant, la théorie que certains objets — statues, images et *amulettes*, par exemple — servent temporairement, ou même constamment, d'habitat à un « dieu », à un « génie » ou simplement à un *esprit*, a été admise par certaines des plus grandes intelligences connues de l'Histoire. Ce ne furent pas des ignorants et des faibles d'esprit qui l'inventèrent, puisque la majorité des sages et des philosophes du monde, depuis le *crédule* Pythagore jusqu'au sceptique Lucien, croyaient à une telle

chose dans l'antiquité ; de même, dans notre siècle hautement civilisé, cultivé et instruit, plusieurs centaines de millions de chrétiens y croient encore, que les définitions ci-dessus soient correctes, ou que ce soit celle que nous allons offrir. L'administration du Sacrement, le mystère de la Transsubstantiation « dans la transmutation *supposée* du pain et du vin de l'Eucharistie en sang et corps du Christ », feraient du pain et du vin, et même du ciboire, *des fétiches* — tout autant que l'arbre, le chiffon ou la pierre du sauvage africain. Tout objet miraculeux, image, tombeau ou statue d'un saint, de la Vierge ou du Christ, dans les Églises Romaine et Grecque, doit donc être considéré comme *fétiche*, car, que le miracle soit censé s'accomplir par Dieu ou par un ange, par le Christ ou un Saint, ces images ou statues deviennent *réellement* — si le miracle est revendiqué comme authentique — « le réceptacle ou l'habitat » pour un temps plus ou moins long, de Dieu ou d'un « ange de Dieu » .

C'est uniquement dans le *Dictionnaire des Religions* (article sur le *Fétichisme*) que l'on trouve une définition assez correcte : « Le mot *fétiche* dérive du portugais *fetisso*, « enchanté », « ensorcelé » ou « charmé », d'où *fatum*, le « destin », *fatua*, une « fée », etc.

De plus « fétiche » était et devrait toujours être identique à « idole », et comme le dit l'auteur de l'ouvrage « *Les Térâphim de l'idolâtrie* » : « Le fétichisme est l'adoration d'un *objet quelconque*, inanimé ou vivant, de grandes ou de petites dimensions, *dans lequel* ou *en rapport avec lequel*, un " esprit " quelconque — bon ou mauvais, en bref un pouvoir intelligent invisible — a manifesté sa présence. »

Comme j'ai rassemblé pour ma *Doctrine Secrète* un certain nombre de notes à ce sujet, je puis en donner quelques-unes à propos du dernier roman *théosophique* intitulé : *A Fallen Idol*, et montrer ainsi que cette fiction est basée sur quelques vérités très occultes de la Philosophie Ésotérique.

Les images de tous les dieux de l'antiquité, depuis les premiers Aryens jusqu'aux derniers Sémites — les juifs — étaient toutes des idoles et fétiches, qu'elles aient été

appelées *téraphim*, *urim et thummim*, kabeiri ou chérubins, ou dieux *lares*. Si, en parlant des *téraphim*, que Grotius traduit par « anges » — étymologie admise par Cornélius qui dit qu'ils « étaient le symbole des présences *angéliques* » — les chrétiens peuvent les appeler « les intermédiaires par lesquels la *présence divine* se manifestait », pourquoi ne pas appliquer la même définition aux idoles des « païens » ?

Je sais parfaitement bien que l'homme de science moderne, comme le sceptique ordinaire, ne croit pas plus à une statue « animée » de l'Église Romaine qu'au fétiche « animé » du sauvage. Mais il n'est pas question à présent de croyance ou d'incrédulité. Il s'agit simplement de l'évidence de l'antiquité embrassant une période de plusieurs millions d'années, et s'affirmant en face de la négation du XIX^e siècle — le siècle du spiritisme et du spiritualisme, de la Théosophie et de l'Occultisme, de Charcot et de son hypnotisme, de la « suggestion » psychique, et de la MAGIE NOIRE non reconnue, mais étendant partout son influence.

Honorons la religion de nos ancêtres, nous Européens, en l'interrogeant sur ses croyances et leur origine, avant de citer pour sa défense l'antiquité païenne et sa philosophie grandiose ; où trouvons-nous, dans la littérature occidentale soi-disant sacrée la première mention d'idoles et de fétiches ? Dans le chapitre XXXI (et les suivants) de la Genèse, où l'on apprend que dans la ville d'Ur des Chaldéens, en Mésopotamie, les ancêtres d'Abraham, Serug et Terah, adoraient de petites idoles d'argile qu'ils appelaient leurs *dieux*, et aussi que Rachel déroba, à Haran, les images (*téraphim*) de son père Laban. Il se peut que Jacob ait défendu le culte de ces dieux, mais on voit néanmoins, 325 ans plus tard, les juifs de Moïse adorer aussi bien « les dieux des Amorrhéens » (*Josué* XXIV, 14, 15). Les dieux *téraphim* de Laban existent encore de nos jours parmi certaines tribus de musulmans en territoire perse. Ce sont de petites statuètes de génies tutélaires ou de dieux que l'on consulte dans toutes les occasions. Les Rabbis expliquent que Rachel n'avait pas d'autre motif, en dérobant les *dieux* de son père, que de l'empêcher de savoir par eux la direction qu'elle et son mari

Jacob avaient prise, de peur qu'il les empêchât une fois de plus de quitter sa maison. Ainsi ce n'était ni la piété, ni la peur du Seigneur Dieu d'Israël, mais une simple crainte d'indiscrétion de la part des dieux qui les lui faisait dérober. De plus, ses mandragores n'étaient qu'une autre espèce d'instrument magique de sorcellerie.

Voyons maintenant quelle est l'opinion d'auteurs classiques et sacrés divers concernant ces *idoles* qu'Hermès Trismégiste appelle des « statues présageant l'avenir » (*Asclepias*) ?

Philon de Biblos montre que les juifs consultaient les *démons* comme les Amorrhéens, surtout par l'intermédiaire de petites statues en or, en forme de nymphes, qui, si on les questionnait à n'importe quelle heure leur répondaient ce que les consultants devaient faire et ce qu'ils devaient éviter (*Antiquités*). Dans le *Moreh Nebhuchim* (I.iii) il est dit que rien ne ressemblait plus à ces dieux *protecteurs portatifs* des païens (*dii portatiles vel Avernunci*) que ces dieux tutélaires des juifs. C'étaient de véritables phylactères ou talismans *animés*, les *spirantia simulacra* d'Apulée (Livre XI) dont les *réponses données* dans le temple de la déesse de Syrie *furent entendues* par Lucien personnellement, et répétées par lui. Kircher (le Père jésuite) montre aussi que les *téraphim* ressemblaient d'une façon tout à fait extraordinaire aux *sérapis* païens de l'Égypte ; et Cédrene semble corroborer cette affirmation de Kircher (dans son ouvrage « Œdipe » vol. III, p.494, etc.), en montrant que le *t* et le *s* (comme le *s* sanskrit et le *h* zend) étaient des lettres interchangeables, et que *séraphim* (ou *sérapis*) et *téraphim* étaient absolument synonymes.

Quant à l'usage de ces idoles, Maimonide nous dit (*Moreh Nebhuchim* p.41) que ces dieux ou images passaient pour être doués du don de prophétie, et pour pouvoir dire aux gens qui les possédaient « tout ce qui leur était utile et salutaire » .

Toutes ces images, nous dit-on, avaient la forme d'un nourrisson ou d'un petit enfant, et on n'en trouvait qu'occasionnellement de beaucoup plus grandes. C'étaient

de vraies statues ou idoles à l'image de l'homme. Les Chaldéens les exposaient aux rayons de certaines planètes pour qu'elles les imprègnent de leurs vertus et pouvoirs. Ceci se faisait dans des buts astro-magiques ; les véritables *téraphim* étaient destinés à des usages nécromantiques et de sorcellerie en général. Les esprits des morts (élémentaires) y étaient attachés grâce à des pratiques magiques, et on les employait dans des buts coupables divers.

Ugolino¹ met dans la bouche du sage Gamaliel, le maître (ou *guru*) de Saint-Paul, les paroles suivantes qu'il emprunte, dit-il, à son *Capito*, chap. XXXVI :

« Ils (les possesseurs de ces *téraphim* nécromantiques) tuaient un nouveau-né, lui enlevaient la tête et lui plaçaient sous la langue, salée et huilée, une petite plaque d'or sur laquelle était gravé le nom d'un esprit *mauvais* , puis, après avoir suspendu cette tête au mur de leur chambre, ils allumaient des lampes, et, prosternés sur le sol, ils *conversaient avec lui*. »

Le savant marquis de Mirville croit que c'étaient précisément de tels *fétiches* ex-humains que Philostrate avait en vue lorsqu'il signalait divers exemples. Il y avait la « tête d'Orphée » — dit-il — qui « parle à Cyrus, et celle d'un sacrificateur de Jupiter Hoplosmius... qui, séparée de son corps, révéla, au dire d'Aristote, le nom de son meurtrier qui s'appelait Ceucidas ; et le nom de Publius Capitanus, qui, au dire de Trallian, au moment de la victoire remportée par Acilius... consul romain sur Antioche, roi d'Asie, prédit aux Romains les grands malheurs qui vinrent bientôt les affliger », etc. (*Pn. des Esprits*, vol. III Ch. II ; Mémoires adressés aux Académies p.252)

Diodore raconte comment, autrefois, ces idoles se fabriquaient dans des buts magiques. Sémélé, la fille de Cadmus, ayant mis au monde prématurément, à la suite d'une frayeur, un enfant de sept mois, Cadmus, afin d'observer *la coutume de son pays* et de lui donner (à

¹ UGOLINO : *Thesaur*, vol. XXIII. p.475.

l'enfant) une *origine supra-terrestre qui lui permettrait de vivre après la mort* entoura son corps d'une statue d'or et en fit une idole pour laquelle un culte spécial et des rites furent établis. (Diodore *lib.* 1, 23).

Comme Fréret, dans son article de l' « Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions... » (Tome XXIII, p.247) remarque justement, en commentant le passage ci-dessus :

« Une singularité qui mérite plus d'attention, c'est que la cérémonie de cette *consécration* de l'enfant de Sémélé par Cadmus, que les *Orphiques* disaient être une coutume de ses ancêtres, *est précisément celle qui est décrite dans les Rabbins* cités par Selden au sujet de *Théraphim* ou des Dieux domestiques des Syriens et des Phéniciens. Il n'y a pas grande apparence que ces Rabbins connussent les Orphiques. »

Il y a donc tout lieu de croire que les nombreuses gravures publiées dans *l'Edipe* du Père Kircher, ces petites figures et ces têtes qui ont des lamelles métalliques dépassant de dessous la langue qui pend entièrement hors de la bouche, sont simplement de véritables *téraphim* — comme le montre de Mirville. Et dans le livre *Religions* de Le Blanc (vol. III, p.277), parlant des *téraphim* phéniciens, l'auteur les compare aux *palladium* gréco-phrygiens qui contenaient des reliques humaines. « Tous les mystères de l'apothéose, des orgies, des sacrifices et de la magie s'y trouvaient réunis. On immolait un enfant assez jeune pour que son âme innocente ne fût pas encore séparée de l'*Anima Mundi* — Âme du monde », dit-il, « on conservait sa tête embaumée dans laquelle *son âme était fixée par la puissance de la magie et des enchantements* ». Après quoi, vient la description du procédé habituel, la plaque d'or, etc., etc.

Ceci est de l'affreuse MAGIE NOIRE, disons-nous ; et seuls les *dugpa* d'antan, les sorciers infâmes de l'antiquité, l'employaient. Au Moyen Âge, on sait que seuls quelques prêtres catholiques romains y ont eu recours, et parmi eux le prêtre Jacobin, apostat au service de la reine Catherine de Médicis, cette fille fidèle de l'Église de Rome, et l'auteur du Massacre de la Saint-Barthélémy. L'histoire est rapportée

par Bodin, dans son ouvrage fameux sur la Sorcellerie : *La Démonomanie ou Traité des Sorciers* (Paris, 1587) ; et le passage est cité dans *Isis Unveiled* (vol. II, p.56). Le pape Sylvestre II fut accusé publiquement de sorcellerie par le cardinal Benno, pour avoir fabriqué une « Tête d'airain divinatoire ». Ces têtes et autres statues *parlantes*, trophées de l'habileté magique de moines et d'évêques, n'étaient que des reproductions des dieux *animés* des temples anciens.

Benoît IX, Jean XX et les papes Grégoire VI et VII sont tous connus dans l'Histoire comme des sorciers et des magiciens. En dépit d'une telle masse de faits prouvant que l'Église latine avait dépouillé les anciens juifs de tout — oui, même de leur connaissance de *l'art noir* — un de leurs défenseurs des temps modernes, le marquis de Mirville, n'a pas honte de publier, contre les juifs modernes, les plus terribles et infâmes accusations !

Dans ses violentes polémiques avec les symbologistes français qui essayent de trouver une explication philosophique aux coutumes et rites anciens de la Bible, il dit :

« Nous passons les significations symboliques que l'on se donne la peine de chercher à toutes ces coutumes [de juifs idolâtres] (leurs téraphim humains et leurs têtes d'enfants coupées), parce que nous y croyons fort peu. Mais nous croyons fort bien, par exemple, que la tête que le Scandinave Odin consultait dans toutes les affaires difficiles était un téraphim du même ordre (magique). *Et ce que nous croyons bien plus encore*, c'est que *tous ces enlèvements d'enfants (chrétiens)*, pratiqués de tous temps et même dans le nôtre par les Juifs, étaient la conséquence de ces antiques et barbares idées nécromantiques... qu'on se rappelle celui de Damas et le P. Thomas². »

Voilà qui est clair et sans détours ! Les pauvres Israélites dépouillés sont ouvertement accusés de ravir des enfants chrétiens pour les décapiter et se servir de leurs têtes comme moyen *divinatoire* dans des buts de sorcellerie ! Où

² *Pn. des Esprits*, vol. III, p.254.

s'arrêteront la bigoterie et l'intolérance, avec leur *odium theologicum*, je me le demande ?

Au contraire, il semble bien évident que c'est à la suite de pareilles pratiques déformées et infernales de l'occultisme que Moïse et les premiers ancêtres des juifs furent si stricts dans leur sévère interdiction de se servir d'images gravées, de statues, de reproductions, sous une forme quelconque, de dieux ou d'hommes vivants. La même raison était à la base d'une défense semblable promulguée par Mahomet et imposée par tous les prophètes musulmans, car *l'image d'une personne*, sous quelque forme que ce soit, et en n'importe quelle matière, *peut être transformée en une arme mortelle contre le modèle, par un praticien réellement versé dans l'art noir*.

Les autorités légales au Moyen Âge, et même il y a deux siècles, n'avaient pas tort de mettre à mort ceux qu'on découvrait en possession de petites figures de cire de leurs ennemis, car *ils complotaient* purement et simplement un *meurtre*. « Tu n'attireras pas les *esprits vitaux* de ton ennemi, ou de toute autre personne, dans son *simulacrum* » car « c'est un crime chargé de haine contre la nature ». Et plus loin : « Tout objet dans lequel le *fiat* d'un esprit a été attiré est dangereux, et ne doit pas être laissé aux mains des ignorants... Un expert (en magie) doit être requis pour le purifier » (*Lois pratiques de la Science Occulte*, livre V, exemplaire copte).

Dans une sorte de « Manuel » de l'occultisme élémentaire, il est dit : « Pour rendre impuissant un objet ensorcelé (*fétiche*), ses parties doivent être réduites en atomes (brisées) et le tout enterré dans un sol humide » (suivent des instructions qu'il n'est pas nécessaire de publier)³.

Ce qui est appelé « esprits vitaux », c'est le corps astral.

³ L'auteur de l'ouvrage *A Fallen Idol* montre qu'il connaissait ce fait, par intuition naturelle ou par l'étude des lois occultes, — à lui de le dire — en faisant dire à Nebelsen que *l'esprit* ou le *tirthankar* était paralysé et engourdi pendant le temps où son idole était enterrée aux Indes. Son *eidolon* ou élémentaire ne pouvait rien faire. Voir page 295

« Les Âmes, unies au corps ou séparées de lui, *ont une substance corporelle inhérente à leur nature* », dit saint Hilaire (*Comm. sur Mathieu*, Ch. v. n° 8). Mais le corps astral d'une personne vivante, ignorante en sciences occultes, peut être attiré de force (par un expert en magie) et *fixé dans* un objet quelconque surtout s'il est fait à son image comme un portrait, une statue, une petite figure de cire, etc. Et comme tout ce qui touche ou affecte l'astral réagit par répercussion sur le corps physique, il apparaît logique et évident qu'en poignardant l'image dans ses parties vitales — le cœur, par exemple — le modèle peut être tué par sympathie, sans que personne puisse découvrir la cause de la mort. Les Égyptiens qui séparaient l'homme (exotériquement) en trois divisions, ou groupes — « le corps mental » (l'esprit pur, nos 7^e et 6^e principes), l'âme spectrale (les 5^e, 4^e et 3^e principes), et le corps grossier (*prâna* et *sthûla sharîra*) attiraient dans leurs évocations et pratiques théurgiques (pour des buts de *magie blanche* divine, comme de magie noire) l'« âme spectrale », ou corps astral, comme nous l'appelons.

Ce n'était pas l'âme elle-même qui était évoquée, mais son *simulacrum*, ce que les Grecs appelaient *eidolon*, et qui était le principe médian entre l'âme et le corps. Et cette doctrine provenait de l'Orient, le berceau de tout savoir. Les Mages de Chaldée, comme tous les autres disciples de Zoroastre, croyaient que ce n'était pas l'âme *divine* seule (esprit) qui participait à la gloire de la lumière céleste, mais également l'âme *sensible* » (« Psellos, in Scholiis, in Orac »).

Traduit en notre phraséologie théosophique, ce qui précède se rapporte à *Âtma* et à *Buddhi*, le véhicule de l'esprit. Les néoplatoniciens, et même Origène, appellent le corps astral « *Augoeidès* et *Astroeidès*, c'est-à-dire celui qui a l'éclat des étoiles » (*Sciences Occultes*, par le comte de Résie, vol. II, p.598, 9).

D'une façon générale, l'ignorance du monde concernant la nature du fantôme humain et du principe vital ainsi que les fonctions de tous les principes de l'homme est déplorable. Tandis que la science les nie tous — moyen facile de couper le nœud gordien de la difficulté — les églises ont inventé le

dogme fantaisiste d'un principe unique, l'Âme, et ni l'une ni l'autre ne veut se départir de ses idées préconçues respectives, en dépit de l'évidence fournie par toute l'antiquité et ses auteurs les plus intellectuels. C'est pourquoi, avant que la question puisse être discutée avec quelque espoir de l'éclairer, il est nécessaire que les points suivants aient été bien établis et étudiés par nos théosophes — ceux du moins que le sujet intéresse.

1° La différence entre une hallucination physiologique et la clairvoyance et clairaudience psychiques ou spirituelles.

2° Les esprits ou les entités de certains être invisibles — *revenants* d'hommes autrefois vivants, anges, esprits élémentaux — ont-ils oui ou non un corps naturel, quoique éthéré et invisible à nos yeux ? Sont-ils unis à une substance fluïdique qui les aide à se manifester aux yeux des hommes, ou peuvent-ils l'assimiler ?

3° Ont-ils, oui ou non, le pouvoir de s'introduire parmi les atomes d'un objet, qu'il s'agisse d'une statue (idole), d'un portrait ou d'une amulette, au point de lui communiquer leur pouvoir et leur vertu, et même de *l'animer* ?

4° Est-il dans le pouvoir d'un Adepté, Yogi ou Initié, de *fixer* de telles entités, par la Magie *Blanche* ou *Noire*, dans certains objets ?

5° Quels sont les divers états (à l'exception de nirvâna et *d'avîchi*) des hommes bons et mauvais après la mort ? Etc...

Tout cela peut s'étudier dans la littérature des anciens classiques, et surtout dans la littérature aryenne. En attendant, j'ai essayé d'expliquer et de donner les opinions collectives et individuelles de tous les grands philosophes de l'antiquité sur ce sujet dans ma *Doctrine Secrète*. J'espère que le livre pourra bientôt paraître. Mais afin de contrebalancer les effets d'ouvrages humoristiques comme *A Fallen Idol* sur les gens d'esprit faible, qui n'y voient qu'une satire de nos croyances, j'ai cru bon de donner ici le témoignage des âges pour prouver que les tours *post mortem*, joués par le faux ascète de M. Anstey, qui mourut d'une mort subite, ne sont pas rares dans la nature.

Pour conclure, que le lecteur se souvienne que si le corps

astral de l'homme n'est pas une *superstition* fondée sur de simples hallucinations, mais une réalité de la nature, il est logique que cet *eidolon* (dont l'individualité est entièrement centrée après la mort dans son EGO *personnel*), soit attiré vers les restes du corps qui fut sien durant sa vie⁴, et que, si le corps est brûlé, et les cendres enterrées, il cherche à prolonger son existence en prenant possession d'un corps vivant (celui d'un médium), ou en s'attachant à sa propre statue, image ou objet familier dans la maison ou la localité qu'il habitait.

La théorie du vampirisme ne peut être entièrement une superstition. Dans toute l'Europe, en Allemagne, Styrie, Moldavie, Serbie, France et Russie, les corps des décédés qu'on suppose être devenus des *vampires* sont soumis à des *rites d'exorcisme spéciaux* que leurs Églises respectives ont établis pour eux. Les religions grecque et latine croient bien faire en déterrants ces corps et en les clouant à la terre avec une perche en bois de tremble.

Quoiqu'il en soit, qu'il s'agisse d'une vérité ou d'une superstition, les anciens philosophes et les poètes de jadis, les auteurs profanes et classiques ont cru, comme nous le croyons maintenant, pendant plusieurs milliers d'années de l'époque historique, que l'homme avait en lui une contrepartie astrale qui pouvait apparaître en se séparant ou en exsudant du corps matériel, au cours de la vie comme après la mort. Jusqu'à la mort, l'« âme spectrale » était le véhicule de l'âme divine et de l'esprit pur. Mais dès *que les flammes avaient dévoré* l'enveloppe physique, l'âme spirituelle, se séparant du *simulacrum* de l'homme, montait à sa nouvelle demeure de béatitude sans mélange (le *devachan* ou *svarga*), tandis que l'*eidolon* spectral descendait dans les régions de l'Hadès (*limbus*, purgatoire, ou *kâma loka*). « J'ai terminé ma carrière terrestre », s'exclame Didon, « mon spectre

⁴L'incinération même n'influence pas son action, ni ne l'entrave, puisqu'il peut se servir des cendres. La *terre* seule le rend impuissant.

glorieux (le corps astral), l'IMAGE de ma personne, va maintenant descendre au sein de la terre.⁵ » .

« *Et nunc magna mei sub terras ibit imago* » (*Enéide*, lib. IV, 653-54).

Sabinus et Servius Honoratus (commentateur érudit de Virgile au VI^e siècle) ont enseigné, comme le montre le démonologue Delrio (lib. II, ch. XX et XXV, p. 116), que l'homme était composé, *en plus de son âme*, d'une ombre (UMBRA) et d'un corps. *L'âme* monte au ciel, le *corps* est réduit en poussière, et *l'ombre* est plongée dans l'Hadès... Ce fantôme — *umbra seu simulacrum* — n'est pas un corps *réel*, disent-ils ; ce n'est qu'une *apparence* qu'aucune main ne peut toucher, car il défie le contact comme un souffle. Homère montre cette ombre sous la forme du fantôme de Patrocle qui périt, tué par Hector, et pourtant « Le voici — c'est son *visage*, sa voix, son sang coulant encore de ses blessures ! » (Voir *Illiade*, XXIII, 65-68, et aussi *Odyssée* XI, 468). Les anciens grecs et latins reconnaissaient deux âmes — *anima bruta et anima divina* — et la première était, chez Homère, l'âme animale, l'image de la vie du corps, et la seconde, l'âme immortelle et divine.

Quant à notre *kâma loka*, Ennius, d'après Lucrèce, « a tracé le tableau des régions sacrées dans l'Achérusie, où n'habitent *ni nos corps ni nos âmes*, mais seulement nos simulacres dont la lividité est un affreux spectacle ! » C'est parmi ces *ombres* que le divin Homère leur apparut, versant d'amères larmes *comme si les dieux n'avaient créé cet homme honnête que pour les tourments éternels*. C'est de ce monde (*kâma loka*), qui *recherche avidement les communications avec notre terre*, que cette *troisième* (partie) du poète — son *fantôme* — lui expliqua les mystères de la nature⁶...

⁵ Ce qui n'est pas *l'intérieur* de la terre, ou *l'enfer* ainsi que l'enseignent les théologiens *anti-géologiques*, mais la matrice cosmique de notre globe, la lumière astrale de notre atmosphère.

⁶ ...Esse Acherusia templa
Quo neque permanent animæ, neque corpora nostra,
Sed quædam simulacra, modis pallentia miris,
 Unde sibi exortam semper florentis Homeri
 Commemorat speciem lacrimas effundere salsas
 Cœpisse, et rerum naturam, expandere dictis.
 -- Lucrèce, *De natura rerum*, I, 120-26.

Pythagore et Platon divisaient tous deux l'âme en deux parties, indépendantes l'une de l'autre — l'une, l'âme rationnelle ou *logon*, l'autre *irrationnelle*, *alogon* — celle-ci étant à son tour subdivisée en deux aspects, le *thumikon* et *l'epithumikon*, qui, avec l'âme divine et son esprit et le corps, forment les *sept* principes de la Théosophie.

Ce que Virgile appelle *imago*, « image », Lucrèce le nomme *simulacrum*, « similitude » (voir *De Nat. rerum*) mais ce sont là des noms différents pour une seule et même chose : le *corps astral*.

Deux points pris dans les anciens corroborent donc entièrement notre philosophie ésotérique : (a) l'astral ou l'aspect matérialisé du mort, n'est ni *l'âme*, ni *l'esprit*, ni le *corps* du décédé mais simplement son *ombre*, ce qui justifie notre appellation de « coque » ; et (b) à moins que ce soit un *Dieu immortel* (un ange) qui anime un objet, ce ne peut jamais être un *esprit*, c'est-à-dire l'ÂME, ou l'ego réel et spirituel d'un homme jadis vivant ; car ceux-ci s'élèvent, et une ombre astrale (à moins qu'elle n'appartienne à une personne vivante) ne peut jamais être supérieure à un ego *lié à cette terre* ou à une coque *irrationnelle*. Homère avait donc raison en faisant dire à Télémaque au moment où il voit Ulysse qui se révèle à lui : « Non, tu n'es pas mon père, tu es un démon, un esprit qui me flatte et me trompe ! »

«Ou sug'Odusseus essi patèr émos, alla mé daimôn thelguèi. »
(*Odyssée*, XVI, 194.)

Ce sont ces ombres illusoires, n'appartenant ni à la Terre ni au Ciel, qu'emploient les sorciers et autres adeptes de l'Art Noir, pour persécuter leurs victimes ; pour halluciner à l'occasion le mental de personnes très honnêtes et bien intentionnées qui tombent victimes des épidémies mentales

produites par eux dans un but défini ; et pour s'opposer de toutes les façons au travail bienfaisant des gardiens de l'humanité — qu'ils soient divins ou humains.

Pour l'instant, il a été suffisamment démontré que les théosophes ont l'évidence de toute l'antiquité pour confirmer l'exactitude de leurs doctrines.

LA SCIENCE DE LA MAGIE

Comme je séjournais à Ithaca, où les journaux spirites en général, et *The Banner of Light* en particulier, sont très peu lus, mais où, heureusement. *The Scientist* trouve hospitalité dans quelques foyers, j'ai appris par votre journal que dans *The Banner* il y avait eu un éditorial contenant une attaque très érudite et d'un vif intérêt contre la « Magie », ou plutôt contre ceux qui ont l'absurdité de croire en la Magie. Puisque les allusions qui me visent, tout au moins dans le passage que j'ai lu, sont très décevantement voilées, et puisqu'il semble que seul le Colonel Olcott soit pour l'instant offert en pieux holocauste sur l'autel érigé en l'honneur du monde des anges par des spirites qui semblent terriblement sérieux, je dirai donc, abandonnant au dit Colonel le soin de se défendre lui-même, s'il le juge utile, quelques mots seulement au sujet de l'accusation sur la *non-existence* de la Magie.

Si je devais avancer la moindre idée de ma propre autorité et baser ma défense de la Magie uniquement sur ce que j'ai vu *moi-même* et que je sais être vrai au sujet de cette science, ayant résidé pendant de nombreuses années en Inde et en Afrique, je pourrais peut-être risquer de me faire traiter par M. Colby, avec cette politesse spiritualisée et sans préjugés

qui distingue tellement le vénérable rédacteur de la revue *The Banner of Light*, « de femme irresponsable » — ce qui ne serait pas la première fois. Par conséquent, à son assertion étonnante énonçant que la Magie n'a jamais existé et n'existe pas dans ce monde, j'opposerai des autorités aussi bonnes que lui, peut-être même meilleures, et poliment j'entamerai la contradiction sur ce point particulier.

Les spiritualistes hétérodoxes, comme moi-même, doivent être prudents de nos jours, et procéder avec précaution, s'ils ne veulent pas être persécutés par la vengeance infatigable de cette armée puissante des « contrôles Indiens » et des « guides assortis » de notre brillant Summer-Land.

Quand l'auteur de l'éditorial dit qu'il pense « fort probable qu'il y a des esprits charlatans qui essaient d'égarer les aspirants à la connaissance occulte en leur donnant la notion qu'une chose comme la Magie existe », je puis lui répondre aussi, qu'en ce qui me concerne, non seulement je le crois aussi probable, mais je suis parfaitement sûre et suis prête à déclarer sous serment que, plus d'une fois, des esprits de qualité très élémentaire ou très peu évolués, et qui se donnaient le nom de Théodore Parker, ont bel et bien *égaré* et irrespectueusement trompé comme des charlatans notre très estimé rédacteur de la revue *The Banner of Light* en lui inculquant la notion que les Apennins se trouvaient en Espagne.

J'irai plus loin, soutenue dans mes affirmations par des milliers de spiritualistes intelligents et généralement connus pour leur intégrité et leur loyauté. Je pourrais fournir des preuves innombrables et des exemples multiples où l'élémentaire du nom de Diakka, « Esrito malins et farfadeto », ainsi que d'autres habitants du monde spirite de même espèce, ignorants et trompeurs, se parent de noms pompeux, célèbres et réputés, et se mettent subitement à débiter aux témoins effarés et confondus, de tels propos insipides, de telles fadaïses inouïes, dégénérant rapidement en quelque chose de pire, que celui qui auparavant croyait fermement à la philosophie spirituelle part silencieusement sur la pointe des pieds. Et si par hasard c'est un ancien catholique romain,

il cherche pieusement à se souvenir avec quelle main il avait l'habitude de faire le signe de la croix puis se sauve sur le champ en s'écriant « Vade Retro, Satanas ! » C'est là l'opinion de tout spiritualiste instruit.

Si cet Attila indomptable, persécuteur du spiritualisme moderne et des médiums, le Dr G. Beard a fait des remarques de ce genre sur la Magie, je n'en suis pas étonnée, car à vouloir faire avaler trop de couleuvres on crée généralement le meilleur antidote contre les spéculations mystiques et spirituelles. Mais pour un spiritualiste convaincu, qui croit aux mondes mystérieux et invisibles grouillant d'êtres dont la véritable nature est toujours un complet mystère pour tout le monde, le fait de contacter, puis de rejeter avec sarcasmes ce dont ont reconnu l'existence et en quoi ont cru pendant des âges incalculables des millions de personnes plus avisées que lui — est réellement par trop audacieux ! Et ce sceptique est tout simplement le rédacteur d'un important Journal spiritualiste ! Voilà un homme dont le premier devoir devrait être d'aider ses lecteurs à rechercher la vérité avec courage et persévérance, sous quelque forme que celle-ci se présente mais qui prend le risque d'entraîner dans l'erreur des milliers de personnes en les amenant à se fier à ses convictions personnelles « à l'eau de rose » et à sa crédulité ! Tout spiritualiste sérieux et consciencieux doit se trouver d'accord avec moi lorsque j'affirme que, si le spiritualisme moderne reste encore quelques années dans ses conditions actuelles d'anarchie chaotique, ou pis encore, si on le laisse poursuivre sa course folle au cours de laquelle il émet de tous côtés des hypothèses futiles basées sur des superstitions sans aucun fondement, alors les Drs Beard, Marvin et Cie..., connus pour être des scientifiques (?) sceptiques, ne manqueront pas de triompher !

Vraiment, il semble que ce soit bien du temps perdu de répondre à des assertions ignorantes et ridicules comme celles qui m'obligent à prendre la plume. Tout spiritualiste bien avisé, lorsqu'il lit qu' « une science comme la Magie n'a jamais existé, n'a jamais été prouvée et n'existera jamais », n'a pas besoin d'attendre ma réponse, ni celle d'aucun autre,

pour hausser les épaules et sourire, comme il l'a probablement déjà fait devant les efforts que les esprits de M. Colby ont tentés pour réorganiser la géographie et placer les Apennins en Espagne.

Mais que diable ! n'avez-vous jamais ouvert d'autre livre de votre vie que vos histoires de Pierre, Paul et Jacques descendant des hautes sphères afin de rappeler à l'Oncle Sam qu'il avait déchiré ses guêtres ou cassé sa pipe dans le Far-West ?

Supposeriez-vous que la magie se confine à de simples histoires de sorcières chevauchant des manches à balais pour se transformer en chats noirs ? Même cette superstition idiote, qui n'a jamais été considérée comme un fait de Magie mais bien de sorcellerie, ne paraît pas une absurdité tellement inacceptable lorsqu'on croit fermement à la transfiguration de Mme Compton en Katie Brinks. Les lois de la nature sont inchangeables. Les conditions qui permettent à un médium d'être transformé et entièrement absorbé dans le processus par l'esprit au point de prendre l'apparence d'une autre personne agiront tout aussi bien s'il prend la fantaisie à cet esprit, ou plutôt à cette *force*, de revêtir l'aspect d'un chat.

L'exercice du pouvoir *magique* est l'exercice de pouvoirs *naturels* mais supérieurs aux fonctions ordinaires de la Nature. Un miracle n'est pas une violation des lois de la Nature, excepté du point de vue des ignorants. La Magie est simplement une *Science*, une connaissance profonde des forces occultes dans la Nature et des lois qui gouvernent le monde visible ou invisible. Entre les mains d'un Adepté, le spiritualisme devient de la Magie, car il connaît l'art d'allier ensemble les lois de l'univers sans enfreindre aucune d'elles et donc sans violer la Nature. Entre les mains d'un médium éprouvé, le spiritualisme devient de la sorcellerie inconsciente, car en se permettant de devenir un outil impuissant au service de divers esprits dont le médium ne connaît rien sauf ce que ces derniers veulent bien lui laisser percevoir, il ouvre sans le savoir une porte de communication entre les deux mondes, par où se précipitent les forces aveugles de la

Nature contenues dans la lumière astrale, ainsi que les esprits bons et mauvais.

Des praticiens puissants du mesmérisme, profondément versés dans cette science, comme, par exemple, le Baron Du Potet, Regazzoni ou Pietro d'Amicis de Bologne, sont des *magiciens* dans la mesure où ils sont devenus des Adeptes, des Initiés dans le grand mystère de notre Mère Nature. Des hommes comme eux ou des Adeptes comme Mesmer et Cagliostro *savent commander* aux esprits et ne laissent pas leurs patients ni eux-mêmes tomber sous le contrôle des esprits. Entre leurs mains le spiritualisme est sans danger. En l'absence d'un Adepté expérimenté, il est toujours plus sage pour un médium, naturellement enclin à la clairvoyance, de se fier à sa bonne fortune et à sa chance et d'essayer de juger l'arbre à ses fruits. Les esprits mauvais communiquent rarement par l'intermédiaire d'une personne pure, vertueuse et bonne de nature. Il est encore plus rare que des esprits purs choisissent un canal impur. Ce qui se ressemble s'assemble.

Mais revenons à la Magie. Des hommes comme Albert le Grand, Raymond Lulle, Cornelius Agrippa, Paracelse, Robert Fludd, Eugène Philalèthe, Khunrath, Roger Bacon et d'autres semblables, sont généralement pris, dans notre siècle de scepticisme, pour des visionnaires. C'est là aussi le sort des spiritualistes modernes et des médiums, lesquels sont qualifiés — ce qui est plus grave — de charlatans et de poltrons. Par contre, jamais on ne prit les philosophes hermétiques pour des dupes ou des idiots, alors que, malheureusement pour nous et la cause, c'est ainsi que chaque sceptique nous considère, nous tous qui croyons au spiritualisme. De nos jours, il est permis de douter des hermétistes et des philosophes et de ne pas les croire — de toute façon ne doute-t-on pas de tout ? Pourtant, très peu de personnes du temps de ces philosophes doutèrent de leur connaissance et de leurs pouvoirs car ils étaient toujours capables de prouver ce qu'ils avançaient en exerçant leur puissance de commandement sur ces forces qui *maintenant commandent* les médiums impuissants. Ils s'appuyaient sur

une science et une philosophie raisonnée pour rejeter toute négation ridicule, tandis que nous, spiritualistes sentimentaux, en nous berçant jusqu'à nous endormir avec nos lénifiantes sornettes, nous sommes incapables de discerner entre une supercherie et un phénomène authentique, et nous laissons tromper chaque jour par de vils charlatans. Et s'il arrivait que l'on doute alors de ces philosophes, comme on le fait aujourd'hui du spiritualisme, ils étaient cependant l'objet d'une crainte et d'un respect même de la part de ceux qui ne croyaient pas implicitement à leur puissance occulte, car ils étaient des géants d'intelligence. Une connaissance profonde alliée à des pouvoirs intellectuels hautement développés, s'attire toujours déférence et respect. Mais nos médiums et leurs partisans soulèvent le rire et la raillerie. Nous en sommes tous victimes parce que les phénomènes sont abandonnés aux caprices et fredaines d'esprits incontrôlés et nuisibles, et que nous sommes pratiquement dans l'impossibilité de les commander.

Mettre en doute la Magie, c'est, purement et simplement, réfuter l'Histoire sur une période couvrant plus de 4 000 ans, ainsi que les affirmations des témoins oculaires de ces périodes. En commençant par Homère, Moïse, Hermès, Hérodote, Cicéron, Plutarque, Pythagore, Apollonius de Tyane, Simon le Magicien, Platon, Pausanias, Jamblique, et en continuant cette série interminable de grands hommes, historiens et philosophes, qui tous croyaient dans la Magie ou bien étaient eux-mêmes des Magiciens, puis en terminant avec nos auteurs modernes tels que W. Howitt, Ennemoser, G. des Mousseaux, le Marquis de Mirville et feu Éliphas Lévi qui fut lui-même un grand magicien, parmi tous ces grands noms et ces auteurs, nous ne trouvons que le seul et unique M. Colby, rédacteur de la revue *The Banner of Light* qui ignore qu'une science comme la Magie ait jamais pu exister. Il croit innocemment que l'armée sacrée entière des prophètes de la Bible, en commençant par le Père Abraham, le Christ y compris, n'étaient que de simples médiums. Selon M. Colby ils agissaient tous sous l'influence de « guides » ! Imaginez un peu le Christ, Moïse ou un

Apollonius de Tyane, contrôlés par un « guide » Indien ! Le vénérable éditorialiste ignore-t-il peut-être que les médiums spirituels étaient mieux connus des anciens à cette époque qu'ils ne le sont de nos jours ? Il semble également ignorer le fait que les sibylles inspirées, les pythonisses et autres médiums étaient guidés par leurs grands-prêtres et par ceux qui étaient initiés à la Théurgie ésotérique et aux mystères des temples. La Théurgie était de la Magie. Comme dans les temps modernes, les sibylles et les pythonisses étaient des médiums, mais leurs grands-prêtres étaient des magiciens. Ceux-ci possédaient tous les secrets de leur théologie, Magie incluse, c'est-à-dire l'art d'évoquer les esprits-guides. Ils possédaient la science permettant de discerner les esprits, science que M. Colby ne possède absolument pas, à son grand regret sans doute. Grâce à ce pouvoir, ils contrôlaient les esprits à volonté, ne permettant qu'aux bons d'absorber leurs médiums. Voilà l'explication de la Magie, la Magie Sacrée, Blanche, la seule réelle qui soit. Magie qui devrait être en possession de la Science maintenant et qui pourrait l'être si celle-ci avait seulement su s'enrichir des leçons que le spiritisme, pendant ces vingt-sept dernières années, lui a enseignées par induction. Voilà la raison pour laquelle, dans l'antiquité, on ne permettait pas aux esprits inférieurs de faire des communications sans valeur. Les oracles des sibylles et des prêtresses inspirées n'auraient jamais pu affirmer qu'Athènes était une ville de l'Inde ou déplacer le Mont Ararat jusqu'en Égypte.

Enfin, si le sceptique auteur de l'article avait consacré moins de temps aux petits potins des esprits indiens et davantage à des études enrichissantes, il aurait pu apprendre aussi que les anciens avaient leurs médiums illégaux. Je veux dire par là, ceux qui n'appartenaient à aucun temple spécial. Les esprits qui les contrôlaient, sans l'aide experte du magicien, avaient toute liberté d'action et pouvaient accomplir toutes les fantaisies grâce aux instruments médiumniques passifs. On considérait les médiums de ce genre comme des obsédés et des possédés. Et c'est bien ce qu'ils étaient, en fait, en d'autres termes, pour employer la phraséologie

Biblique, « ils étaient possédés par sept démons ». Par la suite, on condamna à mort ces médiums, car l'intolérant Moïse, le magicien qui tenait sa sagesse de l'Égypte, avait dit : « Tu ne laisseras pas vivre une sorcière¹. » Par contre, les Égyptiens et les Grecs, plus humains et plus justes que Moïse, les prenaient dans leurs temples et lorsqu'ils les jugeaient impropres aux devoirs sacrés de la prophétie, ils les guérissaient comme Jésus-Christ le fit pour Marie de Magdala, et pour bien d'autres, en « chassant les sept démons ». Ou bien, M. Colby et Cie doivent nier complètement les miracles du Christ, des Apôtres, des Prophètes, des Thaumaturges et des Magiciens, et nier totalement le moindre fragment de l'histoire sacrée et profane, ou bien il doit avouer qu'un Pouvoir existe dans ce monde, susceptible de commander les esprits — au moins ceux qui sont mauvais et non-évolués, les élémentaires et *Diakka*. Les *esprits purs*, désincarnés, ne descendront jamais jusqu'à notre sphère à moins d'être attirés par un courant puissant de sympathie et d'amour, ou à moins d'avoir quelque mission utile à accomplir.

Loin de moi l'idée de jeter la réprobation et le ridicule sur tous les médiums. Je suis moi-même spiritualiste, si, comme le dit le Colonel Olcott, un spiritualiste est un être qui a une ferme croyance dans l'immortalité de notre esprit, avec la *connaissance* de la possibilité constante qui existe pour nous de communiquer avec les esprits de nos êtres bien-aimés disparus, soit par le canal de médiums purs et honnêtes, soit par le moyen de la Science Secrète ; mais je n'appartiens pas à la classe des spiritualistes fanatiques que l'on peut trouver dans tous les pays, qui acceptent aveuglément les déclarations de tous les « esprits », car j'ai vu trop de phénomènes variés, qu'on ne soupçonne même pas en Amérique. Je *sais* que la Magie existe vraiment, et 10.000 rédacteurs de journaux spirites ne peuvent modifier ma conviction sur ce que je connais. Il y a une Magie Blanche et une Magie Noire.

¹ Exode, XXII, 17 (N. d. T).

Tous ceux qui ont voyagé en Orient et pris la peine de faire des investigations ne peuvent en douter. Ma foi étant bien établie, je suis par conséquent toujours prête à soutenir et à protéger tous les médiums honnêtes, voire même, exceptionnellement un médium qui pourrait paraître *malhonnête*, car je sais trop bien combien de tels médiums demeurent des instruments soumis et passifs, victimes de l'influence d'êtres invisibles inférieurs. De plus, je connais l'étendue de la malveillance et de la méchanceté des élémentaires et je sais jusqu'où ils peuvent inspirer non seulement un médium sensitif mais aussi bien *n'importe qui*. Bien que je puisse être une « femme irresponsable », en dépit du tort causé aux spiritualistes sérieux par certains médiums, leur mauvaise foi, leur étroitesse de vue et leur sentimentalité spirituelle, je ne crains pas d'affirmer que, généralement, je suis assez prompte à détecter quand un médium triche sous une influence extérieure, ou consciemment.

La Magie existe. Elle existe même depuis les âges préhistoriques. Elle apparaît dans l'histoire avec les Mystères de Samothrace et elle poursuit sa course ininterrompue jusqu'au moment où elle s'arrête quelque temps avec la fin des rites théurgiques et les cérémonies de la Grèce christianisée. Puis elle reparait pendant un certain temps avec l'École néoplatonicienne d'Alexandrie, pour se transférer par initiation à différents chercheurs et philosophes solitaires ; traversant ainsi saine et sauve l'époque médiévale malgré les furieuses persécutions de l'Église, elle revient à l'honneur entre les mains d'Adeptes comme Paracelse et d'autres encore, pour expirer finalement en Europe avec le Comte de Saint-Germain et Cagliostro et chercher refuge loin du cœur glacé du scepticisme, dans sa mère patrie de l'Orient.

En Inde, la Magie n'est jamais morte. Elle y fleurit autant qu'autrefois. Pratiquée comme dans l'Égypte antique, dans l'enceinte secrète des temples, la Magie fut et reste encore celle que l'on appelle « la Science Sacrée ». Car il s'agit véritablement d'une Science basée sur les forces occultes de la Nature. Il ne s'agit en aucune manière de croyance aveugle

dans les récits de perroquets de ces élémentaires rusés, toujours prêts à empêcher par tous les moyens toute communication entre les *vrais esprits désincarnés* et leurs êtres chers.

Il y a quelque temps, un certain M. Mendenhall consacra plusieurs colonnes du *Religio-Philosophical Journal* à une somme de raisonnements spécieux, critiquant la mystérieuse Fraternité de Louxor. Il fit une tentative infructueuse en vue de forcer la Fraternité en question à lui répondre et lui révéler le mot de l'énigme.

Pour ma part, je puis satisfaire M. Mendenhall. La Fraternité de Louxor est une des branches de la Grande Loge dont *je suis membre*. Si ce monsieur doute le moins du monde de mon assertion — ce dont je suis bien certaine — il peut écrire, s'il le désire, à *Lahore* pour se renseigner. Si, par hasard, le *Comité des Sept* est assez impoli pour le laisser sans réponse et refuse de lui communiquer les renseignements demandés, je puis alors lui offrir un petit arrangement. Autant que je m'en souviens, M. Mendenhall a deux femmes dans le monde des esprits. Ces deux dames se matérialisent chez M. Mott et entretiennent souvent de très longues conversations avec leur époux. C'est du moins, ce que nous a souvent raconté ce dernier, et sous sa propre signature, ajoutant qu'il n'a aucun doute sur l'identité des dits esprits. S'il en est ainsi, je propose qu'une de ces dames défuntes dise à M. Mendenhall le nom de cette Branche de la Grande Loge à laquelle j'appartiens. Pour des esprits désincarnés, authentiques et réels, si toutes deux sont ce qu'elles prétendent être, quoi de plus facile à faire ? Elles n'ont qu'à questionner d'autres esprits, lire dans mes pensées, etc... Pour une entité désincarnée, un esprit immortel, c'est banalement enfantin. Alors, si ce monsieur, à qui je lance mon défi sans avoir le plaisir de le connaître, me dit le nom exact de la Branche, nom bien connu de trois messieurs à New York qui sont des néophytes acceptés de notre Loge, je fais le serment de lui communiquer le renseignement exact concernant cette Fraternité. Et celle-ci n'est pas composée d'esprits, comme il pourrait le penser,

mais de mortels *vivants*. De plus, s'il le désire, je le mettrai en communication directe avec la Loge, comme je l'ai déjà fait pour d'autres personnes. Mais il me semble que M. Mendenhall va me répondre qu'un tel nom ne peut être donné correctement par les esprits pour la raison qu'il ne se trouve au monde aucune Loge ou Branche de ce genre ; et de cette façon il pourra clore la discussion.

EN QUÊTE D'OCCULTISME

Je reçois quotidiennement de nombreuses lettres ayant pour objet de solliciter des conseils quant à la meilleure méthode à suivre pour recevoir des renseignements sur l'Occultisme et la relation directe qu'il peut avoir avec le spiritualisme moderne. N'ayant pas suffisamment de temps disponible pour répondre à toutes ces demandes, je me propose, afin de faciliter en même temps le travail de mes correspondants et le mien, de citer ici quelques-uns des principaux ouvrages traitant du *Magisme* ainsi que des mystères d'hermétistes modernes du même genre.

Je dois ajouter également — confirmant ce que j'ai déjà exprimé précédemment — que les aspirants éventuels ne doivent pas se leurrer et croire pouvoir devenir des occultistes praticiens grâce à une simple connaissance livresque. Les œuvres des philosophes hermétiques n'ont jamais été prévues pour les masses, comme le fait remarquer dans un récent essai M. Charles Sotheran, membre érudit de la Société de la Rose-Croix :

« Gabriel Rossetti dans ses dissertations sur l'esprit anti-papal qui produisit la Réforme, montre que l'art de parler et d'écrire dans un langage susceptible d'une double interprétation remonte à une très haute antiquité. Ce mode

de langage, utilisé par les prêtres d'Égypte, passa de là aux Manichéens, puis se transmit aux Templiers et aux Albigeois, et se répandit enfin en Europe où il entraîna la Réforme. »

Le livre le plus adéquat qui fut jamais écrit sur les Symboles et les Ordres Mystiques est très certainement *The Rosicrucians* de Hargrave Jennings. Pourtant, en ma présence, ce livre a été qualifié d'« obscur » par certaines personnes fort bien versées dans les rites et mystères de la Franc-Maçonnerie moderne. Les personnes qui ne possèdent même pas cette connaissance peuvent donc en déduire facilement ce qu'elles pourraient saisir comme renseignements en se référant à des œuvres encore plus voilées et mystiques, car si nous comparons le livre de Hargrave Jennings avec certains des traités médiévaux et des ouvrages anciens d'Alchimistes et de Mages très réputés, nous risquons de trouver ces derniers bien plus obscurs que le premier — en ce qui concerne le langage — comme un élève en philosophie céleste pourrait trouver inaccessible le livre des cieux s'il examinait une étoile très lointaine à l'oeil nu au lieu d'utiliser un télescope puissant.

Loin de moi cependant l'idée de mépriser chez quiconque l'impulsion louable de rechercher ardemment la Vérité, aussi aride et ingrate que la tâche puisse paraître à première vue, car mon propre principe a toujours été de faire de la Lumière de la Vérité le phare de ma vie. Les mots prononcés par le Christ il y a dix-huit siècles : « Croyez et vous comprendrez » peuvent être repris dans ce cas et, en les répétant avec une légère nuance, je me permets de dire : « Étudiez et vous croirez » .

Mais préciser le choix de tel ou tel livre sur l'Occultisme pour ceux qui désirent commencer leurs études des mystères cachés de la nature est une responsabilité que je ne suis pas prête à assumer. Ce qui peut paraître clair à quelqu'un d'intuitif, lu dans le même livre par une autre personne, peut paraître sans signification. À moins d'être prêt à y consacrer toute sa vie, la connaissance des Sciences Occultes demeurera superficielle et amènera celui qui s'y adonne à devenir la

cible de millions de moqueurs ignares qui déchargeront contre lui leurs tromblons de ridicule et de railleries pour lui faire opposition. De plus, il est dangereux, sous plus d'un aspect, de choisir cette science comme simple passe-temps. Il faut toujours se rappeler la légende impressionnante d'Œdipe, et se méfier des conséquences analogues. Œdipe déchiffra la moitié de l'énigme présentée par le Sphinx, lequel en mourut, mais la seconde moitié du mystère vengea la mort du monstre symbolique et força le Roi de Thèbes à préférer, dans son désespoir, la cécité et l'exil, plutôt que d'affronter l'épreuve pour laquelle il ne se sentait pas assez pur. Il déchiffra l'homme, la forme, mais avait oublié Dieu, l'idée.

Si un homme veut suivre les traces des philosophes hermétiques, il doit d'abord se préparer pour le martyre. Il lui faut abandonner l'orgueil personnel et tous les motifs égoïstes, se préparer à des affrontements incessants avec amis et ennemis. Il doit effacer, une fois pour toutes, le souvenir de toutes ses idées familières sur l'ensemble de ses conceptions. Les religions, la connaissance, la science qui existent doivent redevenir un livre blanc pour lui, comme au temps de sa prime enfance, car s'il veut réussir, il doit, dans le giron de la Mère Nature, apprendre un nouvel alphabet, dont chacune des lettres lui fournira un nouvel aperçu, chaque syllabe et chaque mot, une révélation inattendue. Les deux ennemis jusqu'ici irréconciliables, la science et la théologie, les Montaigu et les Capulet du XIX^e siècle, s'allieront à la masse des ignorants contre l'Occultiste moderne. Si nous avons dépassé l'âge des bûchers, nous sommes par contre dans les meilleurs jours de la diffamation, du venin de la presse et de tous ces *venticelli* méphitiques de la calomnie, exprimés de manière si piquante par l'immortel Don Basile. Envers la science, le cabaliste aura pour devoir — entreprise stérile et aride, bien sûr — de lui prouver que, depuis le commencement des temps, une seule science positive a existé : l'Occultisme. Il devra lui démontrer que cet Occultisme fut le levier mystérieux de toutes les forces intellectuelles, l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal

du paradis allégorique, dont le tronc gigantesque donna naissance dans toutes les directions à des branches, à des rameaux et des ramilles, les premières poussant d'abord assez droit, les dernières déviant à chaque centimètre de croissance, prenant des apparences de plus en plus fantastiques jusqu'à ce que, l'une après l'autre, chacune perde sa sève, se déforme, puis desséchée, finalement, se brise pour joncher le sol de monceaux de débris. À la théologie, l'Occultiste de l'avenir devra démontrer que les dieux des mythologies, les Elohim d'Israël ainsi que les mystères religieux et théologiques du christianisme, en commençant par la Trinité, sont issus des sanctuaires de Memphis et de Thèbes ; que leur mère Ève n'est que la Psyché antique spiritualisée, toutes deux subissant la punition de leur curiosité, descendant dans l'Hadès ou en Enfer, Psyché pour ramener sur la terre la fameuse boîte de Pandore, et Ève pour poursuivre le Serpent et lui écraser la tête — symbole du temps et du mal — le crime de chacune étant expié par le Prométhée païen et le Lucifer chrétien, le premier étant enfin délivré par Hercule, le second conquis par le Sauveur.

De plus, l'Occultisme devra prouver publiquement à la théologie chrétienne ce que nombre de ses prêtres savent fort bien en secret, à savoir que leur Dieu sur terre fut un cabaliste, humble représentant d'un Pouvoir transcendant qui, mal employé, pourrait ébranler le monde dans ses fondements. Il devra prouver que parmi tous les symboles évangéliques, il n'y en a pas un qui ne puisse être relié à sa source originelle. Prenez par exemple le mythe du Logos ou Verbe incarné, adoré à sa naissance par les Trois Mages conduits par l'étoile et recevant de ces Mages, l'or, l'encens et la myrrhe : tout cela est extrait intégralement de la Cabale, que nos théologiens modernes méprisent, et représente un autre « ternaire » encore plus mystérieux contenant allégoriquement dans ses symboles les plus hauts secrets de cette Cabale.

Un clergé dont le but principal a toujours été de faire de sa Croix Divine la potence de la Vérité et de la Liberté, ne pouvait faire autre chose que d'essayer d'ensevelir dans

l'oubli l'origine de cette même croix qui, dans les symboles les plus primitifs de la Magie égyptienne, représente la Clef du ciel. Actuellement, il n'y a plus de force dans leurs anathèmes car les masses sont mieux avisées ; mais, précisément, le plus grand danger nous attend dans cette voie si nous ne parvenons pas à maintenir ces masses au moins dans la neutralité jusqu'à ce qu'elles atteignent une meilleure connaissance — lors de ce très prochain conflit entre la Vérité, la Superstition et la Présomption, ou, pour l'exprimer en d'autres termes, entre le spiritualisme occulte, la théologie et la science. Nous ne devons craindre ni les foudres en miniature du clergé, ni les négations sans caution de la science. Mais l'Opinion Publique, ce tyran despotique, invisible, intangible, omniprésent, cet Hyde aux mille têtes, d'autant plus dangereux qu'il est construit de médiocrités individuelles — n'est pas un ennemi à dédaigner par un aspirant occultiste, aussi courageux soit-il. De nombreux spiritualistes, et des plus innocents, ont laissé leurs peaux de brebis dans les griffes de ce lion rugissant toujours affamé. Car il est le plus dangereux de nos trois catégories d'ennemis. Quel sera le sort, en pareil cas, de l'Occultiste infortuné s'il réussit à démontrer la relation directe qui existe entre les deux ? La masse des gens, bien que n'appréciant généralement pas la science de la vérité ou ne possédant pas de connaissance réelle est par contre infailliblement dirigée par l'instinct ; elle a par intuition — si je puis dire — une idée de ce qu'il y a de formidable dans sa force naturelle. On ne conspire jamais que contre le Pouvoir *réel*. Les Mystères et l'Inconnu ont toujours été et resteront pour la masse, dans son ignorance aveugle, des sujets de terreur. La civilisation peut progresser ; la nature humaine restera identique à travers tous les âges. Occultistes : attention !

Bien entendu ces mots ne s'adressent qu'aux chercheurs véritablement courageux et persévérants. En plus du danger énoncé ci-dessus, les difficultés sont presque insurmontables pour devenir dans la pratique un Occultiste en ce pays. Barrières de toutes sortes et obstacles accumulés se présenteront devant le postulant car les clefs de la Porte d'Or qui

conduit à la Vérité Infinie sont profondément enfouies et la Porte elle-même est enveloppée dans une brume que seuls peuvent dissiper les rayons ardents de la foi inhérente. La Foi seule — dont une seule parcelle de la taille d'une graine de moutarde, peut, comme l'a dit le Christ, soulever une montagne — est capable de découvrir à quel point la Cabale devient simple lorsqu'elle est lue par un Initié qui a réussi à surmonter les premières difficultés abstruses. Son dogme est logique, facile, absolu. L'union nécessaire des idées et des signes, la trinité des mots, des lettres, des nombres et des théorèmes, sa religion, tout peut être résumé en quelques mots. « C'est l'Infini condensé dans la main d'un enfant » a dit Éliphas Lévi. Dix chiffres, vingt-deux lettres alphabétiques, un triangle, un carré et un cercle, tels sont les éléments de la Cabale dont le sein mystérieux donna naissance à toutes les religions du passé et du présent, qui fournit à toutes les associations maçonniques leurs symboles et leurs secrets, qui seule peut réconcilier la raison humaine avec Dieu et la Foi, le Pouvoir avec la Liberté, la Science avec le Mystère, et qui seule possède les clefs du présent, du passé et du futur.

La première difficulté pour l'aspirant réside dans l'impossibilité totale de comprendre, comme je le disais précédemment, la signification des meilleurs livres écrits par les philosophes hermétiques. Principalement, ceux qui vécurent à l'époque médiévale, soucieux, d'une part, de remplir leur devoir envers leurs frères, et désireux de communiquer à eux seuls et à leurs successeurs les vérités glorieuses, et cherchant d'autre part à éviter, ce qui était bien naturel, les griffes de l'Inquisition chrétienne sanguinaire, furent incités à s'envelopper plus que jamais de mystère. Ils inventèrent alors de nouveaux signes et hiéroglyphes, rénovèrent le langage symbolique ancien des grands-prêtres de l'antiquité qui l'utilisaient comme barrière de protection entre leurs rites sacrés et l'ignorance du profane, et ils créèrent un véritable jargon cabalistique. Ce dernier, qui trompait continuellement le faux néophyte attiré vers la Science par simple attrait de la fortune et du pouvoir (qu'il aurait certainement mal utilisés en cas de réussite) est cependant un langage clair,

vivant et éloquent, mais il ne l'est et ne peut le devenir que pour le seul véritable disciple d'Hermès.

Mais en supposant même que l'on puisse obtenir des livres sur l'Occultisme, écrits en langage précis et simple, permettant de s'initier à la Cabale, ce ne serait pourtant pas suffisant pour comprendre certains auteurs et méditer leurs enseignements. Galatin et Pic de la Mirandole, Paracelse et Robert Fludd, ne fournissent pas la clef pour les mystères pratiques. Ils disent simplement ce que l'on peut faire et à quoi cela sert ; mais ils ne révèlent pas *comment* on doit procéder. Plus d'un philosophe connaissant très bien toute la littérature hermétique et qui a consacré à son étude jusqu'à trente ou quarante ans de sa vie échoue lorsqu'il croit avoir atteint le grand résultat final. Il faut comprendre les écrits hébreux, tels que le *Sepher Yetzirah*, par exemple, apprendre par cœur le grand livre du *Zohar* dans sa langue originale, maîtriser la *Kabbala denudata* de la Collection de 1684 (Paris), continuer avec les pneumatiques cabalistiques d'abord, puis se plonger, la tête la première, dans les eaux tumultueuses de cet océan mystérieux et inintelligible, appelé le *Talmud*, cette compilation de « monstruosité absurdes » selon certains profanes aveugles, l'ultime clef de tous les hermétistes, avec ses signes allégoriques et dogmatiques.

Si je devais nommer deux des livres qui renferment la majorité de l'information occulte qui fut tirée et utilisée par les plus grands cabalistes des époques médiévales — Paracelse fut l'un d'entre eux — je pourrais étonner beaucoup de mes correspondants « qui soupirent après la connaissance », et ils pourraient ne pas y prendre garde. Des adeptes plus érudits que moi approuveront néanmoins la véracité de mon affirmation.

Par mesure de prudence, je préfère faire une citation d'un livre écrit par l'un de nos plus grands Occultistes modernes :

« Parmi les livres sacrés des chrétiens », dit Éliphas Lévi, « il existe deux ouvrages que l'Église Infaillible, aussi étrange que cela puisse paraître, ne prétend même pas comprendre et n'a

jamais essayé d'expliquer : la *Prophétie d'Ézéchiel* et *l'Apocalypse*, qui sont deux traités cabalistiques réservés sans aucun doute pour les Commentaires des Rois Mages, livres fermés des sept sceaux pour le chrétien fidèle, mais parfaitement ouverts pour l'Infidèle initié aux Sciences Occultes. »

Aussi, je le répète, les oeuvres sur l'Occultisme n'ont jamais été écrites pour les masses mais pour ceux des Frères qui font de la solution des mystères de la Cabale l'objet principal de leur vie et qui ont, en principe, surmonté la première des difficultés abstruses de l'Alpha de la philosophie hermétique.

Je ne puis donner qu'un seul conseil aux Candidats à cette Science qui sont fervents et persévérants : « Essayez de devenir ». Un simple voyage en Orient, fait dans une attitude d'esprit juste, les imprévus éventuels qui surviennent du contact avec ce qui pourrait ne sembler que des connaissances de rencontre ou des aventures qui peuvent être vécues par n'importe quel voyageur, tout cela peut parfois avoir pour conséquence d'ouvrir grandes devant l'étudiant zélé les portes jadis closes des mystères ultimes. J'irai même plus loin et dirai qu'un tel voyage entrepris avec l'idée omniprésente du seul but poursuivi et avec l'aide d'une volonté fervente, est sûr de produire des résultats pratiques, plus rapides, meilleurs et plus nombreux que la plus diligente des études de l'Occultisme entreprise dans des livres — même si on devait y consacrer des douzaines d'années.

Au nom de la vérité,

Vôtre

-- H. P. BLAVATSKY.

DIALOGUE
ENTRE LES DEUX RÉDACTRICES
Des corps astraux ou doppelgängers

M.C.¹ — Il existe beaucoup de confusion dans le mental des gens concernant les diverses catégories d'apparitions de revenants, de fantômes ou d'esprits. Ne devrions-nous pas expliquer, une fois pour toutes, le sens de ces termes ? Vous dites qu'il y a diverses espèces de « doubles » — quels sont-ils ?

H.P.B. — Notre philosophie occulte nous enseigne qu'il existe trois espèces de « doubles », si l'on emploie le terme dans son sens le plus large. 1° L'homme possède son « double », ou *ombre* — appelé ainsi avec raison — autour duquel le corps physique du *foetus*, l'homme futur, est construit. L'imagination de la mère, ou un accident qui influence l'enfant, affectera aussi le corps astral. L'astral et le physique existent tous deux avant que le mental ne soit entré en activité et avant que *l'Âtma* ne s'éveille. Ceci se produit quand l'enfant a sept ans ; il devient ainsi responsable,

¹ Mabel Collins. [N. d. T].

comme il convient à un être conscient et sensible. Ce « double » naît avec l'homme, meurt avec lui et ne peut jamais se séparer du corps pour s'en éloigner beaucoup pendant la vie, et bien qu'il lui survive, il se désagrège *pari passu* avec le cadavre. C'est lui qu'on voit parfois au-dessus des tombes, dans certaines conditions atmosphériques, comme une figure lumineuse de l'homme qui a vécu. Sous son aspect physique, c'est, durant la vie, le *double vital* de l'homme, et après la mort, ce sont uniquement les gaz émis par le corps en décomposition. Mais en ce qui concerne son origine et son essence, c'est quelque chose de plus. Ce double » est ce que nous sommes convenus d'appeler *linga sharîra*, mais que je proposerais d'appeler, pour plus de facilité, « le corps protéen » ou « le corps plastique » .

M.C. — Pourquoi protéen ou plastique ?

H.P.B. — Protéen parce qu'il peut prendre toutes les formes ; tels les « magiciens bergers » (que la rumeur populaire accuse, peut-être non sans raison, d'être des « loups-garous ») et les médiums des séances dont le propre « corps plastique » joue le rôle des grand-mères matérialisées et des John King ». Autrement, pourquoi les « chers anges disparus » ont-ils invariablement l'habitude de n'apparaître qu'à une distance d'un bras du médium, qu'il soit en transe ou non ? Notez que je ne nie pas du tout les influences étrangères dans cette sorte de phénomènes. Mais j'affirme que les interventions étrangères sont rares, et que la forme matérielle est toujours celle du corps « *astral* » ou corps protéen du médium.

M.C. — Mais comment ce corps astral est-il créé ?

H.P.B. — Il n'est pas créé ; il grandit, comme je vous l'ai dit, avec l'homme et existe à l'état rudimentaire avant même que l'enfant soit né.

M.C. — Et que dire du second ?

H.P.B. — Le second est le « corps des pensées », ou le corps des rêves plutôt ; connu parmi les Occultistes comme le *mâyâvi rûpa* ou le « corps d'illusion ». Pendant la vie, cette image est le véhicule à la fois des pensées et des passions et désirs grossiers, participant ainsi, en même temps, du

manas (mental) terrestre inférieur et de *kâma*, l'élément du désir. Elle est double en potentialité et forme après la mort ce qu'on appelle en Orient le *bhûta*, ou le *kâmarûpa*, mais qui est mieux connu parmi les théosophes sous le nom de « spectre » .

M.C.— Et le troisième ?

H.P.B. — Le troisième est le véritable *Ego*, appelé en Orient d'un nom qui signifie le « *corps causal* », mais qui, dans les écoles transhimalayennes, s'appelle toujours le « corps karmique », ce qui est identique. Car *karma*, ou l'action, est la cause qui produit les renaissances incessantes ou les « réincarnations ». *Ce n'est pas la Monade*, et ce n'est pas à proprement parler *Manas*, mais dans un certain sens, ce corps est relié indissolublement à la Monade et à *Manas*, et en est un composé en *devachan*.

M.C. — Alors il y a trois doubles ?

H.P.B. — Si vous pouvez appeler la Trinité chrétienne, et les autres, « trois Dieux », alors oui, il y a trois doubles. Mais en vérité, il n'y en a qu'un sous trois aspects, ou phases : la partie la plus matérielle disparaissant avec le corps ; la partie moyenne, survivant en tant qu'une entité indépendante mais temporaire dans le pays des ombres ; la troisième immortelle, durant tout le *manvantara* à moins que *nirvâna* n'y mette fin avant.

M.C. — Mais ne nous demandera-t-on pas quelle différence il y a entre le *mâyâvi* et le *kâmarûpa*, ou comme vous proposez de les appeler, le « corps des rêves » et le « spectre » .

H.P.B. — Sans aucun doute, et nous ajouterons à ce qui a déjà été dit que le « pouvoir de pensée » ou l'aspect mental du *mâyâvi* ou du « corps illusoire » se fond entièrement après la mort dans le corps causal ou l'EGO *pensant* conscient. Les éléments grossiers, ou le pouvoir de désir du « corps des rêves », absorbe après la mort ce qu'il a rassemblé au cours de la vie (par suite de son insatiable désir de *vivre*), c'est-à-dire toute la vitalité astrale, comme aussi les impressions de ses actes et pensées *matériels*, tandis qu'il était en possession du corps, et forme alors le « spectre » ou

kâmarûpa. Nos théosophes savent bien qu'après la mort le *Manas supérieur* s'unit à la *Monade* et passe en *devachan*, tandis que la lie du *manas inférieur*, ou mental animal, forme ce spectre. Celui-ci est doué de vie mais guère de conscience, sinon, pourrait-on dire, par procuration, lorsqu'il est attiré dans le courant d'un médium.

M.C. — Est-ce tout ce qu'on peut dire sur le sujet ?

H.P.B. — Pour le moment, c'est assez de métaphysique, je pense. Tenons-nous en au « double » dans sa phase terrestre. Que voudriez-vous savoir ?

M.C. — Tous les pays du monde croient plus ou moins au « double » ou *doppelgänger*. La forme la plus simple c'est le fantôme de l'homme qui apparaît, immédiatement après la mort, ou au moment de la mort, à son ami le plus cher. Cette apparition est-elle le *mâyâvi rûpa* ?

H.P.B. — En effet, puisqu'elle est produite par la pensée du mourant.

M.C. — Est-elle inconsciente ?

H.P.B. — Elle est inconsciente dans la mesure où le mourant ne le fait pas en général en connaissance de cause, et qu'il ignore qu'il se manifeste de la sorte. Voici ce qui se produit. S'il pense intensément au moment de la mort à la personne qu'il désire ardemment revoir, ou qu'il aime le plus, il se peut qu'il apparaisse à cette personne. La pensée devient objective ; le double, ou l'ombre de l'homme qui apparaît alors n'étant rien d'autre que sa reproduction fidèle, comme une réflexion dans un miroir ; ce que l'homme fait, même en pensée, le double le reproduit. C'est pourquoi les fantômes se montrent souvent dans ces cas revêtus des habits qu'ils portent à ce moment même, et *l'image* reproduit même l'expression du visage du mourant. Si on percevait le double d'un homme qui se baigne, on le verrait immergé dans l'eau ; et quand un noyé apparaît à son ami, l'image le montre tout ruisselant d'eau. La cause de l'apparition peut aussi être inverse : c'est-à-dire que le mourant peut penser ou non à la personne particulière qui perçoit son image, mais c'est celle-ci qui est sensitive. Ou peut-être sa sympathie, ou sa haine pour l'individu dont elle évoque ainsi le spectre, est

très intense, physiquement ou psychiquement, et, dans ce cas, l'apparition est créée par l'intensité de la pensée, et elle en dépend. Voici ce qui arrive alors. Appelons " A " le mourant, et " B " celui qui voit le double. Celui-ci, par suite de son amour, de sa haine, ou de sa crainte, a l'image de " A " si profondément imprimée dans sa mémoire psychique qu'une véritable attraction ou répulsion magnétique s'établit entre les deux, que ceci soit connu et perceptible, ou pas. Quand " A " meurt, le sixième sens, ou l'intelligence spirituelle psychique de *l'homme intérieur en " B "*, devient conscient du changement survenu en " A ", et frappe immédiatement les sens physiques de l'homme, en projetant devant ses yeux la forme de " A " telle qu'elle se présente au moment du grand changement. De même, lorsque le mourant aspire à voir quelqu'un, sa pensée télégraphie à son ami, consciemment ou inconsciemment, le long du fil de sympathie, et devient objective. C'est ce que la Société de Recherche « Fantomatique² » appellerait pompeusement, mais néanmoins sans éclairer les choses, *l'impact télépathique*.

M.C. — Ceci s'applique à la forme la plus simple de l'apparition du double. Mais comment expliquer les cas où le double agit à l'encontre du sentiment et du désir de l'homme ?

H.P.B. — Cela est impossible. Le « double » ne peut agir, à moins que la note tonique de cette action ne soit enregistrée dans le cerveau de l'homme auquel le « double » appartient, que cet homme soit mort ou vivant, qu'il soit bien ou mal portant. S'il s'est arrêté sur la pensée, ne fût-ce qu'une seconde, mais assez pour lui donner forme, avant de passer à d'autres images mentales, cette seule seconde suffit pour *objectiver* sa personnalité sur les vagues astrales, comme il suffit d'une seconde pour imprimer votre visage sur la plaque sensible d'un appareil photographique. Rien

² Jeu de mots intraduisible : H. P. B. déforme ici par dérision le titre : « Society for Psychical Research » (Société de Recherche Psychique) en « Society for Spookical Research » (Société de Recherche « Fantômatique»). (N. d. T.).

n'empêche alors cette image d'être saisie par les Forces environnantes — comme une feuille sèche tombée d'un arbre est soulevée et emportée par le vent — et que ces Forces ne lui fassent exprimer votre pensée caricaturée et dénaturée.

M.C. — Supposons que le double exprime avec de réelles paroles une pensée désobligeante pour l'homme, et qu'il l'exprime, disons, à un ami lointain — peut-être sur un autre continent. J'ai eu connaissance de tels cas.

H.P.B. — Ce qui arrive alors, c'est que l'image créée est prise et employée par une « coque », comme dans les séances spirites où les « images » des morts — qui flottent peut-être inconsciemment dans la mémoire ou même dans l'aura des assistants — sont saisies par les élémentaux, ou les ombres élémentaires, et rendues objectives pour l'assistance, ou même amenées à agir aux ordres des volontés les plus fortes de l'assistance. De plus, dans votre cas, il doit exister un trait d'union — un fil télégraphique — entre les deux personnes, un point de sympathie psychique par lequel la pensée se transmet instantanément. Évidemment, il doit y avoir dans chaque cas une raison puissante pour que la pensée prenne cette direction ; il faut qu'elle soit reliée de façon ou d'autre avec l'autre personne. Autrement de telles apparitions se produiraient communément tous les jours.

M.C. — Ceci paraît très simple ; comment alors cela ne se produit-il qu'avec des personnes exceptionnelles ?

H.P.B. — Parce que le pouvoir plastique de l'imagination est beaucoup plus fort chez certaines personnes que chez d'autres. Le mental est double dans sa potentialité : physique et métaphysique. La partie supérieure du mental est reliée à l'âme spirituelle ou *Buddhi*, la partie inférieure à l'âme animale, ou principe *kâma*. Certaines personnes ne pensent jamais à l'aide des facultés supérieures de leur mental ; celles qui peuvent le faire sont en minorité, et sont donc, en un sens, *au delà*, sinon au-dessus du commun des mortels. Ces personnes pensent même aux choses ordinaires sur ce plan *supérieur*. L'ensemble des caractéristiques d'un individu — de même d'ailleurs que les facultés de la vie précédente et parfois l'hérédité de l'aspect physique —

déterminent dans quel « principe » du mental la pensée s'effectue. C'est pourquoi il est si difficile pour un matérialiste, chez qui la partie métaphysique du cerveau est presque atrophiée, de s'élever, ou pour un être qui est naturellement doué d'un mental spirituel, de descendre jusqu'au niveau de la pensée prosaïque et vulgaire. L'optimisme et le pessimisme en dépendent aussi dans une large mesure.

M.C. — Mais l'habitude de penser dans le mental supérieur peut se développer, sans quoi il n'y aurait pas d'espoir pour les personnes qui désirent changer leur vie et s'élever ? Et il faut que cela soit possible autrement il n'y aurait pas d'espoir pour le monde.

H.P.B. — Certainement, elle peut être développée, mais au prix d'une grande difficulté, d'une ferme détermination et par un grand sacrifice de soi-même. Mais la chose est relativement aisée pour ceux qui sont nés avec ce don. Comment se fait-il qu'une personne puisse voir de la poésie dans un chou ou une truie avec ses petits, tandis qu'une autre ne perçoive dans les choses les plus nobles que leur aspect inférieur et le plus matériel, et se moque de la « musique des sphères », et tourne en ridicule les conceptions et les philosophies les plus sublimes ? Cette différence dépend simplement du pouvoir inné du mental de penser sur le plan supérieur ou au contraire sur l'inférieur, à l'aide du cerveau *astral* (dans le sens que Saint-Martin donne à ce mot), ou du cerveau physique. Souvent de grands pouvoirs intellectuels ne sont pas la preuve de conceptions spirituelles et correctes, mais au contraire y font obstacle ; nous en trouvons la preuve chez la plupart des grands hommes de science. Nous devons plutôt les plaindre que les blâmer.

M.C. — Mais comment se fait-il que la personne qui pense sur le plan supérieur produise par sa pensée des images et des formes objectives plus parfaites et capables de plus d'effets ?

H.P.B. — Pas nécessairement cette « personne » seulement, mais toutes celles qui sont généralement sensibles. La personne qui est douée de cette faculté de penser même aux

choses les plus ordinaires en se plaçant sur le plan supérieur de pensée, possède, en vertu de ce don, un pouvoir plastique de création, pourrait-on dire, dans son imagination même. Quelle que soit la chose à laquelle cette personne puisse penser, sa pensée est tellement plus intense que celle d'une personne ordinaire que, par cette intensité même, elle acquiert le pouvoir de la création. La science a établi le fait que la pensée est une énergie. Cette énergie ébranle par son activité les atomes de l'atmosphère astrale autour de nous. Je vous l'ai déjà dit, les rayons de pensée ont la même faculté de produire des formes dans l'atmosphère astrale, que les rayons solaires dans une lentille. Toute pensée émanant avec énergie du cerveau crée, *volens nolens*, une forme.

M.C. — Cette forme est-elle absolument inconsciente ?

H.P.B. — Parfaitement inconsciente, à moins qu'elle ne soit la création d'un adepte qui a une intention bien arrêtée en lui donnant une conscience, ou plutôt en infusant dans cette forme suffisamment de sa propre volonté et de son intelligence pour la faire paraître consciente. Ceci devrait nous rendre plus prudents en ce qui concerne nos pensées.

Mais il faut se souvenir de la grande différence qui existe sur ce point entre l'adepte et l'homme ordinaire. L'adepte peut à volonté faire usage de son *mâyâvi rûpa*, mais l'homme ordinaire ne le peut pas, excepté dans des cas très rares. On l'appelle *mâyâvi rûpa* parce que c'est une forme illusoire créée dans un but spécial, selon la circonstance, et qui possède juste assez du mental de l'adepte pour accomplir sa mission. L'homme ordinaire ne fait que créer une image-pensée dont les propriétés et les pouvoirs lui sont alors totalement inconnus.

M.C. — Alors, on peut dire que la forme d'un adepte apparaissant loin de son corps, comme par exemple Ram Lal dans *Mr Isaacs*, est simplement une image ?

H.P.B. — Exactement. C'est une pensée en marche.

M.C. — Dans ce cas, un adepte peut paraître en plusieurs endroits presque simultanément.

H.P.B. — En effet. C'est ce que fit Apollonius de Tyane, qu'on vit en même temps en deux endroits différents, alors

que son corps était à Rome. Mais il faut bien comprendre que ce n'est pas la totalité même de l'adepte *astral* qui est présente dans chacune de ces apparitions.

M.C. — Il est donc nécessaire, pour une personne douée d'une certaine imagination et de certains pouvoirs psychiques, de prendre bien garde à ses pensées ?

H.P.B. — Certainement, car chaque pensée a une forme qui emprunte l'apparence de l'homme engagé dans l'action à laquelle il a pensé. Autrement, comment des clairvoyants pourraient-ils voir dans votre *aura* votre passé et votre présent ? Ce qu'ils voient est un panorama fugitif de vous-même représenté en actions successives par vos pensées. Vous m'avez demandé si nous étions punis pour nos pensées. Pas pour toutes — car certaines sont mort-nées ; mais pour les autres, celles que nous appelons des pensées « silencieuses » mais pleines de force potentielle, nous sommes en effet punis. Prenez un cas extrême, comme celui d'une personne si mauvaise qu'elle souhaite la mort d'autrui. À moins que celui qui souhaite le mal soit un *dugpa*, un haut adepte en magie noire, auquel cas le karma est retardé — un tel souhait revient à son auteur.

M.C. — Mais en supposant que celui qui souhaite le mal ait une volonté très forte, sans être un *dugpa*, pourrait-il provoquer la mort de l'autre ?

H.P.B. — Uniquement si la personne mauvaise a le mauvais œil, ce qui signifie simplement qu'elle possède un énorme pouvoir plastique d'imagination, oeuvrant involontairement, et mis ainsi inconsciemment au service d'un mauvais usage. Car, qu'est-ce que le pouvoir du « mauvais œil » ? Simplement un grand pouvoir plastique de la pensée, si grand qu'il produit un courant imprégné de la potentialité de toute espèce de malheurs et d'accidents, qui contamine ou s'attache à toute personne qui le traverse. Un *jettatore* (celui qui est doué du mauvais œil) ne doit pas même être imaginatif, ou avoir de mauvaises intentions ou de mauvais désirs. Il se peut qu'il soit simplement un amateur de lectures ou de spectacles à sensation, comme meurtres, exécutions, accidents, etc. Peut-être ne pense-t-il même pas à ces choses

au moment où son œil tombe sur sa victime future. Mais les courants ont été produits, et existent dans son rayon visuel, prêts à entrer en activité dès l'instant où ils trouvent un sol convenable, à la manière d'une semence tombée au bord de la route, et prête à germer à la première occasion.

M.C. — Mais que dire des pensées que vous appelez « silencieuses » ? De tels désirs ou pensées reviennent-ils à leurs auteurs ?

H.P.B. — Absolument, de la même façon qu'une balle qui ne peut pénétrer à travers un objet rebondit vers celui qui l'a lancée. Ceci arrive même à certains *dugpa* ou sorciers qui ne sont pas assez forts, ou qui ne se conforment pas aux règles — car eux-mêmes ont des *règles* auxquelles ils doivent se plier — mais cela ne se produit jamais avec de vrais « magiciens noirs » pleinement développés, car ceux-là ont le pouvoir d'accomplir ce qu'ils désirent.

M.C. — Puisque vous parlez de règles, je voudrais terminer cette conversation en vous demandant ce que tous ceux qui prennent intérêt à l'Occultisme désirent savoir. Quelle est la suggestion principale, ou la plus importante, pour ceux qui possèdent ces pouvoirs, et veulent les contrôler correctement — en somme à ceux qui veulent entrer dans l'Occultisme ?

H.P.B. — Le premier pas, et le plus important, en Occultisme c'est d'apprendre à adapter vos pensées et vos idées à votre pouvoir plastique.

M.C. — Pourquoi est-ce si important ?

H.P.B. — Parce que faute de cela, vous créez des choses qui peuvent produire du mauvais karma. Nul ne devrait entrer dans l'Occultisme, ou même s'en approcher, avant de connaître parfaitement ses propres pouvoirs, et de savoir comment lui adapter ses actions. Et cela ne peut se faire qu'en étudiant profondément la philosophie de l'Occultisme, avant d'entrer sur la voie de l'entraînement *pratique*. Autrement, comme par une fatalité inéluctable — IL TOMBERA DANS LA MAGIE NOIRE.

LA NATURE SEPTUPLE DE L'HOMME
DIVISION THÉOSOPHIQUE³

Termes sanskrits	Signification exotérique	LE QUATERNAIRE INFÉRIEUR (a), (b), (c), (d)
(a) <i>Rûpa</i> , ou <i>sthûla sharîra</i>	(a) Corps physique	(a) C'est le véhicule de tous les autres "principes" pendant la vie.
(b) <i>Prâna</i>	(b) Vie, ou principe vital	(b) Nécessaire seulement à <i>a,c,d</i> , ainsi qu'aux fonctions du <i>Manas</i> inférieur qui englobent toutes celles qui sont limitées au cerveau (<i>physique</i>).
(c) <i>Linga sharîra</i>	(c) Corps astral	(c) Le <i>Double</i> , le corps fantôme.
(d) <i>Kâmarûpa</i>	(d) Le siège des désirs et passions animaux	(d) C'est le centre de l'homme animal, où se trouve la ligne de démarcation qui sépare l'homme mortel de l'entité immortelle.

Termes sanskrits	Signification exotérique	LA TRIADE SUPÉRIEURE IMPÉRISSABLE : (e), (f), (g)
(e) <i>Manas</i> - un principe double dans ses fonctions.	(e) Mental, Intelligence ; le mental humain supérieur dont la lumière ou le rayonnement unit, durant la vie, la MONADE à l'homme mortel.	(e) L'état futur et la destinée karmique de l'homme dépendent du devenir de <i>Manas</i> , selon qu'il descend plus bas, vers <i>kâmarûpa</i> , le siège des passions animales, ou qu'il s'élève en gravitant vers <i>Buddhi</i> , l' <i>Ego</i> spirituel. Dans ce dernier cas, la conscience supérieure des aspirations spirituelles individuelles du <i>mental</i> (<i>Manas</i>), assimilant <i>Buddhi</i> , est absorbée par ce principe et constitue l' <i>Ego</i> , qui entre dans la béatitude dévachanique (*).
(f) <i>Buddhi</i>	(f) L'Âme Spirituelle	(f) Le véhicule de l'esprit pur et universel.
(g) <i>Âtma</i>	(g) L'Esprit	(g) Un avec l'Absolu (du fait qu'il en est le rayonnement).

³ Afin de faciliter la compréhension des articles qui suivent nous reproduisons ici un tableau explicatif extrait de la *Clef de la Théosophie* (chapitre 6) de Madame Blavatsky (NdT).

DIALOGUE SUR LES MYSTÈRES

DE L'AU-DELÀ

De la constitution de l'Homme Intérieur et de sa Division

M. — En effet, il est fort difficile, et cela peut paraître, comme vous le dites, « déroutant » de bien comprendre les divers *aspects* de l'EGO réel, appelés par nous « principes », et de les distinguer correctement les uns des autres. Cela est d'autant plus difficile qu'il existe une grande différence dans le numérotage de ces principes selon les diverses écoles orientales, bien qu'au fond leur enseignement soit identique.

X. — Vous parlez des védantins, n'est-ce pas ? Ne réduisent-ils pas à cinq vos sept « principes » ?

M. — Oui, mais bien que je ne m'aviserais pas de discuter ce point avec un érudit védantin, je me permets de dire qu'à mon avis ils ont de bonnes raisons pour le faire. C'est uniquement à l'assemblage spirituel composé de divers aspects mentaux qu'ils donnent la désignation *Homme*, car, selon eux, le corps physique, qui n'est qu'une *illusion*, n'est pas digne d'être pris en considération. Et le *Vedanta* n'est pas la seule philosophie qui raisonne de cette manière. Lao-Tze, dans son *Tao-te-King*, ne fait mention que de cinq

principes, parce que, comme les védantins, il en exclut deux, à savoir : l'Esprit (*Âtma*) et le corps physique, qu'il se contente de nommer le « cadavre ». Ensuite, il y a l'École *Târaka Râja Yoga* qui aussi ne reconnaît que trois « principes ». En réalité cependant, leur *sthûlopâdhi*, ou corps physique, à l'état de veille consciente, leur *sûkshmopâdhi*, le même corps dans le *svapna*, ou état de rêve, et leur *Kâranopâdhi*, ou « corps causal », ou ce qui passe d'une incarnation à une autre, sont tous doubles dans leurs aspects et, par-là, composent six principes. Ajoutez-y *Âtma* le principe divin impersonnel ou l'élément immortel dans l'Homme, qui ne se distingue pas de l'Esprit Universel, et vous aurez nos sept principes.¹

X. — Elle me paraît à peu près identique à celle des chrétiens mystiques : le corps, l'âme et l'esprit ?

M. — En effet. On pourrait très facilement faire du corps le véhicule du « double vital » ; de celui-ci le véhicule de la Vie, ou *prâna*, de *kâmarûpa*, ou âme (animale), le véhicule du mental *supérieur* et *inférieur* ; on composerait ainsi six principes, et l'esprit un et immortel en formerait le couronnement. En Occultisme, tout changement qualitatif de l'état de conscience donne à l'homme un aspect nouveau ; si celui-ci persiste et devient partie intégrante de l'EGO vivant et agissant, il faut lui donner un nom spécial (et on le lui donne en effet), pour permettre de distinguer l'homme qui est dans cet état particulier de l'homme tel qu'il est lorsqu'il se place dans un autre état.

X. — C'est justement cela qui est difficile à comprendre.

M. — Cela me paraît, au contraire, très facile dès qu'on est pénétré de cette idée principale que, soit sur ce plan de conscience, soit sur un autre, l'homme agit strictement d'après sa condition mentale et spirituelle. Mais, le matérialisme actuel est si grand que plus nous expliquons ces choses, moins on paraît capable de les comprendre. Divisez, si vous

¹ Voir, pour une explication plus claire, *The Secret Doctrine* Vol. 1, 157.

voulez, l'être terrestre appelé homme en trois aspects principaux ; et à moins que vous ne fassiez de lui un animal pur et simple, vous ne pourrez pas avoir moins de principes. Prenez son *corps* objectif ; ensuite le principe qui lui permet de *sentir* et qui est à peine plus élevé que *l'instinct* dans l'animal — c'est-à-dire l'âme vitale élémentaire ; et ce qui le met si incommensurablement au-dessus et au-delà de l'animal, autrement dit son âme *raisonnante* ou « esprit » ; eh bien ! si nous prenons ces trois groupes ou entités représentatives, et si nous les subdivisons selon l'enseignement occulte, qu'obtenons-nous ?

Tout d'abord, l'Esprit (au sens de l'Absolu et, par suite, du TOUT indivisible) ou *Âtma*. On ne doit point, en vérité, l'appeler un principe « humain », puisqu'on ne peut, philosophiquement parlant, ni le localiser ni le limiter, car c'est tout simplement ce qui EST de toute Eternité, ce qui d'ailleurs ne peut être absent du plus petit point géométrique ou mathématique de l'univers de matière ou de substance. C'est tout au plus, en Métaphysique, le point qu'occupe dans l'espace, pendant la durée de chaque vie, la Monade humaine et son véhicule, l'homme. Or, ce point est aussi imaginaire que l'homme lui-même, et n'est en réalité qu'une illusion, une *mâyâ*. Mais, pour nous-mêmes comme pour tous les autres Ego personnels, nous sommes des êtres réels durant cette période d'illusion que nous appelons la vie, et nous devons nous prendre en considération — dans notre propre imagination du moins, si personne d'autre ne le fait. Pour aider l'intelligence humaine à pénétrer plus aisément ces idées en abordant l'étude de l'Occultisme et pour résoudre l'A B C du mystère qu'est l'homme, l'Occultisme appelle ce *septième* principe la synthèse des six, et lui donne pour véhicule l'Âme *Spirituelle* (*Buddhi*). Or cette dernière recèle un mystère qui n'est jamais révélé à qui que ce soit, à l'exception des *chêlas* qui se sont liés irrévocablement par un serment ou, du moins, à ceux en qui l'on a une confiance absolue. Il est évident que la confusion serait moindre si on pouvait divulguer ce mystère ; mais, attendu qu'il concerne directement le pouvoir de projeter sciemment et à volonté

son double, et que, de plus, ce pouvoir serait, comme « l'anneau de Gygès », aussi funeste à la société en général qu'à l'homme qui le posséderait, ce secret est soigneusement gardé. Seuls, les Adeptes qui ont été mis à l'épreuve et n'ont jamais failli, possèdent la clef du mystère complètement... Mais revenons à nos « principes ». L'âme divine, ou *Buddhi*, est donc le véhicule de l'Esprit ; unis, ces deux principes n'en forment qu'un, impersonnel et sans aucun attribut (sur ce plan-ci, bien entendu), mais ils forment deux « principes » spirituels. En ce qui concerne l'Âme *Humaine* (*Manas* ou *mens*), tout le monde est d'accord à l'égard de la *dualité*, pour ne pas dire plus, de l'intelligence humaine : par exemple, un homme d'intelligence supérieure ne peut guère devenir mesquin ; et un abîme sépare l'homme intellectuel et spirituel de celui qui est obtus, lourd et matériel, presque animal. Mais pourquoi ne pas représenter l'homme comme ayant deux « principes », ou plutôt deux aspects ? Chaque homme a en lui ces deux principes, mais bien rarement l'un des deux est entièrement atrophié ou paralysé, pour ainsi dire, sous tous les rapports, par la puissance et l'ascendant de l'autre *aspect* pendant la vie de l'homme. Ce sont donc là ce que nous appelons les deux principes ou aspects de *Manas*, l'un supérieur, l'autre inférieur ; le premier, le *Manas* supérieur ou l'Ego conscient et pensant, tend à s'élever vers l'Âme spirituelle (*Buddhi*), le dernier ou principe de l'instinct est attiré en bas vers *kâma*, siège des désirs animaux et des passions dans l'homme. Nous avons ainsi *quatre* « principes » prouvés dont les trois derniers sont : 1° le « double », que nous nous accordons à nommer l'Âme protéenne ou plastique, le véhicule du 2° le *principe* de vie ; et 3° le corps physique. Il va sans dire que nul physiologiste ou biologiste ne consentira à accepter ces principes et ne réussira à y trouver un sens quelconque. Et voilà peut-être pourquoi aucun d'eux ne comprend encore aujourd'hui ni les fonctions de la rate qui est le véhicule du double protéen, ni celles d'un certain organe qui est placé à droite et qui est le siège des susdits désirs. Voilà pourquoi ils ne savent rien non plus de la glande pinéale que l'on décrit comme une glande

cornée contenant un peu de sable, tandis qu'elle est, en vérité, le siège même de la conscience supérieure et divine dans l'homme, de son intelligence omnisciente spirituelle qui embrasse tout. Cet appendice, qui semble inutile, est le pendule qui, une fois le mouvement de l'homme *intérieur* remonté, transpose la vision spirituelle de l'EGO jusqu'aux plans les plus élevés de perception où l'horizon qui s'ouvre devant lui devient presque infini...

X. — Mais les matérialistes scientifiques affirment que rien ne reste après la mort, que le corps humain se désagrège simplement en ses éléments constitutifs, et que ce qui s'appelle l'âme n'est qu'une soi-conscience ou conscience réfléchie temporaire, résultat tout à fait secondaire de l'action organique et qui se dissipe comme une vapeur. C'est un curieux état d'esprit que le leur, n'est-ce pas ?

M. — Je ne trouve pas. En disant que la soi-conscience cesse avec la destruction du corps, ils sont inconsciemment prophètes en ce qui les concerne ; car, dès lors qu'ils sont inébranlablement convaincus de ce qu'ils affirment, il n'y a plus pour eux de vie consciente possible outre-tombe.

X. — Mais pourquoi y aurait-il des exceptions, si c'est la règle que la soi-conscience humaine survive après la mort !

M. — Il n'y a pas d'exceptions possibles aux principes fondamentaux du monde spirituel. Mais il y a des règles, pour ceux qui voient et des règles pour ceux qui préfèrent rester aveugles.

X.— Je comprends parfaitement. Vous voulez dire qu'il s'agit ici d'une aberration analogue à celle de l'aveugle qui nie l'existence du soleil parce qu'il ne le voit pas. Mais après la mort ses yeux spirituels le forceront sans doute à voir malgré lui ?

M. — Rien ne le forcera à voir ; et il ne verra rien non plus. Ayant opiniâtement nié de son vivant la continuation de l'existence par-delà le tombeau, il sera incapable d'en avoir conscience après sa mort : ses facultés spirituelles s'étant atrophiées pendant la vie terrestre ne pourront pas se développer, il demeurera aveugle. En insistant sur le fait qu'il lui *faudra* voir, il est évident que vous parlez d'une

chose et moi d'une autre. Vous parlez de l'esprit qui vient de l'Esprit, de la flamme émanée de la flamme — *d'Âtma*, en un mot — que vous confondez avec *Manas*, l'âme humaine... Vous ne me comprenez pas : je vais tâcher de me rendre plus clair. Au fond, votre question revient à demander si, pour un matérialiste à outrance, la perte complète de la soi-conscience et de la soi-perception est possible après la mort, n'est-ce pas ? Je réponds : elle est possible. Croyant fermement à la Doctrine Ésotérique qui enseigne que la période *post mortem*, l'intervalle entre deux vies ou deux naissances, n'est qu'un état transitoire, je dis que l'intervalle *post mortem* entre deux actes du drame illusoire qu'est la vie — qu'il dure une année ou un million d'années — peut correspondre exactement à l'état d'un homme évanoui, sans pour cela constituer une infraction à la loi fondamentale.

X. — Mais comment cela se pourrait-il ? Ne venez-vous pas de dire que les lois fondamentales de l'état après la mort n'admettent pas d'exception ?

M. — Et je le répète ; il n'y a aucune exception dans ce que j'avance. Mais la loi spirituelle de la continuité ne s'applique qu'à ce qui est vraiment réel, comme le savent ceux qui ont lu et compris la *Mandukya Upanishad* et le *Vedânta Sara*. Je dirai : il suffit de comprendre ce que nous entendons par *Buddhi* et par la dualité de *Manas*, pour se former une conception claire de la raison pour laquelle la survie soi-consciente après la mort peut faire défaut au matérialiste. *Manas*, étant dans son aspect inférieur le siège de l'intelligence terrestre, ne peut fournir d'autre conception de l'Univers que celle qui s'appuie sur les données propres à ce mental ; il ne peut pas fournir la vision spirituelle. Dans notre École Ésotérique, il est dit qu'il n'existe pas d'autre différence entre *Buddhi* et *Manas* ou entre *Ishvara* et *Prajñâ*² que celle qui existe *entre une forêt et ses arbres*,

² *Ishvara* est la conscience collective de la déité manifestée, *Brahma* — c'est-à-dire la conscience collective de l'Armée de *Dhyan Chohan* — et *Prajñâ* est leur sagesse individuelle.

entre un lac et ses eaux, comme l'enseigne la *Mandukya*. Du fait qu'un arbre ou que cent arbres sont desséchés ou ont été déracinés, une forêt ne cesse pas pour cela d'être une forêt. La destruction ou la mort *post mortem* d'une personnalité, rayée de la longue suite de vies, ne causera pas le plus petit changement dans l'*Ego* divin Spirituel qui restera toujours le même EGO. Mais au lieu d'expérimenter le *devachan*, il se réincarnera immédiatement.

X. — Mais, si je comprends bien la similitude, l'*Ego-Buddhi* représente la forêt, et les personnalités mentales, les arbres. Or, si *Buddhi* est immortelle, comment se peut-il que ce qui lui est semblable, c'est-à-dire *Manas-Taijasi*³ perde entièrement conscience jusqu'au jour de sa nouvelle incarnation ? Voilà ce qu'il m'est impossible de comprendre.

M. — Vous ne pouvez pas le comprendre, parce que vous persistez à confondre la représentation abstraite du tout avec les changements occasionnels de forme que subit ce tout et parce que vous confondez *Manas-Taijasi*, l'âme humaine éclairée par *Buddhi*, et la même animalisée. Il faut vous souvenir que, si l'on peut dire que *Buddhi* jouit d'une immortalité inconditionnée, on n'en saurait dire autant du *Manas* et encore moins de *Taijasi* qui n'en est qu'un attribut. Il ne peut exister de conscience *post-mortem*, ou de *Manas-Taijasi*, séparé de *Buddhi* l'Âme divine, parce que le premier (*Manas*) est, dans son aspect inférieur, un attribut qualificatif de la personnalité terrestre, et que le second (*Taijasi*) est identique au premier, puisqu'il n'est que ce même *Manas* reflétant la lumière de *Buddhi*. De même, *Buddhi* ne serait plus qu'un esprit impersonnel sans cet élément qu'il emprunte à l'âme humaine, qui le conditionne et en fait dans cet Univers illusoire *quelque chose, pour ainsi*

³ *Taijasi* signifie le radieux, par suite de l'union de *Manas* avec *Buddhi* — l'âme humaine illuminée par le rayonnement de l'âme divine. On peut donc décrire *Manas-Taijasi* comme le mental radieux, la raison humaine éclairée par la lumière de l'esprit : *Buddhi-Manas* est donc la représentation du divin, plus l'intellect humain et la soi-conscience.

dire, de séparé de l'âme universelle pendant toute la période du cycle d'incarnation. On doit plutôt dire que *Buddhi-Manas* ne peut ni mourir ni perdre dans l'Éternité sa soi-conscience composée, pas plus que le souvenir des incarnations précédentes dans lesquelles l'âme spirituelle et l'âme humaine avaient été étroitement liées l'une à l'autre. Mais il n'en va pas de même dans le cas d'un matérialiste, dont l'âme humaine non seulement ne reçoit rien de l'âme divine mais encore refuse d'en reconnaître l'existence. On ne saurait appliquer ce raisonnement aux attributs et aux qualifications de l'âme humaine, car cela reviendrait à dire que, du fait que votre âme divine est immortelle, le velouté de votre joue l'est aussi, tandis que ce velouté, comme *Taijasi*, n'est simplement qu'un phénomène transitoire.

X. — Dois-je entendre par là qu'il ne faut pas confondre dans la pensée le noumène avec le phénomène, la cause avec ses effets ?

M. — C'est cela même, je le répète : la splendeur radieuse de *Taijasi* elle-même, limitée strictement à *Manas* ou à l'âme humaine, n'est qu'une question de temps, puisque, en ce qui concerne la personnalité terrestre de l'homme, l'immortalité et la conscience après la mort deviennent simplement toutes les deux des attributs conditionnés, car elles dépendent entièrement des conditions et des croyances qu'a créées l'âme humaine elle-même durant la vie du corps. Le karma agit sans cesse : nous ne moissonnons *en notre vie de l'au-delà* que les fruits de ce que nous avons semé nous-mêmes en celle-ci.

X. — Mais si, après la destruction de mon corps, mon Ego est plongé dans un état d'inconscience complète, comment les péchés de ma vie passée peuvent-ils être punis ?

X. — Notre philosophie nous enseigne que la punition karmique n'atteint l'Ego que dans sa prochaine incarnation. Après la mort, il reçoit seulement la récompense due aux souffrances imméritées qu'il a subies pendant sa dernière incarnation⁴. La punition, même dans le cas du matérialiste,

⁴ Certains théosophes ont trouvé à redire à cette phrase, mais les mots sont du Maître et la signification attachée au terme « imméritées » est celle donnée ci-dessus. Dans la brochure T. P. S. N° 6 se trouvait une phrase, critiquée plus tard dans la revue *Lucifer*, que l'on avait employée pour exprimer la même idée. Elle péchait par la forme, il est vrai, et méritait la

consiste donc entièrement en l'absence de toute récompense et en la perte complète de la conscience de la félicité et du repos. Le karma est l'enfant de l'Ego terrestre, le fruit de ses actions, de l'arbre de la personnalité objective visible pour tous, aussi bien que le fruit de toutes les pensées et même de tous les motifs du « Moi » spirituel. Mais le karma est également une mère tendre qui guérit les blessures infligées par elle pendant la vie précédente, avant de recommencer à torturer l'Ego en lui en infligeant de nouvelles. Sans doute peut-on dire qu'il n'y a aucune souffrance mentale ou physique dans la vie d'un mortel qui ne soit le fruit direct et la conséquence d'un péché quelconque commis dans une existence précédente. Mais l'homme qui, dans sa vie actuelle, ne conserve aucun souvenir de ses fautes antérieures, l'homme qui sent qu'il ne mérite pas la punition qu'il subit et qui croit en conséquence souffrir de ce dont il n'est pas coupable a bien droit à la consolation la plus complète, au repos et à la félicité dans l'existence *post mortem*. Pour nos soi spirituels, la Mort vient toujours comme une libératrice et une amie. Pour le matérialiste qui, malgré son matérialisme, ne fut pas un mauvais homme, l'intervalle entre les deux vies sera comme le sommeil ininterrompu et calme d'un enfant, soit entièrement dépourvu de songes, soit rempli de tableaux dont il n'aura pas de perception définie ; tandis que, pour l'homme qui croit, ce sera un songe aussi réel que la vie elle-même et rempli de visions et de félicité véritables. Quant à l'homme mauvais et cruel, matérialiste ou non, il renaîtra immédiatement

critique qu'elle ; mais l'idée essentielle en était que les hommes souffrent souvent des effets d'actions faites par d'autres, effets qui n'appartiennent pas strictement à leur propre karma ; et pour ces souffrances-là ils méritent naturellement une compensation. S'il est exact de dire que rien de ce qui nous arrive ne peut être autre que karma — soit l'effet direct ou indirect d'une cause — ce serait une grande erreur de penser que les maux ou les bienfaits qui nous sont impartis sont dus *uniquement* à notre *propre* karma personnel. (Voir la suite du texte.)

et souffrira son enfer sur terre. Tomber en *avîchi* est un fait rare et exceptionnel.

X. — Autant que je me souviene, les incarnations périodiques du *Sutrâtma*⁵ sont comparées dans certaines *Upanishad* à la vie d'un mortel qui oscille périodiquement entre le sommeil et l'état de veille. Ceci ne me semble pas clair et voici pourquoi. Un autre jour commence, il est vrai, pour l'homme qui se réveille, mais cet homme, en tant que corps et âme, est le même que ce qu'il était la veille. Par contre, à chaque incarnation un changement complet s'opère, non seulement dans l'enveloppe extérieure, dans le sexe et dans la personnalité, mais encore dans les capacités mentales et psychiques. La comparaison ne me paraît pas tout à fait juste. L'homme qui se réveille se rappelle distinctement ce qu'il a fait hier, avant-hier, même ce qu'il a fait il y a des mois et des années. Mais aucun de nous n'a le moindre souvenir d'une vie précédente ni d'aucun fait ou événement s'y rapportant... Il se peut que j'oublie le matin ce que j'ai rêvé pendant la nuit ; cependant, je sais que j'ai dormi et j'ai la certitude d'avoir vécu pendant mon sommeil ; mais quel souvenir puis-je avoir de mon incarnation passée ? Comment concilier ces contradictions ?

M. — Il existe des gens qui se rappellent, pendant la vie, leurs incarnations passées. Les Yogis appellent cette forme de mémoire *samma-sambuddha*, ou la connaissance de toute la série des incarnations précédentes.

X. — Mais nous, mortels ordinaires, qui n'avons pas atteint *samma-sambuddha*, comment pouvons-nous comprendre cette similitude ?

⁵ Notre principe immortel qui se réincarne en conjonction avec les souvenirs manasiques des vies précédentes, est appelé *Sutrâtma*, ce qui signifie littéralement l'Âme-Fil. Il s'appelle ainsi parce que la longue série de vies humaines est enfilée sur cette Âme-Fil comme autant de perles enfilées sur un fil unique. *Manas* doit devenir *Taijasi*, le radieux, avant de pouvoir s'attacher au *Sutrâtma* comme une perle sur son fil et avoir de la sorte une perception complète et absolue de lui-même dans l'Éternité. Comme je l'ai dit précédemment, une association trop intime de l'âme humaine avec le mental terrestre peut seule causer la perte totale de ce rayonnement.

M. — En l'étudiant et en tâchant de mieux comprendre les caractéristiques des trois sortes de sommeil. Le sommeil est une loi à la fois générale et immuable pour l'homme aussi bien que pour la bête, mais il y a différents genres de sommeil et des genres encore plus différents de rêves et visions.

X. — Mais cela nous conduit à un autre sujet. Revenons au matérialiste qui, bien que ne niant pas les rêves — ce qu'il pourrait difficilement faire — nie pourtant l'immortalité en général et la survie de sa propre individualité en particulier.

M.—Et le matérialiste, sans le savoir, a raison. Car, pour celui qui n'a aucune perception intérieure ni aucune foi, il n'y a pas d'immortalité possible. Pour vivre d'une vie consciente au-delà de la mort, il faut y croire avant tout, pendant l'existence terrestre. Sur ces deux aphorismes de la Science Secrète s'érige toute la philosophie de la conscience *post mortem* et de l'immortalité de l'âme. L'Ego reçoit toujours selon ses mérites. Pour lui, après la dissolution du corps, commence soit une période de conscience pleinement éveillée, soit un état de songes chaotiques, soit un sommeil entièrement dépourvu de rêves que l'on ne saurait distinguer de l'annihilation ; tels sont les trois états de conscience. Si nos physiologistes voient la cause des songes et des visions dans la préparation inconsciente qui s'opère à leur égard pendant les heures de veille, pourquoi n'admet-on donc pas une cause semblable pour les songes *post mortem* ? Je le répète : *la mort est un sommeil*. Après la mort, se déroule devant les yeux spirituels de l'âme un programme que nous avons appris et que nous avons nous-mêmes le plus souvent rédigé sans nous en rendre compte : ce programme consiste en la réalisation des croyances *correctes* ou des illusions que nous avons nous-mêmes créées. Le méthodiste restera méthodiste, le musulman restera musulman, du moins pendant quelque temps, dans le paradis imaginaire que chacun a rêvé et créé pour soi. Tels sont les fruits que nous cueillerons à l'arbre de vie après la mort. Naturellement, notre foi ou manque de foi à l'égard du

fait de l'immortalité consciente, n'influera en rien sur la réalité inconditionnée du fait une fois qu'il existe ; mais la foi ou le manque de foi en cette immortalité concernant des entités indépendantes et séparées ne manquera pas de donner à ce fait une nuance spéciale, lorsqu'il s'applique à chacune d'entre elles. Commencez-vous maintenant à comprendre ?

X. — Je pense que oui. Le matérialiste en se refusant à croire à tout ce qui ne tombe pas sous ses cinq sens ou ne peut être prouvé par un raisonnement scientifique, rejette toute manifestation spirituelle et n'accepte comme vie consciente que l'existence présente. Il lui sera donc fait selon sa foi. Ayant perdu son Ego personnel au moment de la mort, il sera plongé dans un sommeil sans rêve jusqu'à ce qu'il se réveille de nouveau. N'est-ce pas ?

M. — À peu près. Pénétrez-vous bien de l'enseignement pratique et universel à l'égard des deux genres d'existence consciente, la terrestre et la spirituelle. Or, il faut considérer cette dernière comme réelle par le fait même que c'est la région de la cause éternelle, immuable et immortelle de toute chose ; tandis que l'Ego qui se réincarne se pare de vêtements nouveaux qui sont entièrement différents de ceux de ses incarnations passées et sont destinés, à l'exception de son prototype spirituel, à subir des changements si radicaux qu'il n'en reste aucune trace.

X. — Mais comment la conscience de mon « ego » terrestre peut-elle périr, non seulement pour un temps comme la conscience du matérialiste, mais d'une manière si complète qu'il n'en reste aucune trace ?

M. — D'après l'enseignement, il faut qu'elle périsse ainsi et entièrement, à l'exception du principe qui, en se réunissant à la Monade, devient par là une essence purement spirituelle et indestructible, un avec celle-ci dans l'Éternité. Mais, dans le cas du matérialiste convaincu dont le « moi » personnel n'a jamais reflété *Buddhi*, comment cette dernière pourrait-elle emporter dans l'Éternité une seule parcelle de cette personnalité terrestre ? Votre « Moi » spirituel est immortel, mais de votre « moi » actuel il ne peut emporter dans l'Éternité que ce qui est devenu digne d'immortalité — l'arôme seul de la fleur que la mort a fauchée.

X. — Mais la fleur, le « moi » terrestre ?

M. — La fleur, comme toutes les fleurs passées et futures qui ont fleuri ou qui fleuriront sur la branche-mère — le *Sutrâtma*, toutes issues d'une même racine, *Buddhi* — retournera en poussière. Votre « Moi » réel, comme vous le savez vous-même, n'est pas le corps qui est maintenant assis devant moi : ce n'est pas non plus ce que j'appellerais *Manas-Sutrâtma*, mais *Sutrâtma-Buddhi*.

X. — Mais, cela ne m'explique pas du tout pourquoi vous appelez la vie d'outre-tombe immortelle, infinie et réelle, et la vie terrestre simple fantôme et illusion, puisque cette vie *post mortem* elle-même a ses limites, bien que ces limites soient beaucoup plus étendues que celles de la vie terrestre.

M. — Sans doute. L'Ego spirituel de l'homme se meut dans l'éternité comme un pendule qui oscille entre les heures de la naissance et de la mort. Mais si les heures qui marquent les périodes de vie terrestre et de vie spirituelle sont limitées dans leur durée, et si la série de ces étapes à travers l'Éternité entre le sommeil et la veille, entre l'illusion et la réalité, a un commencement et une fin, le « Pèlerin » spirituel n'en est pas moins éternel. Ainsi, à notre point de vue, ce qui constitue la seule réalité pendant la période de ce pèlerinage appelé le « cycle des renaissances » ce sont les heures de sa vie *post mortem*, où l'homme désincarné se trouve face à face avec la vérité, et non plus avec les mirages de ses existences terrestres et passagères. Malgré leurs limites, ces intervalles n'empêchent cependant pas l'Ego, qui se perfectionne toujours, de suivre, bien que graduellement et lentement, son chemin sans dévier, jusqu'à sa dernière transformation où, arrivé au but, l'Ego devient le TOUT divin. Ces intervalles et ces étapes, au lieu de l'entraver, aident l'Ego à atteindre le résultat final et, sans ces périodes limitées, l'Ego divin n'arriverait jamais au but ultime. Cet Ego est l'acteur et ses incarnations nombreuses et variées sont les rôles joués par ce dernier. Appelleriez-vous ces rôles ou leurs costumes l'individualité de l'acteur lui-même ? Pendant le cycle de nécessité, qui dure jusqu'au seuil même de *paranirvâna*, l'Ego, ainsi que l'acteur, est obligé de jouer bien des rôles

qui lui déplaisent peut-être. De même que l'abeille recueille le miel de chaque fleur et laisse le reste en pâture aux vers de terre, notre individualité spirituelle — que nous l'appelions *Sutrâtna* ou Ego — cueille de chaque personnalité terrestre, dans laquelle karma la force à s'incarner, le nectar seul des qualités spirituelles et de la soi-conscience ; elle les réunit en un tout et sort de sa chrysalide comme un Dhyan-Chohan glorifié. Tant pis pour les personnalités terrestres dont elle n'a rien pu recueillir, elles ne survivront certainement pas consciemment à leur existence terrestre.

X. — Il semble alors que pour la personnalité terrestre l'immortalité soit toujours conditionnelle. Mais alors l'immortalité en elle-même n'est-elle *donc pas* inconditionnelle ?

M. — Pas du tout. Mais l'immortalité ne peut pas toucher le *non-existant*. Pour tout ce qui existe en tant que SAT, ou qui aspire au SAT, l'immortalité et l'Éternité sont absolues. La Matière est le pôle opposé de l'Esprit et pourtant les deux ne sont qu'un. Et l'essence de tout — c'est-à-dire l'Esprit, la Force et la Matière ou les trois en un — est sans commencement ni fin. Mais la forme dont cette triple unité se revêt pendant ses incarnations, son aspect extérieur, n'est certainement que l'illusion de nos conceptions personnelles. Voilà pourquoi nous donnons l'appellation de réalité à la vie *post mortem* seulement, tandis que nous reléguons la vie terrestre, y compris sa personnalité terrestre, dans le domaine chimérique de l'illusion.

X. — Mais, pourquoi, dans ce cas, appelez-vous le sommeil réalité et l'état de veille illusion ?

M. — Ce n'est là qu'une comparaison qui a pour but de faciliter la compréhension du sujet et, au point de vue de nos conceptions terrestres, elle est très juste.

X. — Et pourtant, si la vie future est basée sur la justice et si elle est la récompense bien méritée de toutes nos souffrances ici-bas, je ne comprends pas pourquoi, en ce qui concerne les matérialistes, dont beaucoup sont des hommes véritablement honnêtes et charitables, il ne reste rien de leur personnalité que le rebut d'une fleur fanée !

M. — Je n'ai pas dit cela. S'il est un homme bon, aucun

matérialiste, quelque incroyant qu'il soit, ne peut mourir pour toujours dans la plénitude de son individualité spirituelle. Ce que j'ai dit, c'est que la conscience du matérialiste endurci peut disparaître, soit entièrement soit partiellement, de sorte que rien de conscient de sa personnalité ne survit.

X. — Mais n'est-ce pas l'annihilation pour l'Ego ?

M. — Nullement. Pendant un long voyage en chemin de fer, on peut dormir d'un sommeil si profond que l'on passe plusieurs stations sans en avoir la moindre conscience ni le moindre souvenir, et pourtant se réveiller à une autre station plus loin, et continuer son voyage en passant par un nombre infini d'autres points d'arrêt, jusqu'à ce que le voyage se termine et qu'on arrive à destination. Je vous ai parlé de trois genres de sommeil : le sommeil sans rêves, le sommeil qui n'est qu'un chaos de rêves et le sommeil où les rêves deviennent des réalités pour le dormeur. Si vous croyez à ce dernier genre de sommeil, pourquoi ne croyez-vous pas au premier ? La vie de l'au-delà sera modelée sur ce que l'homme a cru et sur ce qu'il s'est représenté. Celui qui ne s'attend à aucune vie future trouvera, dans l'intervalle entre deux renaissances, un vide absolu qui équivaudra à l'annihilation. Le programme dont nous venons de parler se réalisera, programme créé par les matérialistes eux-mêmes. Mais il y a, comme vous le dites, différentes sortes de matérialistes. L'égoïste méchant, sans cœur, qui n'a jamais versé de larmes que sur lui-même et qui a ainsi ajouté à son incroyance l'indifférence la plus complète au monde entier perdra à jamais sa personnalité au seuil de la mort. Cette personnalité, n'ayant pour ainsi dire aucun lien de sympathie pour son entourage, n'aura donc rien qui l'attachera au *Sutrâtma*, et toute connexion entre les deux sera nécessairement rompue au moment du dernier soupir. Puisqu'il n'existe point de *devachan* pour un tel matérialiste, le *Sutrâtma* se réincarnera presque immédiatement. D'autre part, les matérialistes dont la seule erreur fut de ne pas croire à une vie future, dormiront profondément et ne perdront qu'une station. Le temps viendra où l'ex-matérialiste

s'apercevra qu'il existe, lui aussi, dans l'Éternité, et il se repentira peut-être alors d'avoir perdu même une journée, une seule étape de la vie éternelle.

X. — Ne serait-il pas plus juste de dire que la mort n'est qu'une naissance à une vie nouvelle ou bien un nouveau retour à l'éternité ?

M. — Si vous voulez. Mais il faut vous souvenir que les naissances diffèrent entre elles, qu'il naît des « mort-nés » ; qui sont des *insuccès* de la nature. En outre, les idées; adoptées en Occident au sujet de la vie matérielle sont telles qu'elles n'admettent point qu'on applique les terme; « vivant » et « être » à l'état purement subjectif de l'existence *post mortem*. À l'exception de quelques philosophes que très peu de gens lisent, et qui d'ailleurs eux-mêmes n'ont pas une conception assez claire pour présenter d'une manière bien distincte les sujets qu'ils traitent, les notions des Occidentaux relativement à la vie et à la mort sont devenues si étroites qu'elles ont, d'un côté, conduit au matérialisme le plus grossier et, de l'autre, à la conception plus matérielle encore de la vie future qui trouve son expression dans le « *Summer Land* » des spirites, où les âmes des hommes mangent, boivent, se marient et vivent dans un paradis tout aussi sensuel et encore moins philosophique que celui de Mahomet. Les conceptions ordinaires du chrétien sans éducation ne sont guère meilleures non plus ; elles son même plus matérielles. Le Ciel chrétien, avec ses anges privé de corps, ses trompettes de cuivre, ses harpes d'or, aussi bien que l'enfer avec ses flammes matérielles, ressemble à la scène féérique d'une pantomime de Noël. C'est à cause de ces conceptions étroites que vous éprouvez tant de difficultés à comprendre. C'est précisément parce que la vie de l'âme désincarnée — bien qu'elle ait tous les attributs vivants de la réalité, comme certains genres de rêve — est entièrement privée des formes grossièrement objectives de la vie terrestre que les philosophes orientaux l'ont comparée aux visions du sommeil.

L'HYPNOTISME

ET SES RAPPORTS AVEC LES AUTRES MÉTHODES DE FASCINATION

H. C. et quelques autres membres nous demandent de répondre aux diverses questions qui vont suivre. Nous le faisons, mais à une condition : il faut que nos réponses soient faites du seul point de vue de l'Occultisme, sans prendre en considération les hypothèses de la science moderne (autrement dit « matérialiste », qui peuvent ne pas être d'accord avec les enseignements ésotériques.

QUESTION. #1— *Qu'est-ce que l'hypnotisme ? En quoi diffère-t-il du magnétisme animal (ou mesmérisme) ?*

RÉPONSE. — L'hypnotisme est le nouveau nom scientifique que l'on donne à l'ancienne et ignorante « superstition » appelée de noms variés tels que « fascination » ou « enchantement ». C'est un *mensonge* de l'antiquité transformé en *vérité* moderne. Le fait est là ; mais ce qui manque encore, c'est l'explication scientifique. Certains croient que l'*hypnotisme* est le résultat d'une irritation artificielle produite sur la périphérie des nerfs ; que cette irritation réagit sur les cellules de la substance cérébrale qu'elle traverse, en y créant, par épuisement, une condition qui n'est autre chose qu'une sorte

de sommeil (*hypnosis* ou *hypnos*), d'autres n'y voient simplement qu'une sorte de stupeur qui se produit de soi-même, surtout au moyen de l'imagination, etc., etc. La condition hypnotique diffère du magnétisme animal, lorsqu'elle est causée par la méthode de Braid, qui est purement mécanique, c'est-à-dire, en fixant les yeux sur un point brillant, un métal ou un cristal. Cette condition devient « magnétisme animal » (ou mesmérisme) lorsqu'elle est produite par des passes mesmériques faites sur le malade ; et pour les raisons suivantes : lorsque l'on se sert de la première méthode, il n'y a aucune action de courants électro-psychiques ou même électro-physiques ; seules entrent en jeu les vibrations moléculaires et mécaniques du métal ou du cristal regardé par le sujet. C'est *l'œil*, — le plus occulte de tous les organes placés à la surface de notre corps, — qui, en servant d'intermédiaire entre ce morceau de métal ou de cristal et le cerveau, *met à l'unisson* les vibrations moléculaires des centres nerveux de ce dernier avec les vibrations de l'objet brillant (c'est-à-dire les conduit à égaliser le nombre de leurs oscillations respectives). Et cet unisson produit l'état hypnotique. Mais, lorsque l'on emploie la seconde méthode, le vrai nom de l'hypnotisme devrait certainement être le « magnétisme animal », ou bien encore « le mesmérisme » — termes qui ont été pourtant si ridiculisés. En effet, dans l'hypnose produite au moyen de passes préliminaires, c'est la volonté humaine, consciente ou inconsciente, de l'opérateur même qui agit sur le système nerveux du sujet. Et c'est encore par les vibrations, *atomiques* seulement et non *moléculaires*, produites dans l'éther de l'espace (sur un tout autre plan, par conséquent), par cet acte d'énergie appelé LA VOLONTÉ que l'état *super-hypnotique* (c'est-à-dire la « suggestion », etc.) est induit. Car ce que nous nommons « les vibrations de la volonté », et leur aura, se distingue absolument des vibrations causées par le simple mouvement moléculaire mécanique, attendu que ces deux sortes de vibrations agissent sur deux degrés distincts des plans cosmico-terrestres. Pour comprendre cela, il faut naturellement se

faire une idée claire de ce que les Sciences Occultes entendent par la *volonté*.

QUESTION. — *Il y a, dans l'hypnotisme et dans le magnétisme animal, un acte de volonté de l'opérateur, quelque chose qu'il communique à son malade, un effet produit sur le sujet. Quel est ce « quelque chose » qui est transmis au moyen des deux méthodes ?*

RÉPONSE. — Les langues européennes ne possèdent pas de mot pour désigner ce qui est transmis de cette manière et, si nous nous contentons de l'appeler *volonté*, nous en enlevons toute la signification. Les anciens termes, mis à l'index, tels que « enchantement », « fascination », « magie », « charme », et surtout le verbe « ensorceler », exprimaient infiniment mieux le véritable mode d'action qui avait lieu durant le processus d'une *transmission* de ce genre que ne le font les termes modernes « d'influence psychologique » et « biologique ». La force transmise est appelée en Occultisme « fluide aurique » pour la distinguer de la « lumière aurique », le « fluide » étant une corrélation *d'atomes* sur un plan supérieur et une descente de ces atomes sur notre plan inférieur, sous la forme de substances plastiques invisibles et impalpables, produites et dirigées par la Volonté pleine d'énergie potentielle. La « lumière aurique » d'autre part, ou ce que Reichenbach appelle l'*Od*, lumière qui entoure chaque objet animé et inanimé dans la nature, n'est que le reflet astral émanant des objets ; sa couleur particulière et ses différentes nuances, ainsi que leurs diverses combinaisons et variétés dénotent l'état des *guna* ou des qualités et traits caractéristiques de chaque objet ou sujet spécial, l'aura de l'être humain étant la plus forte de toutes.

QUESTION. — *Quelle est l'explication rationnelle du « vampirisme » ?*

RÉPONSE. — Si vous désignez par cette expression la transmission involontaire, par le moyen d'une sorte *d'osmose* occulte, d'une partie de la vitalité ou de l'essence de vie d'une personne à une autre, la dernière étant douée ou plutôt *affligée* d'une telle disposition à la *vampirisation*, cet acte-là précisément ne peut devenir compréhensible qu'en étudiant

bien la nature et l'essence du « fluide aurique » semi-substantiel, dont nous venons de parler. Comme tout ce qu'il y a d'occulte dans la Nature, ce processus *d'endosmose* et *d'exosmose* peut être rendu consciemment ou inconsciemment bienfaisant ou malfaisant. Lorsqu'un opérateur parfaitement sain magnétise un malade, avec le désir déterminé de le soulager et de le guérir, l'épuisement qu'il en éprouve est proportionné au soulagement qu'il a procuré ; un processus *d'endosmose* a eu lieu, le guérisseur ayant transmis une partie de son aura vitale au malade. Quant au vampirisme, c'est une action aveugle et mécanique, qui, en général, se passe à l'insu de la personne qui *absorbe* ou de celle qui est vampirisée. C'est de la magie *noire*, consciente ou inconsciente, suivant les circonstances. Car, lorsqu'il s'agit de sorciers et d'adeptes entraînés, cette action se produit consciemment, sous la direction de la Volonté. Dans l'un et l'autre cas, l'agent de transmission est une faculté d'attraction magnétique, terrestre et physiologique dans ses résultats, mais pourtant créée et produite sur le plan à quatre dimensions qui est le domaine des atomes.

QUESTION. — *Dans quelles circonstances l'hypnotisme devient-il de la « magie noire » ?*

RÉPONSE. — Dans les circonstances dont nous venons de parler ; mais il nous faudrait, pour développer ce sujet et en donner quelques exemples, plus de place que nous ne pouvons en consacrer à ces réponses. Il suffira de dire que, lorsque l'opérateur agit dans un but égoïste, ou est animé d'un sentiment de malveillance envers quelque être vivant que ce soit, tous les actes de ce genre sont, à nos yeux, des opérations de magie noire. Le fluide vital et sain, transmis par le médecin au malade qu'il magnétise est capable de guérir, et il le fait effectivement ; mais une trop grande abondance de ce fluide tue. (Voyez , à ce sujet, l'explication que nous donnons dans la réponse à la Question VI, où il est montré qu'une expérience de vibration fait éclater un verre en morceaux).

QUESTION. — *Y a-t-il une différence entre l'hypnose produite par des moyens mécaniques, comme les miroirs*

tournants, et celle qui est le résultat du regard direct de l'opérateur (fascination) ?

RÉPONSE. — Il nous semble que cette différence a déjà été indiquée dans notre réponse à la Question 1. Le regard de l'opérateur est plus puissant, par conséquent plus dangereux, que les simples passes mécaniques de l'hypnotiseur qui, neuf fois sur dix, ne sait pas utiliser la volonté, et par suite, ne le *peut* pas. Ceux qui étudient la Science Ésotérique doivent savoir, par les lois mêmes des correspondances occultes, que, dans le premier cas, l'action se passe sur le premier plan (le plan inférieur) de la matière ; tandis que dans le second cas, où une volonté très concentrée est indispensable, l'action se passe sur le *quatrième* plan, si l'opérateur n'est qu'un novice profane, et sur le *cinquième* plan, s'il est un tant soit peu Occultiste.

QUESTION. — *Pourquoi une personne peut-elle tomber dans l'état hypnotique par l'effet d'un morceau de cristal ou d'un bouton brillant, tandis qu'une autre personne n'en ressent absolument rien ? Il nous semble qu'une réponse à cette question dissiperait bien des perplexités.*

RÉPONSE. — Les hypothèses de la science à ce sujet sont nombreuses ; mais, jusqu'à présent, il n'en est aucune qui ait été acceptée comme définitive. Et cela provient de ce que toutes les spéculations de ce genre ne font que tourner dans le cercle vicieux des phénomènes matériels physiques, avec leurs forces aveugles et leurs théories mécaniques. Les hommes de science, n'ayant *pas* reconnu l'existence du « fluide aurique », refusent d'y croire. Mais n'ont-ils pas ajouté foi, pendant des années, à l'efficacité de la *métallothérapie*, dont l'influence était basée sur l'action des *fluides* ou courants électriques des métaux sur le système nerveux ? Et cela, tout simplement, parce que l'on avait découvert une analogie entre l'activité du système nerveux et l'électricité. Cette théorie tomba parce qu'elle était en désaccord avec les expériences et les observations les plus rigoureuses. Elle fut contredite, avant tout, par un fait fondamental de la métallothérapie, dont le mode d'action est très spécifique : en premier lieu, puisqu'un malade pouvait être sensible à

l'action d'un métal spécial, tandis que tous les autres ne produisaient aucun effet sur lui, il fallait en conclure que chaque métal n'agissait pas du tout sur chaque affection nerveuse ; et, en second lieu, les malades sensibles à l'action de certains métaux étaient rares et exceptionnels. Cela prouva que les « fluides électriques » agissant sur les maladies et les guérissant n'existaient que dans l'imagination des théoriciens. S'ils avaient existé véritablement, *tous* les métaux auraient dû agir, dans une mesure plus ou moins grande, sur *tous* les malades, et chaque métal, pris séparément, aurait agi sur chaque affection nerveuse, puisque, dans les circonstances en question, les conditions dans lesquelles ces fluides étaient produits, étaient absolument les mêmes. Ainsi, le Dr Charcot ayant justifié le Dr Burke, *jadis* discrédité pour avoir découvert la métallothérapie, Shiff et d'autres, discréditèrent à leur tour tous ceux qui croyaient à l'existence des fluides « électriques », lesquels, à ce qu'il paraît, ont été remplacés par le « mouvement moléculaire », qui, maintenant, a obtenu toute la suprématie dans le domaine de la physiologie — *pour le moment*, bien entendu. Mais il se présente ici une question : la nature, l'action et les conditions véritables du « mouvement » sont-elles mieux connues que la nature, l'action et les conditions des « fluides » ? Voilà qui est douteux. Quoi qu'il en soit, l'Occultisme a l'audace de soutenir que les fluides électriques ou magnétiques (lesquels, en réalité sont identiques), *doivent leur essence et leur origine à ce même mouvement moléculaire*, transformé maintenant en énergie atomique¹, à laquelle sont dus également tous les autres phénomènes de la nature. Lorsque l'aiguille d'un galvanomètre ou d'un électromètre n'indique pas, par ses oscillations, la présence de fluides électriques ou magnétiques, cela ne prouve, en aucune façon, qu'il n'y en a pas à enregistrer ; mais tout simplement que le fluide, étant passé sur un autre

¹ Le mot *atome*, en Occultisme, a une signification spéciale, différente de celle qui lui est donnée par la science. Voir : « L'Action Psychique et Noétique ».

plan d'action, supérieur à celui-ci, l'électromètre ne peut plus subir l'influence d'une énergie qui se déploie sur un plan avec lequel l'instrument n'a aucun rapport quelconque.

L'explication qui vient d'être donnée était nécessaire pour démontrer que la nature de la force transmise d'un homme ou d'un objet à un autre homme ou à un autre objet, par le moyen de l'hypnotisme, de l'électricité, de la métallothérapie, ou de la « fascination », est d'une même essence, ne varie qu'en degré, et subit des modifications d'après celui des sous-plans de matière où cette force agit. Sous-plans qui, comme le sait chaque Occultiste, sont au nombre de sept sur notre plan terrestre, ainsi que sur tout autre plan.

QUESTION. — *La science a-t-elle tout à fait tort dans sa définition des phénomènes hypnotiques ?*

RÉPONSE. — La science ne possède, jusqu'à présent, aucune définition à ce sujet. Mais, s'il existe un point sur lequel l'Occultisme soit d'accord (jusqu'à un certain degré) avec les découvertes récentes de la science physique, c'est que tous les corps doués de la propriété de produire ou de faire naître des phénomènes métallothérapiques et d'autres analogues, ont, malgré leur grande variété, un trait commun. Tous sont les sources et les générateurs de rapides oscillations moléculaires, qui, soit par le moyen d'agents transmetteurs, soit par contact direct, se communiquent au système nerveux, changeant ainsi le rythme des vibrations nerveuses — à la seule condition toutefois d'être ce que l'on appelle à *l'unisson*. L'unisson ne signifie pas toujours identité de nature ou d'essence, mais simplement identité de degré ; par exemple une similarité par rapport au grave et à l'aigu et des potentialités égales d'intensité de son ou de mouvement. Une cloche peut être à l'unisson avec un violon, et une flûte avec un organe humain ou animal. De plus, le taux de fréquence des vibrations, surtout dans une cellule organique ou un organe animal, varie d'après l'état de santé et la condition générale. Ainsi les centres nerveux cérébraux d'un sujet hypnotisé, quoique parfaitement à *l'unisson* en degré de potentialité et en activité essentielle originale avec l'objet qu'il regarde, peuvent néanmoins, à cause de quelque trouble

organique, se trouver à un moment donné en désaccord avec cet objet en ce qui concerne le nombre de leurs vibrations respectives. Et, dans ce cas, la condition hypnotique n'a pas lieu. Ou bien encore, les cellules nerveuses du sujet ne peuvent pas être mises à l'unisson avec les cellules du cristal ou du métal qu'il est amené à regarder ; et dans ce cas cet objet spécial ne produira jamais aucun effet sur lui. Cela signifie que deux conditions sont indispensables pour obtenir le succès dans une expérience d'hypnotisme ; d'abord, puisque chaque corps organique ou « inorganique » dans la nature, se distingue par son taux déterminé d'oscillations moléculaires, il est nécessaire de découvrir quels sont les corps qui *agissent* à l'unisson avec tel ou tel système nerveux humain ; ensuite, il faut se souvenir que les oscillations moléculaires des uns ne peuvent influencer l'action nerveuse des autres que lorsque les rythmes de leurs vibrations respectives coïncident entre eux, c'est-à-dire quand le taux de leurs oscillations est rendu égal, ce qui, dans les cas d'hypnotisme produit par des moyens mécaniques a lieu par l'intermédiaire de l'œil.

Voilà pourquoi, bien que la différence entre l'hypnose occasionnée par les moyens mécaniques et celle qui est produite par le regard direct de l'opérateur, soutenu par sa volonté, dépende du plan sur lequel le même phénomène a lieu, l'agent qui « fascine », ou qui soumet, est néanmoins créé par l'action de la même force. Dans le monde physique et ses plans matériels, cette force est appelée MOUVEMENT ; dans les mondes du mental et de la métaphysique, c'est la VOLONTÉ, cette magicienne qui, sous ses visages multiples, opère dans la nature entière.

De même que le taux de vibrations (mouvement moléculaire) du bois, des métaux, des cristaux, etc., se modifie sous l'effet du froid, de la chaleur, etc... les molécules cérébrales sont soumises au même changement, c'est-à-dire que leur taux de vibration augmente ou diminue. Voici ce qui a réellement lieu durant le phénomène de l'hypnose. Lorsque l'hypnose est produite par le regard, c'est l'œil (l'agent principal de la Volonté de l'opérateur actif, mais l'esclave et

le traître, lorsque cette volonté est endormie) qui, à l'insu du malade ou du *sujet*, met à l'unisson les oscillations de ses centres nerveux cérébraux avec les vibrations de l'objet qu'il regarde, en saisissant le rythme de ces vibrations et en le communiquant au cerveau. Mais, lorsque l'hypnose est produite par les passes directes, c'est la *Volonté* qui, rayonnant de l'oeil de l'opérateur, met à l'unisson cette volonté même avec la volonté de la personne sur laquelle elle agit. Car de deux objets mis à l'unisson (deux cordes par exemple), l'un sera toujours plus fort que l'autre et l'emportera sur le plus faible, qu'il aura même la potentialité de détruire. C'est tellement vrai que nous trouvons dans la science physique des exemples à l'appui de ce fait. Ainsi, prenez le cas de la « flamme sensible ». La science nous dit que si l'on fait résonner une note à l'unisson avec le taux de vibrations des molécules de la chaleur, les flammes répondent immédiatement au son (ou à la note produite) en dansant et en chantant au rythme des sons. Mais la Science occulte ajoute que, si le son augmente d'intensité, la flamme peut *aussi s'éteindre*. (Voyez *Isis Unveiled*, édition anglaise, Vol. II, p. 606 et 607). Voici un autre exemple. Prenez un verre en cristal très fin et très clair, et frappez-le légèrement avec une cuillère en argent, de façon à produire un son bien déterminé ; reproduisez ensuite la même note en frottant le bord du verre avec un doigt humide, et, si l'expérience réussit, le verre éclatera immédiatement en morceaux. Indifférent à tout autre son, le verre ne résiste pas à la grande intensité de sa propre note fondamentale, car cette vibration particulière cause, dans les particules dont il est composé, une telle commotion que le tout tombe en pièces.

QUESTION. — *Que deviennent les maladies guéries au moyen de l'hypnotisme ? Sont-elles vraiment guéries ou simplement renvoyées à plus tard, ou bien reparaissent-elles sous une autre forme ? Les maladies sont-elles karmiques ? Et, dans ce cas, est-ce bien de chercher à les guérir ?*

RÉPONSE. — La suggestion hypnotique peut guérir pour toujours ; elle peut aussi ne pas guérir. Tout dépend du degré des relations magnétiques établies entre l'opérateur et le

malade. Si les maladies sont karmiques, elles ne sont que remises à plus tard et elles reviendront sous une autre forme ; il n'est pas nécessaire que ce soit sous la forme d'une maladie, mais sous celle d'une rétribution d'un autre genre. Il est toujours « bien » de chercher à soulager la souffrance, lorsque nous le pouvons et de faire notre possible pour y réussir. Lorsqu'un homme purge une peine méritée d'emprisonnement, s'il prend froid dans sa cellule humide n'en faut-il pas moins que le docteur de la prison tâche de le guérir ?

QUESTION. — *Est-il nécessaire que les « suggestions » hypnotiques de l'opérateur soient exprimées en paroles ? N'est-il pas suffisant qu'il les pense ? Et ne se pourrait-il pas qu'il fût lui-même ignorant ou inconscient du genre d'influence qu'il exerce sur son sujet ?*

RÉPONSE. — Non, certes, si le rapport est fermement établi entre les deux, une fois pour toutes. La pensée est plus puissante que la parole, lorsque la volonté du malade est réellement subjuguée par celle de l'opérateur. Mais, d'un autre côté, à moins que la « suggestion » ne soit faite uniquement pour le bien du sujet et entièrement affranchie de tout motif égoïste, une suggestion *en pensée* est un acte de *magie noire* plus puissant en mauvaises conséquences qu'une suggestion *en paroles*. On a toujours tort et il est déloyal de priver un homme de sa volonté, et l'on n'a jamais le droit de le faire, à moins qu'il ne s'agisse *du bien de la personne elle-même ou de celui de la société*, et même dans le premier cas, il faut user de beaucoup de jugement. L'Occultisme considère toutes les tentatives de ce genre, dont le but n'est pas bien distinct, comme de la magie noire et de la sorcellerie, conscientes ou inconscientes.

QUESTION. — *Le motif et le caractère de l'opérateur agissent-ils sur le résultat, qu'il soit immédiat ou retardé ?*

RÉPONSE. — Comme nous venons de le prouver, cela dépend de la direction que prend le processus hypnotique sous son opération, soit vers la magie blanche, soit vers la magie noire.

QUESTION. — *Est-ce agir sagement que d'hypnotiser*

quelqu'un pour le guérir, non seulement d'une maladie mais aussi d'une mauvaise habitude, comme de boire ou de mentir ?

RÉPONSE. — C'est un acte de charité et de bonté, qui est bien proche de la sagesse. Car, bien que l'abandon de ses habitudes vicieuses n'ajoutera rien au bon karma de cette personne (ce qui aurait lieu si ses efforts pour se réformer avaient été personnels, mus par sa propre volonté, et lui avaient coûté une grande lutte mentale et physique), néanmoins une heureuse « suggestion » la retiendra de continuer de se créer un mauvais karma et d'augmenter constamment le nombre de ses transgressions.

QUESTION. — *Lorsqu'un « guérisseur par la foi » réussit dans son opération, quelle action exerce-t-il sur lui-même ? Quels tours joue-t-il à ses principes et à son karma ?*

RÉPONSE. — L'Imagination est une aide puissante dans tous les événements de notre vie. L'Imagination agit sur la Foi, et toutes deux ont pour rôle de tracer les esquisses que la *Volonté* doit graver plus ou moins profondément dans le roc des obstacles et des oppositions dont la route de la vie est parsemée. Paracelse dit : « La *Foi* doit confirmer l'imagination, car la foi raffermi la *Volonté*... Une volonté déterminée est le commencement de toutes les opérations magiques... C'est parce que les hommes ne savent pas imaginer parfaitement, et n'ont pas foi dans les résultats, que les arts (de la magie) sont incertains, tandis qu'ils pourraient être parfaitement certains. »

Voilà tout le secret. La moitié, sinon les deux tiers de nos troubles et de nos maladies, ne sont que les fruits de nos craintes et de notre imagination. Détruisez les craintes et donnez un autre cours à l'imagination, et la nature fera le reste. Il n'y a rien de coupable ou de dangereux dans ces méthodes elles-mêmes ; elles ne font de mal que lorsque le guérisseur par la foi, entraîné par une croyance exagérée en son propre pouvoir, s'imagine être capable de chasser, par sa *volonté*, des maladies qui nécessitent le secours immédiat de médecins et de chirurgiens habiles, si l'on veut éviter que l'issue en soit fatale.

JOURNÉES INDIENNES

Dialogue sur la Vie et la Mort¹

Le jour où nous étions à Dîgh, la chaleur était insupportable. Il faisait tellement chaud que l'on aurait pu soupçonner Surya de vouloir cuire vivants ses adorateurs fidèles, les Jats, et nous aussi par la même occasion, nous qui maudissions ses caresses par trop brûlantes. Les rayons éblouissants du soleil se répandaient en rivières d'or sur les parois de marbre et sur les coupes des pavillons ; ils formaient des taches aveuglantes sur l'eau immobile des bassins et dardaient de flèches éblouissantes tout ce qui se trouvait là, mort ou vivant. Même les bandes de perroquets et de paons qui sont aussi nombreux dans les jardins de l'Inde que les moineaux dans nos cultures de choux en Russie, même ces oiseaux se trouvaient forcés de se blottir dans la plus épaisse verdure des bosquets.

Un grand silence régnait autour de nous. Tout dormait,

¹ Malgré certaines similitudes avec « Dialogue sur les Mystères de l'Autre », cet article présente des enseignements complémentaires intéressants et originaux sur les états *post mortem*. [N. d. T.]

saturé de chaleur et de langueur. Nous trouvâmes refuge dans un pavillon d'été en marbre, surélevé et bien caché sous l'épaisseur des arbres et, dans ce lieu hospitalier et tranquille, nous pûmes profiter d'une quasi-fraîcheur. Entouré par un pièce d'eau, ce pavillon était protégé et ombragé par des plantes grimpantes de toutes sortes. Une fois-là, il était impossible de se sentir fatigué ou incommodé par la chaleur. C'était un havre d'ombre et de fraîcheur, mais aussitôt passé le cercle du lac miniature, régnait un véritable Hadès de chaleur. Le sol lui-même semblait se craqueler et s'ouvrir en milliers de petites crevasses, sous les baisers ardents du formidable soleil printanier. Comme des langues de feu, ses rayons léchaient le feuillage du jardin qui, bien que luxuriant, se fanait déjà.

Les rosés resserraient leurs pétales ou les répandaient sur le sol. Même les lotus et les nénuphars recourbaient le bord de leurs épaisses feuilles vivaces comme pour éviter délicatement le contact brûlant.

Seules les orchidées, « ces fleurs de la passion », dressaient leurs calices multicolores en forme d'insectes, et se désaltéraient dans ce torrent de feu comme d'autres fleurs s'abreuvent de la rosée matinale.

Quel jardin original et magnifique ! Situé sur un rocher mesurant à peine un arpent, il contenait au moins deux cents fontaines, grandes et petites. Le gardien, un vieil homme bien rasé, tout de miel dans ses manières, nous assura que les fontaines ne fonctionnaient que partiellement, car un grand nombre était hors d'usage ou arrêtées. Mais, il paraît qu'une fois, pour une grande réception à Dîgh (qui devait être celle du Prince de Galles, si je ne fais pas erreur) il y aurait eu six cents fontaines en marche. À vrai dire, nous nous sentions parfaitement satisfaits avec les deux cents fontaines seulement. Pour quelques roupies les gardiens nous permirent de rester délicieusement au frais pendant les plus chaudes heures de la journée et, lorsque vint la nuit, nous pûmes marcher sur le sentier bordé de hauts jets d'eau fraîche tenant lieu d'arbres. Je n'ai vraiment rien vu de comparable à ces deux parois d'eau scintillante diffusée finement en brouillard

dans le clair de lune et passant par toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Pratiquement abandonné par les hommes, ce délicieux jardin retournait à l'état sauvage et devenait le lieu de prédilection d'une multitude de paons, bientôt aussi sauvages que les lieux. Ces oiseaux favoris de Junon, appelée Sarasvati en Inde, envahissent le jardin. Par centaines, ils vont d'un pas majestueux sur l'allée, de long en large, balayant de leurs larges queues les feuilles mortes et les détritiques amoncelés qui, apparemment, n'ont pas été ramassés depuis des années. Des oiseaux sont suspendus aux branches comme des perles, donnant ainsi au jardin l'apparence de quelque forêt enchantée dans un pays féérique. Dans la splendeur de cette journée indienne, les vieux arbres touffus semblent animés d'un mouvement de lente respiration, tantôt se dilatant, tantôt se contractant, tandis que derrière les feuillages, des milliers d'yeux inquisiteurs vous regardent furtivement, brillants comme de gros saphirs bleus, pailletés d'or. Ce sont les yeux dont sont ornés les mouvantes queues de paons qui s'agitent constamment sur les branches.

La première fois que je vins dans ce jardin, je restai stupéfaite un bon moment, absolument incapable de saisir toute cette étrange fantasmagorie. Mais dès que ma curiosité me poussa à l'action et que j'avançai pour examiner la merveille de plus près, j'eus à souffrir des conséquences de ma témérité. Effrayé par mon approche, un paon passa comme un trait près de moi et, dans son vol pesant, non seulement heurta et fit tomber le chapeau de soleil que je portais sur la tête, mais me fit perdre aussi l'équilibre. Ce qui, évidemment, interrompit mes méditations sur le thème des merveilles de l'Inde. Cependant, l'exploration du jardin apaisa mes sentiments, et le Babou, pour me venger de ma chute, arracha une pleine poignée de plumes magnifiques de la queue d'un autre paon. « Un souvenir de Dîgh », dit-il, sans avoir l'air le moins du monde d'être gêné par le fait que sa victime était parfaitement innocente, pour n'avoir pris aucune part au tort que j'avais subi.

Le jardin est découpé dans toutes les directions par un lacy régulier d'allées étroites. Celles-ci allaient être bientôt nettoyées, nous expliqua le gardien, mais pas avant d'avoir reçu la nouvelle d'une visite d'un prochain « visiteur distingué » susceptible de venir à Dîgh, ce qui nous amena à conclure, avec notre sagacité habituelle, que nous n'étions pas classés dans la catégorie de ces gens privilégiés. De tous côtés, nous pouvions voir les eaux endormies dans leurs nids de marbre, blotties sous d'épaisses couches d'écume verte. Les bassins des fontaines, les pièces d'eau et les lacs miniatures étaient depuis longtemps transformés en une espèce de bouillie verdâtre. Seuls les jets d'eau placés juste devant le palais, sont régulièrement entretenus et ajoutent beaucoup à la beauté de la ravissante forêt. Malgré son apparence négligée, la pièce d'eau octogonale du centre où nous avons trouvé refuge, est spécialement belle. Entourés de fontaines plus petites qui, depuis les charmilles luxuriantes de flore tropicale projetaient et diffusaient l'eau vers le ciel, nous passâmes une journée sereine comme si nous étions plongés dans le règne aquatique. Quatre allées de jets d'eau amènent en croix jusqu'à la pièce d'eau et l'on atteint le pavillon où nous étions, en passant sur quatre petits ponts avec des parapets de fine dentelle de marbre blanc.

Nous étions las de bavarder et nous nous assîmes en silence. Chacun fut laissé à ses propres réflexions et occupations. Je m'efforçais de lire, mais ma pensée se dirigeait plus vers le *Thakur* que vers le contenu de mon livre. La tête à demi enfouie dans l'épais feuillage de quelque plante grimpante, seule sa longue barbe blanche en bataille pointant à l'extérieur, notre chef respecté, le Colonel O., ronflait paisiblement. Narayan et Mulji s'étaient accroupis sur le sol et le Babou, prenant la place de quelque idole absente, s'était assis jambes croisées, sur le haut piédestal, puis, selon toute apparence s'était assoupi.

Nous restâmes assis, dormant à moitié, immobiles et silencieux, un bon moment. Enfin, vers cinq heures et demi, les jardins endormis commencèrent à s'éveiller. La chaleur se mit à diminuer ; les paons sortirent lentement de leurs

cachettes et les multitudes de perroquets vert d'or se mirent à s'interpeler du sommet des arbres. Quelques instants encore et le soleil allait disparaître à l'horizon des lacs salés. La nature épuisée allait goûter un répit jusqu'au lendemain et s'approvisionner de fraîcheur pour affronter la nouvelle épreuve du feu.

J'abandonnai mon livre et j'observai autour de moi avec un intérêt accru. Chaque chose commençait à respirer plus librement et à s'agiter. Le jardin, véritable tableau de la fournaise brûlante de Daniel quelques instants auparavant, se transformait maintenant en un bosquet du genre idylle classique. Mais c'est en vain que l'on aurait cherché les groupes de nymphes joyeuses jouant à s'asperger mutuellement. En vain, aurait-on voulu entendre les notes gaies de la flûte de Pan. Les eaux limpides du bassin ne reflétaient que le ciel bleu et les paons perchés sur les ponts de dentelle. En s'apprêtant à dormir, ils jouaient avec leur queue comme autant de femmes espagnoles maniant leurs éventails. Ils faisaient la roue puis repliaient leur queue pour recommencer encore et regarder admirativement leur image reflétée dans l'eau en-dessous d'eux. Enfin, après nous avoir encore baignés de quelques rayons d'or, le soleil disparut tandis qu'une légère brise rafraîchissante commençait à nous parvenir. Nous étions si bien dans notre pavillon, l'endroit était si frais et tranquille, que nous refusâmes catégoriquement d'aller dans les parties fermées du palais pour le dîner. Nous demandâmes à être servis sur place et nous chargeâmes le Babou d'arranger la chose.

Le Bengali, toujours frais et dispos, ne voulut pas passer le pont. Il prétendit qu'il reconnaissait le paon qu'il avait plumé. Or celui-ci était justement sur le parapet et le Bengali craignait la vengeance de l'oiseau. Il préférait donc prendre un chemin plus court et plus sûr pour aller de l'autre côté, ce qu'il fit en plongeant la tête la première dans l'eau du haut du piédestal sur lequel il avait trôné tout l'après-midi. Le bruit des éclaboussures réveilla en sursaut le Colonel qui demanda si le Babou cherchait à se noyer en plongeant de si folle manière dans des eaux inconnues.

« Plutôt se noyer que de risquer la vengeance d'un *ensorcellement* maléfique » cria le Babou en rejetant l'eau par la bouche et par le nez.

« Quel ensorcellement ? » , demanda notre président calmé en voyant que l'eau atteignait à peine la poitrine du Babou.

« Parbleu, le maudit paon, bien sûr ! Je l'ai reconnu, j'en suis sûr, c'est le même oiseau qui nous a visité hier à Burtpore » , poursuivit le Bengali en criant de toutes ses forces, tandis qu'il marchait avec difficulté sur le fond vaseux du petit lac. « Croyez-vous que je n'ai pas remarqué ce faux oiseau et Mulji qui échangeaient des coups d'œil d'intelligence derrière moi ? »

« Voici une manière bien étrange de se moquer de moi » dit le « Général » en se renfrognant. « Ce *nâstika*² n'a jamais cru en rien, il se moque de tout. »

« Eh bien, voici une opportunité pour vous de rire de lui. Regardez-le » , dis-je en éclatant de rire.

Le Babou valait en effet le spectacle. Avec effort, il s'extraya de la vase puis il grimpa sur le haut rebord de marbre blanc en laissant derrière lui de longues traînées de vase verdâtre. Couvert entièrement de boue et d'herbe, il avait perdu toute apparence humaine.

« Vous ressemblez à un noyé, mon pauvre Babou ! » dis-je en riant. « Voici le second bain que vous prenez aujourd'hui. Décidément l'eau exerce une merveilleuse attraction sur vous. Après la mort, vous deviendrez sûrement un esprit de l'eau ; mais j'espère que vous ne mourrez pas noyé. »

« Ce que je fus, je le suis et le serai » répondit-il, en citant un aphorisme de sa secte de négateurs. « Poussière je fus, poussière je serai, et de plus il est dit que la noyade est une mort très agréable, Mam'Sahib. »

« Ce que vous êtes tout le monde le voit. Ce que *vous serez* je ne le sais pas, mais sans aucun doute vous étiez un petit Terre-Neuve dans votre dernière incarnation ! » , riposta Mulji.

² Un nihiliste. (N.d.T.).

Mais la remarque n'atteignit pas le Babou. Il ressentait quelque honte pour son aspect et il se précipita à toute vitesse vers la maison.

Narayan aurait-il raison et serai-je vraiment douée du don de prophétie comme il le prétendait. J'aurais mieux fait d'avalier ma langue plutôt que de dire ma dernière plaisanterie. Pauvre garçon, il était à cent lieues de penser qu'une mort trop précoce et pénible l'attendait dans les eaux jaunes du Gange. Il y a cinq ans que je le vis pour la dernière fois et voici deux ans qu'a eu lieu son terrible accident. Je ne peux jamais penser à lui et à ces moments heureux que nous passâmes ensemble, sans me sentir triste, triste jusqu'au fond de l'âme. Je rêve souvent, trop souvent, hélas ! à sa petite silhouette fragile d'adolescent émergeant de l'eau toute recouverte de la vase verdâtre de cette pièce d'eau à Dîgh. Il me semble que je peux apercevoir ses yeux fixés sur les miens avec un regard interrogateur, ses yeux jadis pleins de lumière et de malice, désormais ternis et vagues depuis longtemps. Il me semble que j'entends encore ma réflexion : « J'espère que vous ne mourrez pas noyé » et sa réponse nette : « ce que je fus, je le serai, poussière je fus, poussière je serai ». Je me réveille alors brusquement tremblante d'horreur et de pitié.

Le pauvre garçon se noya de la manière la plus horrible et en même temps la plus stupide. Entre Dehra Dun et Haridwar, le Gange n'est pas un fleuve aussi large qu'en aval, mais un torrent furieux qui est aussi rapide que peu profond. En particulier, à un certain endroit, on ne peut traverser le fleuve à pied que sur une étroite passerelle, tandis que l'on doit conduire les chevaux par la bride en les faisant passer dans l'eau qui ne leur vient qu'à mi-pattes. Malgré tous les avertissements le Babou voulut traverser à dos de cheval. Sa monture perdit très rapidement l'équilibre et le garçon ne put se libérer pour une raison ou une autre, probablement parce que son pied ne put se dégager de l'étrier. Le torrent déchaîné emporta cheval et cavalier sur plus d'un kilomètre, jusqu'à ce que tous deux aient disparu en arrivant à un endroit où le fleuve est coupé d'une chute abrupte.

« Est-ce vraiment possible ? Est-il redevenu poussière ? », telle est la question que je me pose souvent, lorsque mes pensées se tournent vers le passé. Puis, invariablement, mon esprit s'arrête sur une autre conversation qui eut lieu quelques jours à peine après notre merveilleux séjour à Dîgh et qui est susceptible d'apporter quelque lumière sur l'énigme insoluble de la mort. Comme toujours, Narayan et le Babou n'étaient pas d'accord sur des points importants et demandaient au Thakur de les aider à résoudre leurs difficultés.

J'ai entièrement consigné par écrit cette conversation remarquable, dans l'espoir que des lecteurs sérieux pourront en profiter. Il ne faudrait pas croire que toutes les questions, qui pour moi personnellement sont un tourment constant, sont définitivement résolues, mais cette conversation donne une idée complète du point de vue avec lequel la meilleure philosophie de l'Orient considère la vie dans l'Au-delà et ses mystères et, en général, l'âme de l'homme.

« Maître » dit Narayan au Thakur, au milieu d'une dispute serrée qu'il avait avec le pauvre Babou, « qu'est-ce qu'il raconte ? Il dit que rien ne reste de l'homme après sa mort, mais que le corps de l'homme retourne simplement aux éléments qui le composent, et que ce que nous appelons l'âme — et que lui appelle la conscience temporaire — se sépare et disparaît comme la vapeur de l'eau bouillante quand elle se refroidit. »

« Trouvez-vous cela tellement surprenant ? », dit le Maître. « Le Babou est un chârâvâka³ et il ne fait que vous répéter ce que tous les autres chârâvâkas vous diraient. »

« Mais les chârâvâkas se trompent. Beaucoup de gens croient que l'homme véritable n'est pas son enveloppe physique, mais qu'il réside dans le mental, dans le siège de la conscience. Voulez-vous dire que, de toute façon, la conscience pourrait quitter l'âme après la mort ? »

« Dans *son* cas, cela se pourrait » répondit le Thakur tranquillement, « parce qu'il croit fermement et sincèrement à ce qu'il dit. »

³ Une secte de Bengalis matérialistes.

Narayan jeta un regard étonné et effrayé vers le Thakur, tandis que le Babou — qui ressentait généralement une certaine réserve en présence de ce dernier — nous regarda avec un sourire victorieux.

« Mais comment cela se peut-il ? » continua Narayan. « Le *Vedânta* nous enseigne que l'esprit est immortel et que l'âme humaine ne meurt pas en Parabrahman. Y a-t-il des exceptions ? »

« Dans les lois fondamentales du monde spirituel, il ne peut y avoir aucune exception, mais il y a des lois pour les aveugles et des lois pour ceux qui voient. »

« Je comprends bien, mais dans ce cas, comme je le lui ai déjà dit, sa complète disparition finale de conscience n'est rien d'autre que l'aberration d'un aveugle qui ne voyant pas le soleil en nie l'existence ; mais de toute façon, il verra bien le soleil avec ses yeux spirituels quand il sera mort. »

« Il ne verra rien du tout », dit le Maître. « Niant l'existence du soleil maintenant, il ne pourra pas le voir outre-tombe. »

Voyant que Narayan paraissait assez troublé et que même nous, le Colonel et moi, nous le regardions dans l'attente d'une réponse plus complète, le Thakur continua à contrecœur :

« Vous parlez de l'esprit de l'Esprit, autrement dit de *l'Âtma*, et vous confondez cet esprit avec l'âme du mortel, avec *Manas*. Sans aucun doute, l'esprit est immortel ; puisqu'il est sans commencement, il n'a pas de fin ; mais il ne s'agit pas de l'esprit dans notre discussion actuelle. Il s'agit de l'âme humaine soi-consciente. Vous la confondez avec le premier et le Babou nie l'une et l'autre, l'âme et l'esprit, et ainsi vous ne vous comprenez pas mutuellement. »

« Je le comprends, lui », dit Narayan.

« Mais vous ne me comprenez pas, moi ! » interrompit le Maître. « Je vais essayer de m'exprimer plus clairement. Ce que vous voulez savoir est bien ceci : la perte complète de la conscience et du sentiment d'être soi-même est-elle possible après la mort, lorsqu'il s'agit d'un matérialiste endurci. N'est-ce pas ? »

Narayan répondit : « Oui, parce qu'il nie complètement tout ce qui est vérité incontestable pour nous et en quoi nous croyons fermement. »

« Très bien », dit le Maître. « À cela je répondrai positivement comme il suit, bien que cela ne m'empêche pas de croire, aussi fermement que vous, dans notre enseignement qui qualifie de temporaire la période entre deux vies. Qu'il s'agisse d'une année ou d'un million d'années, ce n'est qu'un *entracte* entre deux actes du drame illusoire de la vie. L'état posthume peut être exactement semblable à l'état d'un homme profondément évanoui, sans pour cela constituer une infraction aux lois fondamentales. Par conséquent, dans son cas personnel le Babou a parfaitement raison. »

« Mais, comment serait-ce possible ? » demanda le Colonel « puisque la règle d'immortalité n'admet aucune exception, comme vous l'avez dit ? »

« Bien sûr, elle n'admet pas d'exception mais seulement dans le cas des choses qui existent réellement. Celui qui a étudié la *Mandukya Upanishad* et le *Vedânta Sara* ne devrait pas poser de telles questions », dit le Maître avec un sourire plein de reproches.

« Mais c'est précisément la *Mandukya Upanishad* », observa timidement Narayan, « qui nous enseigne qu'il n'existe pas d'autre différence entre *Buddhi* et *Manas*, ou entre *Îshvara* et *Prajñâ*, que celle qui existe entre une forêt et ses arbres, entre un lac et ses eaux. »

« C'est parfaitement exact », dit le Maître, « pour la raison qu'un arbre, ou même une centaine d'arbres qui ont perdu leur sève, ou ont été déracinés, n'empêchent pas une forêt de rester une forêt. »

« Oui », dit Narayan. « Mais, dans cette comparaison, *Buddhi* est la forêt et *Manas-Taijasi* représente les arbres. Si le premier est immortel, comment se peut-il que *Manas-Taijasi* qui est le même que *Buddhi*, perde sa conscience avant une nouvelle incarnation ? Voilà où gît ma difficulté. »

« Vous n'aurez aucune difficulté », dit le Maître, « si vous prenez la peine de ne pas confondre l'idée abstraite de l'ensemble avec son changement occasionnel de forme. »

Rappelez-vous que si nous pouvons dire de *Buddhi* qu'elle est inconditionnellement immortelle, nous ne pouvons pas en dire autant à propos de *Manas*, ou de *Taijasi*. Ni l'un, ni l'autre n'ont d'existence séparée de l'Âme Divine, parce que l'un est un attribut de la personnalité terrestre et le second est identiquement le même que le premier, avec seulement en lui-même, la réflexion additionnelle de *Buddhi*. À son tour, *Buddhi* ne serait qu'un esprit impersonnel sans cet élément qu'il emprunte à l'âme humaine, qui le conditionne et en fait quelque chose pour ainsi dire de séparé de l'Âme Universelle pendant tout le cycle des incarnations de l'homme. Par conséquent, si vous dites que *Buddhi-Manas* ne peut ni mourir ni perdre sa conscience dans l'éternité, ou pendant les périodes temporaires de repos, vous aurez parfaitement raison. Mais si vous appliquez cet axiome aux qualités de *Buddhi-Manas*, cela revient à dire que du fait que l'âme du Colonel est immortelle, le rouge de ses joues l'est aussi. Ainsi, il est évident que vous confondez la réalité, *Sat*, avec sa manifestation. Vous avez oublié que la splendeur lumineuse de *Taijasi*, unie au *Manas* seul, est assujettie au temps, tout comme l'immortalité et la conscience posthume de la personnalité terrestre de l'homme deviennent des qualités conditionnelles dépendant des conditions et des croyances créées par elle pendant sa période de vie. Karma, la loi d'équilibre parfait dans l'Univers et dans l'homme, agit sans cesse, et *nous moissonnons dans l'au-delà les fruits de ce que nous avons semé nous-mêmes dans cette vie.* »

« Mais, si après la destruction de mon corps, mon Ego peut se trouver plongé dans un état d'inconscience complète, comment les péchés de ma vie passée peuvent-ils être punis ? », demanda le Colonel en tirant pensivement sur sa barbe.

« Notre philosophie nous enseigne », répondit le Thakur, « que la punition karmique n'atteint l'Ego que dans sa prochaine incarnation. Immédiatement après la mort, nous recevons seulement la récompense des souffrances de la vie terrestre, souffrances qui n'étaient pas méritées par nous. Ainsi, comme vous pouvez le voir, la punition *consiste*

entièrement en l'absence de toute récompense, en la perte totale de la conscience, de la félicité et du repos. Le karma est l'enfant de l'Ego terrestre, le fruit des actions de sa personnalité visible, même des pensées et des intentions du « Je » spirituel. Mais, en même temps, karma est une tendre mère, qui guérit les blessures infligées pendant la vie précédente avant de recommencer à le frapper et de lui en infliger de nouvelles. Il n'y a aucune souffrance mentale ou physique dans la vie d'un mortel qui ne soit le fruit et la conséquence directe d'un péché commis dans une incarnation précédente, mais, n'en ayant pas conservé le moindre souvenir dans sa vie actuelle et ne se sentant pas coupable, et par conséquent souffrant injustement, l'homme a droit à la consolation et au repos complet dans l'au-delà. Pour notre Ego spirituel la mort est toujours une libératrice et une amie. Elle peut être comme un sommeil paisible d'enfant ou comme un sommeil empli de songes et de rêves merveilleux. »

« Autant que je m'en souviens, les incarnations périodiques du *Sutrâtma*⁴ sont comparées dans les *Upanishad* à la vie terrestre qui oscille périodiquement entre le sommeil et la veille. Est-ce juste ? », demandai-je, espérant ainsi relancer la première question de Narayan.

« Oui, c'est juste ; c'est une excellente comparaison. »

« Je ne doute pas qu'elle soit bonne », dis-je, « mais cela ne me semble pas clair. Il est vrai qu'un autre jour commence pour l'homme qui se réveille, mais cet homme, en tant que corps et âme, est le même que ce qu'il était la veille. Par contre, à chaque nouvelle incarnation, un changement complet s'opère, non seulement dans son apparence extérieure,

⁴ Dans le *Vedânta*, *Buddhi*, dans ses combinaisons avec les qualités morales, la conscience, et les notions des personnalités dans lesquelles elle s'est incarnée, est appelée *Sutrâtma*, qui signifie littéralement l'« âme-fil », parce qu'une série entière de vies humaines est suspendue à ce fil, comme des perles sur un collier. *Manas* doit devenir *Tajasi* pour atteindre l'éternité et s'y voir, lorsqu'il s'unit à *Sutrâtma*. Mais, souvent à cause des péchés et des associations avec la région purement terrestre, cette luminosité elle-même disparaît complètement.

son sexe et sa personnalité, mais encore dans toutes ses qualités morales. Et de plus, comment admettre la justesse de cette comparaison quand on remarque que l'homme qui se réveille se rappelle très bien non seulement ses actions de la veille, mais encore ce qu'il a pu faire il y a de nombreux jours, mois et même années, tandis que, dans notre incarnation présente, aucun de nous n'a le moindre souvenir d'une vie précédente, quelle qu'elle ait pu être. Bien entendu, il se peut que j'oublie le matin ce que j'ai rêvé pendant la nuit ; cependant, je sais que j'ai dormi et j'ai la certitude d'avoir vécu pendant mon sommeil ; mais en ce qui concerne mon incarnation passée, je ne peux même pas dire que j'aie vécu avant ma naissance ? Comment concilier ces contradictions ? »

« Il existe des gens qui se rappellent des choses », répondit énigmatiquement le Thakur, sans donner une réponse directe à ma question.

« J'ai quelque idée sur ce point, mais on ne peut pas l'appliquer aux simples mortels. Comment nous, qui n'avons pas atteint l'état de *samma sambuddha*⁵, pouvons-nous comprendre cette comparaison ? »

« Vous pourrez la comprendre lorsque vous saisirez mieux les caractéristiques des trois sortes de ce que nous appelons sommeil. »

« Ce n'est guère une tâche facile que vous nous proposez-la », dit le Colonel en plaisantant. « Nos plus éminents physiologistes sont tellement embrouillés dans le sujet qu'il est devenu plus obscur que jamais. »

« C'est parce qu'ils se mêlent d'une chose dans laquelle ils n'ont rien à faire, la réponse à ce problème étant du domaine des psychologues, que l'on trouve en si petit nombre parmi vos hommes de science européens. En Occident, psychologue n'est qu'un autre nom pour désigner un physiologiste, avec la différence qu'il travaille sur des principes encore plus

⁵ La connaissance de nos incarnations passées. Seuls les Yogis et les Adeptes des Sciences Occultes possèdent cette connaissance, grâce à une vie ascétique des plus strictes.

matériels. Je viens de lire un livre de Maudsley qui montre clairement qu'ils essaient de guérir les maladies de l'âme sans croire à son existence. »

« Tout ceci est très intéressant », dis-je, « mais nous nous écartons du sujet initial de nos questions, et il semble que vous vous refusiez à l'éclaircir pour nous, Thakur Sahib. Il semble que vous confirmiez et même encouragiez les théories du Babou. Rappelez-vous qu'il dit ne pas croire à la vie posthume, à la vie après la mort, et qu'il nie la possibilité de toute conscience, en prenant comme prétexte que nous ne nous souvenons de rien en ce qui concerne notre vie terrestre antérieure. »

« Je répète une fois de plus que le Babou est un chârâvâka, qui ne fait que répéter ce qui lui a été enseigné. Ce n'est pas le système des matérialistes que j'approuve et que j'encourage, mais la véracité des opinions du Babou relativement à son état personnel après la mort. »

« Ainsi, voulez-vous dire que des personnes comme le Babou seraient des exceptions à la règle générale ? »

« Pas du tout. Le sommeil est une loi immuable et générale pour l'homme aussi bien que pour toutes les autres créatures terrestres, cependant, il y a des catégories diverses de sommeil et plus encore de rêves. »

« Mais ce n'est pas seulement la vie après la mort et ses rêves qu'il nie. Il nie absolument toute la vie immortelle, comme l'immortalité de son propre esprit. »

« Si nous considérons le premier aspect, il ne fait qu'agir en accord avec les canons de la science moderne européenne fondée sur l'expérience de nos cinq sens. Et, de ce point de vue, il n'est fautif qu'envers ceux qui n'ont pas les mêmes opinions. Quant au second aspect, je le répète, il a parfaitement raison. S'il n'y a pas avant tout la conscience intérieure et la croyance en l'immortalité de l'âme, l'âme ne peut devenir *Buddhi-Taijasi*. Elle restera *Manas*⁶.

⁶ Sans l'assimilation totale avec l'Âme Divine, l'âme terrestre, ou *Manas* ne peut vivre une vie consciente dans l'éternité. Elle ne devient *Buddhi-Taijasi*, ou *Buddhi-Manas*, que dans le cas où ses tendances générales pendant la vie la guident vers le monde spirituel. Dans ce cas, lorsqu'il est saturé par l'essence de l'Âme Divine et pénétré par sa lumière, le *Manas* disparaît en *Buddhi* et s'assimile à *Buddhi* tout en conservant une conscience spirituelle de sa personnalité terrestre. Autrement, *Manas*, c'est-à-dire, le mental humain,

« Pour le *Manas* seul, il n'y a pas d'immortalité. *Pour vivre une vie consciente dans le monde de l'au-delà, l'homme doit avoir acquis la croyance en ce monde de l'au-delà, pendant sa vie ici-bas.* C'est sur ces deux aphorismes de la Science Occulte que repose toute la philosophie relative à la conscience *post mortem* et à l'immortalité de l'âme. Le *Sutrâtma* ne reçoit que ce qu'il a mérité. Après la dissolution du corps, commence, pour le *Sutrâtma*, soit une période de conscience pleinement éveillée, soit un sommeil chaotique, soit encore un sommeil sans rêves ni songes. À l'exemple de vos physiologistes qui voient la cause des rêves dans leur préparation inconsciente à l'état de veille, pourquoi n'admettrions-nous pas la même chose pour les rêves *post mortem* ? Je répète ce que nous enseigne le *Vedânta Sara* : *la mort est un sommeil.* Après la mort, se déroule devant nos yeux spirituels un programme que nous avons appris par cœur pendant notre vie, et parfois même inventé. Ce programme est la réalisation pratique de nos croyances réelles ou des illusions que nous avons créées. Ce sont les fruits posthumes de l'arbre de vie. Bien entendu, la croyance ou l'absence de croyance dans la possibilité de l'immortalité consciente ne peut aucunement modifier la réalité inconditionnée du fait lui-même, une fois qu'il existe. Mais, pour des personnalités séparées, le fait de croire ou de ne pas croire ne peut manquer de conditionner l'influence de ce fait et dans ses effets sur de telles personnalités. J'espère que vous comprenez maintenant ? »

« Je commence à comprendre. Les matérialistes se refusant à croire à tout ce qui ne tombe pas sous le contrôle de leurs cinq sens, ou qui ne peut être prouvé par le raisonnement soi-disant scientifique, rejettent tout phénomène spirituel et n'acceptent comme seule existence

basé sur les cinq sens physiques — notre âme terrestre ou personnelle — plongera dans un sommeil profond, sans réveil, sans rêves, sans conscience, jusqu'à une nouvelle incarnat

consciente que l'existence terrestre. En conséquence ils ne recevront que selon leurs mérites. Ils perdront leur " Je " personnel ; ils dormiront d'un sommeil inconscient jusqu'au nouveau réveil. Ai-je bien compris ? »

« Presque. Vous pourriez ajouter que les védantins reconnaissent deux genres d'existence consciente, l'existence terrestre et l'existence spirituelle et qu'ils ne considèrent que cette dernière comme la réalité indiscutable. Tandis que la vie terrestre, à cause de ses changements et de sa courte durée, n'est rien d'autre qu'une illusion de nos sens. Il faut admettre que notre vie dans les sphères spirituelles est la réalité car c'est là que vit notre " Je " sans fin et sans changement, le *Sutrâtma*. Tandis qu'à chaque incarnation il se revêt d'une personnalité entièrement différente, temporaire et de courte durée, dans laquelle tout est voué à la destruction complète à l'exception de son prototype spirituel. »

« Mais excusez-moi, Thakur. Est-il possible que ma personnalité, mon " Je " conscient terrestre, puisse périr non seulement temporairement comme dans le cas d'un matérialiste, mais, ce qui serait pis encore, puisse disparaître sans laisser aucune trace de lui ? »

« Selon nos enseignements, non seulement il est appelé à périr, mais il *doit* périr dans sa totalité, à l'exception du seul principe en lui qui, uni à *Buddhi*, est devenu purement spirituel et forme maintenant un tout indissoluble. Mais, dans le cas d'un matérialiste endurci, il peut arriver que rien de son " Je " personnel n'ait jamais pénétré dans *Buddhi*, consciemment ou inconsciemment. Celui-ci n'emportera dans l'Éternité aucun atome d'une personnalité terrestre de ce genre. Votre " Je " spirituel est immortel, mais il n'emportera de votre présente personnalité que ce qui a mérité l'immortalité, c'est-à-dire, seulement l'arôme de la fleur que la mort a fauchée. »

« Mais la fleur elle-même, le " Je " terrestre ? »

« La fleur, comme toutes les fleurs passées et futures qui ont fleuri ou qui fleuriront sur la branche-mère, retournera en poussière. Votre " Je " réel, comme vous devriez le savoir,

n'est pas le corps qui est maintenant assis devant moi, ce n'est pas non plus votre *Manas*, mais c'est votre *Sutrâtmâ-Buddhi*. »

« Mais, cela ne m'explique pas pourquoi vous dites que la vie d'outre-tombe est immortelle, sans fin et réelle et que la vie terrestre n'est qu'une simple illusion. Autant que je sache, selon votre enseignement, notre vie *post mortem* elle-même a ses limites, et bien qu'elle soit plus longue que la vie terrestre elle a tout de même une fin. »

« Sans aucun doute. L'Ego spirituel de l'homme oscille dans l'éternité comme un pendule, entre les heures de la vie et de la mort. Mais si ces heures, les périodes de vie terrestre et de vie d'outre-tombe, sont limitées dans leur déroulement et que le nombre même de ces étapes dans l'éternité entre le sommeil et la veille, l'illusion et la réalité, est compté, le Pèlerin spirituel, lui, est éternel. Par conséquent, ce sont les heures de sa vie d'outre-tombe, lorsqu'il se trouve face à face avec la vérité et que sont loin de lui les mirages fugitifs de ses existences terrestres, ce sont ces heures-là qui constituent ou représentent, à notre sens, la seule réalité. Malgré le fait qu'ils soient finis dans le temps, ces intervalles aident le *Sutrâtmâ* de deux manières, car, en se perfectionnant constamment, il suit lentement mais sans dévier, le chemin qui le conduit vers son ultime transformation où il atteindra son but final et deviendra un Être Divin. Non seulement, ils contribuent à cette réalisation, mais, sans ces étapes limitées, le *Sutrâtmâ-Buddhi* n'y parviendrait jamais. Le *Sutrâtmâ* est l'acteur, et ses innombrables incarnations différentes sont les rôles qu'il doit jouer. Je suppose que vous ne diriez pas que ces rôles — et encore moins les costumes — sont la personnalité de l'acteur. Comme ce dernier, l'âme est forcée de jouer, pendant le cycle des naissances, et ce jusqu'au seuil du *paranirvâna*, toutes sortes de rôles qui lui sont souvent désagréables, mais, semblable à une abeille qui recueille le miel de chaque fleur et abandonne les restes de la plante en pâture aux vers de terre, notre individualité spirituelle, le *Sutrâtmâ*, recueillant seulement le nectar des qualités morales et de la conscience de chaque personnalité terrestre

dont il a dû se revêtir, unit finalement toutes ces qualités en une seule, pour devenir alors un être parfait, un Dhyan Chohan. Tant pis pour les personnalités terrestres dont il n'a rien pu recueillir. Bien sûr, ces personnalités ne sauraient survivre consciemment à leur existence terrestre. »

« Donc, l'immortalité de la personnalité terrestre reste toujours conditionnelle, et l'immortalité elle-même n'est pas inconditionnée? »

« Nullement ! » dit le Maître. « Ce que je veux dire c'est que cette immortalité ne peut pas être revendiquée pour ce qui n'a jamais eu d'existence, car tout ce qui existe en *Sat*, ou qui a son origine dans *Sat*, l'immortalité ainsi que l'infinité sont inconditionnelles. Mulaprakriti est l'opposé de Parabrahman, cependant tous deux ne sont qu'une seule et même chose. L'essence même de tout ceci c'est-à-dire l'esprit, la force et la matière, n'a ni fin ni commencement, mais la forme acquise par cette triple unité pendant ses incarnations, leur aspect extérieur pour ainsi dire, n'est rien d'autre qu'une simple illusion de conceptions personnelles. Voilà pourquoi nous disons que la vie *post mortem* est la seule réalité, et que la vie terrestre, y compris la personnalité elle-même, n'est qu'une chimère. »

« Pourquoi alors dit-on que le sommeil est réalité et la veille illusion ? »

« Ce n'est là qu'une comparaison qui a pour but de faciliter la compréhension du sujet et, au point de vue de vos conceptions terrestres, elle est très juste. »

« Vous dites que la vie *post mortem* est basée sur la justice parfaite, sur la récompense méritée par toutes les souffrances terrestres. Vous dites que *Sutrâtma* se saisit infailliblement de la moindre opportunité pour utiliser les qualités spirituelles dans chacune de ses incarnations. Comment donc admettez-vous que la personnalité spirituelle de notre Babou, la personnalité de ce jeune homme qui est si profondément honnête, si noble de caractère, et si parfaitement serviable malgré toute son incrédulité, n'atteigne pas l'immortalité mais périsse comme les débris d'une fleur fanée ? »

« Qui, sinon lui-même », répondit le Maître, « l'a contraint à un tel sort ? Je connais le Babou depuis le temps où il n'était qu'un jeune enfant et je suis absolument sûr que la récolte du *Sutrâtma* dans son cas sera très abondante. Bien que son athéisme et son matérialisme soient loin d'être feints, pourtant il *ne peut pas* mourir complètement dans toute la plénitude de son individualité. »

« Mais, Thakur Sahib, n'avez-vous pas confirmé vous-même, l'exactitude de ses notions sur son état personnel posthume et ces notions ne consistent-elles pas en une croyance ferme qu'après sa mort toute trace de conscience disparaîtra ? »

« Je les ai confirmées et les confirme encore. Lorsque l'on voyage en train, il arrive qu'on s'assoupisse et qu'on dorme tout le temps, alors que le train s'arrête dans beaucoup de gares. Mais, il y a sûrement une gare où l'on finit par se réveiller et le but du voyage est atteint en pleine conscience. Vous dites que ma comparaison de la mort avec le sommeil ne vous satisfait pas. Mais rappelez-vous que le plus simple des mortels connaît trois sortes de sommeil — le sommeil sans rêves, le sommeil accompagné de rêves chaotiques, vagues, puis enfin le sommeil avec des rêves si intenses et si nets qu'ils sont vécus par le dormeur comme une réalité tangible. Pourquoi n'admettriez-vous pas une analogie de même ordre pour ce qui arrive à l'âme libérée de son corps ? Après son départ, commence pour l'âme, selon ses mérites et surtout sa foi, soit une vie parfaitement consciente, soit une vie de demi-conscience, soit encore un sommeil sans rêves qui équivaut à l'état de non-être. C'est la réalisation du programme dont je vous ai parlé, un programme préparé et élaboré d'avance par le matérialiste. Mais il y a un matérialiste et un matérialiste. Un homme méchant, ou simplement un grand égoïste, qui ajoute à son incroyance totale une indifférence parfaite pour ses semblables, doit sans aucun doute abandonner à jamais sa personnalité au seuil de la mort. Il n'a aucun moyen pour s'unir au *Sutrâtma* et toute connexion entre eux est rompue à jamais à son dernier soupir. Mais un matérialiste comme notre Babou ne dormira que le temps de

passer une station. Il viendra un moment où il se reconnaîtra dans l'éternité et regrettera d'avoir perdu un seul jour de la vie éternelle. Je devine vos objections. Je vois que vous allez me dire que des centaines et des milliers de vies humaines vécues par le *Sutrâtma* correspondent selon nos notions védantiques à une disparition complète de chaque personnalité. Voici ce que je répons : comparez l'éternité à une seule des vies d'un homme qui est composée d'un certain nombre de jours, de semaines, de mois et d'années. Si un homme a conservé une bonne mémoire lorsqu'il est vieux il doit être capable de se rappeler aisément chaque journée cruciale ou chaque année importante de sa vie vécue, mais même dans le cas où il en a oublié un certain nombre, sa personnalité n'en demeure-t-elle pas moins unique et identique tout au long de sa vie ? Pour l'Ego, chaque vie distincte correspond à chacune des journées séparées dans la vie d'un homme. »

« Alors, ne serait-il pas mieux de dire que la mort n'est rien d'autre qu'une naissance à une vie nouvelle, ou encore mieux, un retour à l'éternité ? »

« C'est comme cela, en réalité, et je n'ai rien à objecter sur cette façon de l'énoncer. Seulement, avec notre approche habituelle de la vie matérielle, des expressions comme " vivre " et " exister " ne sont pas applicables à la condition purement subjective d'après la mort, et si nous devons les utiliser dans notre philosophie, sans une définition stricte de leur signification, les védantins tomberaient rapidement dans les idées répandues actuellement parmi les spirites américains qui prêchent sur les esprits qui se marient, entre eux ou avec des mortels. Pour les chrétiens véritables — non pour ceux qui ne le sont que de nom —, comme pour les védantins, la vie dans l'au-delà est un lieu où il n'y a ni larmes, ni soupirs, où il n'y a ni alliances, ni mariages, et où les justes réalisent leur entière perfection. »